



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

L'ES

**MILLE ET UNE NUITS,**

**CONTES ARABES.**

**TOME III.**

A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.  
1823.

LES  
MILLE ET UNE NUITS,  
CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇOIS PAR GALLAND;

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX, ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS NOUVELLES  
ET CONTES TRADUITS DES LANGUES ORIENTALES

PAR M. DESTAINS;

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR GALLAND

PAR M. CHARLES NODIER.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,  
CHEZ GALLIOT, LIBRAIRE,  
BOULEVARD DE LA MADELEINE, N° II.

~~~~~  
M. DCCC. XXIII.



---

---

LES  
MILLE ET UNE NUITS,  
CONTES ARABES.

---

CXCIX<sup>e</sup> NUIT.

---

AVANT que le joaillier se retirât, Ebn Thaher ne manqua pas de le conjurer par l'amitié qui les unissoit tous deux, de ne rien dire à personne de tout ce qu'il lui avoit appris. « Ayez l'esprit en repos, lui dit le joaillier; je vous garderai le secret au péril de ma vie. »

Deux jours après cette conversation, le joaillier passa devant la boutique d'Ebn Thaher, et voyant qu'elle étoit fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le dessein dont il lui avoit parlé. Pour en être sûr, il demanda à un voisin s'il savoit pourquoi elle n'étoit pas ouverte. Le voisin lui répondit qu'il ne savoit autre chose, sinon qu'Ebn Thaher étoit allé faire un voyage. Il n'eût pas besoin d'en dire davantage, et il songea d'abord au prince de Perse. « Malheureux prince, dit-il en lui-même, quel chagrin

III. (RECAP) I

2263  
1822  
v.3

25069

n'aurez-vous pas quand vous apprendrez cette nouvelle ! Par quelle entremise entretiendrez-vous le commerce que vous avez avec Schemselnihar ? Je crains que vous n'en mouriez de désespoir. J'ai compassion de vous ; il faut que je vous dédommage de la perte que vous avez faite d'un confident trop timide. »

L'affaire qui l'avoit obligé de sortir n'étoit pas de grande conséquence ; il la négligea, et quoiqu'il ne connût le prince de Perse que pour lui avoir vendu quelques pierreries, il ne laissa pas d'aller chez lui. Il s'adressa à un de ses gens, et le pria de vouloir bien dire à son maître qu'il souhaitoit de l'entretenir d'une affaire très importante. Le domestique revint bientôt trouver le joaillier, et l'introduisit dans la chambre du prince qui étoit à demi couché sur le sofa, la tête sur le coussin. Comme il se souvint de l'avoir vu, il se leva pour le recevoir, lui dit qu'il étoit le bien venu ; et après l'avoir prié de s'asseoir, il lui demanda s'il y avoit quelque chose en quoi il pût lui rendre service, ou s'il venoit lui annoncer quelque nouvelle qui le regardât lui-même. « Prince, lui répondit le joaillier, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous particulièrement, le désir de vous marquer mon zèle m'a fait prendre la liberté de venir chez vous pour vous faire part d'une

nouvelle qui vous touche ; j'espère que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention. »

Après ce début, le joaillier entra en matière, et poursuivit ainsi : « Prince, j'aurai l'honneur de vous dire, qu'il y a long-temps que la conformité d'humeur, et quelques affaires que nous avons eues ensemble, nous ont liés d'une étroite amitié, Ebn Thaher et moi. Je sais qu'il est connu de vous et qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obliger en tout ce qu'il a pu ; j'ai appris cela de lui-même, car il n'a rien eu de caché pour moi, ni moi pour lui. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai été assez surpris de voir fermée. Je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison, et il m'a répondu qu'il y avoit deux jours qu'Ebn Thaher avoit pris congé de lui et des autres voisins, en leur offrant ses services pour Balsora, où il alloit, disoit-il, pour une affaire de grande importance. Je n'ai pas été satisfait de cette réponse ; et l'intérêt que je prends à ce qui le regarde, m'a déterminé à venir vous demander si vous ne savez rien de particulier touchant un départ si précipité. »

A ce discours, que le joaillier avoit accommodé au sujet pour mieux parvenir à son dessein, le prince de Perse changea de couleur, et

regarda le joaillier d'un air qui lui fit connoître combien il étoit affligé de cette nouvelle. « Ce que vous m'apprenez, lui dit-il, me surprend ; il ne pouvoit m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui, s'écria-t-il les larmes aux yeux, c'est fait de moi, si ce que vous me dites est véritable ! Ebn Thaher, qui étoit toute ma consolation, en qui je mettois toute mon espérance, m'abandonne ! Il ne faut plus que je songe à vivre après un coup si cruel. »

Le joaillier n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour être pleinement convaincu de la violente passion du prince de Perse, dont Ebn Thaher l'avoit entretenu. La simple amitié ne parle pas ce langage ; il n'y a que l'amour qui soit capable de produire des sentimens si vifs.

Le prince demeura quelques momens enseveli dans les pensées les plus tristes. Il leva enfin la tête, et s'adressant à un de ses gens : « Allez, lui dit-il, jusque chez Ebn Thaher, parlez à quelqu'un de ses domestiques, et sachez s'il est vrai qu'il soit parti pour Balsora. Courez, et revenez promptement me dire ce que vous aurez appris. » En attendant le retour du domestique, le joaillier tâcha d'entretenir le prince de choses indifférentes ; mais le prince ne lui donna presque pas d'attention : il étoit la proie d'une inquiétude mortelle. Tantôt il ne pouvoit se per-

suader qu'Ebn Thaher fût parti, et tantôt il n'en doutoit pas, quand il faisoit réflexion au discours que ce confident lui avoit tenu la dernière fois qu'il l'étoit venu voir, et à l'air brusque dont il l'avoit quitté.

Enfin, le domestique du prince arriva, et rapporta qu'il avoit parlé à un des gens d'Ebn Thaher, qui l'avoit assuré qu'il n'étoit plus à Bagdad, qu'il étoit parti depuis deux jours pour Balsora. « Comme je sortois de la maison d'Ebn Thaher, ajouta le domestique, une esclave bien mise est venue m'aborder; et, après m'avoir demandé si je n'avois pas l'honneur de vous appartenir, elle m'a dit qu'elle avoit à vous parler, et m'a prié en même temps de vouloir bien qu'elle vînt avec moi. Elle est dans l'antichambre, et je crois qu'elle a une lettre à vous rendre de la part de quelque personne de considération. » Le prince commanda aussitôt qu'on la fit entrer; il ne douta pas que ce ne fût l'esclave confidente de Schemselnihar, comme en effet c'étoit elle. Le joaillier la reconnut pour l'avoir vue quelquefois chez Ebn Thaher, qui lui avoit appris qui elle étoit. Elle ne pouvoit arriver plus à propos pour empêcher le prince de se désespérer. Elle le salua.....

« Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, je m'aperçois qu'il est jour. » Elle se tut, et la nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

---

**CC<sup>e</sup> NUIT.**

---

**L**E prince de Perse rendit le salut à la confidente de Schemselnihar. Le joaillier s'étoit levé dès qu'il l'avoit vue paroître, et s'étoit retiré à l'écart pour leur laisser la liberté de se parler. La confidente, après s'être entretenue quelque temps avec le prince, prit congé de lui et sortit. Elle le laissa tout autre qu'il n'étoit auparavant. Ses yeux parurent plus brillans, et son visage plus gai; ce qui fit juger au joaillier que la bonne esclave venoit de dire des choses favorables pour son amour.

Le joaillier, ayant repris sa place auprès du prince, lui dit en souriant : « A ce que je vois, prince, vous avez des affaires importantes au palais du calife. » Le prince de Perse, fort étonné et alarmé de ce discours, répondit au joaillier : « Sur quoi jugez-vous que j'aie des affaires au palais du calife? — J'en juge, repartit le joaillier, par l'esclave qui vient de sortir. — Et à qui croyez-vous qu'appartienne cette esclave? » répliqua le prince. — A Schemselnihar, favorite du calife, répondit le joaillier. Je connois, poursuivit-il, cette esclave et même sa maîtresse, qui m'a quelquefois fait l'honneur de venir chez

moi acheter des pierreries. Je sais de plus que Schemselnihar n'a rien de caché pour cette esclave, que je vois depuis quelques jours aller et venir par les rues, assez embarrassée, à ce qu'il me semble. Je m'imagine que c'est pour quelque affaire de conséquence qui regarde sa maîtresse. »

Ces paroles du joaillier troublèrent fort le prince de Perse. « Il ne me parleroit pas dans ces termes, dit-il en lui-même, s'il ne soupçonnoit, ou plutôt s'il ne savoit pas mon secret. » Il demeura quelques momens dans le silence, ne sachant quel parti prendre. Enfin il reprit la parole et dit au joaillier : « Vous venez de me dire des choses qui me donnent lieu de croire que vous en savez encore plus que vous n'en dites. Il est important pour mon repos que j'en sois parfaitement éclairci : je vous conjure de ne rien dissimuler. »

Alors, le joaillier, qui ne demandoit pas mieux, lui fit un détail exact de l'entretien qu'il avoit eu avec Ebn Thaher. Ainsi il lui fit connoître qu'il étoit instruit du commerce qu'il avoit avec Schemselnihar, et il n'oublia pas de lui dire qu'Ebn Thaher, effrayé du danger où sa qualité de confident le jetoit, lui avoit fait part du dessein qu'il avoit de se retirer à Balsora, et d'y demeurer jusqu'à ce que l'orage qu'il redoutoit se fût dis-

sipé. « C'est ce qu'il a exécuté, ajouta le joaillier, et je suis surpris qu'il ait pu se résoudre à vous abandonner dans l'état où il m'a fait connoître que vous étiez. Pour moi; prince, je vous avoue que j'ai été touché de compassion pour vous : je viens vous offrir mes services ; et si vous me faites la grâce de les agréer, je m'engage à vous garder la même fidélité qu'Ebn Thaher. Je vous promets d'ailleurs plus de fermeté : je suis prêt à vous sacrifier mon honneur et ma vie; et afin que vous ne doutiez pas de ma sincérité, je jure, par ce qu'il y a de plus sacré dans notre religion, de vous garder un secret inviolable. Soyez donc persuadé, prince, que vous trouverez en moi l'ami que vous avez perdu. » Ce discours rassura le prince, et le consola de l'éloignement d'Ebn Thaher. « J'ai bien de la joie, dit-il au joaillier, d'avoir en vous de quoi réparer la perte que j'ai faite. Je n'ai point d'expressions capables de vous bien marquer l'obligation que je vous ai. Je prie Dieu qu'il récompense votre générosité, et j'accepte de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites. Croiriez-vous bien, continua-t-il, que la confidente de Schemsel-nihar vient de me parler de vous ? Elle m'a dit que c'est vous qui avez conseillé à Ebn Thaher de s'éloigner de Bagdad. Ce sont les dernières paroles qu'elle m'a dites en me quittant, et elle

m'en a paru bien persuadée. Mais on ne vous rend pas justice : je ne doute pas qu'elle ne se trompe, après tout ce que vous venez de me dire. — Prince, lui répliqua le joaillier, j'ai eu l'honneur de vous faire un récit fidèle de la conversation que j'ai eue avec Ebn Thaher. Il est vrai que quand il m'a déclaré qu'il vouloit se retirer à Balsora, je ne me suis point opposé à son dessein, et que je lui ai dit qu'il étoit homme sage et prudent ; mais cela ne vous empêche pas de me donner votre confiance : je suis prêt à vous rendre mes services avec toute l'ardeur imaginable. Si vous en usez autrement, cela ne m'empêchera pas de vous garder très religieusement le secret, comme je m'y suis engagé par serment. — Je vous ai déjà dit, reprit le prince, que je n'ajoutois pas foi aux paroles de la confidente. C'est son zèle qui lui a inspiré ce soupçon qui n'a point de fondement ; et vous devez l'excuser de même que je l'excuse. »

Ils continuèrent encore quelque temps leur conversation, et délibérèrent ensemble des moyens les plus convenables pour entretenir la correspondance du prince avec Schemselnihar. Ils demeurèrent d'accord qu'il falloit commencer par désabuser la confidente, qui étoit si injustement prévenue contre le joaillier. Le prince se chargea de la tirer d'erreur la première fois qu'il

la reverroit, et de la prier de s'adresser au joaillier lorsqu'elle auroit des lettres à lui apporter, ou quelque autre chose à lui apprendre de la part de sa maîtresse. En effet, ils jugèrent qu'elle ne devoit point paroître si souvent chez le prince, parce qu'elle pourroit par là donner lieu de découvrir ce qu'il étoit si important de cacher. Enfin le joaillier se leva, et après avoir de nouveau prié le prince de Perse d'avoir une entière confiance en lui, il se retira.....

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration et dit au sultan des Indes :

---

CC1<sup>e</sup> NUIT.

SIRE, le joaillier, en se retirant à sa maison, aperçut devant lui dans la rue une lettre que quelqu'un avoit laissé tomber. Il la ramassa. Comme elle n'étoit pas cachetée, il l'ouvrit, et trouva qu'elle étoit conçue dans ces termes :

LETTRE DE SCHEMSELNIHAR AU PRINCE DE PERSE.

« Je viens d'apprendre par ma confidente une  
« nouvelle qui ne me donne pas moins d'afflic-  
« tion que vous en devez avoir. En perdant Ebn  
« Thaher, nous perdons beaucoup, à la vérité ;  
« mais que cela ne vous empêche pas, cher  
« prince, de songer à vous conserver. Si notre  
« confident nous abandonne par une terreur  
« panique, considérons que c'est un mal que  
« nous n'avons pu éviter : il faut que nous nous  
« en consolions. J'avoue qu'Ebn Thaher nous  
« manque dans le temps où nous avons le plus  
« de besoin de son secours ; mais munissons-  
« nous de patience contre ce coup imprévu, et  
« ne laissons pas de nous aimer constamment.  
« Fortifiez votre cœur contre cette disgrâce : ou

« n'obtient pas sans peine ce que l'on souhaite.  
« Ne nous rebutons point : espérons que le ciel  
« nous sera favorable, et qu'après tant de souf-  
« frances nous verrons l'heureux accomplisse-  
« ment de nos désirs. Adieu. »

Pendant que le joaillier s'entretenoit avec le prince de Perse, la confidente avoit eu le temps de retourner au palais, et d'annoncer à sa maîtresse la fâcheuse nouvelle du départ d'Ebn Thaher. Schemselnihar avoit aussitôt écrit cette lettre et renvoyé sa confidente sur ses pas pour la porter au prince incessamment, et la confidente l'avoit laissé tomber par mégarde.

Le joaillier fut bien aise de l'avoir trouvée; car elle lui fournissoit un beau moyen de se justifier dans l'esprit de la confidente, et de l'amener au point qu'il souhaitoit. Comme il achevoit de la lire, il aperçut cette esclave qui la cherchoit avec beaucoup d'inquiétude, en jetant les yeux de tous côtés. Il la referma promptement, et la mit dans son sein; mais l'esclave prit garde à son action, et courut à lui. « Seigneur, lui dit-elle, j'ai laissé tomber la lettre que vous teniez tout à l'heure à la main; je vous supplie de vouloir bien me la rendre. » Le joaillier ne fit pas semblant de l'entendre, et sans lui répondre continua son chemin jusqu'en sa maison. Il ne ferma point la porte après lui, afin que la confidente

qui le suivoit y pût entrer. Elle n'y manqua pas; et lorsqu'elle fut dans sa chambre : « Seigneur, lui dit-elle, vous ne pouvez faire aucun usage de la lettre que vous avez trouvée, et vous ne feriez pas difficulté de me la rendre, si vous saviez de quelle part elle vient, et à qui elle est adressée; d'ailleurs, vous me permettrez de vous dire que vous ne pouvez pas honnêtement la retenir. »

Avant que de répondre à la confidente, le joaillier la fit asseoir; après quoi il lui dit : « N'est-il pas vrai que la lettre dont il s'agit est de la main de Schemselnihar, et qu'elle est adressée au prince de Perse? » L'esclave, qui ne s'attendoit pas à cette demande, changea de couleur. « La question vous embarrasse, reprit-il; mais sachez que je ne vous la fais pas par indiscretion : j'aurais pu vous rendre la lettre dans la rue; mais j'ai voulu vous attirer ici, parce que je suis bien aise d'avoir un éclaircissement avec vous. Est-il juste, dites-moi, d'imputer un événement fâcheux aux gens qui n'y ont nullement contribué? C'est pourtant ce que vous avez fait, lorsque vous avez dit au prince de Perse que c'est moi qui ai conseillé à Ebn Thaher de sortir de Bagdad pour sa sûreté. Je ne prétends pas perdre le temps à me justifier auprès de vous; il suffit que le prince de Perse soit pleinement persuadé de

mon innocence sur ce point. Je vous dirai seulement, qu'au lieu d'avoir contribué au départ d'Ebn Thaher, j'en ai été extrêmement mortifié, non pas tant par amitié pour lui, que par compassion de l'état où il laissoit le prince, dont il m'avoit découvert le commerce avec Schemselnihar. Dès que j'ai été assuré qu'Ebn Thaher n'étoit plus à Bagdad, j'ai couru me présenter au prince, chez qui vous m'avez trouvé, pour lui apprendre cette nouvelle, et lui offrir les mêmes services qu'il lui rendoit. J'ai réussi dans mon dessein ; et pourvu que vous ayez en moi autant de confiance que vous en aviez dans Ebn Thaher, il ne tiendra qu'à vous de vous servir utilement de mon entremise. Rendez compte à votre maîtresse de ce que je viens de vous dire, et assurez-la bien que, quand je devrois périr en m'engageant dans une intrigue si dangereuse, je ne me repentirai point de m'être sacrifié pour deux amans si dignes l'un de l'autre. »

La confidente, après avoir écouté le joaillier avec beaucoup de satisfaction, le pria de pardonner la mauvaise opinion qu'elle avoit conçue de lui, au zèle qu'elle avoit pour les intérêts de sa maîtresse. « J'ai une joie infinie, ajouta-t-elle, de ce que Schemselnihar et le prince retrouvent en vous un homme si propre à remplir la place d'Ebn Thaher. Je ne manquerai pas de bien faire

valoir à ma maîtresse la bonne volonté que vous avez pour elle.....

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, cessa de parler. La nuit suivante elle poursuivit ainsi son discours:

---

---

**CCII<sup>e</sup> NUIT.**

---

**A**PRÈS que la confidente eut marqué au joaillier la joie qu'elle avoit de le voir si disposé à rendre service à Schemselnihar et au prince de Perse, le joaillier tira la lettre de son sein et la lui rendit, en lui disant : « Tenez, portez-la promptement au prince de Perse, et repassez par ici afin que je voie la réponse qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de notre entretien. »

La confidente prit la lettre, et la porta au prince, qui y fit réponse sur-le-champ. Elle retourna chez le joaillier lui montrer la réponse, qui contenoit ces paroles :

**RÉPONSE DU PRINCE DE PERSE A SCHEMSELNIHAR.**

« Votre précieuse lettre produit en moi un  
« grand effet; mais pas si grand que je le sou-  
« haiterois. Vous tâchez de me consoler de la  
« perte d'Ebn Thaher. Hélas! quelque sensible  
« que j'y sois, ce n'est que la moindre partie des  
« maux que je souffre. Vous les connoissez ces  
« maux, et vous savez qu'il n'y a que votre pré-  
« sence qui soit capable de les guérir. Quand

« viendra le temps où j'en pourrai jouir sans  
« crainte d'en être privé? Qu'il me paroît éloi-  
« gné; ou plutôt faut-il nous flatter que nous le  
« pourrons voir? Vous me commandez de me  
« conserver : je vous obéirai, puisque j'ai re-  
« noncé à ma propre volonté pour ne suivre  
« que la vôtre. Adieu. »

Après que le joaillier eut lu cette lettre, il la donna à la confidente, qui lui dit en le quittant : « Je vais, seigneur, faire en sorte que ma maîtresse ait la même confiance en vous qu'elle avoit pour Ebn Thaher. Vous aurez demain de mes nouvelles. » En effet, le jour suivant il la vit arriver avec un air qui marquoit combien elle étoit satisfaite. « Votre seule vue, lui dit-il, me fait connoître que vous avez mis l'esprit de Schemselnihar dans la disposition que vous souhaitiez. — Il est vrai, répondit la confidente, et vous allez apprendre de quelle manière j'en suis venue à bout. Je trouvai hier, poursuivit-elle, Schemselnihar qui m'attendoit avec impatience; je lui remis la lettre du prince; elle la lut les larmes aux yeux; et quand elle eut achevé, comme je vis qu'elle alloit s'abandonner à ses chagrins ordinaires : « Madame, lui dis-je, c'est  
« sans doute l'éloignement d'Ebn Thaher qui  
« vous afflige; mais permettez-moi de vous con-  
« jurer au nom de Dieu de ne vous point alarmer

« davantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un  
« autre lui-même, qui s'offre à vous obliger avec  
« autant de zèle, et, ce qui est le plus important,  
« avec plus de courage. » Alors, je lui parlai de  
vous, continua l'esclave, et lui racontai le motif  
qui vous avoit fait aller chez le prince de Perse.  
Enfin, je l'assurai que vous garderiez inviola-  
blement le secret au prince de Perse et à elle,  
et que vous étiez dans la résolution de favoriser  
leurs amours de tout votre pouvoir. Elle me  
parut fort consolée après mon discours. « Ah!  
« quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons-nous  
« pas, le prince de Perse et moi, à l'honnête  
« homme dont vous me parlez! Je veux le con-  
« noître, le voir, pour entendre de sa propre  
« bouche tout ce que vous venez de me dire, et  
« le remercier d'une générosité inouïe envers  
« des personnes pour qui rien ne l'oblige à s'in-  
« téresser avec tant d'affection. Sa vue me fera  
« plaisir, et je n'oublierai rien pour le confirmer  
« dans de si bons sentimens. Ne manquez pas  
« de l'aller prendre demain, et de me l'amener. »  
C'est pourquoi, seigneur, prenez la peine de  
venir avec moi jusqu'à son palais.

Ce discours de la confidente embarrassa le  
joaillier. « Votre maîtresse, reprit-il, me per-  
mettra de dire qu'elle n'a pas bien pensé à ce  
qu'elle exige de moi. L'accès qu'Ebn Thaher

avoit auprès du calife lui donnoit entrée partout, et les officiers qui le connoissoient le laissoient aller et venir librement au palais de Schemselnihar ; mais moi, comment oserois-je y entrer ? Vous voyez bien vous-même que cela n'est pas possible. Je vous supplie de représenter à Schemselnihar les raisons qui doivent m'empêcher de lui donner cette satisfaction, et toutes les suites fâcheuses qui pourroient en arriver. Pour peu qu'elle y fasse attention, elle trouvera que c'est m'exposer inutilement à un très grand danger. »

La confidente tâcha de rassurer le joaillier. « Croyez-vous, lui dit-elle, que Schemselnihar soit assez dépourvue de raison pour vous exposer au moindre péril, en vous faisant venir chez elle, vous de qui elle attend des services si considérables ? Songez vous-même qu'il n'y a pas la moindre apparence de danger pour vous. Nous sommes trop intéressées en cette affaire, ma maîtresse et moi, pour vous y engager mal à propos. Vous pouvez vous en fier à moi et vous laisser conduire. Après que la chose sera faite, vous m'avouerez vous-même que votre crainte étoit mal fondée. »

Le joaillier se rendit aux discours de la confidente, et se leva pour la suivre ; mais de quelque fermeté qu'il se piquât naturellement, la frayeur s'étoit tellement emparée de lui, que tout le corps lui trembloit. « Dans l'état où vous

voilà, lui dit-elle, je vois bien qu'il vaut mieux que vous demeuriez chez vous, et que Schemselnihar prenne d'autres mesures pour vous voir; et il ne faut pas douter que, pour satisfaire l'envie qu'elle en a, elle ne vienne ici vous trouver elle-même. Cela étant ainsi, seigneur, ne sortez pas : je suis assurée que vous ne serez pas long-temps sans la voir arriver.» La confidente l'avoit bien prévu : elle n'eut pas plus tôt appris à Schemselnihar la frayeur du joaillier, que Schemselnihar se mit en état d'aller chez lui.

Il la reçut avec toutes les marques d'un profond respect. Quand elle se fut assise, comme elle étoit un peu fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, elle se dévoila, et laissa voir au joaillier une beauté qui lui fit connoître que le prince de Perse étoit excusable d'avoir donné son cœur à la favorite du calife. Ensuite elle salua le joaillier d'un air gracieux, et lui dit : « Je n'ai pu apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du prince de Perse et dans les miens, sans former aussitôt le dessein de vous en remercier moi-même. Je rends grâces au ciel de nous avoir si tôt dédommagés de la perte d'Ebn Thaher.....

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. Le lendemain elle continua son récit de cette sorte :

CCIII<sup>e</sup> NUIT.

**S**CHEMSELNIHAR dit encore plusieurs autres choses obligantes au joaillier, après quoi elle se retira dans son palais. Le joaillier alla sur-le-champ rendre compte de cette visite au prince de Perse, qui lui dit en le voyant : « Je vous attendois avec impatience. L'esclave confidente m'a apporté une lettre de sa maîtresse, mais cette lettre ne m'a point soulagé. Quoi que me puisse mander l'aimable Schemselnihar, je n'ose rien espérer, et ma patience est à bout. Je ne sais plus quel conseil prendre ; le départ d'Ebn Thaher me met au désespoir. C'étoit mon appui : j'ai tout perdu en le perdant. Je pouvois me flatter de quelque espérance par l'accès qu'il avoit auprès de Schemselnihar. »

A ces mots, que le prince prononça avec tant de vivacité, qu'il ne donna pas le temps au joaillier de lui parler, le joaillier lui dit : « Prince, on ne peut prendre plus de part à vos maux que j'en prends ; et si vous voulez avoir la patience de m'écouter, vous verrez que je puis y apporter du soulagement. » A ce discours, le prince se tut et lui donna audience. « Je vois bien, reprit alors le joaillier, que l'unique moyen

de vous rendre content est de faire en sorte que vous puissiez entretenir Schemselnihar en liberté. C'est une satisfaction que je veux vous procurer, et j'y travaillerai dès demain. Il ne faut point vous exposer à entrer dans le palais de Schemselnihar : vous savez par expérience que c'est une démarche fort dangereuse. Je sais un lieu plus propre à cette entrevue, et où vous serez en sûreté.» Comme le joaillier achevoit ces paroles, le prince l'embrassa avec transport. « Vous ressuscitez, dit-il, par cette charmante promesse, un malheureux amant qui s'étoit déjà condamné à la mort. A ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Thaher. Tout ce que vous ferez sera bien fait ; je m'abandonne entièrement à vous.»

Après que le prince eut remercié le joaillier du zèle qu'il lui faisoit paroître, le joaillier se retira chez lui, où, dès le lendemain matin, la confidente de Schemselnihar le vint trouver. Il lui dit qu'il avoit fait espérer au prince de Perse qu'il pourroit voir bientôt Schemselnihar. « Je viens exprès, lui répondit-elle, pour prendre là-dessus des mesures avec vous. Il me semble, continua-t-elle, que cette maison seroit assez commode pour cette entrevue. — Je pourrois bien, reprit-il, les faire venir ici ; mais j'ai pensé qu'ils seront plus en liberté dans une autre maison que j'ai, où actuellement il ne demeure per-

sonne. Je l'aurai bientôt meublée assez proprement pour les recevoir. — Cela étant, repartit la confidente, il ne s'agit plus, à l'heure qu'il est, que d'y faire consentir Schemselnihar. Je vais lui en parler, et je viendrai vous en rendre réponse en peu de temps. »

Effectivement elle fut fort diligente ; elle ne tarda pas à revenir, et elle rapporta au joaillier que sa maîtresse ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous vers la fin du jour. En même temps, elle lui mit entre les mains une bourse, en lui disant que c'étoit pour acheter la collation. Il la mena aussitôt à la maison où les amans devoient se rencontrer, afin qu'elle sût où elle étoit, et qu'elle y pût amener sa maîtresse ; et dès qu'ils se furent séparés, il alla emprunter chez ses amis de la vaisselle d'or et d'argent, des tapis, des coussins fort riches, et d'autres meubles dont il meubla cette maison très magnifiquement. Quand il y eut mis toute chose en état, il se rendit chez le prince de Perse.

Représentez-vous la joie qu'eut le prince lorsque le joaillier lui dit qu'il le venoit prendre pour le conduire à la maison qu'il avoit préparée pour le recevoir, lui et Schemselnihar. Cette nouvelle lui fit oublier ses chagrins et ses souffrances. Il prit un habit magnifique, et sortit sans suite avec le joaillier, qui le fit passer par plusieurs rues détournées, afin que personne

ne les observât, et l'introduisit enfin dans la maison, où ils commencèrent à s'entretenir jusqu'à l'arrivée de Schemselnihar.

Ils n'attendirent pas long-temps, cette amante trop passionnée. Elle arriva après la prière du soleil couché, avec sa confidente et deux autres esclaves. De pouvoir vous exprimer l'excès de joie dont les deux amans furent saisis à la vue l'un de l'autre, c'est une chose qui ne m'est pas possible. Ils s'assirent sur le sofa, et se regardèrent quelque temps sans pouvoir parler, tant ils étoient hors d'eux-mêmes. Mais quand l'usage de la parole leur fut revenu, ils se dédommagèrent bien de ce silence. Ils se dirent des choses si tendres, que le joaillier, la confidente et les deux esclaves en pleurèrent. Le joaillier néanmoins essuya ses larmes pour songer à la collation qu'il apporta lui-même. Les amans burent et mangèrent peu; après quoi s'étant tous deux remis sur le sofa, Schemselnihar demanda au joaillier s'il n'avoit pas un luth ou quelque autre instrument. Le joaillier, qui avoit eu soin de pourvoir à tout ce qui pouvoit lui faire plaisir, lui apporta un luth. Elle mit quelques momens à l'accorder, et ensuite elle chanta.....

Là, s'arrêta Scheherazade, à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante elle poursuivit ainsi :

---

**CCIV<sup>e</sup> NUIT.**

---

DANS le temps que Schemselnihar charmoit le prince de Perse, en lui exprimant sa passion par des paroles qu'elle composoit sur-le-champ, on entendit un grand bruit; et aussitôt un esclave que le joaillier avoit amené avec lui, parut tout effrayé, et vint dire qu'on enfonçoit la porte; qu'il avoit demandé qui c'étoit, mais qu'au lieu de répondre, on avoit redoublé les coups. Le joaillier alarmé quitta Schemselnihar et le prince pour aller lui-même vérifier cette mauvaise nouvelle. Il étoit déjà dans la cour lorsqu'il entrevit dans l'obscurité une troupe de gens armés de haches et de sabres, qui avoient enfoncé la porte, et venoient droit à lui. Il se rangea au plus vite contre un mur; et, sans en être aperçu, il les vit passer au nombre de dix.

Comme il ne pouvoit pas être d'un grand secours au prince de Perse et à Schemselnihar, il se contenta de les plaindre en lui-même, et prit le parti de la fuite. Il sortit de sa maison, et alla se réfugier chez un voisin qui n'étoit pas encore couché, ne doutant point que cette violence imprévue ne se fit par ordre du calife,

qui avoit sans doute été averti du rendez-vous de sa favorite avec le prince de Perse. De la maison où il s'étoit sauvé, il entendoit le grand bruit que l'on faisoit dans la sienne; et ce bruit dura jusqu'à minuit. Alors, comme il lui sembloit que tout y'étoit tranquille, il pria le voisin de lui prêter un sabre; et, muni de cette arme, il sortit, s'avança jusqu'à la porte de la maison, entra dans la cour, où il aperçut avec frayeur un homme qui lui demanda qui il étoit. Il reconnut à la voix que c'étoit son esclave. « Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le guet? — Seigneur, lui répondit l'esclave, je me suis caché dans un coin de la cour, et j'en suis sorti dès que je n'ai plus entendu de bruit. Mais ce n'est point le guet qui a forcé votre maison; ce sont des voleurs qui, ces jours passés, en ont pillé une dans ce quartier-ci. Il ne faut pas douter qu'ils n'aient remarqué la richesse des meubles que vous avez fait apporter ici, et qu'elle ne leur ait donné dans la vue. »

Le joaillier trouva la conjecture de son esclave assez probable. Il visita sa maison, et vit en effet que les voleurs avoient enlevé le bel ameublement de la chambre où il avoit reçu Schemsel-nihar et son amant; qu'ils avoient emporté sa vaisselle d'or et d'argent, et enfin qu'ils n'y avoient pas laissé la moindre chose. Il en fut

désolé. « O ciel! s'écria-t-il, je suis perdu sans ressource! Que diront mes amis, et quelle excuse leur apporterai-je, quand je leur dirai que des voleurs ont forcé ma maison et dérobé ce qu'ils m'avoient si généreusement prêté? Ne faudrait-il pas que je les dédommage de la perte que je leur ai causée? D'ailleurs, que sont devenus Schemselnihar et le prince de Perse? Cette affaire fera un si grand éclat, qu'il est impossible qu'elle n'aille pas jusqu'aux oreilles du calife. Il apprendra cette entrevue, et je servirai de victime à sa colère. » L'esclave, qui lui étoit fort affectionné, tâcha de le consoler. « A l'égard de Schemselnihar, lui dit-il, les voleurs apparemment se seront contentés de la dépouiller, et vous devez croire qu'elle se sera retirée en son palais avec ses esclaves : le prince de Perse aura eu le même sort. Ainsi, vous pouvez espérer que le calife ignorera toujours cette aventure. Pour ce qui est de la perte que vos amis ont faite, c'est un malheur que vous n'avez pu éviter. Ils savent bien que les voleurs sont en si grand nombre, qu'ils ont eu la hardiesse de piller non seulement la maison dont je vous ai parlé, mais même plusieurs autres des principaux seigneurs de la cour, et ils n'ignorent pas que malgré les ordres qui ont été donnés pour les prendre, on n'a pu encore se saisir d'aucun

d'eux, quelque diligence qu'on ait faite. Vous en serez quitte en rendant à vos amis la valeur des choses qui ont été volées, et il vous restera encore, Dieu merci, assez de bien.»

En attendant que le jour parût, le joaillier fit raccommoder par son esclave, le mieux qu'il fut possible, la porte de la rue, qui avoit été forcée; après quoi il retourna dans sa maison ordinaire avec son esclave, en faisant de tristes réflexions sur ce qui étoit arrivé. « Ebn Thaber, dit-il en lui-même, a été bien plus sage que moi; il avoit prévu ce malheur où je me suis jeté en aveugle. Plût à Dieu que je ne me fusse jamais mêlé d'une intrigue qui me coûtera peut-être la vie! »

A peine étoit-il jour, que le bruit de la maison pillée se répandit dans la ville, et attira chez lui une foule d'amis et de voisins, dont la plupart, sous prétexte de lui témoigner de la douleur de cet accident, étoient curieux d'en savoir le détail. Il ne laissa pas de les remercier de l'affection qu'ils lui marquoient. Il eut au moins la consolation de voir que personne ne lui parloit de Schemselnihar, ni du prince de Perse; ce qui lui fit croire qu'ils étoient chez eux, ou qu'ils devoient être en quelque lieu de sûreté.

Quand le joaillier fut seul, ses gens lui servi-

rent à manger; mais il ne mangea presque pas. Il étoit environ midi lorsqu'un de ses esclaves vint lui dire qu'il y avoit à la porte un homme qu'il ne connoissoit pas, qui demandoit à lui parler. Le joaillier ne voulant pas recevoir un inconnu chez lui, se leva et alla lui parler à la porte. « Quoique vous ne me connoissiez pas, lui dit l'homme, je ne laisse pas de vous connoître, et je viens vous entretenir d'une affaire importante. » Le joaillier, à ces mots, le pria d'entrer. « Non, reprit l'inconnu, prenez plutôt la peine, s'il vous plaît, de venir avec moi jusqu'à votre autre maison. — Comment savez-vous, répliqua le joaillier, que j'ai une autre maison que celle-ci? — Je le sais, repartit l'inconnu. Vous n'avez seulement qu'à me suivre, et ne craignez rien, j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous fera plaisir. » Le joaillier partit aussitôt avec lui; et après lui avoir raconté en chemin de quelle manière la maison où ils alloient avoit été volée, il lui dit qu'elle n'étoit pas dans un état à l'y recevoir.

Quand ils furent devant la maison, et que l'inconnu vit que la porte étoit à moitié brisée: « Passons outre, dit-il au joaillier; je vois bien que vous m'avez dit la vérité. Je vais vous mener dans un lieu où nous serons plus commodément. » En disant cela ils continuèrent de

marcher, et marchèrent tout le reste du jour sans s'arrêter. Le joaillier, fatigué du chemin qu'il avoit fait, et chagrin de voir que la nuit s'approchoit et que l'inconnu marchoit toujours sans lui dire où il prétendoit le mener, commençoit à perdre patience, lorsqu'ils arrivèrent à une place qui conduisoit au Tigre. Dès qu'ils furent sur le bord du fleuve, ils s'embarquèrent dans un petit bateau, et passèrent de l'autre côté. Alors, l'inconnu mena le joaillier par une longue rue où il n'avoit été de sa vie; et après lui avoir fait traverser je ne sais combien de rues détournées, il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le joaillier, referma et barra la porte d'une grosse barre de fer, et le conduisit dans une chambre où il y avoit dix autres hommes qui n'étoient pas moins inconnus au joaillier que celui qui l'avoit amené.

Ces dix hommes reçurent le joaillier sans lui faire beaucoup de compliments. Ils lui dirent de s'asseoir; ce qu'il fit. Il en avoit grand besoin; car il n'étoit pas seulement hors d'haleine d'avoir marché si long-temps, la frayeur dont il étoit saisi de se voir avec des gens si propres à lui en causer, ne lui auroit pas permis de demeurer debout. Comme ils attendoient leur chef pour souper, dès qu'il fut arrivé, on servit. Ils se lavèrent les mains, obligèrent le joaillier à

faire la même chose et à se mettre à table avec eux. Après le repas ces hommes lui demandèrent s'il savoit à qui il parloit. Il répondit que non, et qu'il ignoroit même le quartier et le lieu où il étoit. « Racontez-nous votre aventure de cette nuit, lui dirent-ils, et ne nous déguisez rien. » Le joaillier, étonné de ce discours, leur répondit : « Messieurs, apparemment que vous en êtes déjà instruits ? — Cela est vrai, répliquèrent-ils ; le jeune homme et la jeune dame qui étoient chez vous hier au soir nous en ont parlé ; mais nous la voulons savoir de votre propre bouche. » Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre au joaillier qu'il parloit aux voleurs qui avoient forcé et pillé sa maison. « Messieurs, s'écria-t-il, je suis fort en peine de ce jeune homme et de cette jeune dame ; ne pourriez-vous pas m'en donner des nouvelles ?....

Scheherazade, en cet endroit, s'interrompit pour avertir le sultan des Indes que le jour paroissoit, et elle demeura dans le silence. La nuit suivante elle reprit ainsi son discours :

---

CCV<sup>e</sup> NUIT.

**SIRE**, dit-elle, sur la demande que le joaillier fit aux voleurs, s'ils ne pouvoient pas lui apprendre des nouvelles du jeune homme et de la jeune dame : « N'en soyez pas en peine davantage, reprirent-ils ; ils sont en lieu de sûreté, ils se portent bien. » En disant cela, ils lui montrèrent deux cabinets, et ils l'assurèrent qu'ils y étoient chacun séparément. « Ils nous ont appris, ajoutèrent-ils, qu'il n'y a que vous qui ayez connoissance de ce qui les regarde. Dès que nous l'avons su, nous avons eu pour eux tous les égards possibles à votre considération. Bien loin d'avoir usé de la moindre violence, nous leur avons fait au contraire toute sorte de bons traitemens, et personne de nous ne voudroit leur avoir fait le moindre mal. Nous vous disons la même chose de votre personne, et vous pouvez prendre toute sorte de confiance en nous. »

Le joaillier, rassuré par ce discours, et ravi de ce que le prince de Perse et Schemselnihar avoient la vie sauve, prit le parti d'engager davantage les voleurs dans leur bonne volonté. Il les loua, les flatta, et leur donna mille béné-

dictions. « Seigneurs, leur dit-il, j'avoue que je n'ai pas l'honneur de vous connoître; mais c'est un très grand bonheur pour moi de ne vous être pas inconnu, et je ne puis assez vous remercier du bien que cette connoissance m'a procuré de votre part. Sans parler d'une si grande action d'humanité, je vois qu'il n'y a que des gens de votre sorte capables de garder un secret si fidèlement, qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il soit jamais révélé; et s'il y a quelque entreprise difficile, il n'y a qu'à vous en charger; vous savez en rendre un bon compte par votre ardeur, par votre courage, par votre intrépidité. Fondé sur des qualités qui vous appartiennent à si juste titre, je ne ferai pas difficulté de vous raconter mon histoire et celle des deux personnes que vous avez trouvées chez moi, avec toute la fidélité que vous m'avez demandée. »

Après que le joaillier eut pris ces précautions pour intéresser les voleurs dans la confiance entière de ce qu'il avoit à leur révéler, qui ne pouvoit produire qu'un bon effet, autant qu'il pouvoit le juger, il leur fit, sans rien omettre, le détail des amours du prince de Perse et de Schemselnihar, depuis le commencement jusqu'au rendez-vous qu'il leur avoit procuré dans sa maison.

Les voleurs furent dans un grand étonnement de toutes les particularités qu'ils venoient d'entendre. « Quoi ! s'écrièrent-ils quand le joaillier eut achevé, est-il bien possible que le jeune homme soit l'illustre Ali Ebn Becar, prince de Perse, et la jeune dame, la belle et la célèbre Schemselnihar ? » Le joaillier leur jura que rien n'étoit plus vrai que ce qu'il leur avoit dit ; et il ajouta qu'ils ne devoient pas trouver étrange que des personnes si distinguées eussent eu de la répugnance à se faire connoître.

Sur cette assurance, les voleurs allèrent se jeter aux pieds du prince et de Schemselnihar l'un après l'autre, et ils les supplièrent de leur pardonner, en leur protestant qu'il ne seroit rien arrivé de ce qui s'étoit passé, s'ils eussent été informés de la qualité de leurs personnes avant de forcer la maison du joaillier. « Nous allons tâcher, ajoutèrent-ils, de réparer la faute que nous avons commise. » Ils revinrent au joaillier. « Nous sommes bien fâchés, lui dirent-ils, de ne pouvoir vous rendre tout ce qui a été enlevé chez vous, dont une partie n'est plus en notre disposition. Nous vous prions de vous contenter de l'argenterie que nous allons vous remettre entre les mains. »

Le joaillier s'estima trop heureux de la grâce qu'on lui faisoit. Quand les voleurs lui eurent

livré l'argenterie, ils firent venir le prince de Perse et Schemselnihar, et leur dirent de même qu'au joaillier, qu'ils alloient les ramener en un lieu d'où ils pourroient se retirer chacun chez soi ; mais qu'auparavant ils vouloient qu'ils s'engageassent par serment de ne les pas déceler. Le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier leur dirent qu'ils auroient pu se fier à leur parole, mais puisqu'ils le souhaitoient, qu'ils juroient solennellement de leur garder une fidélité inviolable. Aussitôt les voleurs, satisfaits de leur serment, sortirent avec eux.

Dans le chemin, le joaillier inquiet de ne pas voir la confidente ni les deux esclaves, s'approcha de Schemselnihar, et la supplia de lui apprendre ce qu'elles étoient devenues. « Je n'en sais aucune nouvelle, répondit-elle. Je ne puis vous dire autre chose, sinon qu'on nous enleva de chez vous, qu'on nous fit passer l'eau, et que nous fûmes conduits à la maison d'où nous venons. »

Schemselnihar et le joaillier n'eurent pas un plus long entretien ; ils se laissèrent conduire par les voleurs avec le prince, et ils arrivèrent au bord du fleuve. Les voleurs prirent un bateau, s'embarquèrent avec eux, et les passèrent à l'autre bord.

Dans le temps où le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier débarquoient, on entendit

un grand bruit du guet à cheval qui accouroit, et il arriva dans le moment où le bateau ne faisoit que de déborder, et repassoit les voleurs à toutes forces de rames.

Le commandant de la brigade demanda au prince, à Schemselnihar et au joaillier d'où ils venoient si tard, et qui ils étoient. Comme ils étoient saisis de frayeur, et que d'ailleurs ils craignoient de dire quelque chose qui leur fit tort, ils demeurèrent interdits. Il falloit parler cependant; c'est ce que fit le joaillier, qui avoit l'esprit un peu plus libre. « Seigneur, répondit-il, je puis vous assurer premièrement que nous sommes d'honnêtes personnes de la ville. Les gens qui sont dans le bateau qui vient de nous débarquer, et qui repasse de l'autre côté, sont des voleurs qui forcèrent la nuit dernière la maison où nous étions. Ils la pillèrent, et nous emmenèrent chez eux, où, après les avoir pris par toutes les voies de douceur que nous avons pu imaginer, nous avons enfin obtenu notre liberté, et ils nous ont ramenés jusqu'ici. Ils nous ont même rendu une bonne partie du butin qu'ils avoient fait, que voici.» En disant cela, il montra au commandant le paquet d'argenterie qu'il portoit.

Le commandant ne se contenta pas de cette réponse du joaillier; il s'approcha de lui et du prince de Perse, et les regarda l'un après l'autre.

« Dites-moi au vrai, reprit-il en s'adressant à eux, qui est cette dame, d'où vous la connoissez, et en quel quartier vous demeurez. »

Cette demande les embarrassa fort, et ils ne savoient que répondre. Schemselnihar franchit la difficulté. Elle tira le commandant à part ; et elle ne lui eut pas plus tôt parlé, qu'il mit pied à terre avec de grandes marques de respect et d'honnêteté. Il commanda aussitôt à ses gens de faire venir deux bateaux.

Quand les bateaux furent venus, le commandant fit embarquer Schemselnihar dans l'un, et le prince de Perse et le joaillier dans l'autre avec deux de ses gens dans chaque bateau, avec ordre de les accompagner chacun jusqu'où ils devoient aller. Les deux bateaux prirent chacun une route différente. Nous ne parlerons présentement que du bateau où étoient le prince de Perse et le joaillier.

Le prince de Perse, pour épargner la peine aux conducteurs qui lui avoient été donnés et au joaillier, leur dit qu'il mèneroit le joaillier chez lui, et leur nomma le quartier où il demeurait. Sur cet enseignement, les conducteurs firent aborder le bateau devant le palais du calife. Le prince de Perse et le joaillier en furent dans une grande frayeur, dont ils n'osèrent rien témoigner. Quoiqu'ils eussent entendu l'ordre

que le commandant avoit donné, ils ne laissèrent pas néanmoins de s'imaginer qu'on alloit les mettre au corps-de-garde, pour être présentés au calife le lendemain.

Ce n'étoit pas là cependant l'intention des conducteurs. Quand ils les eurent fait débarquer, comme ils avoient à aller rejoindre leur brigade, ils les recommandèrent à un officier de la garde du calife, qui leur donna deux de ses soldats pour les conduire par terre à l'hôtel du prince de Perse qui étoit assez éloigné du fleuve. Ils y arrivèrent enfin, mais tellement las et fatigués, qu'à peine ils pouvoient se mouvoir.

Avec cette grande lassitude, le prince de Perse étoit d'ailleurs si affligé du contre-temps malheureux qui lui étoit arrivé à lui et à Schemsel-nihar, et qui lui ôtoit désormais l'espérance d'une autre entrevue, qu'il s'évanouit en s'asseyant sur son sofa. Pendant que la plus grande partie de ses gens s'occupaient à le faire revenir, les autres s'assemblèrent autour du joaillier, et le prièrent de leur dire ce qui étoit arrivé au prince, dont l'absence les avoit mis dans une inquiétude inexprimable.....

Scheherazade s'interrompt à ces derniers mots, et se tut, à cause du jour dont la clarté commençoit à se faire voir. Elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

**CCVI<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, je disois hier à votre majesté, que pendant que l'on étoit occupé à faire revenir le prince de son évanouissement, d'autres de ses gens avoient demandé au joaillier ce qui étoit arrivé à leur maître. Le joaillier, qui n'avoit garde de leur révéler rien de ce qu'il ne leur appartenoit pas de savoir, leur répondit que la chose étoit très extraordinaire; mais que ce n'étoit pas le temps d'en faire le récit, et qu'il valoit mieux songer à secourir le prince. Par bonheur, le prince de Perse revint à lui dans ce moment; et ceux qui lui avoient fait cette demande avec empressement, s'écartèrent et demeurèrent dans le respect avec beaucoup de joie de ce que l'évanouissement n'avoit pas duré plus long-temps.

Quoique le prince de Perse eût recouvré la connoissance, il demeura néanmoins dans une si grande foiblesse, qu'il ne pouvoit ouvrir la bouche pour parler. Il ne répondoit que par signes, même à ses parens qui lui parloient. Il étoit encore en cet état le lendemain matin, lorsque le joaillier prit congé de lui. Le prince ne lui répondit que par un clin d'œil, en lui

tendant la main; et comme il vit qu'il étoit chargé du paquet d'argenterie que les voleurs lui avoient rendue, il fit signe à un de ses gens de le prendre et de le porter jusque chez lui.

On avoit attendu le joaillier avec grande impatience dans sa famille, le jour qu'il en étoit sorti avec l'homme qui l'étoit venu demander, et que l'on ne connoissoit pas, et l'on n'avoit pas douté qu'il ne lui fût arrivé quelque autre affaire pire que la première, dès que le temps où il devoit être revenu fut passé. Sa femme, ses enfans et ses domestiques en étoient dans de grandes alarmes, et ils en pleuroient encore lorsqu'il arriva. Ils eurent de la joie de le revoir; mais ils furent troublés de ce qu'il étoit extrêmement changé depuis le peu de temps qu'ils ne l'avoient vu. La longue fatigue du jour précédent, et la nuit qu'il avoit passée dans de grandes frayeurs et sans dormir, étoient la cause de ce changement qui l'avoit rendu à peine reconnoissable. Comme il se sentoit lui-même fort abattu, il demeura deux jours chez lui à se remettre, et il ne vit que quelques uns de ses amis les plus intimes à qui il avoit commandé qu'on laissât l'entrée libre.

Le troisième jour, le joaillier qui sentit ses forces un peu rétablies, crut qu'elles augmenteroient, s'il sortoit pour prendre l'air. Il alla

à la boutique d'un riche marchand de ses amis, avec qui il s'entretint assez long-temps. Comme il se levoit pour prendre congé de son ami et se retirer, il aperçut une femme qui lui faisoit signe, et il la reconnut pour la confidente de Schemselnihar. Entre la crainte et la joie qu'il en eut, il se retira plus promptement, sans la regarder. Elle le suivit, comme il s'étoit bien douté qu'elle le feroit, parce que le lieu où il étoit n'étoit pas commode pour s'entretenir avec elle. Comme il marchoit un peu vite, la confidente, qui ne pouvoit le suivre du même pas, lui crioit de temps en temps de l'attendre. Il l'entendoit bien, mais après ce qui lui étoit arrivé, il ne pouvoit pas lui parler en public, de peur de donner lieu de soupçonner qu'il eût ou qu'il eût eu commerce avec Schemselnihar. En effet, on savoit dans Bagdad qu'elle appartenoit à cette favorite, et qu'elle faisoit toutes ses emplettes. Il continua du même pas, et arriva à une mosquée qui étoit peu fréquentée, et où il savoit bien qu'il n'y auroit personne. Elle y entra après lui, et ils eurent toute la liberté de s'entretenir sans témoins.

Le joaillier et la confidente de Schemselnihar se témoignèrent réciproquement combien ils avoient de joie de se revoir, après l'aventure étrange causée par les voleurs, et leur crainte

l'un pour l'autre, sans parler de celle qui regardoit leur propre personne.

Le joaillier vouloit que la confidente commençât par lui raconter comment elle avoit échappé avec les deux esclaves, et qu'elle lui apprît ensuite des nouvelles de Schemselnihar, depuis qu'il ne l'avoit vue. Mais la confidente lui marqua un si grand empressement de savoir auparavant ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation si imprévue, qu'il fut obligé de la satisfaire. « Voilà, dit-il en achevant, ce que vous désiriez apprendre de moi : apprenez-moi, je vous prie, à votre tour, ce que je vous ai déjà demandé. »

« Dès que je vis paroître les voleurs, dit la confidente, je m'imaginai, sans les bien examiner, que c'étoient des soldats de la garde du calife; que le calife avoit été informé de la sortie de Schemselnihar, et qu'il les avoit envoyés pour lui ôter la vie, au prince de Perse et à nous tous. Prévenue de cette pensée, je montai sur-le-champ à la terrasse du haut de votre maison, pendant que les voleurs entrèrent dans la chambre où étoient le prince de Perse et Schemselnihar. Les deux esclaves de Schemselnihar furent diligentes à me suivre. De terrasse en terrasse, nous arrivâmes à celle d'une maison d'honnêtes gens qui nous reçurent avec

beaucoup d'honnêteté, et chez qui nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, après que nous eûmes remercié le maître de la maison du plaisir qu'il nous avoit fait, nous retournâmes au palais de Schemselnihar. Nous y rentrâmes dans un grand désordre, et d'autant plus affligées, que nous ne savions quel avoit été le destin de nos deux amans infortunés. Les autres femmes de Schemselnihar furent étonnées de voir que nous revenions sans elle. Nous leur dîmes, comme nous en étions convenues, qu'elle étoit demeurée chez une dame de ses amies, et qu'elle devoit nous envoyer appeler pour aller la reprendre quand elle voudroit revenir, et elles se contentèrent de cette excuse. Je passai cependant la journée dans une grande inquiétude. La nuit venue, j'ouvris la petite porte de derrière, et je vis un petit bateau sur le canal détourné du fleuve qui y aboutit. J'appelai le batelier, et le priai d'aller de côté et d'autre, le long du fleuve, voir s'il n'apercevoit pas une dame, et, s'il la rencontroit, de l'amener. J'attendis son retour avec les deux esclaves qui étoient dans la même peine que moi, et il étoit déjà près de minuit lorsque le même bateau arriva avec deux hommes dedans, et une femme couchée sur la poupe. Quand le bateau eut abordé, les deux hommes aidèrent la femme à

se lever et à débarquer, et je la reconnus pour Schemselnihar, avec une joie de la revoir et de ce qu'elle étoit retrouvée, que je ne puis exprimer.....

Scheherazade finit ici son discours pour cette nuit. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

CCVII<sup>e</sup> NUIT.

SIRE, nous laissâmes hier la confidente de Schemselnihar dans la mosquée, où elle racontoit au joaillier ce qui lui étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus, et les circonstances du retour de Schemselnihar à son palais. Elle poursuivit ainsi:

« Je donnai, dit-elle, la main à Schemselnihar pour l'aider à mettre pied à terre. Elle avoit grand besoin de ce secours, car elle ne pouvoit presque se soutenir. Quand elle fut débarquée, elle me dit à l'oreille, d'un ton qui marquoit son affliction, d'aller prendre une bourse de mille pièces d'or, et de la donner aux deux soldats qui l'avoient accompagnée. Je la remis entre les mains des deux esclaves pour la soutenir; et après avoir dit aux soldats de m'attendre un moment, je courus prendre la bourse et je revins incessamment. Je la donnai aux deux soldats, je payai le batelier et je fermai la porte. Je rejoignis Schemselnihar qu'elle n'étoit pas encore arrivée à sa chambre. Nous ne perdîmes pas de temps, nous la déshabillâmes et nous la mîmes dans son lit, où elle ne fut pas plus tôt, qu'elle demeura comme prête à rendre l'âme

tout le reste de la nuit. Le jour suivant, ses autres femmes témoignèrent un grand empressement de la voir; mais je leur dis qu'elle étoit revenue extrêmement fatiguée, et qu'elle avoit besoin de repos pour se remettre. Nous lui donnâmes cependant, les deux autres femmes et moi, tous les secours que nous pûmes imaginer, et qu'elle pouvoit attendre de notre zèle. Elle s'obstina d'abord à ne vouloir rien prendre, et nous eussions désespéré de sa vie, si nous ne nous fussions aperçues que le vin que nous lui donnions de temps en temps lui faisoit reprendre des forces. A force de prières enfin, nous vainquâmes son opiniâtreté, et nous l'obligeâmes à manger. Lorsque je vis qu'elle étoit en état de parler (car elle n'avoit fait que pleurer, gémir et soupirer jusqu'alors), je lui demandai en grâce de vouloir bien me dire par quel bonheur elle avoit échappé des mains des voleurs : « Pourquoi exigez-vous de moi, me dit-elle avec un profond soupir, que je renouvelle un si grand sujet d'affliction? Plût à Dieu que les voleurs m'eussent ôté la vie, au lieu de me la conserver; mes maux seroient finis, et je ne vis que pour souffrir davantage! »

« Madame, repris-je, je vous supplie de ne me pas refuser. Vous n'ignorez pas que les malheureux ont quelque sorte de consolation à

raconter leurs aventures les plus fâcheuses. Ce que je vous demande vous soulagera, si vous avez la bonté de me l'accorder.

« Écoutez donc, me dit-elle, la chose la plus désolante qui puisse arriver à une personne aussi passionnée que moi, qui croyois n'avoir plus rien à désirer. Quand je vis entrer les voleurs le sabre et le poignard à la main, je crus que nous étions au dernier moment de notre vie, le prince de Perse et moi ; et je ne regrettois pas ma mort, dans la pensée que je devois mourir avec lui. Au lieu de se jeter sur nous pour nous percer le cœur, comme je m'y attendois, deux furent commandés pour nous garder, et les autres, cependant, firent des ballots de tout ce qu'il y avoit dans la chambre et dans les pièces à côté. Quand ils eurent achevé, et qu'ils eurent chargé les ballots sur leurs épaules, ils sortirent et nous emmenèrent avec eux.

« Dans le chemin, un de ceux qui nous accompagnoient me demanda qui j'étois ; et je lui dis que j'étois danseuse. Il fit la même demande au prince, qui répondit qu'il étoit bourgeois.

« Lorsque nous fûmes chez eux, où nous eûmes de nouvelles frayeurs, ils s'assemblèrent autour de moi ; et après avoir considéré mon habillement et les riches bijoux dont j'étois parée, ils se doutèrent que j'avois déguisé ma qualité.

« Une danseuse n'est pas faite comme vous , me dirent-ils. Dites-nous au vrai qui vous êtes. »

« Comme ils virent que je ne répondois rien : « Et vous , demandèrent-ils au prince de Perse , qui êtes-vous aussi ? Nous voyons bien que vous n'êtes pas un simple bourgeois , comme vous l'avez dit. » Il ne les satisfit pas plus que moi sur ce qu'ils désiroient savoir. Il leur dit seulement qu'il étoit venu voir le joaillier , qu'il nomma , et se divertir avec lui ; et que la maison où ils nous avoient trouvés lui appartenait.

« Je connois ce joaillier , dit aussitôt un des voleurs , qui paroissoit avoir de l'autorité parmi eux ; je lui ai quelque obligation sans qu'il en sache rien , et je sais qu'il a une autre maison ; je me charge de le faire venir demain. Nous ne vous relâcherons pas , continua-t-il , que nous ne sachions par lui qui vous êtes. Il ne vous sera cependant fait aucun tort. »

« Le joaillier fut amené le lendemain ; et comme il crut nous obliger , comme il le fit en effet , il déclara aux voleurs qui nous étions véritablement. Les voleurs vinrent me demander pardon , et je crois qu'ils en usèrent de même envers le prince de Perse , qui étoit dans un autre endroit , et ils me protestèrent qu'ils n'auroient pas forcé la maison où ils nous avoient trouvés , s'ils eussent su qu'elle appartenait au joaillier.

Ils nous prirent aussitôt, le prince de Perse, le joaillier et moi, et ils nous amenèrent jusqu'au bord du fleuve; ils nous firent embarquer dans un bateau qui nous passa de ce côté; mais nous ne fûmes pas plus tôt débarqués, qu'une brigade du guet à cheval vint à nous.

« Je pris le commandant à part, je me nommai, et lui dis que le soir précédent, en revenant de chez une amie, les voleurs qui repassoient de leur côté m'avoient arrêtée et emmenée chez eux; que je leur avois dit qui j'étois, et qu'en me relâchant ils avoient fait la même grâce, à ma considération, aux deux personnes qu'il voyoit, après que je les eus assurés qu'elles étoient de ma connoissance. Il mit aussitôt pied à terre pour me faire honneur; et après qu'il m'eut témoigné la joie qu'il avoit de pouvoir m'obliger en quelque chose, il fit venir deux bateaux, et me fit embarquer dans l'un avec deux de ses gens que vous avez vus qui m'ont escortée jusqu'ici. Pour ce qui est du prince de Perse et du joaillier, il les renvoya dans l'autre, aussi avec deux de ses gens pour les accompagner et les conduire en sûreté jusque chez eux.

« J'ai confiance, ajouta-t-elle, en finissant et en fondant en larmes, qu'il ne leur sera point arrivé de mal depuis notre séparation, et je ne doute pas que la douleur du prince ne soit égale

à la mienne. Le joaillier, qui nous a obligés avec tant d'affection, mérite d'être récompensé de la perte qu'il a faite pour l'amour de nous. Ne manquez pas demain au matin de prendre deux bourses de mille pièces d'or chacune, de les lui porter de ma part, et de lui demander des nouvelles du prince de Perse. »

« Quand ma bonne maîtresse eut achevé, je tâchai, sur le dernier ordre qu'elle venoit de me donner, de m'informer des nouvelles du prince de Perse, de lui persuader de faire des efforts pour se surmonter elle-même, après le danger qu'elle venoit d'essuyer, et dont elle n'avoit échappé que par un miracle. « Ne me répliquez pas, reprit-elle, et faites ce que je vous demande. »

« Je fus contrainte de me taire, et je suis venue pour lui obéir; j'ai été chez vous où je ne vous ai pas trouvé; et dans l'incertitude si je vous trouverois où l'on m'a dit que vous pouviez être, j'ai été sur le point d'aller chez le prince de Perse; mais je n'ai osé l'entreprendre. J'ai laissé les deux bourses en passant chez une personne de connoissance : attendez-moi ici, je ne mettrai pas de temps à les apporter.....

Scheherazade s'aperçut que le jour paroissoit, et se tut après ces dernières paroles. Elle continua le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

## CCVIII° NUIT.

SIRE, la confidente revint joindre le joaillier dans la mosquée où elle l'avoit laissé; et en lui donnant les deux bourses : « Prenez, dit-elle, et satisfaites vos amis. — Il y en a, reprit le joaillier, beaucoup au-delà de ce qui est nécessaire; mais je n'oserois refuser la grâce qu'une dame si honnête et si généreuse veut bien faire à son très humble serviteur. Je vous supplie de l'assurer que je conserverai éternellement la mémoire de ses bontés. Il convint avec la confidente qu'elle viendroit le trouver à la maison où elle l'avoit vu la première fois, lorsqu'elle auroit quelque chose à lui communiquer de la part de Schemselnihar, et pour apprendre des nouvelles du prince de Perse; après quoi ils se séparèrent.

Le joaillier retourna chez lui fort content, non seulement de ce qu'il avoit de quoi satisfaire ses amis pleinement; mais de ce qu'il voyoit même que personne ne savoit à Bagdad que le prince de Perse et Schemselnihar se fussent trouvés dans son autre maison lorsqu'elle avoit été pillée. Il est vrai qu'il avoit déclaré la chose aux voleurs; mais il avoit confiance en leur

secret. Ils n'avoient pas d'ailleurs assez de commerce dans le monde pour craindre aucun danger de leur côté quand ils l'eussent divulgué. Dès le lendemain matin il vit les amis qui l'avoient obligé, et il n'eut pas de peine à les contenter. Il eut même beaucoup d'argent de reste pour meubler fort proprement son autre maison, où il mit quelques uns de ses domestiques pour l'habiter. C'est ainsi qu'il oublia le danger dont il avoit échappé; et sur le soir il se rendit chez le prince de Perse.

Les officiers du prince qui reçurent le joaillier, lui dirent qu'il arrivoit fort à propos; que le prince, depuis qu'il ne l'avoit vu, étoit dans un état qui donnoit tout sujet de craindre pour sa vie, et qu'on ne pouvoit tirer de lui une seule parole. Ils l'introduisirent dans sa chambre sans faire de bruit, et il le trouva couché dans son lit, les yeux fermés, et dans un état qui lui fit compassion. Il le salua en lui touchant la main, et il l'exhorta à prendre courage.

Le prince de Perse reconnut que le joaillier lui parloit; il ouvrit les yeux, et le regarda d'une manière qui lui fit connoître la grandeur de son affliction, infiniment au-delà de ce qu'il en avoit eu depuis la première fois qu'il avoit vu Schemselnihar. Il lui prit et lui serra la main pour lui marquer son amitié, et lui dit d'une voix

foible, qu'il lui étoit bien obligé de la peine qu'il prenoit de venir voir un prince aussi malheureux et aussi affligé qu'il l'étoit.

« Prince, reprit le joaillier, ne parlons pas, je vous en supplie, des obligations que vous pouvez m'avoir : je voudrois bien que les bons offices que j'ai tâché de vous rendre eussent eu un meilleur succès. Parlons plutôt de votre santé : dans l'état où je vous vois, je crains fort que vous ne vous laissiez abattre vous-même, et que vous ne preniez pas la nourriture qui vous est nécessaire. »

Les gens qui étoient près du prince leur maître prirent cette occasion pour dire au joaillier qu'ils avoient toutes les peines imaginables à l'obliger de prendre quelque chose ; qu'il ne s'aidoit pas, et qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit rien pris. Cela obligea le joaillier de supplier le prince de souffrir que ses gens lui apportassent de la nourriture et d'en prendre ; et il l'obtint après de grandes instances.

Après que le prince de Perse, par la persuasion du joaillier, eut mangé plus amplement qu'il n'avoit encore fait, il commanda à ses gens de le laisser seul avec lui ; et lorsqu'ils furent sortis : « Avec le malheur qui m'accable, lui dit-il, j'ai une douleur extrême de la perte que vous avez soufferte pour l'amour de moi ; il est juste que je

songe à vous en récompenser ; mais auparavant, après vous en avoir demandé mille pardons, je vous prie de me dire si vous n'avez rien appris de Schemselnihar, depuis que j'ai été contraint de me séparer d'avec elle. »

Le joaillier, instruit par la confidente, lui raconta tout ce qu'il savoit de l'arrivée de Schemselnihar à son palais, de l'état où elle avoit été depuis ce temps-là jusqu'au moment où elle se trouva mieux, et où elle envoya la confidente pour s'informer de ses nouvelles.

Le prince de Perse ne répondit au discours du joaillier que par des soupirs et des larmes ; ensuite il fit un effort pour se lever, fit appeler de ses gens, et alla en personne à son garde-meuble, qu'il se fit ouvrir : il y fit faire plusieurs ballots de riches meubles et d'argenterie, et donna ordre qu'on les portât chez le joaillier.

Le joaillier voulut se défendre d'accepter le présent que le prince de Perse lui faisoit ; mais quoiqu'il lui représentât que Schemselnihar lui avoit déjà envoyé plus qu'il n'en avoit besoin pour remplacer ce que ses amis avoient perdu, il voulut néanmoins être obéi. Le joaillier fut donc obligé de lui témoigner combien il étoit confus de sa libéralité, et il lui marqua qu'il ne pouvoit assez l'en remercier. Il vouloit prendre congé ; mais le prince le pria de rester, et ils

s'entretinrent une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin, le joaillier vit encore le prince avant de se retirer, et le prince le fit asseoir près de lui. « Vous savez, lui dit-il, que l'on a un but en toutes choses : le but d'un amant est de posséder ce qu'il aime sans obstacle ; s'il perd une fois cette espérance, il est certain qu'il ne doit plus penser à vivre. Vous comprenez bien que c'est là la triste situation où je me trouve. En effet, dans le temps où par deux fois je me crois au comble de mes désirs, c'est alors que je suis arraché d'auprès de ce que j'aime, de la manière la plus cruelle. Après cela, il ne me reste plus qu'à songer à la mort : je me la serois déjà donnée, si ma religion ne me défendoit d'être homicide de moi-même ; mais il n'est pas besoin que je la prévienne : je sens bien que je ne l'attendrai pas long-temps. » Il se tut à ces paroles, avec des gémissemens, des soupirs, des sanglots et des larmes qu'il laissa couler en abondance.

Le joaillier, qui ne savoit pas d'autre moyen de le détourner de cette pensée de désespoir, qu'en lui remettant Schemselnihar dans la mémoire, et qu'en lui donnant quelque ombre d'espérance, lui dit qu'il craignoit que la confidente ne fût déjà venue, et qu'il étoit à propos qu'il ne perdît pas de temps à retourner chez lui. « Je

vous laissez aller, lui dit le prince; mais si vous la voyez, je vous supplie de lui bien recommander d'assurer Schemselnihar, que si j'ai à mourir, comme je m'y attends bientôt, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir et jusque dans le tombeau.»

Le joaillier revint chez lui, et y demeura dans l'espérance que la confidente viendrait. Elle arriva quelques heures après, mais tout en pleurs et dans un grand désordre. Le joaillier, alarmé, lui demanda avec empressement ce qu'elle avait.

« Schemselnihar, le prince de Perse, vous et moi, reprit la confidente, nous sommes tous perdus. Écoutez la triste nouvelle que j'appris hier en entrant au palais après vous avoir quitté : Schemselnihar avait fait châtier pour quelque faute une des deux esclaves que vous vîtes avec elle le jour du rendez-vous dans votre autre maison. L'esclave, outrée de ce mauvais traitement, a trouvé la porte du palais ouverte; elle est sortie, et nous ne doutons pas qu'elle n'ait tout déclaré à un des eunuques de notre garde, qui lui a donné retraite. Ce n'est pas tout : l'autre esclave sa compagne a fui aussi, et s'est réfugiée au palais du calife, à qui nous avons sujet de croire qu'elle a tout révélé. En voici la raison : c'est qu'aujourd'hui le calife vient d'envoyer prendre Schemselnihar par une vingtaine d'eunuques qui l'ont menée à son palais. J'ai trouvé

le moyen de me dérober et de venir vous donner avis de tout ceci. Je ne sais pas ce qui se sera passé, mais je n'en augure rien de bon. Quoi qu'il en soit, je vous conjure de bien garder le secret.....

Le jour, dont on voyoit déjà la lumière, obligea la sultane Scheherazade de garder le silence à ces dernières paroles. Elle continua la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

---

**CCIX<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, la confidente ajouta à ce qu'elle venoit de dire au joaillier, qu'il étoit bon qu'il allât trouver le prince de Perse, sans perdre de temps, et l'avertir de l'affaire, afin qu'il se tint prêt à tout événement, et qu'il fût fidèle dans la cause commune. Elle ne lui en dit pas davantage, et elle se retira brusquement, sans attendre sa réponse.

Qu'auroit pu répondre le joaillier dans l'état où il se trouvoit ? Il demeura immobile et comme étourdi du coup. Il vit bien néanmoins que l'affaire pressoit : il se fit violence, et alla trouver le prince de Perse. En l'abordant d'un air qui marquoit déjà la mauvaise nouvelle qu'il venoit lui annoncer : « Prince, dit-il, armez-vous de patience, de constance et de courage, et préparez-vous à l'assaut le plus terrible que vous ayez eu à soutenir de votre vie. »

« Dites-moi en deux mots ce qu'il y a, reprit le prince, et ne me faites pas languir ; je suis prêt à mourir, s'il en est besoin. »

Le joaillier lui raconta ce qu'il venoit d'apprendre de la confidente. « Vous voyez bien,

continua-t-il, que votre perte est assurée. Levez-vous, sauvez-vous promptement : le temps est précieux. Vous ne devez pas vous exposer à la colère du calife, encore moins à rien avouer au milieu des tourmens. »

Peu s'en fallut qu'en ce moment le prince n'expirât d'affliction, de douleur et de frayeur. Il se recueillit, et demanda au joaillier quelle résolution il lui conseilloit de prendre dans une conjoncture où il n'y avoit pas un moment dont il ne dût profiter. « Il n'y en a pas d'autre, répartit le joaillier, que de monter à cheval au plus tôt, et de prendre le chemin d'Anbar<sup>1</sup>, pour y arriver demain avant le jour. Prenez de vos gens ce que vous jugerez à propos, avec de bons chevaux, et souffrez que je me sauve avec vous. »

Le prince de Perse, qui ne vit pas d'autre parti à prendre, donna ordre aux préparatifs les moins embarrassans, prit de l'argent et des pierreries ; et après avoir pris congé de sa mère, il partit, s'éloigna de Bagdad en diligence, avec le joaillier et les gens qu'il avoit choisis.

Ils marchèrent le reste du jour et toute la nuit sans s'arrêter en aucun lieu, jusqu'à deux ou trois heures avant le jour du lendemain ; alors, fatigués d'une si longue traite, et leurs chevaux

<sup>1</sup> Anbar étoit une ville sur le Tigre, à vingt lieues au-dessous de Bagdad.

n'en pouvant plus, ils mirent pied à terre pour se reposer.

Ils n'avoient presque pas eu le temps de respirer, lorsqu'ils se virent assaillis tout à coup par une grosse troupe de voleurs. Ils se défendirent quelque temps très courageusement; mais les gens du prince furent tués. Cela obligea le prince et le joaillier à mettre bas les armes, et à s'abandonner à leur discrétion. Les voleurs leur donnèrent la vie; mais après qu'ils se furent saisis des chevaux et du bagage, ils les dépouillèrent, et en se retirant avec leur butin, ils les laissèrent au même endroit.

Lorsque les voleurs furent éloignés : « Hé bien, dit le prince désolé au joaillier, que dites-vous de notre aventure et de l'état où nous voilà? Ne vaudroit-il pas mieux que je fusse demeuré à Bagdad, que j'y eusse attendu la mort, de quelque manière que je dusse la recevoir? »

« Prince, reprit le joaillier, c'est un décret de la volonté de Dieu : il lui plaît de nous éprouver par afflictions sur afflictions. C'est à nous de n'en point murmurer, et de recevoir ces disgrâces de sa main avec une entière soumission. Ne nous arrêtons pas ici davantage; cherchons quelque lieu de retraite, où l'on veuille bien nous secourir dans notre malheur. »

« Laissez-moi mourir, lui dit le prince de Perse : il n'importe pas que je meure ici ou ailleurs. Peut-être même qu'au moment où nous parlons, Schemselnihar n'est plus, et je ne dois plus chercher à vivre après elle. » Le joaillier le persuada enfin, à force de prières. Ils marchèrent quelque temps, et ils rencontrèrent une mosquée qui étoit ouverte, où ils entrèrent et passèrent le reste de la nuit.

A la pointe du jour, un homme seul arriva dans cette mosquée. Il y fit sa prière ; et quand il eut achevé, il aperçut en se retournant le prince de Perse et le joaillier qui étoient assis dans un coin. Il s'approcha d'eux en les saluant avec beaucoup de civilité. « Autant que je puis le connoître, leur dit-il, il me semble que vous êtes étrangers. »

Le joaillier prit la parole : « Vous ne vous trompez pas, répondit-il : nous avons été volés cette nuit en venant de Bagdad, comme vous le pouvez voir à l'état où nous sommes, et nous avons besoin de secours ; mais nous ne savons à qui nous adresser. — Si vous voulez prendre la peine de venir chez moi, repartit l'homme, je vous donnerai volontiers l'assistance que je pourrai. »

A cette offre obligeante, le joaillier se tourna du côté du prince de Perse, et lui dit à l'oreille :

« Cet homme , prince , comme vous le voyez , ne nous connoît pas , et nous avons à craindre que quelque autre ne vienne et ne nous connoisse. Nous ne devons pas , ce me semble , refuser la grâce qu'il veut bien nous faire. — Vous êtes le maître , reprit le prince , et je consens à tout ce que vous voudrez. »

L'homme , qui vit que le joaillier et le prince de Perse consultoient ensemble , s'imagina qu'ils faisoient difficulté d'accepter la proposition qu'il leur avoit faite. Il leur demanda quelle étoit leur résolution. « Nous sommes prêts à vous suivre , répondit le joaillier : ce qui nous fait de la peine , c'est que nous sommes nus , et que nous avons honte de paroître en cet état. »

Par bonheur , l'homme eut à leur donner à chacun assez de quoi se couvrir pour les conduire jusque chez lui. Ils n'y furent pas plus tôt arrivés , que leur hôte leur fit apporter à chacun un habit assez propre ; et comme il ne douta pas qu'ils n'eussent grand besoin de manger , et qu'ils seroient bien aises d'être dans leur particulier , il leur fit porter plusieurs plats par une esclave. Mais ils ne mangèrent presque pas , surtout le prince de Perse , qui étoit dans une langueur et dans un abattement qui fit tout craindre au joaillier pour sa vie.

Leur hôte les vit à diverses fois pendant le

jour ; et sur le soir , comme il savoit qu'ils avoient besoin de repos, il les quitta de bonne heure. Mais le joaillier fut bientôt obligé de l'appeler pour assister à la mort du prince de Perse. Il s'aperçut que ce prince avoit la respiration forte et véhémence ; et cela lui fit comprendre qu'il n'avoit plus que peu de momens à vivre. Il s'approcha de lui, et le prince lui dit : « C'en est fait, comme vous le voyez, et je suis bien aise que vous soyez témoin du dernier soupir de ma vie. Je la perds avec bien de la satisfaction, et je ne vous en dis pas la raison, vous la savez. Tout le regret que j'ai, c'est de ne pas mourir entre les bras de ma chère mère, qui m'a toujours aimé tendrement, et pour qui j'ai toujours eu le respect que je devois. Elle aura bien de la douleur de n'avoir pas eu la triste consolation de me fermer les yeux, et de m'ensevelir de ses propres mains. Témoignez-lui bien la peine que j'en souffre, et priez-la de ma part de faire transporter mon corps à Bagdad, afin qu'elle arrose mon tombeau de ses larmes, et qu'elle m'y assiste de ses prières. » Il n'oublia pas l'hôte de la maison ; il le remercia de l'accueil généreux qu'il lui avoit fait ; et après lui avoir demandé en grâce de vouloir bien que son corps demeurât en dépôt chez lui jusqu'à ce qu'on vint l'enlever, il expira.....

Scheherazade en étoit en cet endroit, lorsqu'elle s'aperçut que le jour paroissoit. Elle cessa de parler, et elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

## CCX° NUIT.

**SIRE**, dès le lendemain de la mort du prince de Perse, le joaillier profita de la conjoncture d'une caravane assez nombreuse qui venoit à Bagdad; où il se rendit en sûreté. Il ne fit que rentrer chez lui et changer d'habit à son arrivée, et se rendit à l'hôtel du feu prince de Perse, où l'on fut alarmé de ne pas voir le prince avec lui. Il pria qu'on avertît la mère du prince, qu'il souhaitoit de lui parler, et l'on ne fut pas long-temps à l'introduire dans une salle, où elle étoit avec plusieurs de ses femmes. « Madame, lui dit le joaillier d'un air et d'un ton qui marquoient la fâcheuse nouvelle qu'il avoit à lui annoncer, Dieu vous conserve et vous comble de ses bontés! Vous n'ignorez pas que Dieu dispose de nous comme il lui plaît..... »

La dame ne donna pas le temps au joaillier d'en dire davantage. « Ah! s'écria-t-elle, vous m'annoncez la mort de mon fils! » Elle poussa en même temps des cris effroyables, qui, mêlés avec ceux des femmes, renouvelèrent les larmes du joaillier. Elle se tourmenta et s'affligea long-temps avant qu'elle lui laissât reprendre ce qu'il

avoit à lui dire. Elle interrompit enfin ses pleurs et ses gémissemens, et elle le pria de continuer et de ne lui rien cacher des circonstances d'une séparation si triste. Il la satisfit ; et quand il eut achevé, elle lui demanda si le prince son fils, dans les derniers momens de sa vie, ne l'avoit pas chargé de quelque chose de particulier à lui dire. Il lui assura qu'il n'avoit pas eu un plus grand regret que de mourir éloigné d'elle, et que la seule chose qu'il avoit souhaitée, étoit qu'elle voulût bien prendre le soin de faire transporter son corps à Bagdad. Dès le lendemain, de grand matin, elle se mit en chemin accompagnée de ses femmes et de la plus grande partie de ses esclaves.

Quand le joaillier qui avoit été retenu par la mère du prince de Perse, eut vu partir cette dame, il retourna chez lui tout triste et les yeux baissés, avec un grand regret de la mort d'un prince si accompli et si aimable, à la fleur de son âge.

Comme il marchoit recueilli en lui-même, une femme se présenta et s'arrêta devant lui. Il leva les yeux, et vit que c'étoit la confidente de Schemselnihar, qui étoit habillée de deuil et pleuroit. Il renouvela ses pleurs à cette vue sans ouvrir la bouche pour lui parler, et il continua de marcher jusque chez lui, où la confidente le suivit et entra avec lui.

Ils s'assirent; et le joaillier, en prenant la parole le premier, demanda à la confidente, avec un grand soupir, si elle avoit déjà appris la mort du prince de Perse, et si c'étoit lui qu'elle pleuroit. « Hélas! non, s'écria-t-elle. Quoi, ce prince si charmant est mort! Il n'a pas vécu long-temps après sa chère Schemselnihar. Belles âmes, ajouta-t-elle, en quelque part que vous soyez, vous devez être bien contentes de pouvoir vous aimer désormais sans obstacle. Vos corps étoient un empêchement à vos souhaits, et le ciel vous en a délivrés pour vous unir! »

Le joaillier, qui ne savoit rien de la mort de Schemselnihar, et qui n'avoit pas encore fait réflexion que la confidente qui lui parloit étoit habillée de deuil, eut une nouvelle affliction d'apprendre cette nouvelle. « Schemselnihar est morte! s'écria-t-il. — Elle est morte, reprit la confidente en pleurant tout de nouveau, et c'est d'elle que je porte le deuil. Les circonstances de sa mort sont singulières, et elles méritent que vous les sachiez; mais avant que je vous en fasse le récit, je vous prie de me faire part de celles de la mort du prince de Perse, que je pleurerai toute ma vie, avec celle de Schemselnihar, ma chère et respectable maîtresse. »

Le joaillier donna à la confidente la satisfaction qu'elle demandoit; et dès qu'il lui eut

raconté le tout, jusqu'au départ de la mère du prince de Perse qui venoit de se mettre en chemin elle-même, pour faire apporter le corps du prince à Bagdad : « Vous n'avez pas oublié, lui dit-elle, que je vous ai dit que le calife avoit fait venir Schemselnihar à son palais ; il étoit vrai, comme nous avons tout sujet de nous le persuader, que le calife avoit été informé des amours de Schemselnihar et du prince de Perse, par les deux esclaves qu'il avoit interrogées toutes deux séparément. Vous allez vous imaginer qu'il se mit en colère contre Schemselnihar, et qu'il donna de grandes marques de jalousie et de vengeance prochaine contre le prince de Perse. Point du tout : il ne songea pas un moment au prince de Perse. Il plaignit seulement Schemselnihar ; et il est à croire qu'il s'attribua à lui-même ce qui est arrivé, sur la permission qu'il lui avoit donnée d'aller librement par la ville sans être accompagnée d'eunuques. On n'en peut conjecturer autre chose, après la manière tout extraordinaire dont il en a usé avec elle, comme vous allez l'entendre.

« Le calife la reçut avec un visage ouvert ; et quand il eut remarqué la tristesse dont elle étoit accablée, qui cependant ne diminuoit rien de sa beauté (car elle parut devant lui sans aucune marque de surprise ni de frayeur) : « Schemsel-

nihar, lui dit-il avec une bonté digne de lui, je ne puis souffrir que vous paroissiez devant moi avec un air qui m'afflige infiniment. Vous savez avec quelle passion je vous ai toujours aimée : vous devez en être persuadée par toutes les marques que je vous en ai données. Je ne change pas, et je vous aime plus que jamais. Vous avez des ennemis, et ces ennemis m'ont fait des rapports contre votre conduite ; mais tout ce qu'ils ont pu me dire ne me fait pas la moindre impression. Quittez donc cette mélancolie, et disposez-vous à m'entretenir ce soir de quelque chose d'agréable et de divertissant, à votre ordinaire. » Il lui dit plusieurs autres choses très obligeantes, et il la fit entrer dans un appartement magnifique, près du sien, où il la pria de l'attendre.

« L'affligée Schemselnihar fut très sensible à tant de témoignages de considération pour sa personne ; mais plus elle connoissoit combien elle en étoit obligée au calife, plus elle étoit pénétrée de la vive douleur d'être éloignée peut-être pour jamais du prince de Perse sans qui elle ne pouvoit plus vivre.

« Cette entrevue du calife et de Schemselnihar, continua la confidente, se passa pendant que j'étois venue vous parler, et j'en appris les particularités de mes compagnes qui étoient présentes. Mais dès\* que je vous eus quitté, j'allai

rejoindre Schemselnihar , et je fus témoin de ce qui se passa le soir. Je la trouvai dans l'appartement que j'ai dit ; et comme elle se douta que je venois de chez vous , elle me fit approcher , et sans que personne l'entendît : « Je vous suis bien obligée , me dit-elle , du service que vous venez de me rendre ; je sens bien que ce sera le dernier. » Elle ne m'en dit pas davantage ; et je n'étois pas dans un lieu à pouvoir lui dire quelque chose pour tâcher de la consoler.

« Le calife entra le soir au son des instrumens que les femmes de Schemselnihar touchoient , et l'on servit aussitôt la collation. Le calife prit Schemselnihar par la main , et la fit asseoir près de lui sur le sofa. Elle se fit une si grande violence pour lui complaire , que nous la vîmes expirer peu de momens après. En effet , elle fut à peine assise , qu'elle se renversa en arrière. Le calife crut qu'elle n'étoit qu'évanouie , et nous eûmes toutes la même pensée. Nous tâchâmes de la secourir ; mais elle ne revint pas , et voilà de quelle manière nous la perdîmes.

« Le calife l'honora de ses larmes qu'il ne put retenir ; et avant de se retirer à son appartement , il ordonna de casser tous les instrumens ; ce qui fut exécuté. Je restai toute la nuit près du corps ; je le lavai et l'ensevelis moi-même , en le baignant de mes larmes ; et le lendemain elle fut

enterrée, par ordre du calife, dans un tombeau magnifique qu'il avoit déjà fait bâtir dans le lieu qu'elle avoit choisi elle-même. Puisque vous dites, ajouta-t-elle, qu'on doit apporter le corps du prince de Perse à Bagdad, je suis résolue à faire en sorte qu'on l'apporte pour être mis dans le même tombeau.»

Le joaillier fut fort surpris de cette résolution de la confidente. « Vous n'y songez pas, reprit-il; jamais le calife ne le souffrira. — Vous croyez la chose impossible, repartit la confidente : elle ne l'est pas; et vous en conviendrez vous-même, quand je vous aurai dit que le calife a donné la liberté à toutes les esclaves de Schemselnihar, avec une pension à chacune, suffisante pour subsister, et qu'il m'a chargée du soin et de la garde de son tombeau, avec un revenu considérable pour l'entretenir et pour ma subsistance en particulier. D'ailleurs, le calife, qui n'ignore pas les amours du prince de Perse et de Schemselnihar, comme je vous l'ai dit, et qui ne s'en est pas scandalisé, n'en sera nullement fâché.» Le joaillier n'eut plus rien à dire : il pria seulement la confidente de le mener à ce tombeau pour y faire sa prière. Sa surprise fut grande en y arrivant, quand il vit la foule du monde des deux sexes qui y accouroit de tous les endroits de Bagdad. Il ne put en approcher que

de loin ; et lorsqu'il eut fait sa prière : « Je ne trouve plus impossible, dit-il à la confidente en la rejoignant, d'exécuter ce que vous aviez si bien imaginé. Nous n'avons qu'à publier, vous et moi, ce que nous savons des amours de l'un et de l'autre, et particulièrement de la mort du prince de Perse, arrivée presque dans le même temps. Avant que son corps n'arrive, tout Bagdad concourra à demander qu'il ne soit pas séparé d'avec celui de Schemselnihar. » La chose réussit ; et le jour où l'on sut que le corps devait arriver, une infinité de peuple alla au-devant à plus de vingt milles.

La confidente attendit à la porte de la ville où elle se présenta à la mère du prince, et la supplia, au nom de toute la ville qui le souhaitoit ardemment, de vouloir bien que les corps des deux amans qui n'avoient eu qu'un cœur jusqu'à leur mort, depuis qu'ils avoient commencé à s'aimer, n'eussent qu'un même tombeau. Elle y consentit ; et le corps fut porté au tombeau de Schemselnihar, à la tête d'un peuple innombrable de tous les rangs, et mis à côté d'elle. Depuis ce temps-là, tous les habitans de Bagdad, et même les étrangers de tous les endroits du monde où il y a des musulmans, n'ont cessé d'avoir une grande vénération pour ce tombeau, et d'y aller faire leurs prières.

« C'est, sire, » dit ici Scheherazade, qui s'aperçut en même temps qu'il étoit jour, « ce que j'avois à raconter à votre majesté des amours de la belle Schemselnihar, favorite du calife Haroun al-Raschid, et de l'aimable Ali Ebn Becar, prince de Perse. »

Quand Dinarzade vit que la sultane sa sœur avoit cessé de parler, elle la remercia, le plus obligeamment du monde, du plaisir qu'elle lui avoit fait par le récit d'une histoire si intéressante. Si le sultan veut bien me souffrir encore jusqu'à demain, reprit Scheherazade, je vous raconterai celle du prince Camaralzaman <sup>1</sup>, que vous trouverez beaucoup plus agréable. Elle se tut ; et le sultan qui ne put encore se résoudre à la faire mourir, remit à l'écouter la nuit suivante.

<sup>1</sup> C'est, en arabe, la lune du temps, ou la lune du siècle.

---

---

**CCXI<sup>e</sup> NUIT.**

---

**L**E lendemain, avant le jour, dès que la sultane Scheherazade fut éveillée par les soins de Dinarzade, sa sœur, elle raconta au sultan des Indes l'histoire de Camaralzaman, comme elle l'avoit promis, et dit :

**HISTOIRE**

**DES AMOURS DE CAMARALZAMAN, PRINCE DE L'ISLE DES ENFANS DE KHALEDAN, ET DE BADOURE, PRINCESSE DE LA CHINE.**

Sire, environ à vingt journées de navigation des côtes de Perse, il y a dans la vaste mer une isle que l'on appelle l'isle des Enfants de Khaledan. Cette isle est divisée en plusieurs grandes provinces, toutes considérables par des villes florissantes et bien peuplées, qui forment un royaume très puissant. Autrefois elle étoit gouvernée par un roi nommé Schahzaman <sup>1</sup>, qui avoit quatre femmes en mariage légitime, toutes quatre filles de rois, et soixante concubines.

Schahzaman s'estimoit le monarque le plus

<sup>1</sup> C'est-à-dire, en persan, roi du temps, ou roi du siècle.

heureux de la terre, par la tranquillité et la prospérité de son règne. Une seule chose troublait son bonheur : c'est qu'il étoit déjà avancé en âge, et qu'il n'avoit point d'enfans, quoiqu'il eût un si grand nombre de femmes. Il ne savoit à quoi attribuer cette stérilité; et, dans son affliction, il regardoit comme le plus grand malheur qui pût lui arriver, de mourir sans laisser après lui un successeur de son sang. Il dissimula long-temps le chagrin cuisant qui le tourmentoit, et il souffroit d'autant plus, qu'il se faisoit violence pour ne pas paroître qu'il en eût. Il rompit enfin le silence; et un jour, après qu'il se fut plaint amèrement de sa disgrâce à son grand-vizir, à qui il en parla en particulier, il lui demanda s'il ne savoit pas quelque moyen d'y remédier.

« Si ce que votre majesté me demande, répondit ce sage ministre, dépendoit des règles ordinaires de la sagesse humaine, elle auroit bientôt la satisfaction qu'elle souhaite si ardemment; mais j'avoue que mon expérience et mes connoissances sont au-dessous de ce qu'elle me propose : il n'y a que Dieu seul à qui l'on puisse recourir dans ces sortes de besoins; au milieu de nos prospérités, qui font souvent que nous l'oublions, il se plaît à nous mortifier par quelque endroit, afin que nous songions à lui, que nous

reconnoissions sa toute-puissance, et que nous lui demandions ce que nous ne devons attendre que de lui. Vous avez des sujets qui font une profession particulière de l'honorer, de le servir et de vivre durement pour l'amour de lui : mon avis seroit que votre majesté leur fît des aumônes, et les exhortât à joindre leurs prières aux vôtres. Peut-être que dans le grand nombre il s'en trouvera quelqu'un assez pur et assez agréable à Dieu, pour obtenir qu'il exauce vos vœux. »

Le roi Schahzaman approuva fort ce conseil, dont il remercia le grand-vizir. Il fit porter de riches aumônes dans chaque communauté de ces gens consacrés à Dieu; il fit même venir les supérieurs; et après qu'il les eut régalez d'un festin frugal, il leur déclara son intention, et les pria d'en avertir les dévots qui étoient sous leur obéissance.

Schahzaman obtint du ciel ce qu'il désiroit; et cela parut bientôt par la grossesse d'une de ses femmes, qui lui donna un fils au bout de neuf mois. En actions de grâces, il envoya aux communautés des musulmans dévots, de nouvelles aumônes dignes de sa grandeur et de sa puissance; et l'on célébra la naissance du prince, non seulement dans sa capitale, mais même dans toute l'étendue de ses états, par des réjouis-

sances publiques d'une semaine entière. On lui porta le prince dès qu'il fut né, et il lui trouva tant de beauté, qu'il lui donna le nom de Camaralzaman, LUNE DU SIÈCLE.

Le prince Camaralzaman fut élevé avec tous les soins imaginables; et dès qu'il fut en âge, le sultan Schahzaman son père lui donna un sage gouverneur et d'habiles précepteurs. Ces personnages distingués par leur capacité trouvèrent en lui un esprit aisé, docile et capable de recevoir toutes les instructions qu'ils voulurent lui donner, tant pour le règlement de ses mœurs que pour les connoissances qu'un prince comme lui devoit avoir. Dans un âge plus avancé, il apprit de même tous ses exercices, et il s'en acquittoit avec grâce et avec une adresse merveilleuse dont il charmoit tout le monde, et particulièrement le sultan son père.

Quand le prince eut atteint l'âge de quinze ans, le sultan, qui l'aimoit avec tendresse, et qui lui en donnoit tous les jours de nouvelles marques, conçut le dessin de lui en donner la plus éclatante, de descendre du trône, et de l'y établir lui-même. Il en parla à son grand-vizir. « Je crains, lui dit-il, que mon fils ne perde dans l'oisiveté de la jeunesse, non seulement tous les avantages dont la nature l'a comblé, mais même ceux qu'il a acquis avec tant de suc-

cès par la bonne éducation que j'ai tâché de lui donner. Comme je suis désormais dans un âge à songer à la retraite, je suis presque résolu à lui abandonner le gouvernement, et à passer le reste de mes jours avec la satisfaction de le voir régner. Il y a long-temps que je travaille, et j'ai besoin de repos. »

Le grand-vizir ne voulut pas représenter au sultan toutes les raisons qui auroient pu le dissuader d'exécuter sa résolution; il entra au contraire dans son sentiment. « Sire, répondit-il, le prince est encore bien jeune, ce me semble, pour le charger de si bonne heure d'un fardeau aussi pesant que celui de gouverner un état puissant. Votre majesté craint qu'il ne se corrompe dans l'oisiveté, avec beaucoup de raison; mais pour y remédier, ne jugeroit-elle pas plus à propos de le marier auparavant? Le mariage attache et empêche qu'un jeune prince ne se dissipe. Avec cela, votre majesté lui donneroit entrée dans ses conseils, où il apprendroit peu à peu à soutenir dignement l'éclat et le poids de votre couronne, dont vous seriez à temps de vous dépouiller en sa faveur, lorsque vous l'en jugeriez capable par votre propre expérience. »

Schahzaman trouva le conseil de son premier ministre fort raisonnable. Aussi fit-il appeler le prince Camaralzaman dès qu'il l'eut congédié.

Le prince, qui jusqu'alors avoit toujours vu le sultan son père à de certaines heures réglées, sans avoir besoin d'être appelé, fut un peu surpris de cet ordre. Au lieu de se présenter devant lui avec la liberté qui lui étoit ordinaire, il le salua avec un grand respect, et s'arrêta en sa présence les yeux baissés.

Le sultan s'aperçut de la contrainte du prince. « Mon fils, lui dit-il d'un air à le rassurer, savez-vous à quel sujet je vous ai fait appeler? — Sire, répondit le prince avec modestie, il n'y a que Dieu qui pénètre jusque dans les cœurs : je l'apprendrai de votre majesté avec plaisir. — Je l'ai fait pour vous dire, reprit le sultan, que je veux vous marier. Que vous en semble? »

Le prince Camaralzaman entendit ces paroles avec un grand déplaisir. Elles le déconcertèrent; la sueur lui en montoit même au visage, et il ne savoit que répondre. Après quelques momens de silence, il répondit : « Sire, je vous supplie de me pardonner si je paroiss interdit à la déclaration que votre majesté me fait; je ne m'y attendois pas dans la grande jeunesse où je suis. Je ne sais même si je pourrai jamais me résoudre au lien du mariage, non seulement à cause de l'embarras que donnent les femmes, comme je le comprends fort bien, mais même, après ce que j'ai lu dans nos auteurs de leurs fourberies,

de leurs méchancetés et de leurs perfidies. Peut-être ne serai-je pas toujours dans ce sentiment. Je sens bien néanmoins qu'il me faut du temps avant de me déterminer à ce que votre majesté exige de moi. »

Scheherazade vouloit poursuivre; mais elle vit que le sultan des Indes, qui s'étoit aperçu que le jour paroissoit, sortoit du lit; et cela fit qu'elle cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante et lui dit :

---

CCXII<sup>e</sup> NUIT.

SIRE, la réponse du prince Camaralzaman affligea extrêmement le sultan son père. Ce monarque eut une véritable douleur de voir en lui une si grande répugnance pour le mariage. Il ne voulut pas néanmoins la traiter de désobéissance, ni user du pouvoir paternel; il se contenta de lui dire : « Je ne veux pas vous contraindre là-dessus; je vous donne le temps d'y penser et de considérer qu'un prince comme vous, destiné à gouverner un grand royaume, doit penser d'abord à se donner un successeur. En vous donnant cette satisfaction, vous me la donnerez à moi-même, qui suis bien aise de me voir revivre en vous et dans les enfans qui doivent sortir de vous. »

Schahzaman n'en dit pas davantage au prince Camaralzaman. Il lui donna entrée dans les conseils de ses états, et lui donna d'ailleurs tous les sujets de contentement qu'il pouvoit désirer. Au bout d'un an, il le prit en particulier. « Hé bien, mon fils, lui dit-il, vous êtes-vous souvenu de faire réflexion sur le dessein que j'avois de vous marier dès l'année passée? Refuserez-vous

encore de me donner la joie que j'attends de votre obéissance; et voulez-vous me laisser mourir sans me donner cette satisfaction? »

Le prince parut moins déconcerté que la première fois, et il n'hésita pas long-temps à répondre en ces termes, avec fermeté : « Sire, dit-il, je n'ai pas manqué d'y penser avec l'attention que je devois; mais après y avoir pensé mûrement, je me suis confirmé davantage dans la résolution de vivre sans m'engager dans le mariage. En effet, les maux infinis que les femmes ont causés de tout temps dans l'univers, comme je l'ai appris pleinement dans nos histoires, et ce que j'entends dire chaque jour de leur malice, sont des motifs qui me persuadent de n'avoir de ma vie aucune liaison avec elles. Ainsi, votre majesté me pardonnera si j'ose lui représenter qu'il est inutile qu'elle me parle davantage de me marier. » Il en demeura là, et quitta le sultan son père brusquement, sans attendre qu'il lui dît autre chose.

Tout autre monarque que le roi Schahzaman auroit eu de la peine à ne pas s'emporter, après la hardiesse avec laquelle le prince son fils venoit de lui parler, et à ne pas l'en faire repentir; mais il le chérissoit, et il vouloit employer toutes les voies de douceur avant de le contraindre. Il communiqua à son premier ministre le nouveau

sujet de chagrin que Camaralzaman venoit de lui donner. « J'ai suivi votre conseil, lui dit-il ; mais Camaralzaman est plus éloigné de se marier qu'il ne l'étoit la première fois que je lui en parlai ; et il s'en est expliqué en des termes si hardis, que j'ai eu besoin de ma raison et de toute ma modération pour ne me pas mettre en colère contre lui. Les pères qui demandent des enfans avec autant d'ardeur que j'ai demandé celui-ci, sont autant d'insensés qui cherchent à se priver eux-mêmes du repos dont il ne tient qu'à eux de jouir tranquillement. Dites-moi, je vous prie, par quels moyens je dois ramener un esprit si rebelle à mes volontés. »

« Sire, reprit le grand-vizir, on vient à bout d'une infinité d'affaires avec la patience ; peut-être que celle-ci n'est pas d'une nature à y réussir par cette voie ; mais votre majesté n'aura point à se reprocher d'avoir usé d'une trop grande précipitation, si elle juge à propos de donner une autre année au prince pour se consulter lui-même. Si dans cet intervalle il rentre dans son devoir, elle en aura une satisfaction d'autant plus grande, qu'elle n'aura employé que la bonté paternelle pour l'y obliger. Si au contraire il persiste dans son opiniâtreté, alors quand l'année sera expirée, il me semble que votre majesté aura lieu de lui déclarer en plein

conseil, qu'il est du bien de l'état qu'il se marie. Il n'est pas croyable qu'il vous manque de respect à la face d'une compagnie célèbre que vous honorez de votre présence. »

Le sultan, qui désiroit si passionnément de voir le prince son fils marié, que les momens d'un si long délai lui paroissent des années, eut bien de la peine à se résoudre à attendre si long-temps. Il se rendit néanmoins aux raisons de son grand-vizir, qu'il ne pouvoit désapprouver.....

Le jour qui avoit déjà commencé à paroître imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Elle reprit la suite du conte la nuit suivante, et dit au sultan Schahriar :

---

---

**CCXIII<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, après que le grand-vizir se fut retiré, le sultan Schahzaman alla à l'appartement de la mère du prince Camaralzaman, à qui il y avoit long-temps qu'il avoit témoigné l'ardent désir qu'il avoit de le marier. Quand il lui eut raconté avec douleur de quelle manière il venoit de le refuser une seconde fois, et marqué l'indulgence qu'il vouloit bien avoir encore pour lui, par le conseil de son grand-vizir : « Madame, lui dit-il, je sais qu'il a plus de confiance en vous qu'en moi, que vous lui parlez, et qu'il vous écoute plus familièrement ; je vous prie de prendre le temps de lui en parler sérieusement, et de lui faire bien comprendre que s'il persiste dans son opiniâtreté, il me contraindra à la fin d'en venir à des extrémités dont je serois très fâché, et qui le feroient repentir lui-même de m'avoir désobéi. »

Fatime, c'étoit ainsi que s'appeloit la mère de Camaralzaman, marqua au prince son fils, la première fois qu'elle le vit, qu'elle étoit informée du nouveau refus de se marier, qu'il avoit fait au sultan son père, et combien elle étoit fâchée

qu'il lui eût donné un si grand sujet de colère, « Madame, reprit Camaralzaman, je vous supplie de ne pas renouveler ma douleur sur cette affaire ; je craindrois trop, dans le dépit où j'en suis, qu'il ne m'échappât quelque chose contre le respect que je vous dois. » Fatime connut, par cette réponse, que la plaie étoit trop récente, et ne lui en parla pas davantage pour cette fois.

Long-temps après, Fatime crut avoir trouvé l'occasion de lui parler sur le même sujet, avec plus d'espérance d'être écoutée. « Mon fils, dit-elle, je vous prie, si cela ne vous fait pas de peine, de me dire quelles sont donc les raisons qui vous donnent une si grande aversion pour le mariage. Si vous n'en avez pas d'autres que celle de la malice et de la méchanceté des femmes, elle ne peut pas être plus foible ni moins raisonnable. Je ne veux pas prendre la défense des méchantes femmes : il y en a un très grand nombre, j'en suis très persuadée ; mais c'est une injustice des plus criantes de les taxer toutes de l'être. Hé ! mon fils, vous arrêtez-vous à quelques unes dont parlent vos livres, qui ont causé, à la vérité, de grands désordres, et que je ne veux pas excuser ? Mais que ne faites-vous attention à tant de monarques, à tant de sultans et à tant d'autres princes particuliers, dont les

tyrannies, les barbaries et les cruautés font horreur à lire dans les histoires que j'ai lues comme vous ? Pour une femme, vous trouverez mille de ces tyrans et de ces barbares. Et les femmes honnêtes et sages, mon fils, qui ont le malheur d'être mariées à ces furieux, croyez-vous qu'elles soient fort heureuses ? »

« Madame, reprit Camaralzaman, je ne doute pas qu'il n'y ait un grand nombre de femmes sages, vertueuses, bonnes, douces et de bonnes mœurs. Plût à Dieu qu'elles vous ressemblassent toutes ! Ce qui me révolte, c'est le choix douteux qu'un homme est obligé de faire pour se marier, ou plutôt qu'on ne lui laisse pas souvent la liberté de faire à sa volonté. Supposons que je me sois résolu à m'engager dans le mariage, comme le sultan mon père le souhaite avec tant d'impatience, quelle femme me donnera-t-il ? Une princesse apparemment, qu'il demandera à quelque prince de ses voisins, qui se fera un grand honneur de la lui envoyer. Belle ou laide, il faudra la prendre. Je veux qu'aucune autre princesse ne lui soit comparable en beauté. Qui peut assurer qu'elle aura l'esprit bien fait ; qu'elle sera traitable, complaisante, accueillante, prévenante, obligeante ; que son entretien ne sera que de choses solides, et non pas d'habillemens, d'ajustemens, d'ornemens, et de mille autres

badineries qui doivent faire pitié à tout homme de bon sens; en un mot, qu'elle ne sera pas fière, hautaine, fâcheuse, méprisante, et qu'elle n'épuisera pas tout un état par ses dépenses frivoles en habits, en pierreries, en bijoux, en magnificence folle et mal entendue? Comme vous le voyez, madame, voilà, sur un seul article, une infinité d'endroits par où je dois me dégoûter entièrement du mariage. Que cette princesse enfin soit si parfaite et si accomplie, qu'elle soit irréprochable sur chacun de tous ces points, j'ai un grand nombre de raisons encore plus fortes, pour ne me pas désister de mon sentiment, non plus que de ma résolution.»

« Quoi! mon fils, repartit Fatime, vous avez d'autres raisons après celles que vous venez de me dire? Je prétendois cependant vous répondre, et vous fermer la bouche en un mot. — Cela ne doit pas vous en empêcher, madame, répliqua le prince; j'aurai peut-être de quoi répliquer à votre réponse. »

Je voulois dire, mon fils, dit alors Fatime, qu'il est aisé à un prince, quand il a eu le malheur d'avoir épousé une princesse telle que vous venez de la dépeindre, de la laisser et de donner de bons ordres pour empêcher qu'elle ne ruine l'état. »

« Eh! madame, reprit le prince Camaralza-

man, ne voyez-vous pas quelle mortification terrible c'est à un prince d'être contraint d'en venir à cette extrémité? Ne vaut-il pas beaucoup mieux, pour sa gloire et pour son repos, qu'il ne s'y expose pas? »

« Mais, mon fils, dit encore Fatime, de la manière que vous l'entendez, je comprends que vous voulez être le dernier des rois de votre race, qui ont régné si glorieusement dans les isles des Enfans de Khaledan. »

« Madame, répondit le prince Camaralzaman, je ne souhaite pas de survivre au roi mon père. Quand je mourrois avant lui, il n'y auroit pas lieu de s'en étonner, après tant d'exemples d'enfans qui meurent avant leurs pères. Mais il est toujours glorieux à une race de rois de finir par un prince aussi digne de l'être, comme je tâcherois de me rendre tel que ses prédécesseurs, et que celui par où elle a commencé. »

Depuis ce temps-là, Fatime eut très souvent de semblables entretiens avec le prince Camaralzaman, et il n'y a pas de biais par où elle n'ait tâché de déraciner son aversion. Mais il éluda toutes les raisons qu'elle put lui apporter, par d'autres raisons auxquelles elle ne savoit que répondre, et il demeura inébranlable.

L'année s'écoula, et au grand regret du sultan Schahzaman, le prince Camaralzaman ne donna

pas la moindre marque d'avoir changé de sentiment. Un jour de conseil solennel enfin, que le premier vizir, les autres vizirs, les principaux officiers de la couronne et les généraux d'armée étoient assemblés, le sultan prit la parole et dit au prince : « Mon fils, il y a long-temps que je vous ai marqué la passion avec laquelle je désirois de vous voir marié, et j'attendois de vous plus de complaisance pour un père qui ne vous demandoit rien que de raisonnable. Après une si longue résistance de votre part, qui a poussé ma patience à bout, je vous marque la même chose en présence de mon conseil. Ce n'est plus simplement pour obliger un père que vous ne devriez pas avoir refusé ; c'est que le bien de mes états l'exige, et que tous ces seigneurs le demandent avec moi. Déclarez-vous donc, afin que, selon votre réponse, je prenne les mesures que je dois. »

Le prince Camaralzaman répondit avec si peu de retenue, ou plutôt avec tant d'emportement, que le sultan, justement irrité de la confusion qu'un fils lui donnoit en plein conseil, s'écria : « Quoi ! fils dénaturé, vous avez l'insolence de parler ainsi à votre père et à votre sultan ! » Il le fit arrêter par les huissiers, et conduire à une tour ancienne, mais abandonnée depuis long-temps, où il fut enfermé, avec

un lit, peu d'autres meubles, quelques livres, et un seul esclave pour le servir.

Camaralzaman, content d'avoir la liberté de s'entretenir avec ses livres, regarda sa prison avec assez d'indifférence. Sur le soir, il se leva, il fit sa prière; et, après avoir lu quelques chapitres de l'Alcoran avec la même tranquillité que s'il eût été dans son appartement au palais du sultan son père, il se coucha sans éteindre la lampe qu'il laissa près de son lit, et s'endormit.

Dans cette tour, il y avoit un puits qui servoit de retraite pendant le jour à une fée nommée Maimoune, fille de Damriat, roi ou chef d'une légion de génies. Il étoit environ minuit, lorsque Maimoune s'élança légèrement au haut du puits pour aller par le monde, selon sa coutume, où la curiosité la porteroit. Elle fut fort étonnée de voir de la lumière dans la chambre du prince Camaralzaman. Elle y entra, et sans s'arrêter à l'esclave qui étoit couché à la porte, elle s'approcha du lit, dont la magnificence l'attira; et elle fut plus surprise qu'auparavant de voir que quelqu'un y étoit couché.

Le prince Camaralzaman avoit le visage à demi caché sous la couverture. Maimoune la leva un peu, et elle vit le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu en aucun endroit de la terre

habitable qu'elle avoit souvent parcourue. « Quel éclat, dit-elle en elle-même, ou plutôt quel prodige de beauté ne doit-ce pas être, lorsque les yeux que cachent des paupières si bien formées sont ouverts ! Quel sujet peut-il avoir donné pour être traité d'une manière si indigne du haut rang dont il est ! » Car elle avoit déjà appris de ses nouvelles, et elle se douta de l'affaire.

Maimoune ne pouvoit se lasser d'admirer le prince Camaralzaman ; mais enfin, après l'avoir baisé sur chaque joue et au milieu du front sans l'éveiller, elle remit la couverture comme elle étoit auparavant, et prit son vol dans l'air. Lorsqu'elle se fut élevée bien haut vers la moyenne région, elle fut frappée d'un bruit d'ailes qui l'obligea de voler du même côté. En approchant, elle connut que c'étoit un génie qui faisoit ce bruit, mais un génie de ceux qui sont rebelles à Dieu ; car, pour Maimoune, elle étoit de ceux que le grand Salomon contraignit de reconnoître depuis ce temps-là.

Le génie, qui se nommoit Danhasch, et qui étoit fils de Schamhourasch, reconnut aussi Maimoune, mais avec une grande frayeur. En effet, il connoissoit qu'elle avoit une grande supériorité sur lui par sa soumission à Dieu. Il auroit bien voulu éviter sa rencontre ; mais il se trouva si près d'elle, qu'il falloir se battre ou céder.

Danhasch prévint Maimoune : « Brave Maimoune, lui dit-il d'un ton de suppliant, jurez-moi, par le grand nom de Dieu, que vous ne me ferez pas de mal, et je vous promets de mon côté de ne vous en pas faire. »

« Maudit génie, reprit Maimoune, quel mal peux-tu me faire? Je ne te crains pas. Je veux bien t'accorder cette grâce, et je te fais le serment que tu me demandes. Dis-moi présentement d'où tu viens, ce que tu as vu, ce que tu as fait cette nuit. — Belle dame, répondit Danhasch, vous me rencontrez à propos pour entendre quelque chose de merveilleux.....

La sultane Scheherazade fut obligée de ne pas poursuivre son discours plus avant, à cause de la clarté du jour qui se faisoit voir. Elle cessa de parler; et la nuit suivante elle continua en ces termes :

---

CCXIV<sup>e</sup> NUIT.

**SIRE**, dit-elle, Danhasch, le génie rebelle à Dieu, poursuivit, et dit à Maimoune :

« Puisque vous le souhaitez, je vous dirai que je viens des extrémités de la Chine, où elles regardent les dernières isles de cet hémisphère... Mais, charmante Maimoune, dit ici Danhasch, qui trembloit de peur à la présence de cette fée, et qui avoit de la peine à parler, vous me promettez au moins de me pardonner et de me laisser aller librement quand j'aurai satisfait à vos demandes? »

« Poursuis, poursuis, maudit, reprit Maimoune, et ne crains rien. Crois-tu que je sois une perfide comme toi, et que je sois capable de manquer au grand serment que je t'ai fait? Prends bien garde seulement de ne me rien dire qui ne soit vrai : autrement je te couperai les ailes, et je te traiterai comme tu le mérites. »

Danhasch, un peu rassuré par ces paroles de Maimoune : « Ma chère dame, reprit-il, je ne vous dirai rien que de très vrai : ayez seulement la bonté de m'écouter. Le pays de la Chine, d'où je viens, est un des plus grands et des plus puis-

sans royaumes de la terre, d'où dépendent les dernières isles de cet hémisphère dont je vous ai déjà parlé. Le roi d'aujourd'hui s'appelle Gaïour, et ce roi a une fille unique, la plus belle qu'on ait jamais vue dans l'univers, depuis que le monde est monde. Ni vous, ni moi, ni les génies de votre parti ni du mien, ni tous les hommes ensemble, nous n'avons pas de termes propres, d'expressions assez vives, ou d'éloquence suffisante pour en faire un portrait qui approche de ce qu'elle est en effet. Elle a les cheveux d'un brun et d'une si grande longueur, qu'ils lui descendent beaucoup plus bas que les pieds, et ils sont en si grande abondance, qu'ils ne ressemblent pas mal à une de ces belles grappes de raisin dont les grains sont d'une grosseur extraordinaire, lorsqu'elle les a accommodés en boucles sur sa tête. Au-dessous de ses cheveux, elle a le front aussi uni que le miroir le mieux poli, et d'une forme admirable; les yeux noirs à fleur de tête, brillans et pleins de feu; le nez, ni trop long ni trop court; la bouche petite et vermeille; les dents sont comme deux files de perles, qui surpassent les plus belles en blancheur; et quand elle remue la langue pour parler, elle rend une voix douce et agréable, et elle s'exprime par des paroles qui marquent la vivacité de son esprit; le plus bel albâtre n'est pas plus blanc que sa

gorge. De cette foible ébauche enfin, vous jugerez aisément qu'il n'y a pas de beauté au monde plus parfaite.

« Qui ne connoîtroit pas bien le roi, père de cette princesse, jugeroit aux marques de tendresse paternelle qu'il lui a données, qu'il en est amoureux. Jamais amant n'a fait pour la maîtresse la plus chérie ce qu'on lui a vu faire pour elle. En effet, la jalousie la plus violente n'a jamais fait imaginer ce que le soin de la rendre inaccessible à tout autre qu'à celui qui doit l'épouser, lui a fait inventer et exécuter. Afin qu'elle n'eût pas à s'ennuyer dans la retraite qu'il avoit résolu qu'elle gardât, il lui a fait bâtir sept palais, à quoi on n'a jamais rien vu ni entendu de pareil.

« Le premier palais est de cristal de roche, le second de bronze, le troisième de fin acier, le quatrième d'une autre sorte de bronze plus précieux que le premier et que l'acier, le cinquième de pierre de touche, le sixième d'argent, et le septième d'or massif. Il les a meublés d'une somptuosité inouïe, chacun d'une manière proportionnée à la matière dont ils sont bâtis. Il n'a pas oublié dans les jardins qui les accompagnent, les parterres de gazon ou émaillés de fleurs, les pièces d'eau, les jets d'eau, les canaux, les cascades, les bosquets plantés d'arbres à

perte de vue , où le soleil ne pénètre jamais , le tout d'une ordonnance différente en chaque jardin. Le roi Gaïour enfin a fait voir que l'amour paternel seul lui a fait faire une dépense presque immense.

« Sur la renommée de la beauté incomparable de la princesse , les rois voisins les plus puissans envoyèrent d'abord la demander en mariage par des ambassades solennelles. Le roi de la Chine les reçut toutes avec le même accueil ; mais comme il ne vouloit marier la princesse que de son consentement , et que la princesse n'agréoit aucun des partis qu'on lui proposoit , si les ambassadeurs se retiroient peu satisfaits quant au sujet de leur ambassade , ils partoient au moins très contens des civilités et des honneurs qu'ils avoient reçus.

« Sire , disoit la princesse au roi de la Chine , vous voulez me marier , et vous croyez par là me faire un grand plaisir. J'en suis persuadée , et je vous en suis très obligée. Mais où pourrois-je trouver ailleurs que près de votre majesté , des palais si superbes et des jardins si délicieux ? J'ajoute que sous votre bon plaisir je ne suis contrainte en rien , et qu'on me rend les mêmes honneurs qu'à votre propre personne. Ce sont des avantages que je ne trouverois en aucun autre endroit du monde , à quelque époux que

je voulusse me donner. Les maris veulent toujours être les maîtres, et je ne suis pas d'humeur à me laisser commander.

« Après plusieurs ambassades, il en arriva une de la part d'un roi plus riche et plus puissant que tous ceux qui s'étoient présentés. Le roi de la Chine en parla à la princesse sa fille, et lui exagéra combien il lui seroit avantageux de l'accepter pour époux. La princesse le supplia de vouloir l'en dispenser, et lui apporta les mêmes raisons qu'auparavant. Il la pressa; mais au lieu de se rendre, la princesse perdit le respect qu'elle devoit au roi son père. « Sire, lui dit-elle en colère, ne me parlez plus de ce mariage, ni d'aucun autre; sinon je m'enfoncerai le poignard dans le sein, et me délivrerai de vos importunités. »

« Le roi de la Chine, extrêmement indigné contre la princesse, lui repartit : « Ma fille, vous êtes une folle, et je vous traiterai en folle. » En effet, il la fit renfermer dans un seul appartement d'un de ses palais, et ne lui donna que dix vieilles femmes pour lui tenir compagnie et la servir, dont la principale étoit sa nourrice. Ensuite, afin que les rois voisins qui lui avoient envoyé des ambassades ne songeassent plus à elle, il leur dépêcha des envoyés pour leur annoncer l'éloignement où elle étoit pour le ma-



riage, et, comme il ne douta pas qu'elle ne fût véritablement folle, il chargea les mêmes envoyés de faire savoir dans chaque cour, que s'il y avoit quelque médecin assez habile pour la guérir, il n'avoit qu'à venir, et qu'il la lui donneroit pour femme en récompense.

« Belle Maimoune, poursuivit Danhasch, les choses sont en cet état, et je ne manque pas d'aller régulièrement chaque jour contempler cette beauté incomparable, à qui je serois bien fâché d'avoir fait le moindre mal, nonobstant ma malice naturelle. Venez la voir, je vous en conjure : elle en vaut la peine. Quand vous aurez connu par vous-même que je ne suis pas un menteur, je suis persuadé que vous m'aurez quelque obligation de vous avoir fait voir une princesse qui n'a pas d'égale en beauté. Je suis prêt à vous servir de guide, vous n'avez qu'à commander. »

Au lieu de répondre à Danhasch, Maimoune fit de grands éclats de rire qui durèrent longtemps ; et Danhasch, qui ne savoit à quoi en attribuer la cause, demeura dans un grand étonnement. Quand elle eut bien ri à plusieurs reprises : « Bon, bon ! lui dit-elle, tu veux m'en faire accroire. Je croyois que tu allois me parler de quelque chose de surprenant et d'extraordinaire, et tu me parles d'une chassieuse. Eh,

fi, fi! que dirois-tu donc, maudit, si tu avois vu comme moi le beau prince que je viens de voir en ce moment, et que j'aime autant qu'il le mérite? Vraiment c'est bien autre chose; tu en deviendrais fou.»

« Agréable Maimoune, reprit Danhasch, oserois-je vous demander qui peut être ce prince dont vous me parlez? — Sache, lui dit Maimoune, qu'il lui est arrivé à peu près la même chose qu'à la princesse dont tu viens de m'entretenir. Le roi son père vouloit le marier à toute force : après de longues et de grandes importunités, il a déclaré franc et net qu'il n'en feroit rien; c'est la cause pour laquelle, à l'heure où je te parle, il est en prison dans une vieille tour où je fais ma demeure, et où je viens de l'admirer. »

« Je ne veux pas absolument vous contredire, repartit Danhasch; mais, ma belle dame, vous me permettrez bien, jusqu'à ce que j'aie vu votre prince, de croire qu'aucun mortel ni mortelle n'approche de la beauté de ma princesse. — Tais-toi, maudit, répliqua Maimoune; je te dis encore une fois que cela ne peut pas être. — Je ne veux pas m'opiniâtrer contre vous, ajouta Danhasch; le moyen de vous convaincre si je dis vrai ou faux, c'est d'accepter la proposition que je vous ai faite de venir voir ma prin-

cesse, et de me montrer ensuite votre prince.

« Il n'est pas besoin que je prenne cette peine, reprit encore Maimoune : il y a un autre moyen de nous satisfaire l'un et l'autre. C'est d'apporter ta princesse, et de la mettre à côté de mon prince sur son lit. De la sorte, il nous sera aisé, à moi et à toi, de les comparer ensemble, et de vider notre procès. »

Danhasch consentit à ce que la fée souhaitoit, et il vouloit retourner à la Chine sur-le-champ. Maimoune l'arrêta : « Attends, lui dit-elle ; viens que je te montre auparavant la tour où tu dois apporter ta princesse. » Ils volèrent ensemble jusqu'à la tour, et quand Maimoune l'eut montrée à Danhasch : « Va prendre ta princesse, lui dit-elle, et fais vite, tu me trouveras ici. Mais écoute : j'entends au moins que tu me payeras une gageure, si mon prince se trouve plus beau que ta princesse ; et je veux bien aussi t'en payer une, si ta princesse est plus belle. . . .

Le jour qui se faisoit voir assez clairement, obligea Scheherazade de cesser de parler. Elle reprit la suite la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

---

**CCXV<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, Danhasch s'éloigna de la fée, se rendit à la Chine, et revint avec une diligence incroyable, chargé de la belle princesse endormie. Maimoune la reçut et l'introduisit dans la chambre du prince Camaralzaman, où ils la posèrent ensemble sur le lit à côté de lui.

Quand le prince et la princesse furent ainsi à côté l'un de l'autre, il y eut une grande contestation sur la préférence de leur beauté, entre le génie et la fée. Ils furent quelque temps à les admirer et à les comparer ensemble sans parler. Danhasch rompit le silence : « Vous le voyez, dit-il à Maimoune, et je vous l'avois bien dit que ma princesse étoit plus belle que votre prince. En doutez-vous présentement? »

« Comment ! si j'en doute ? reprit Maimoune. Oui vraiment j'en doute. Il faut que tu sois aveugle, pour ne pas voir que mon prince l'emporte de beaucoup au-dessus de ta princesse. Ta princesse est belle, je ne le désavoue pas ; mais ne te presse pas, et compare-les bien l'un avec l'au-

tre sans prévention ; tu verras que la chose est comme je le dis. »

« Quand je mettrois plus de temps à les comparer davantage, reprit Danhasch, je n'en penserois pas autrement que ce que j'en pense. J'ai vu ce que je vois du premier coup d'œil, et le temps ne me feroit pas voir autre chose que ce que je vois. Cela n'empêchera pas néanmoins, charmante Maimoune, que je ne vous cède, si vous le souhaitez. — Cela ne sera pas ainsi, reprit Maimoune : je ne veux pas qu'un maudit génie comme toi me fasse de grâce. Je remets la chose à un arbitre ; et si tu n'y consens, je prends gain de cause sur ton refus. »

Danhasch, qui étoit prêt à avoir toute autre complaisance pour Maimoune, n'eut pas plus tôt donné son consentement, que Maimoune frappa la terre de son pied. La terre s'entr'ouvrit, et aussitôt il en sortit un génie hideux, bossu, borgne et boiteux, avec six cornes à la tête, et les mains et les pieds crochus. Dès qu'il fut dehors, que la terre se fut rejointe, et qu'il eut aperçu Maimoune, il se jeta à ses pieds ; et en demeurant un genou en terre, il lui demanda ce qu'elle souhaitoit de son très humble service.

« Levez-vous, Caschcasch, lui dit-elle (c'étoit le nom du génie), je vous fais venir ici pour être juge d'une dispute que j'ai avec ce maudit

Danhasch. Jetez les yeux sur ce lit, et dites-nous sans partialité qui vous paroît plus beau, du jeune homme ou de la jeune dame. »

Caschcasch regarda le prince et la princesse avec des marques d'une surprise et d'une admiration extraordinaires. Après qu'il les eut bien considérés sans pouvoir se déterminer : « Madame, dit-il à Maimoune, je vous avoue que je vous tromperois et que je me trahirois moi-même, si je vous disois que je trouve l'un plus beau que l'autre. Plus je les examine, et plus il me semble que chacun possède au souverain degré la beauté qu'ils ont en partage, autant que je puis m'y connoître, et l'un n'a pas le moindre défaut par où l'on puisse dire qu'il cède à l'autre. Si l'un ou l'autre en a quelqu'un, il n'y a, selon mon avis, qu'un moyen pour en être éclairci. C'est de les éveiller l'un après l'autre, et que vous conveniez que celui qui témoignera plus d'amour par son ardeur, par son empressement, et même par son emportement pour l'autre, aura moins de beauté en quelque chose. »

Le conseil de Caschcasch plut agréablement à Maimoune et à Danhasch. Maimoune se changea en puce, et sauta au cou de Camaralzaman. Elle le piqua si vivement qu'il s'éveilla et y porta la main ; mais il ne prit rien. Maimoune avoit été

prompte à faire un saut en arrière, et à reprendre sa forme ordinaire, invisible néanmoins comme les deux génies, pour être témoin de ce qu'il alloit faire.

En retirant la main, le prince la laissa tomber sur celle de la princesse de la Chine. Il ouvrit les yeux, et il fut dans la dernière surprise de voir une dame couchée près de lui, et une dame d'une si grande beauté. Il leva la tête, et s'appuya du coude pour la mieux considérer. La grande jeunesse de la princesse, et sa beauté incomparable, l'embrasèrent en un instant d'un feu auquel il n'avoit pas encore été sensible, et dont il s'étoit gardé jusqu'alors avec tant d'aversion.

L'amour s'empara de son cœur de la manière la plus vive, et il ne put s'empêcher de s'écrier : « Quelle beauté ! quels charmes ! mon cœur ! mon âme ! » Et en disant ces paroles, il la baisa au front, aux deux joues et à la bouche avec si peu de précaution, qu'elle se fût éveillée si elle n'eût dormi plus fort qu'à l'ordinaire par l'enchantement de Danhasch.

« Quoi ! ma belle dame, dit le prince, vous ne vous éveillez pas à ces marques d'amour du prince Camaralzaman ! Qui que vous soyez, il n'est pas indigne du vôtre. » Il alloit l'éveiller tout de bon ; mais il se retint tout à coup. « Ne seroit-

ce pas, dit-il en lui-même, celle que le sultan mon père vouloit me donner en mariage? Il a eu grand tort de ne me la pas faire voir plus tôt. Je ne l'aurois pas offensé par ma désobéissance et par mon emportement si public contre lui, et il se fût épargné à lui-même la confusion que je lui ai donnée. Le prince Camaralzaman se repentit sincèrement de la faute qu'il avoit commise, et il fut encore sur le point d'éveiller la princesse de la Chine. « Peut-être aussi, dit-il en se reprenant, que le sultan mon père veut me surprendre : sans doute qu'il a envoyé cette jeune dame pour éprouver si j'ai véritablement autant d'aversion pour le mariage, que je lui en ai fait paroître. Qui sait s'il ne l'a pas amenée lui-même, et s'il n'est pas caché pour se faire voir et me faire honte de ma dissimulation? Cette seconde faute seroit beaucoup plus grande que la première. A tout événement, je me contenterai de cette bague pour me souvenir d'elle. »

C'étoit une fort belle bague, que la princesse avoit au doigt. Il la tira adroitement et mit la sienne à la place. Aussitôt il lui tourna le dos, et il ne fut pas long-temps à dormir d'un sommeil aussi profond qu'auparavant, par l'enchantement des génies.

Dès que le prince Camaralzaman fut bien endormi, Danhasch se transforma en puce à son

tour, et alla mordre la princesse au bas de la lèvre. Elle s'éveilla en sursaut, se mit sur son séant; et en ouvrant les yeux, elle fut fort étonnée de se voir couchée avec un homme. De l'étonnement elle passa à l'admiration, et de l'admiration à un épanchement de joie qu'elle fit paroître dès qu'elle eut vu que c'étoit un jeune homme si bien fait et si aimable.

« Quoi! s'écria-t-elle, est-ce vous que le roi mon père m'avoit destiné pour époux? Je suis bien malheureuse de ne l'avoir pas su : je ne l'aurois pas mis en colère contre moi, et je n'aurois pas été si long-temps privée d'un mari que je ne puis m'empêcher d'aimer de tout mon cœur. Éveillez-vous, éveillez-vous : il ne sied pas à un mari de tant dormir la première nuit de ses noces. »

En disant ces paroles, la princesse prit le prince Camaralzaman par le bras, et l'agita si fort, qu'il se fût éveillé, si dans le moment Maimoune n'eût augmenté son sommeil, en augmentant son enchantement. Elle l'agita de même à plusieurs reprises; et comme elle vit qu'il ne s'éveilloit pas : « Eh quoi! reprit-elle, que vous est-il arrivé? Quelque rival, jaloux de votre bonheur et du mien, auroit-il eu recours à la magie, et vous auroit-il jeté dans cet assoupissement insurmontable, lorsque vous devez être plus éveillé

que jamais? » Elle lui prit la main; en la baisant tendrement, elle s'aperçut de la bague qu'il avoit au doigt. Elle la trouva si semblable à la sienne, qu'elle fut convaincue que c'étoit elle-même, quand elle eut vu qu'elle en avoit une autre. Elle ne comprit pas comment cet échange s'étoit fait; mais elle ne douta pas que ce ne fût la marque certaine de leur mariage. Lassée de la peine inutile qu'elle avoit prise pour l'éveiller, et assurée, comme elle le pensoit, qu'il ne lui échapperait pas : « Puisque je ne puis venir à bout de vous éveiller, dit-elle, je ne m'opiniâtre pas davantage à interrompre votre sommeil : à nous revoir. » Après lui avoir donné un baiser à la joue en prononçant ces dernières paroles, elle se recoucha, et mit très peu de temps à se rendormir.

Quand Maimoune vit qu'elle pouvoit parler sans craindre que la princesse de la Chine se réveillât : « Hé bien, maudit, dit-elle à Danhasch, as-tu vu? Es-tu convaincu que ta princesse est moins belle que mon prince? Va, je veux bien te faire grâce de la gageure que tu me dois. Une autre fois, crois-moi quand je t'aurai assuré quelque chose. » En se tournant du côté de Caschcasch : « Pour vous, ajouta-t-elle, je vous remercie. Prenez la princesse avec Danhasch, et remportez-la ensemble dans son lit, où il vous mènera. » Dan-

hasch et Caschcasch exécutèrent l'ordre de Maimoune, et Maimoune se retira dans son puits...

Le jour qui commençoit à paroître imposa silence à la sultane Scheherazade. Le sultan des Indes se leva ; et, la nuit suivante, la sultane continua de lui raconter le même conte en ces termes :

---

---

**CCXVI<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, dit-elle, le prince Camaralzaman, en s'éveillant le lendemain matin, regarda à côté de lui si la dame qu'il avoit vue la même nuit y étoit encore. Quand il vit qu'elle n'y étoit plus : « Je l'avois bien pensé, dit-il en lui-même, que c'étoit une surprise que le roi mon père vouloit me faire : je me sais bon gré de m'en être gardé. » Il éveilla l'esclave qui dormoit encore, et le pressa de venir l'habiller, sans lui parler de rien. L'esclave lui apporta le bassin et l'eau ; il se leva, et, après avoir fait sa prière, il prit un livre, et lut quelque temps.

Après ses exercices ordinaires, Camaralzaman appela l'esclave : « Viens çà, lui dit-il, et ne mens pas. Dis-moi comment est venue la dame qui a couché cette nuit avec moi, et qui l'a amenée. »

« Prince, répondit l'esclave avec un grand étonnement, de quelle dame entendez-vous parler ? — De celle, te dis-je, reprit le prince, qui est venue, ou qu'on a amenée ici cette nuit, et qui a couché avec moi. — Prince, repartit

l'esclave, je vous jure que je n'en sais rien. Par où cette dame seroit-elle venue, puisque je couche à la porte ? »

« Tu es un menteur, maraud, répliqua le prince, et tu es d'intelligence pour m'affliger davantage et me faire enrager. » En disant ces mots, il lui appliqua un soufflet, dont il le jeta par terre ; et après l'avoir foulé long-temps sous les pieds, il le lia au-dessous des épaules avec la corde du puits, le descendit dedans, et le plongea plusieurs fois dans l'eau par-dessus la tête : « Je te noyerai, s'écria-t-il, si tu ne me dis promptement qui est la dame, et qui l'a amenée. »

L'esclave, furieusement embarrassé, moitié dans l'eau, moitié dehors, dit en lui-même : « Sans doute que le prince a perdu l'esprit de douleur, et je ne puis échapper que par un mensonge. Prince, dit-il d'un ton de suppliant, donnez-moi la vie, je vous en conjure : je promets de vous dire la chose comme elle est. »

Le prince retira l'esclave, et le pressa de parler. Dès qu'il fut hors du puits : « Prince, lui dit l'esclave en tremblant, vous voyez bien que je ne puis vous satisfaire dans l'état où je suis ; donnez-moi le temps d'aller changer d'habit auparavant. — Je te l'accorde, reprit le prince ; mais fais vite, et prends bien garde de ne me pas cacher la vérité. »

L'esclave sortit ; et après avoir fermé la porte

sur le prince, il courut au palais dans l'état où il étoit. Le roi s'y entretenoit avec son premier vizir, et se plaignoit à lui de la mauvaise nuit qu'il avoit passée au sujet de la désobéissance et de l'emportement si criminel du prince son fils, en s'opposant à sa volonté.

Ce ministre tâchoit de le consoler, et de lui faire comprendre que le prince lui-même lui avoit donné lieu de le réduire. « Sire, lui disoit-il, votre majesté ne doit pas se repentir de l'avoir fait arrêter. Pourvu qu'elle ait la patience de le laisser quelque temps dans sa prison, elle doit se persuader qu'il abandonnera cette fougue de jeunesse, et qu'enfin il se soumettra à tout ce qu'elle exigera de lui. »

Le grand-vizir achevoit ces derniers mots, lorsque l'esclave se présenta au roi Schahzaman. « Sire, lui dit-il, je suis bien fâché de venir annoncer à votre majesté une nouvelle qu'elle ne peut écouter qu'avec un grand déplaisir. Ce que le prince votre fils dit d'une dame qui a couché cette nuit avec lui, et l'état où il m'a mis, comme votre majesté le peut voir, ne font que trop connoître qu'il n'est plus dans son bon sens. » Il fit ensuite le détail de tout ce que le prince Camaralzaman avoit dit, et de la manière dont il l'avoit traité, en des termes qui donnèrent créance à son discours.

Le roi qui ne s'attendoit pas à ce nouveau sujet d'affliction : « Voici, dit-il à son premier ministre, un incident des plus fâcheux, bien différent de l'espérance que vous me donniez tout à l'heure. Allez, ne perdez pas de temps : voyez vous-même ce que c'est, et venez m'en informer. »

Le grand-vizir obéit sur-le-champ, et en entrant dans la chambre du prince, il le trouva assis et fort tranquille, avec un livre à la main, qu'il lisoit. Il le salua, et après qu'il se fut assis près de lui : « Je veux un grand mal à votre esclave, lui dit-il, d'être venu effrayer le roi votre père, par la nouvelle qu'il vient de lui apporter. »

« Quelle est cette nouvelle, reprit le prince, qui peut lui avoir donné tant de frayeur ? J'ai un sujet bien plus grand de me plaindre de mon esclave. »

« Prince, repartit le vizir, à Dieu ne plaise que ce qu'il a rapporté de vous soit véritable ! Le bon état où je vous vois, et où je prie Dieu qu'il vous conserve, me fait connoître qu'il n'en est rien. — Peut-être, répliqua le prince, qu'il ne s'est pas bien fait entendre. Puisque vous êtes venu, je suis bien aise de demander à une personne comme vous, qui devez en savoir quelque chose, où est la dame qui a couché cette nuit avec moi. »

Le grand-vizir demeura comme hors de lui-même à cette demande. « Prince, répondit-il, ne soyez pas surpris de l'étonnement que je fais paroître sur ce que vous me demandez. Seroit-il possible, je ne dis pas qu'une dame, mais qu'aucun homme au monde eût pénétré de nuit jusqu'en ce lieu, où l'on ne peut entrer que par la porte, et qu'en marchant sur le ventre de votre esclave? De grâce, rappelez votre mémoire, et vous trouverez que vous avez eu un songe qui vous a laissé cette forte impression. »

« Je ne m'arrête pas à votre discours, reprit le prince d'un ton plus haut : je veux savoir absolument qu'est devenue cette dame; et je suis ici dans un lieu où je saurai me faire obéir. »

A ces paroles fermes, le grand-vizir fut dans un embarras qu'on ne peut exprimer, et il songea au moyen de s'en tirer le mieux qu'il lui seroit possible. Il prit le prince par la douceur, et il lui demanda dans les termes les plus humbles et les plus ménagés, si lui-même il avoit vu cette dame.

« Oui, oui, repartit le prince, je l'ai vue, et je me suis fort bien aperçu que vous l'avez apostée pour me tenter. Elle a fort bien joué le rôle que vous lui avez prescrit, de ne pas dire un mot, de faire la dormeuse, et de se retirer dès que je serois rendormi. Vous le savez sans doute,

et elle n'aura pas manqué de vous en faire le récit. »

« Prince, répliqua le grand-vizir, je vous jure qu'il n'est rien de tout ce que je viens d'entendre de votre bouche, et que le roi votre père et moi nous ne vous avons pas envoyé la dame dont vous parlez : nous n'en avons pas même eu la pensée. Permettez-moi de vous dire, encore une fois, que vous n'avez vu cette dame qu'en songe. »

« Vous venez donc pour vous moquer aussi de moi, répliqua encore le prince en colère, et pour me dire en face que ce que je vous dis est un songe? » Il le prit aussitôt par la barbe, et il le chargea de coups aussi long-temps que ses forces le lui permirent.

Le pauvre grand-vizir essuya patiemment toute la colère du prince Camaralzaman par respect. « Me voilà, dit-il en lui-même, dans le même cas que l'esclave : trop heureux si je puis échapper comme lui d'un si grand danger! » Au milieu des coups dont le prince le chargeoit encore : « Prince, s'écria-t-il, je vous supplie de me donner un moment d'audience. » Le prince, las de frapper, le laissa parler.

« Je vous avoue, prince, dit alors le grand-vizir en dissimulant, qu'il est quelque chose de ce que vous croyez. Mais vous n'ignorez pas la nécessité où est un ministre d'exécuter les ordres

du roi son maître. Si vous avez la bonté de me le permettre, je suis prêt à aller lui dire de votre part ce que vous m'ordonnerez. — Je vous le permets, lui dit le prince : allez, et dites-lui que je veux épouser la dame qu'il m'a envoyée ou amenée, et qui a couché cette nuit avec moi. Faites promptement, et apportez - moi la réponse.» Le grand-vizir fit une profonde révérence en le quittant, et il ne se crut délivré que quand il fut hors de la tour, et qu'il eut refermé la porte sur le prince.

Le grand-vizir se présenta devant le roi Schahzaman avec une tristesse qui l'affligea d'abord. « Hé bien, lui demanda ce monarque, en quel état avez-vous trouvé mon fils ? — Sire, répondit ce ministre, ce que l'esclave a rapporté à votre majesté n'est que trop vrai.» Il lui fit le récit de l'entretien qu'il avoit eu avec Camaralzaman, de l'emportement de ce prince dès qu'il eut entrepris de lui représenter qu'il n'étoit pas possible que la dame dont il parloit eût couché avec lui, du mauvais traitement qu'il avoit reçu de lui, et de l'adresse dont il s'étoit servi pour échapper de ses mains.

Schahzaman, d'autant plus mortifié qu'il aimoit toujours le prince avec tendresse, voulut s'éclaircir de la vérité par lui-même ; il alla le voir à la tour, et mena le grand-vizir avec lui. ....

« Mais, sire, dit ici la sultane Scheherazade en s'interrompant, je m'aperçois que le jour commence à paroître. » Elle garda le silence; et la nuit suivante, en reprenant son discours, elle dit au sultan des Indes :

---

CCXVII<sup>e</sup> NUIT.

SIRE, le prince Camaralzaman reçut le roi son père dans la tour où il étoit en prison, avec un grand respect. Le roi s'assit; et, après qu'il eut fait asseoir le prince près de lui, il lui fit plusieurs demandes auxquelles il répondit d'un très bon sens. Et, de temps en temps, il regardoit le grand-vizir, comme pour lui dire qu'il ne voyoit pas que le prince son fils eût perdu l'esprit, comme il l'avoit assuré, et qu'il falloit qu'il l'eût perdu lui-même.

Le roi enfin parla de la dame au prince : « Mon fils, lui dit-il, je vous prie de me dire ce que c'est que cette dame qui a couché cette nuit avec vous, à ce que l'on dit. »

« Sire, répondit Camaralzaman, je supplie votre majesté de ne pas augmenter le chagrin qu'on m'a déjà donné sur ce sujet : faites-moi plutôt la grâce de me la donner en mariage. Quelque aversion que je vous aie témoignée jusqu'à présent pour les femmes, cette jeune beauté m'a tellement charmé, que je ne fais pas difficulté de vous avouer ma foiblesse. Je suis prêt

à la recevoir de votre main avec la dernière obligation. »

Le roi Schahzaman demeura interdit à la réponse du prince, si éloignée, comme il lui sembloit, du bon sens qu'il venoit de faire paroître auparavant. « Mon fils, reprit-il, vous me tenez un discours qui me jette dans un étonnement dont je ne puis revenir.

« Je vous jure, par la couronne qui doit passer à vous après moi, que je ne sais pas la moindre chose de la dame dont vous me parlez. Je n'y ai aucune part, s'il en est venu quelqu'une. Mais comment auroit-elle pu pénétrer dans cette tour sans mon consentement? Car, quoi que vous en ait pu dire mon grand-vizir, il ne l'a fait que pour tâcher de vous apaiser. Il faut que ce soit un songe; prenez-y garde, je vous en conjure, et rappelez vos sens. »

« Sire, repartit le prince, je serois indigne à jamais des bontés de votre majesté, si je n'ajoutois pas foi à l'assurance qu'elle me donne. Mais je la supplie de vouloir bien se donner la patience de m'écouter, et de juger si ce que j'aurai l'honneur de lui dire est un songe. »

Le prince Camaralzaman raconta alors au roi son père de quelle manière il s'étoit éveillé. Il lui exagéra la beauté et les charmes de la dame qu'il avoit trouvée à son côté, l'amour qu'il avoit

conçu pour elle en un moment, et tout ce qu'il avoit fait inutilement pour la réveiller. Il ne lui cacha pas même ce qui l'avoit obligé de se réveiller et de se rendormir, après qu'il eut fait l'échange de sa bague avec celle de la dame. En achevant enfin, et en lui présentant la bague qu'il tira de son doigt : « Sire, ajouta-t-il, la mienne ne vous est pas inconnue, vous l'avez vue plusieurs fois. Après cela, j'espère que vous serez convaincu que je n'ai pas perdu l'esprit, comme on vous l'a fait accroire. »

Le roi Schahzaman connut si clairement la vérité de ce que le prince son fils venoit de lui raconter, qu'il n'eut rien à répliquer. Il en fut même dans un étonnement si grand, qu'il demeura long-temps sans dire un mot.

Le prince profita de ces momens : « Sire, lui dit-il encore, la passion que je sens pour cette charmante personne, dont je conserve la précieuse image dans mon cœur, est déjà si violente, que je ne me sens pas assez de force pour y résister. Je vous supplie d'avoir compassion de moi, et de me procurer le bonheur de la posséder. »

« Après ce que je viens d'entendre, mon fils, et après ce que je vois par cette bague, reprit le roi Schahzaman, je ne puis douter que votre passion ne soit réelle, et que vous n'ayez vu la

dame qui l'a fait naître. Plût à Dieu que je la connusse, cette dame, vous seriez content dès aujourd'hui, et je serois le père le plus heureux du monde! Mais où la chercher? Comment et par où est-elle entrée ici, sans que j'en aie rien su et sans mon consentement? Pourquoi y est-elle entrée seulement pour dormir avec vous, pour vous faire voir sa beauté, vous enflammer d'amour pendant qu'elle dormoit, et disparaître pendant que vous dormiez? Je ne comprends rien dans cette aventure, mon fils; et, si le ciel ne nous est favorable, elle nous mettra au tombeau, vous et moi.» En achevant ces paroles, et en prenant le prince par la main: «Venez, ajouta-t-il, allons nous affliger ensemble, vous, d'aimer sans espérance, et moi, de vous voir affligé, et de ne pouvoir remédier à votre mal.»

Le roi Schahzaman tira le prince hors de la tour, et l'emmena au palais, où le prince, au désespoir d'aimer de toute son âme une dame inconnue, se mit d'abord au lit. Le roi s'enferma et pleura plusieurs jours avec lui, sans vouloir prendre aucune connoissance des affaires de son royaume.

Son premier ministre, qui étoit le seul à qui il avoit laissé l'entrée libre, vint un jour lui représenter que toute sa cour et même les peuples, commençoient à murmurer de ne le pas

voir, et de ce qu'il ne rendoit plus la justice chaque jour, à son ordinaire, et qu'il ne répondoit pas du désordre qui pouvoit arriver. « Je supplie votre majesté, poursuivit-il, d'y faire attention. Je suis persuadé que sa présence soulage la douleur du prince, et que la présence du prince soulage la vôtre mutuellement; mais elle doit songer à ne pas laisser tout périr. Elle voudra bien que je lui propose de se transporter avec le prince au château de la petite isle, peu éloignée du port, et de donner audience deux fois la semaine seulement. Pendant que cette fonction l'obligera de s'éloigner du prince, la beauté charmante du lieu, le bon air, et la vue merveilleuse dont on y jouit, feront que le prince supportera votre absence de peu de durée avec plus de patience. »

Le roi Schahzaman approuva ce conseil; et dès que le château, où il n'étoit allé depuis longtemps, fut meublé, il y passa avec le prince, où il ne le quittoit que pour donner les deux audiences précisément. Il passoit le reste du temps au chevet de son lit, et tantôt il tâchoit de lui donner de la consolation, tantôt il s'affligeoit avec lui.

Pendant que ces choses se passaient dans la capitale du roi Schahzaman, les deux génies Danhasch et Caschcasch avoient reporté la prin-

cesse de la Chine au palais où le roi de la Chine l'avoit renfermée, et l'avoient remise dans son lit.

Le lendemain matin à son réveil, la princesse de la Chine regarda à droite et à gauche; et quand elle eut vu que le prince Camaralzaman n'étoit plus près d'elle, elle appela ses femmes d'une voix qui les fit accourir promptement, et environner son lit. La nourrice, qui se présenta à son chevet, lui demanda ce qu'elle souhaitoit, et s'il lui étoit arrivé quelque chose.

« Dites-moi, reprit la princesse, qu'est devenu le jeune homme que j'aime de tout mon cœur, qui a couché cette nuit avec moi? — Princesse, répondit la nourrice, nous ne comprenons rien à votre discours, si vous ne vous expliquez davantage. »

« C'est, reprit encore la princesse, qu'un jeune homme, le mieux fait et le plus aimable qu'on puisse imaginer, dormoit près de moi cette nuit; que je l'ai caressé long-temps, et que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'éveiller, sans y réussir: je vous demande où il est. »

« Princesse, repartit la nourrice, c'est sans doute pour vous jouer de nous ce que vous en faites. Vous plaît-il de vous lever? — Je parle très sérieusement, répliqua la princesse, et je veux savoir où il est. — Mais, princesse, insista

la nourrice, vous étiez seule quand nous vous couchâmes hier au soir, et personne n'est entré pour coucher avec vous, que nous sachions, vos femmes et moi.»

La princesse de la Chine perdit patience; elle prit sa nourrice par la tête, en lui donnant des soufflets et de grands coups de poing. « Tu me le diras, vieille sorcière, dit-elle, ou je t'assommerai. »

La nourrice fit de grands efforts pour se tirer de ses mains. Elle s'en tira enfin, et elle alla sur-le-champ trouver la reine de la Chine, mère de la princesse. Elle se présenta les larmes aux yeux et le visage tout meurtri, au grand étonnement de la reine, qui lui demanda qui l'avoit mise en cet état.

« Madame, dit la nourrice, vous voyez le traitement que m'a fait la princesse; elle m'eût assommée si je ne me fusse échappée de ses mains. » Elle lui raconta ensuite le sujet de sa colère et de son emportement, dont la reine ne fut pas moins affligée que surprise. « Vous voyez, madame, ajouta-t-elle en finissant, que la princesse est hors de son bon sens. Vous en jugerez vous-même, si vous prenez la peine de la venir voir. »

La tendresse de la reine de la Chine étoit trop intéressée dans ce qu'elle venoit d'entendre :

elle se fit suivre par la nourrice, et elle alla voir la princesse sa fille dès le même moment.

La sultane Scheherazade vouloit continuer; mais elle s'aperçut que le jour avoit déjà commencé. Elle se tut; et en reprenant le conte la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

---

---

**CCXVIII<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, la reine de la Chine s'assit près de la princesse sa fille en arrivant dans l'appartement où elle étoit renfermée ; et, après qu'elle se fut informée de sa santé, elle lui demanda quel sujet de mécontentement elle avoit contre sa nourrice, qu'elle avoit maltraitée. « Ma fille, dit-elle, cela n'est pas bien, et jamais une grande princesse comme vous ne doit se laisser emporter à cet excès. »

« Madame, répondit la princesse, je vois bien que votre majesté vient pour se moquer aussi de moi ; mais je vous déclare que je n'aurai pas de repos que je n'aie épousé l'aimable cavalier qui a couché cette nuit avec moi. Vous devez savoir où il est ; je vous supplie de le faire revenir. »

« Ma fille, reprit la reine, vous me surprenez, et je ne comprends rien à votre discours. » La princesse perdit le respect. « Madame, répliqua-t-elle, le roi mon père et vous, m'avez persécutée pour me contraindre à me marier, lorsque je n'en avois pas d'envie ; cette envie m'est venue présentement, et je veux absolument avoir pour

mari le cavalier que je vous ai dit, sinon je me tuerai. »

La reine tâcha de prendre la princesse par la douceur. « Ma fille, lui dit-elle, vous savez bien vous-même que vous êtes seule dans votre appartement, et qu'aucun homme ne peut y entrer. » Mais au lieu d'écouter, la princesse l'interrompit et fit des extravagances qui obligèrent la reine de se retirer avec une grande affliction, et d'aller informer le roi de tout.

Le roi de la Chine voulut s'éclaircir lui-même de la chose : il vint à l'appartement de la princesse sa fille, et il lui demanda si ce qu'il venoit d'apprendre étoit véritable. « Sire, répondit-elle, ne parlons pas de cela; faites-moi seulement la grâce de me rendre l'époux qui a couché cette nuit avec moi. »

« Quoi, ma fille! reprit le roi, est-ce que quelqu'un a couché avec vous cette nuit? — Comment, sire, repartit la princesse sans lui donner le temps de poursuivre, vous me demandez si quelqu'un a couché avec moi! Votre majesté ne l'ignore pas. C'est le cavalier le mieux fait qui ait jamais paru sous le ciel. Je vous le redemande, ne me refusez pas, je vous en supplie. Afin que votre majesté ne doute pas, continuait-elle, que je n'aie vu le cavalier, qu'il n'ait couché avec moi, que je ne l'aie caressé, et que je

n'aie fait des efforts pour l'éveiller, sans y avoir réussi, voyez, s'il vous plaît, cette bague.» Elle avança la main; et le roi de la Chine ne sut que dire quand il eut vu que c'étoit la bague d'un homme. Mais comme il ne pouvoit rien comprendre à tout ce qu'elle lui disoit, et qu'il l'avoit renfermée comme folle, il la crut encore plus folle qu'auparavant. Ainsi, sans lui parler davantage, de crainte qu'elle ne fit quelque violence contre sa personne, ou contre ceux qui s'approcheroient d'elle, il la fit enchaîner et resserrer plus étroitement, et ne lui donna que sa nourrice pour la servir, avec une bonne garde à la porte.

Le roi de la Chine, inconsolable du malheur qui étoit arrivé à la princesse sa fille, d'avoir perdu l'esprit, à ce qu'il croyoit, songea aux moyens de lui procurer la guérison. Il assembla son conseil; et après avoir exposé l'état où elle étoit : « Si quelqu'un de vous, ajouta-t-il, est assez habile pour entreprendre de la guérir, et qu'il y réussisse, je la lui donnerai en mariage, et le ferai héritier de mes états et de ma couronne après ma mort. »

Le désir de posséder une belle princesse et l'espérance de gouverner un jour un royaume aussi puissant que celui de la Chine, firent un grand effet sur l'esprit d'un émir déjà âgé, qui

étoit présent au conseil. Comme il étoit habile dans la magie, il se flatta d'y réussir, et s'offrit au roi. « J'y consens, reprit le roi ; mais je veux bien vous avertir auparavant que c'est à condition de vous faire couper le cou si vous ne réussissez pas : il ne seroit pas juste que vous méritassiez une si grande récompense sans risquer quelque chose de votre côté. Ce que je dis de vous, je le dis de tous les autres qui se présenteront après vous, au cas que vous n'acceptiez pas la condition, ou que vous ne réussissiez pas. »

L'émir accepta la condition, et le roi le mena lui-même chez la princesse. La princesse se couvrit le visage dès qu'elle vit paroître l'émir. « Sire, dit-elle, votre majesté me surprend de m'amener un homme que je ne connois pas, et à qui la religion me défend de me laisser voir. — Ma fille, reprit le roi, sa présence ne doit pas vous scandaliser ; c'est un de mes émirs qui vous demande en mariage. — Sire, repartit la princesse, ce n'est pas celui que vous m'avez déjà donné, et dont j'ai reçu la foi par la bague que je porte : ne trouvez pas mauvais que je n'en accepte pas un autre. »

L'émir s'étoit attendu que la princesse feroit et diroit des extravagances. Il fut très étonné de la voir tranquille, et parler de si bon sens ; et il connut très parfaitement qu'elle n'avoit pas

d'autre folie qu'un amour très violent qui devoit être bien fondé. Il n'osa pas prendre la liberté de s'en expliquer au roi. Le roi n'auroit pu souffrir que la princesse eût ainsi donné son cœur à un autre que celui qu'il vouloit lui donner de sa main. Mais en se prosternant à ses pieds : « Sire, dit-il, après ce que je viens d'entendre, il seroit inutile que j'entreprisse de guérir la princesse; je n'ai pas de remèdes propres à son mal, et ma vie est à la disposition de sa majesté. » Le roi, irrité de l'incapacité de l'émir, et de la peine qu'il lui avoit donnée, lui fit couper la tête.

Quelques jours après, afin de n'avoir pas à se reprocher d'avoir rien négligé pour procurer la guérison à la princesse, ce monarque fit publier dans sa capitale, que s'il y avoit quelque médecin, astrologue, magicien, assez expérimenté pour la rétablir en son bon sens, il n'avoit qu'à venir se présenter, à condition de perdre la tête s'il ne la guérissoit pas. Il envoya publier la même chose dans les principales villes de ses états, et dans les cours des princes ses voisins.

Le premier qui se présenta fut un astrologue et magicien, que le roi fit conduire à la prison de la princesse par un eunuque. L'astrologue tira d'un sac qu'il avoit apporté sous le bras, un astrolabe, une petite sphère, un réchaud,

plusieurs sortes de drogues propres à des fumigations, un vase de cuivre, avec plusieurs autres choses, et demanda du feu.

La princesse de la Chine demanda ce que signifioit tout cet appareil. « Princesse, répondit l'eunuque, c'est pour conjurer le malin esprit qui vous possède, le renfermer dans le vase que vous voyez, et le jeter au fond de la mer. »

« Maudit astrologue, s'écria la princesse, sache que je n'ai pas besoin de tous ces préparatifs, que je suis dans mon bon sens, et que tu es insensé toi-même. Si ton pouvoir va jusque-là, amène-moi seulement celui que j'aime; c'est le meilleur service que tu puisses me rendre. — Princesse, reprit l'astrologue, si cela est ainsi, ce n'est pas de moi, mais du roi votre père uniquement que vous devez l'attendre. » Il remit dans son sac ce qu'il en avoit tiré, bien fâché de s'être engagé si facilement à guérir une maladie imaginaire.

Quand l'eunuque eut ramené l'astrologue devant le roi de la Chine, l'astrologue n'attendit pas que l'eunuque parlât au roi, il lui parla lui-même d'abord. « Sire, lui dit-il avec hardiesse, selon que votre majesté l'a fait publier, et qu'elle me l'a confirmé elle-même, j'ai cru que la princesse étoit folle, et j'étois sûr de la rétablir en son bon sens par les secrets dont j'ai connoissance; mais je n'ai pas été long-temps

à reconnoître qu'elle n'a pas d'autre maladie que celle d'aimer, et mon art ne s'étend pas jusqu'à remédier au mal d'amour. Votre majesté y remédiera mieux que personne, quand elle voudra lui donner le mari qu'elle demande. »

Le roi traita cet astrologue d'insolent, et lui fit couper le cou. Pour ne pas ennuyer votre majesté par des répétitions, tant astrologues que médecins et magiciens, il s'en présenta cent cinquante, qui eurent tous le même sort, et leurs têtes furent rangées au-dessus de chaque porte de la ville.

La nourrice de la princesse de la Chine avoit un fils nommé Marzavan, frère de lait de la princesse, qu'elle avoit nourri et élevé avec elle. Leur amitié avoit été si grande pendant leur enfance, tout le temps qu'ils avoient été ensemble, qu'ils se traitoient de frère et de sœur, même après que leur âge un peu avancé eut obligé de les séparer.

Entre plusieurs sciences dont Marzavan avoit cultivé son esprit dès sa plus grande jeunesse, son inclination l'avoit porté particulièrement à l'étude de l'astrologie judiciaire, de la géomance <sup>1</sup>, et d'autres sciences secrètes, et il s'y

<sup>1</sup> Géomance ou géomancie. C'est l'art de deviner par des points que l'on marque au hasard sur la terre ou sur du papier, dont on forme des lignes, et dont on observe

étoit rendu très habile. Non content de ce qu'il avoit appris de ses maîtres, il s'étoit mis en voyage dès qu'il se fut senti assez de forces pour en supporter la fatigue. Il n'y avoit pas d'homme célèbre en aucune science et en aucun art, qu'il n'eût été chercher dans les villes les plus éloignées, et qu'il n'eût fréquenté assez de temps pour en tirer toutes les connoissances qui étoient de son goût.

Après une absence de plusieurs années, Marzavan revint enfin à la capitale de la Chine; et les têtes coupées et rangées qu'il aperçut au-dessus de la porte par où il entra, le surprirent extrêmement. Dès qu'il fut rentré chez lui, il demanda pourquoi elles y étoient; et, sur toutes choses, il s'informa des nouvelles de la princesse, sa sœur de lait, qu'il n'avoit pas oubliée. Comme on ne put le satisfaire sur la première demande, sans y comprendre la seconde, il apprit en gros ce qu'il souhaitoit, avec bien de la douleur, en attendant que sa mère, nourrice de la princesse, lui en apprît davantage.....

Scheherazade mit fin à son discours en cet endroit. Elle le reprit la nuit suivante en ces termes, qu'elle adressa au sultan des Indes :

ensuite le nombre ou la situation, pour en tirer certaines conséquences.

CCXIX<sup>e</sup> NUIT.

SIRE, dit-elle, quoique la nourrice, mère de Marzavan, fût très occupée auprès de la princesse de la Chine, elle n'eut pas néanmoins plus tôt appris que ce cher fils étoit de retour, qu'elle trouva le temps de sortir, de l'embrasser, et de s'entretenir quelques momens avec lui. Après qu'elle lui eut raconté, les larmes aux yeux, l'état pitoyable où étoit la princesse, et le sujet pour lequel le roi de la Chine lui faisoit ce traitement, Marzavan lui demanda si elle ne pouvoit pas lui procurer le moyen de la voir en secret, sans que le roi en eût connoissance. Après que la nourrice y eut pensé quelques momens : « Mon fils, lui dit-elle, je ne puis vous rien dire là-dessus présentement ; mais attendez-moi demain à la même heure, je vous en donnerai la réponse. »

Comme, après la nourrice, personne ne pouvoit s'approcher de la princesse que par la permission de l'eunuque qui commandoit à la garde de la porte, la nourrice, qui savoit qu'il étoit dans le service depuis peu, et qu'il ignoroit ce qui s'étoit passé auparavant à la cour du roi de la Chine, s'adressa à lui. « Vous savez, lui dit-elle,

que j'ai élevé et nourri la princesse ; vous ne savez peut-être pas de même que je l'ai nourrie avec une fille de même âge que j'avois alors, et que j'ai mariée il n'y a pas long-temps. La princesse, qui lui fait l'honneur de l'aimer toujours, voudroit bien la voir ; mais elle souhaite que cela se fasse sans que personne la voie ni entrer ni sortir. »

La nourrice vouloit parler davantage ; mais l'eunuque l'arrêta. « Cela suffit, lui dit-il ; je ferai toujours avec plaisir tout ce qui sera en mon pouvoir pour obliger la princesse : faites venir, ou allez prendre votre fille vous-même quand il sera nuit, et amenez-la après que le roi se sera retiré ; la porte lui sera ouverte. »

Dès qu'il fut nuit, la nourrice alla trouver son fils Marzavan. Elle le déguisa elle-même en femme, d'une manière que personne n'eût pu s'apercevoir que c'étoit un homme, et l'amena avec elle. L'eunuque, qui ne douta pas que ce ne fût sa fille, leur ouvrit la porte, et les laissa entrer ensemble.

Avant de présenter Marzavan, la nourrice s'approcha de la princesse. « Madame, lui dit-elle, ce n'est pas une femme que vous voyez ; c'est mon fils Marzavan, nouvellement arrivé de ses voyages, que j'ai trouvé moyen de faire entrer sous cet habillement. J'espère que vous voudrez

bien qu'il ait l'honneur de vous rendre ses respects. »

Au nom de Marzavan, la princesse témoigna une grande joie. « Approchez-vous, mon frère, dit-elle aussitôt à Marzavan, et ôtez ce voile : il n'est pas défendu à un frère et à une sœur de se voir à visage découvert. »

Marzavan la salua avec un grand respect ; et sans lui donner le temps de parler : « Je suis ravie, continua la princesse, de vous revoir en parfaite santé, après une absence de tant d'années, sans avoir mandé un seul mot de vos nouvelles, même à votre bonne mère. »

« Princesse, reprit Marzavan, je vous suis infiniment obligé de votre bonté. Je m'attendois à en apprendre, à mon arrivée, de meilleures des vôtres, que celles dont j'ai été informé, et dont je suis témoin avec toute l'affliction imaginable. J'ai bien de la joie cependant d'être arrivé assez tôt pour vous apporter, après tant d'autres qui n'y ont pas réussi, la guérison dont vous avez besoin. Quand je ne tirerois d'autre fruit de mes études et de mes voyages que celui-là, je ne laisserois pas de m'estimer bien récompensé. »

En achevant ces paroles, Marzavan tira un livre et d'autres choses dont il s'étoit muni, et qu'il avoit crues nécessaires, selon le rapport que sa mère lui avoit fait de la maladie de la prin-

cesse. La princesse, qui vit cet attirail : « Quoi ! mon frère, s'écria-t-elle, vous êtes donc aussi de ceux qui s'imaginent que je suis folle ? Désabusez-vous, et écoutez-moi. »

La princesse raconta à Marzavan toute son histoire, sans oublier une des moindres circonstances, jusqu'à la bague échangée contre la sienne qu'elle lui montra. « Je ne vous ai rien déguisé, ajouta-t-elle, dans tout ce que vous venez d'entendre. Il est vrai qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas, qui donne lieu de croire que je ne suis pas dans mon bon sens ; mais on ne fait pas attention au reste, qui est comme je le dis. »

Quand la princesse eut cessé de parler, Marzavan, rempli d'admiration et d'étonnement, demeura quelque temps les yeux baissés sans dire mot. Il leva enfin la tête, et en prenant la parole : « Princesse, dit-il, si ce que vous venez de me raconter est véritable, comme j'en suis persuadé, je ne désespère pas de vous procurer la satisfaction que vous désirez. Je vous supplie seulement de vous armer de patience encore pour quelque temps, jusqu'à ce que j'aie parcouru des royaumes dont je n'ai pas encore approché ; et lorsque vous aurez appris mon retour, assurez-vous que celui pour qui vous soupirez avec tant de passion, ne sera pas loin de

vous.» Après ces paroles, Marzavan prit congé de la princesse, et partit dès le lendemain.

Marzavan voyagea de ville en ville, de province en province, et d'isle en isle; et dans chaque lieu où il arrivoit, il n'entendoit parler que de la princesse Badoure (c'est ainsi que se nommoit la princesse de la Chine) et de son histoire.

Au bout de quatre mois, notre voyageur arriva à Torf, ville maritime, grande et très peuplée, où il n'entendit plus parler de la princesse Badoure, mais du prince Camaralzaman que l'on disoit être malade, et dont on racontoit l'histoire, à peu près semblable à celle de la princesse Badoure. Marzavan en eut une joie qu'on ne peut exprimer; il s'informa en quel endroit du monde étoit ce prince, et on le lui enseigna. Il y avoit deux chemins, l'un par terre et par mer, et l'autre seulement par mer, qui étoit le plus court.

Marzavan choisit le dernier chemin, et il s'embarqua sur un vaisseau marchand, qui eut une heureuse navigation jusqu'à la vue de la capitale du royaume de Schahzaman. Mais avant d'entrer au port, le vaisseau passa malheureusement sur un rocher par la malhabileté du pilote. Il périt, et coula à fond à la vue et peu loin du château où étoit le prince Camaralzaman, et où le roi son père, Schahzaman, se trouvoit alors avec son grand-vizir.

Marzavan savoit parfaitement bien nager ; il n'hésita pas à se jeter à la mer , et il alla aborder au pied du château du roi Schahzaman , où il fut reçu et secouru par ordre du grand-vizir , selon l'intention du roi. On lui donna un habit à changer , on le traita bien ; et lorsqu'il fut remis , on le conduisit au grand-vizir , qui avoit demandé qu'on le lui amenât.

Comme Marzavan étoit un jeune homme très bien fait et de bon air , ce ministre lui fit beaucoup d'accueil en le recevant , et il conçut une très grande estime de sa personne par ses réponses justes et pleines d'esprit à toutes les demandes qu'il lui fit ; il s'aperçut même insensiblement qu'il avoit mille belles connoissances. Cela l'obligea de lui dire : « A vous entendre , je vois que vous n'êtes pas un homme ordinaire. Plût à Dieu que dans vos voyages vous eussiez appris quelque secret propre à guérir un malade qui cause une grande affliction dans cette cour depuis long-temps ! »

Marzavan répondit que s'il savoit la maladie dont cette personne étoit attaquée , peut-être y trouveroit-il un remède.

Le grand-vizir raconta alors à Marzavan l'état où étoit le prince Camaralzaman , en prenant la chose dès son origine. Il ne lui cacha rien de sa naissance si fort souhaitée , de son éducation ,

du désir du roi Schahzaman de l'engager dans le mariage de bonne heure, de la résistance du prince et de son aversion extraordinaire pour cet engagement, de sa désobéissance en plein conseil, de son emprisonnement, de ses prétendues extravagances dans la prison, qui s'étoient changées en une passion violente pour une dame inconnue, qui n'avoit d'autre fondement qu'une bague que le prince prétendoit être la bague de cette dame, laquelle n'étoit peut-être pas au monde.

A ce discours du grand-vizir, Marzavan se réjouit infiniment de ce que dans le malheur de son naufrage, il étoit arrivé si heureusement où étoit celui qu'il cherchoit. Il connut, à n'en pas douter, que le prince Camaralzaman étoit celui pour qui la princesse de la Chine brûloit d'amour, et que cette princesse étoit l'objet des vœux si ardens du prince. Il ne s'en expliqua pas au grand-vizir; il lui dit seulement que s'il voyoit le prince, il jugeroit mieux du secours qu'il pourroit lui donner. « Suivez-moi, lui dit le grand-vizir; vous trouverez le roi près de lui, qui m'a déjà marqué qu'il vouloit vous voir. »

La première chose dont Marzavan fut frappé en entrant dans la chambre du prince, fut de le voir dans son lit, languissant et les yeux fermés. Quoiqu'il fût en cet état, sans avoir égard au roi

Schahzaman , père du prince , qui étoit assis près de lui , ni au prince que cette liberté pouvoit incommoder , il ne laissa pas de s'écrier : « Ciel ! rien au monde n'est plus semblable ! » Il vouloit dire qu'il le trouvoit ressemblant à la princesse de la Chine ; et il étoit vrai qu'ils avoient beaucoup de ressemblance dans les traits.

Ces paroles de Marzavan donnèrent de la curiosité au prince Camaralzaman , qui ouvrit les yeux et le regarda. Marzavan , qui avoit infiniment d'esprit , profita de ce moment , et lui fit son compliment en vers sur-le-champ , quoique d'une manière enveloppée , où le roi et le grand-vizir ne comprirent rien. Il lui dépeignit si bien ce qui lui étoit arrivé avec la princesse de la Chine , qu'il ne lui laissa pas lieu de douter qu'il ne la connût , et qu'il ne pût lui en apprendre des nouvelles. Il en eut d'abord une joie dont il laissa paroître des marques dans ses yeux et sur son visage.....

La sultane Scheherazade n'eut pas le temps d'en dire davantage cette nuit. Le sultan lui donna celui de le reprendre la nuit suivante , et de lui parler en ces termes :

CCXX<sup>e</sup> NUIT.

**SIRE**, quand Marzavan eut achevé son compliment en vers, qui surprit le prince Camaralzaman si agréablement, le prince prit la liberté de faire signe de la main au roi son père de vouloir bien s'ôter de sa place, et de permettre que Marzavan s'y mît.

Le roi, ravi de voir dans le prince son fils un changement qui lui donnoit bonne espérance, se leva, prit Marzavan par la main, et l'obligea de s'asseoir à la même place qu'il venoit de quitter. Il lui demanda qui il étoit, et d'où il venoit; et après que Marzavan lui eut répondu qu'il étoit sujet du roi de la Chine, et qu'il venoit de ses états : « Dieu veuille, dit-il, que vous tiriez mon fils de sa mélancolie; je vous en aurai une obligation infinie, et les marques de ma reconnaissance seront si éclatantes, que toute la terre reconnoîtra que jamais service n'aura été mieux récompensé. » En achevant ces paroles, il laissa le prince son fils dans la liberté de s'entretenir avec Marzavan, pendant qu'il se réjouissoit d'une rencontre si heureuse avec son grand-vizir.

Marzavan s'approcha de l'oreille du prince

Camaralzaman ; et en lui parlant bas : « Prince, dit-il, il est temps désormais que vous cessiez de vous affliger si impitoyablement. La dame pour qui vous souffrez m'est connue : c'est la princesse Badoure, fille du roi de la Chine qui se nomme Gaïour. Je puis vous en assurer sur ce qu'elle m'a appris elle-même de son aventure, et sur ce que j'ai déjà appris de la vôtre. La princesse ne souffre pas moins pour l'amour de vous, que vous souffrez pour l'amour d'elle. » Il lui fit ensuite le récit de tout ce qu'il savoit de l'histoire de la princesse, depuis la nuit fatale où ils s'étoient entrevus d'une manière si peu croyable ; il n'oublia pas le traitement que le roi de la Chine faisoit à ceux qui entreprenoient en vain de guérir la princesse Badoure de sa folie prétendue. « Vous êtes le seul, ajouta-t-il, qui puissiez la guérir parfaitement, et vous présenter pour cela sans crainte. Mais avant d'entreprendre un si grand voyage, il faut que vous vous portiez bien : alors nous prendrons les mesures nécessaires. Songez donc incessamment au rétablissement de votre santé. »

Le discours de Marzavan fit un puissant effet ; le prince Camaralzaman en fut tellement soulagé par l'espérance qu'il venoit de concevoir, qu'il se sentit assez de force pour se lever, et qu'il pria le roi son père de lui permettre de s'ha-

billier, d'un air qui lui donna une joie incroyable.

Le roi ne fit qu'embrasser Marzavan pour le remercier, sans s'informer du moyen dont il s'étoit servi pour faire un effet si surprenant, et il sortit aussitôt de la chambre du prince avec le grand-vizir pour publier cette agréable nouvelle. Il ordonna des réjouissances de plusieurs jours ; il fit des largesses à ses officiers et au peuple, des aumônes aux pauvres, et fit élargir tous les prisonniers. Tout retentit enfin de joie et d'allégresse dans la capitale, et bientôt dans tous les états du roi Schahzaman.

Le prince Camaralzaman, extrêmement affoibli par des veilles continuelles, et par une longue abstinence presque de toute sorte d'alimens, eut bientôt recouvré sa première santé. Quand il sentit qu'elle étoit assez bien rétablie pour supporter la fatigue d'un voyage, il prit Marzavan en particulier : « Cher Marzavan, lui dit-il, il est temps d'exécuter la promesse que vous m'avez faite. Dans l'impatience où je suis de voir la charmante princesse et de mettre fin aux tourmens étranges qu'elle souffre pour l'amour de moi, je sens bien que je retomberois dans le même état où vous m'avez vu, si nous ne partions incessamment. Une chose m'afflige et m'en fait craindre le retardement : c'est la tendresse importune du roi mon père, qui ne pourra jamais

se résoudre à m'accorder la permission de m'éloigner de lui. Ce sera une désolation pour moi si vous ne trouvez le moyen d'y remédier. Vous voyez vous-même qu'il ne me perd presque pas de vue.» Le prince ne put retenir ses larmes en achevant ces paroles.

« Prince, reprit Marzavan, j'ai déjà prévu le grand obstacle dont vous me parlez : c'est à moi de faire en sorte qu'il ne nous arrête pas. Le premier dessein de mon voyage a été de procurer à la princesse de la Chine la délivrance de ses maux, et cela par toutes les raisons de l'amitié mutuelle dont nous nous aimons presque dès notre naissance, du zèle et de l'affection que je lui dois d'ailleurs. Je manquerois à mon devoir si je n'en profitois pas pour sa consolation et en même temps pour la vôtre, et si je n'y employois toute l'adresse dont je suis capable. Voici donc ce que j'ai imaginé pour lever la difficulté d'obtenir la permission du roi votre père, telle que nous la souhaitons vous et moi. Vous n'êtes pas encore sorti depuis mon arrivée; témoignez-lui que vous désirez prendre l'air; et demandez-lui la permission de faire une partie de chasse de deux ou trois jours avec moi : il n'y a pas d'apparence qu'il vous la refuse. Quand il vous l'aura accordée, vous donnerez ordre qu'on nous tienne à chacun deux bons chevaux prêts, l'un

pour monter, et l'autre de relais; et laissez-moi faire le reste.»

Le lendemain, le prince Camaralzaman prit son temps : il témoigna au roi son père l'envie qu'il avoit de prendre un peu l'air, et le pria de trouver bon qu'il allât à la chasse un jour ou deux avec Marzavan. « Je le veux bien, lui dit le roi, à la charge néanmoins que vous ne coucherez pas dehors plus d'une nuit. Trop d'exercice dans les commencemens pourroit vous nuire, et une absence plus longue me feroit de la peine.» Le roi commanda qu'on lui choisît les meilleurs chevaux, et il prit soin lui-même que rien ne lui manquât. Lorsque tout fut prêt, il l'embrassa; et après avoir recommandé à Marzavan de bien prendre soin de lui, il le laissa partir.

Le prince Camaralzaman et Marzavan gagnèrent la campagne; et pour amuser les deux palefreniers qui conduisoient les chevaux de relais, ils firent semblant de chasser, et ils s'éloignèrent de la ville autant qu'il leur fut possible. A l'entrée de la nuit, ils s'arrêtèrent dans un logement de caravanes, où ils soupèrent, et dormirent environ jusqu'à minuit. Marzavan, qui s'éveilla le premier, éveilla aussi le prince Camaralzaman, sans éveiller les palefreniers. Il pria le prince de lui donner son habit, et d'en prendre un autre

qu'un des palefreniers avoit apporté. Ils monterent chacun le cheval de relais qu'on leur avoit amené; et après que Marzavan eut pris le cheval d'un des palefreniers par la bride, ils se mirent en chemin, en marchant au grand pas de leurs chevaux.

A la pointe du jour, les deux cavaliers se trouvèrent dans une forêt, en un endroit où le chemin se partageoit en quatre. En cet endroit-là Marzavan pria le prince de l'attendre un moment, et entra dans la forêt. Il y égorgea le cheval du palefrenier, déchira l'habit que le prince avoit quitté, le teignit dans le sang; et lorsqu'il eut rejoint le prince, il le jeta au milieu du chemin à l'endroit où il se partageoit.

Le prince Camaralzaman demanda à Marzavan quel étoit son dessein. « Prince, répondit Marzavan, dès que le roi votre père verra ce soir que vous ne serez pas de retour, ou qu'il aura appris des palefreniers que nous serons partis sans eux pendant qu'ils dormoient, il ne manquera pas de mettre des gens en campagne pour courir après nous. Ceux qui viendront de ce côté, et qui rencontreront cet habit ensanglanté, ne douteront pas que quelque bête ne vous ait dévoré, et que je ne me sois échappé de crainte de sa colère. Le roi qui ne vous croira plus au monde, selon leur rapport, cessera d'a-

bord de vous faire chercher, et nous donnera lieu de continuer notre voyage sans craindre d'être poursuivis. La précaution est véritablement violente, de donner ainsi tout à coup l'alarme accablante de la mort d'un fils à un père qui l'aime si passionnément; mais la joie du roi votre père en sera plus grande, quand il apprendra que vous serez en vie et content. — Brave Marzavan, reprit le prince Camaralzaman, je ne puis qu'approuver un stratagème si ingénieux, et je vous en ai une nouvelle obligation.»

Le prince et Marzavan, munis de bonnes pierreries pour leur dépense, continuèrent leur voyage par terre et par mer, et ils ne trouvèrent d'autre obstacle que la longueur du temps qu'il fallut y mettre de nécessité. Ils arrivèrent enfin à la capitale de la Chine, où Marzavan, au lieu de mener le prince chez lui, fit mettre pied à terre dans un logement public des étrangers. Ils y demeurèrent trois jours à se délasser de la fatigue du voyage; et dans cet intervalle, Marzavan fit faire un habit d'astrologue pour déguiser le prince. Les trois jours passés, ils allèrent au bain ensemble, où Marzavan fit prendre l'habillement d'astrologue au prince, et à la sortie du bain il le conduisit jusqu'à la vue du palais du roi de la Chine, où il le quitta pour aller faire avertir la mère nourrice de la prin-

cesse Badoure de son arrivée, afin qu'elle en donnât avis à la princesse.....

La sultane Scheherazade en étoit à ces derniers mots, lorsqu'elle aperçut que le jour avoit déjà commencé de paroître. Elle cessa aussitôt de parler; et en poursuivant, la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

---

---

**CCXXI<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, le prince Camaralzaman instruit par Marzavan de ce qu'il devoit faire, et muni de tout ce qui convenoit à un astrologue avec son habillement, s'avança jusqu'à la porte du palais du roi de la Chine; et en s'arrêtant il cria à haute voix en présence de la garde et des portiers : « Je suis  
« astrologue, et je viens donner la guérison à la  
« respectable princesse Badoure, fille du haut et  
« puissant monarque Gaïour, roi de la Chine,  
« aux conditions proposées par sa majesté, de  
« l'épouser si je réussis, ou de perdre la vie si je  
« ne réussis pas. »

Outre les gardes et les portiers du roi, la nouveauté fit assembler en un instant une infinité de peuple autour du prince Camaralzaman. En effet, il y avoit long-temps qu'il ne s'étoit présenté ni médecin, ni astrologue, ni magicien, depuis tant d'exemples tragiques de ceux qui avoient échoué dans leur entreprise. On croyoit qu'il n'y en avoit plus au monde, ou du moins qu'il n'y en avoit plus d'aussi insensés.

A voir la bonne mine du prince, son air noble, la grande jeunesse qui paroissoit sur son

visage, il n'y en eut pas un à qui il ne fit compassion. « A quoi pensez-vous, seigneur ? lui dirent ceux qui étoient le plus près de lui. Quelle est votre fureur d'exposer ainsi à une mort certaine une vie qui donne de si belles espérances ? Les têtes coupées que vous avez vues au-dessus des portes ne vous ont-elles pas fait horreur ? Au nom de Dieu, abandonnez ce dessein de désespéré ; retirez-vous. »

A ces remontrances, le prince Camaralzaman demeura ferme ; et au lieu d'écouter ces harangueurs, comme il vit que personne ne venoit pour l'introduire, il répéta le même cri avec une assurance qui fit frémir tout le monde ; et tout le monde s'écria alors : « Il est résolu à mourir ; et Dieu veuille avoir pitié de sa jeunesse et de son âme ! » Il cria une troisième fois, et le grand-vizir enfin vint le prendre en personne de la part du roi de la Chine.

Ce ministre conduisit Camaralzaman devant le roi. Le prince ne l'eut pas plus tôt aperçu assis sur son trône, qu'il se prosterna et baisa la terre devant lui. Le roi, qui de tous ceux qu'une présomption démesurée avoit fait venir apporter leurs têtes à ses pieds, n'en avoit encore vu aucun digne qu'il arrêtât ses yeux sur lui, eut une véritable compassion de Camaralzaman, par rapport au danger auquel il s'exposoit. Il lui fit aussi plus

d'honneur; il voulut qu'il s'approchât, et s'assît près de lui : « Jeune homme, lui dit-il, j'ai de la peine à croire que vous ayez acquis à votre âge assez d'expérience pour oser entreprendre de guérir ma fille. Je voudrois que vous puissiez y réussir, je vous la donneroie en mariage, non seulement sans répugnance, mais même avec la plus grande joie du monde, au lieu que je l'aurois donnée avec bien du déplaisir à qui que ce fût de ceux qui sont venus avant vous. Mais je vous déclare, avec bien de la douleur, que si vous y manquez, votre grande jeunesse, votre air de noblesse, ne m'empêcheront pas de vous faire couper le cou. »

« Sire, reprit le prince Camaralzaman, j'ai des grâces infinies à rendre à votre majesté de l'honneur qu'elle me fait, et de tant de bontés qu'elle témoigne pour un inconnu. Je ne suis pas venu d'un pays si éloigné, que son nom n'est peut-être pas connu dans vos états, pour ne pas exécuter le dessein qui m'y a amené. Que ne diroit-on pas de ma légèreté, si j'abandonnois un dessein si généreux après tant de fatigues et tant de dangers que j'ai essuyés? Votre majesté elle-même ne perdrait-elle pas l'estime qu'elle a déjà conçue de ma personne? Si j'ai à mourir, sire, je mourrai avec la satisfaction de n'avoir pas perdu cette estime après l'avoir méritée. Je vous

supplie donc de ne pas me laisser plus longtemps dans l'impatience de faire connoître la certitude de mon art, par l'expérience que je suis prêt à en donner. »

Le roi de la Chine commanda à l'eunuque, garde de la princesse Badoure, qui étoit présent, de mener le prince Camaralzaman chez la princesse sa fille. Avant de le laisser partir, il lui dit qu'il étoit encore à sa liberté de s'abstenir de son entreprise. Mais le prince ne l'écouta pas : il suivit l'eunuque avec une résolution, ou plutôt avec une ardeur étonnante.

L'eunuque conduisit le prince Camaralzaman; et quand ils furent dans une longue galerie au bout de laquelle étoit l'appartement de la princesse, le prince qui se vit si près de l'objet qui lui avoit fait verser tant de larmes, et pour lequel il n'avoit cessé de soupirer depuis si long-temps, pressa le pas, et devança l'eunuque.

L'eunuque pressa le pas de même, et eut de la peine à le rejoindre. « Où allez-vous donc si vite? lui dit-il en l'arrêtant par le bras. Vous ne pouvez pas entrer sans moi. Il faut que vous ayez une grande envie de mourir, pour courir si vite à la mort. Pas un de tant d'astrologues que j'ai vus et que j'ai amenés où vous n'arriverez que trop tôt, n'a témoigné cet empressement. »

« Mon ami, reprit le prince Camaralzaman en regardant l'eunuque, et en marchant à son pas, c'est que tous ces astrologues dont tu parles n'étoient pas sûrs de leur science comme je le suis de la mienne. Ils savoient avec certitude qu'ils perdroient la vie s'ils ne réussissoient pas, et ils n'en avoient aucune de réussir. C'est pour cela qu'ils avoient raison de trembler en approchant du lieu où je vais et où je suis certain de trouver mon bonheur. » Il en étoit à ces mots lorsqu'ils arrivèrent à la porte. L'eunuque ouvrit et introduisit le prince dans une grande salle d'où l'on entroit dans la chambre de la princesse, qui n'étoit fermée que par une portière.

Avant d'entrer, le prince Camaralzaman s'arrêta; et en prenant un ton beaucoup plus bas qu'auparavant, de peur qu'on ne l'entendît de la chambre de la princesse : « Pour te convaincre, dit-il à l'eunuque, qu'il n'y a ni présomption, ni caprice, ni feu de jeunesse dans mon entreprise, je laisse l'un des deux à ton choix : qu'aimes-tu mieux, que je guérisse la princesse en ta présence, ou d'ici, sans aller plus avant et sans la voir? »

L'eunuque fut extrêmement étonné de l'assurance avec laquelle le prince lui parloit. Il cessa de l'insulter, et en lui parlant sérieusement : « Il n'importe pas, lui dit-il, que ce soit là ou ici.

De quelque manière que ce soit, vous acquerez une gloire immortelle, non seulement dans cette cour, mais même par toute la terre habitable. »

« Il vaut donc mieux, reprit le prince, que je la guérisse sans la voir, afin que tu rendes témoignage de mon habileté. Quelle que soit mon impatience de voir une princesse d'un si haut rang qui doit être mon épouse, en ta considération néanmoins je veux bien me priver quelques momens de ce plaisir. » Comme il étoit fourni de tout ce qui distinguoit un astrologue, il tira son écritoire et du papier, et écrivit ce billet à la princesse de la Chine.

BILLET DU PRINCE CAMARALZAMAN A LA PRINCESSE  
DE LA CHINE.

« Adorable princesse, l'amoureux prince Camaralzaman ne vous parle pas des maux inex-  
« primables qu'il souffre depuis la nuit fatale que  
« vos charmes lui firent perdre une liberté qu'il  
« avoit résolu de conserver toute sa vie. Il vous  
« marque seulement qu'alors il vous donna son  
« cœur dans votre charmant sommeil : sommeil  
« importun qui le priva du vif éclat de vos beaux  
« yeux, malgré ses efforts pour vous obliger de  
« les ouvrir. Il osa même vous donner sa bague  
« pour marque de son amour, et prendre la vôtre  
« en échange, qu'il vous envoie dans ce billet. Si

« vous daignez la lui renvoyer pour gage récipro-  
« que du vôtre, il s'estimera le plus heureux de  
« tous les amans ; sinon , votre refus ne l'empê-  
« chera pas de recevoir le coup de la mort avec  
« une résignation d'autant plus grande, qu'il le  
« recevra pour l'amour de vous. Il attend votre  
« réponse dans votre antichambre. »

Lorsque le prince Camaralzaman eut achevé ce billet, il en fit un paquet avec la bague de la princesse, qu'il enveloppa dedans, sans faire voir à l'eunuque ce que c'étoit; et en le lui donnant : « Ami, dit-il, prends et porte ce paquet à ta maîtresse. Si elle ne guérit du moment qu'elle aura lu le billet, et vu ce qui l'accompagne, je te permets de publier que je suis le plus indigne et le plus impudent de tous les astrologues qui ont été, qui sont, et qui seront à jamais.....

Le jour, que la sultane Scheherazade vit paroître en achevant ces paroles, l'obligea d'en demeurer là. Elle poursuivit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :



CCXXII<sup>e</sup> NUIT.

**SIRE**, l'eunuque entra dans la chambre de la princesse de la Chine, et en lui présentant le paquet que le prince Camaralzaman lui envoyoit : « Princesse, dit-il, un astrologue plus téméraire que les autres, si je ne me trompe, vient d'arriver, et prétend que vous serez guérie dès que vous aurez lu ce billet et vu ce qui est dedans. Je souhaiterois qu'il ne fût ni menteur ni imposteur. »

La princesse Badoure prit le billet et l'ouvrit avec assez d'indifférence ; mais dès qu'elle eut vu sa bague, elle ne se donna presque pas le loisir d'achever de lire. Elle se leva avec précipitation, rompit la chaîne qui la tenoit attachée, de l'effort qu'elle fit, courut à la portière, et l'ouvrit. La princesse reconnut le prince, le prince la reconnut. Aussitôt ils coururent l'un à l'autre, s'embrassèrent tendrement ; et sans pouvoir parler, dans l'excès de leur joie, ils se regardèrent long-temps, en admirant comment ils se revoyoient après leur première entrevue, à laquelle ils ne pouvoient rien comprendre. La nourrice qui étoit accourue avec la princesse, les fit entrer dans la chambre, où la princesse

rendit sa bague au prince. « Reprenez-la, lui dit-elle, je ne pourrois pas la retenir sans vous rendre la vôtre, que je veux garder toute ma vie; elles ne peuvent être l'une et l'autre en de meilleures mains. »

L'eunuque cependant étoit allé en diligence avertir le roi de la Chine de ce qui venoit de se passer. « Sire, lui dit-il, tous les astrologues, médecins et autres qui ont osé entreprendre de guérir la princesse jusqu'à présent, n'étoient que des ignorans. Ce dernier venu ne s'est servi ni de grimoire, ni de conjurations d'esprits malins, ni de parfums, ni d'autres choses; il l'a guérie sans la voir. » Il lui en raconta la manière, et le roi agréablement surpris, vint aussitôt à l'appartement de la princesse qu'il embrassa; il embrassa le prince de même, prit sa main, et en la mettant dans celle de la princesse : « Heureux étranger, lui dit-il, qui que vous soyez, je tiens ma promesse, et je vous donne ma fille pour épouse. A vous voir, néanmoins, il n'est pas possible que je me persuade que vous soyez ce que vous paraissez, et ce que vous avez voulu me faire accroire. »

Le prince Camaralzaman remercia le roi dans les termes les plus soumis pour lui témoigner mieux sa reconnaissance. « Pour ce qui est de ma personne, sire, poursuivit-il, il est vrai que

je ne suis pas astrologue, comme votre majesté l'a bien jugé; je n'en ai pris que l'habillement pour mieux réussir à mériter la haute alliance du monarque le plus puissant de l'univers. Je suis né prince, fils de roi et de reine : mon nom est Camaralzaman, et mon père s'appelle Schahzaman : il règne dans les isles assez connues des Enfans de Khaledan. » Ensuite il lui raconta son histoire, et lui fit connoître combien l'origine de son amour étoit merveilleuse; que celle de l'amour de la princesse étoit la même, et que cela se justifioit par l'échange des deux bagues.

Quand le prince Camaralzaman eut achevé : « Une histoire si extraordinaire, s'écria le roi, mérite de n'être pas inconnue à la postérité. Je la ferai faire; et après que j'en aurai fait mettre l'original en dépôt dans les archives de mon royaume, je la rendrai publique, afin que de mes états elle passe encore dans les autres. »

La cérémonie du mariage se fit le même jour, et l'on en fit des réjouissances solennelles dans toute l'étendue de la Chine. Marzavan ne fut pas oublié : le roi de la Chine lui donna entrée dans sa cour en l'honorant d'une charge, avec promesse de l'élever dans la suite à d'autres plus considérables.

Le prince Camaralzaman et la princesse Badoûre, l'un et l'autre au comble de leurs sou-

haits, jouirent des douceurs de l'hymen; et, pendant plusieurs mois, le roi de la Chine ne cessa de témoigner sa joie par des fêtes continuelles.

Au milieu de ces plaisirs, le prince Camaralzaman eut un songe une nuit, dans lequel il lui sembla voir le roi Schahzaman son père, au lit, prêt à rendre l'âme, qui disoit : « Ce fils que j'ai mis au monde, que j'ai chéri si tendrement, ce fils m'a abandonné, et lui-même est cause de ma mort. » Il s'éveilla en poussant un grand soupir, qui éveilla aussi la princesse, et la princesse Badoure lui demanda de quoi il soupiroit.

« Hélas ! s'écria le prince, peut-être qu'à l'heure où je parle le roi mon père n'est plus de ce monde ! » Et il lui raconta le sujet qu'il avoit d'être troublé d'une si triste pensée. Sans lui parler du dessein qu'elle conçut sur ce récit, la princesse qui ne cherchoit qu'à lui complaire, et qui connut que le désir de revoir le roi son père pourroit diminuer le plaisir qu'il avoit à demeurer avec elle dans un pays si éloigné, profita le même jour de l'occasion qu'elle eut de parler au roi de la Chine en particulier. « Sire, lui dit-elle, en lui baisant la main, j'ai une grâce à demander à votre majesté, et je la supplie de ne me la pas refuser. Mais afin qu'elle ne croie pas que je la demande à la sollicitation du prince

mon mari , je l'assure auparavant qu'il n'y a aucune part. C'est de vouloir bien agréer que j'aïlle voir avec lui le roi Schahzaman , mon beau-père. »

« Ma fille , reprit le roi, quelque déplaisir que votre éloignement doive me coûter, je ne puis désapprouver cette résolution : elle est digne de vous , nonobstant la fatigue d'un si long voyage. Allez, je le veux bien ; mais à condition que vous ne demeurerez pas plus d'un an à la cour du roi Schahzaman. Le roi Schahzaman voudra bien , comme je l'espère, que nous en usions ainsi, et que nous revoyions tour à tour, lui, son fils et sa belle-fille , et moi, ma fille et mon gendre. »

La princesse annonça ce consentement du roi de la Chine au prince Camaralzaman , qui en eut bien de la joie , et il la remercia de cette nouvelle marque d'amour qu'elle venoit de lui donner.

Le roi de la Chine donna ordre aux préparatifs du voyage, et lorsque tout fut en état, il partit avec eux, et les accompagna quelques journées. La séparation se fit enfin avec beaucoup de larmes de part et d'autre. Le roi les embrassa tendrement ; et après avoir prié le prince d'aimer toujours la princesse sa fille, comme il l'aimoit, il les laissa continuer leur voyage, et retourna à sa capitale en chassant.

Le prince Camaralzaman et la princesse Badoure n'eurent pas plus tôt essuyé leurs larmes, qu'ils ne songèrent plus qu'à la joie que le roi Schahzaman auroit de les voir et de les embrasser, et qu'à celle qu'ils auroient eux-mêmes.

Environ au bout d'un mois qu'ils étoient en marche, ils arrivèrent à une prairie d'une vaste étendue, et plantée, d'espace en espace, de grands arbres qui faisoient un ombrage très agréable. Comme la chaleur étoit excessive ce jour-là, le prince Camaralzaman jugea à propos d'y camper, et il en parla à la princesse Badoure, qui y consentit d'autant plus facilement, qu'elle vouloit lui en parler elle-même. On mit pied à terre dans un bel endroit, et dès que la tente fut dressée, la princesse Badoure qui étoit assise à l'ombre, y entra pendant que le prince Camaralzaman donnoit ses ordres pour le reste du campement. Pour être plus à son aise, elle se fit ôter sa ceinture, que ses femmes posèrent près d'elle; après quoi, comme elle étoit fatiguée, elle s'endormit, et ses femmes la laissèrent seule.

Quand tout fut réglé dans le camp, le prince Camaralzaman vint à la tente; et comme il vit que la princesse dormoit, il entra et s'assit sans faire de bruit. En attendant qu'il s'endormît peut-être aussi, il prit la ceinture de la princesse; il regarda l'un après l'autre les diamans et les

rubis dont elle étoit enrichie, et il aperçut une petite bourse cousue sur l'étoffe fort proprement, et fermée avec un cordon. Il la toucha, et sentit qu'il y avoit quelque chose dedans qui résistoit. Curieux de savoir ce que c'étoit, il ouvrit la bourse, et il en tira une cornaline gravée de figures et de caractères qui lui étoient inconnus. « Il faut, dit-il en lui-même, que cette cornaline soit quelque chose de bien précieux : ma princesse ne la porteroit pas sur elle avec tant de soin, de crainte de la perdre, si cela n'étoit. »

En effet, c'étoit un talisman dont la reine de la Chine avoit fait présent à la princesse sa fille pour la rendre heureuse, à ce qu'elle disoit, tant qu'elle le porteroit sur elle.

Pour mieux voir le talisman, le prince Camarazaman sortit hors de la tente qui étoit obscure, et voulut le considérer au grand jour. Comme il le tenoit au milieu de la main, un oiseau fondit de l'air tout à coup et le lui enleva.....

Le jour se faisoit déjà voir, dans le temps que la sultane Scheherazade en étoit à ces dernières paroles. Elle s'en aperçut et cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan Schahriar :

CCXXIII<sup>e</sup> NUIT.

**SIRE**, votre majesté peut mieux juger de l'étonnement et de la douleur de Camaralzaman, quand l'oiseau lui eut enlevé le talisman de la main, que je ne pourrois l'exprimer. A cet accident le plus affligeant qu'on puisse imaginer, arrivé par une curiosité hors de saison, et qui privoit la princesse d'une chose précieuse, il demeura immobile quelques momens.

L'oiseau, après avoir fait son coup, s'étoit posé à terre à peu de distance, avec le talisman au bec. Le prince Camaralzaman s'avança dans l'espérance qu'il le lâcheroit; mais dès qu'il approcha, l'oiseau fit un petit vol et se posa à terre une autre fois. Il continua de le poursuivre; l'oiseau, après avoir avalé le talisman, fit un vol plus loin. Le prince, qui étoit fort adroit, espéra de le tuer d'un coup de pierre, et le poursuivit encore. Plus il s'éloigna de lui, plus il s'opiniâtra à le suivre et à ne le pas perdre de vue.

De vallon en colline, et de colline en vallon, l'oiseau attira toute la journée le prince Camaralzaman, en s'écartant toujours de la prairie et

de la princesse Badoure; et le soir, au lieu de se jeter dans un buisson où Camaralzaman auroit pu le surprendre dans l'obscurité, il se percha au haut d'un grand arbre où il étoit en sûreté.

Le prince, au désespoir de s'être donné tant de peine inutilement, délibéra s'il retourneroit à son camp. « Mais, dit-il en lui-même, par où retournerai-je? Remonterai-je, redescendrai-je par les collines et par les vallons par où je suis venu? Ne m'égarerai-je pas dans les ténèbres? Et mes forces me le permettent-elles? Et quand je le pourrois, oserois-je me présenter devant la princesse, et ne pas lui reporter son talisman? Abîmé dans ces pensées désolantes et accablé de fatigue, de faim, de soif, de sommeil, il se coucha et passa la nuit au pied de l'arbre.

Le lendemain, Camaralzaman fut éveillé avant que l'oiseau eût quitté l'arbre; et il ne l'eut pas plus tôt vu reprendre son vol, qu'il l'observa et le suivit encore toute la journée, avec aussi peu de succès que la précédente, en se nourrissant d'herbes ou de fruits qu'il trouvoit en son chemin. Il fit la même chose jusqu'au dixième jour, en suivant l'oiseau à l'œil, depuis le matin jusqu'au soir, et en passant la nuit au pied de l'arbre, où il la passoit toujours au plus haut.

Le onzième jour, l'oiseau toujours en volant

et Camaralzaman ne cessant de l'observer, arrivèrent à une grande ville. Quand l'oiseau fut près des murs, il s'éleva au-dessus, et prenant son vol au-delà, il se déroba entièrement à la vue de Camaralzaman, qui perdit l'espérance de le revoir et de recouvrer jamais le talisman de la princesse Badoure.

Camaralzaman, affligé en tant de manières et au-delà de toute expression, entra dans la ville qui étoit bâtie sur le bord de la mer, avec un très beau port. Il marcha long-temps par les rues, sans savoir où il alloit, ni où s'arrêter, et arriva au port. Encore plus incertain de ce qu'il devoit faire, il marcha le long du rivage jusqu'à la porte d'un jardin qui étoit ouverte, où il se présenta. Le jardinier, qui étoit un bon vieillard occupé à travailler, leva la tête en ce moment; et il ne l'eut pas plus tôt aperçu et connu qu'il étoit étranger et musulman, qu'il l'invita à entrer promptement et à fermer la porte.

Camaralzaman entra, ferma la porte; et en abordant le jardinier, il lui demanda pourquoi il lui avoit fait prendre cette précaution. « C'est, répondit le jardinier, que je vois bien que vous êtes un étranger nouvellement arrivé, et musulman, et que cette ville est habitée, pour la plus grande partie, par des idolâtres qui ont une aversion mortelle contre les musulmans, et

qui traitent même fort mal le peu que nous sommes ici de la religion de notre prophète. Il faut que vous l'ignoriez, et je regarde comme un miracle que vous soyez venu jusqu'ici sans avoir fait quelque mauvaise rencontre. En effet, ces idolâtres sont attentifs, sur toute chose, à observer les musulmans étrangers à leur arrivée, et à les faire tomber dans quelque piège, s'ils ne sont bien instruits de leur méchanceté. Je loue Dieu de ce qu'il vous a amené dans un lieu de sûreté.

Camaralzaman remercia ce bon homme avec beaucoup de reconnaissance de la retraite qu'il lui donnoit si généreusement, pour le mettre à l'abri de toute insulte. Il vouloit en dire davantage, mais le jardinier l'interrompit : « Laissons là les complimens, dit-il; vous êtes fatigué, et vous devez avoir besoin de manger : venez vous reposer. » Il le mena dans sa petite maison; et après que le prince eut mangé suffisamment de ce qu'il lui présenta avec une cordialité dont il le charma, il le pria de vouloir bien lui faire part du sujet de son arrivée.

Camaralzaman satisfit le jardinier; et quand il eut fini son histoire, sans lui rien déguiser, il lui demanda à son tour par quelle route il pourroit retourner aux états de son père. « Car, ajouta-t-il, de m'engager à aller rejoindre la

princesse, où la trouverois-je après onze jours que je me suis séparé d'avec elle par une aventure si extraordinaire? Que sais-je même si elle est encore au monde?» A ce triste souvenir, il ne put achever sans verser des larmes.

Pour réponse à ce que Camaralzaman venoit de demander, le jardinier lui dit que de la ville où il se trouvoit, il y avoit une année entière de chemin jusqu'aux pays où il n'y avoit que des musulmans, commandés par des princes de leur religion; mais que par mer, on arriveroit à l'isle d'Ébène en beaucoup moins de temps, et que de là il étoit plus aisé de passer aux isles des Enfans de Khaledan; que chaque année, un navire marchand alloit à l'isle d'Ébène, et qu'il pourroit prendre cette commodité pour retourner de là aux isles des Enfans de Khaledan. « Si vous fussiez arrivé quelques jours plus tôt, ajouta-t-il, vous vous fussiez embarqué sur celui qui a fait voile cette année. En attendant que celui de l'année prochaine parte, si vous agréez de demeurer avec moi, je vous fais offre de ma maison, telle qu'elle est, de très bon cœur. »

Le prince Camaralzaman s'estima heureux de trouver cet asile dans un lieu où il n'avoit aucune connoissance, non plus qu'aucun intérêt d'en faire. Il accepta l'offre, et il demeura avec le jardinier. En attendant le départ du vaisseau mar-

chand pour l'isle d'Ébène, il s'occupoit à travailler au jardin pendant le jour; et la nuit, que rien ne le détournoit de penser à sa chère princesse Badoure, il la passoit dans les soupirs, dans les regrets et dans les pleurs. Nous le laisserons en ce lieu pour revenir à la princesse Badoure, que nous avons laissée endormie sous sa tente.

La princesse dormit assez long-temps, et en s'éveillant, elle s'étonna que le prince Camaralzaman ne fût pas avec elle. Elle appela ses femmes, et elle leur demanda si elles ne savoient pas où il étoit. Dans le temps où elles lui assuroient qu'elles l'avoient vu entrer, mais qu'elles ne l'avoient pas vu sortir, elle s'aperçut, en reprenant sa ceinture, que la petite bourse étoit ouverte, et que son talisman n'y étoit plus. Elle ne douta pas que Camaralzaman ne l'eût pris pour voir ce que c'étoit, et qu'il ne le lui rapportât. Elle l'attendit jusqu'au soir avec de grandes impatiences, et elle ne pouvoit comprendre ce qui pouvoit l'obliger d'être éloigné d'elle si long-temps. Comme elle vit qu'il étoit déjà nuit obscure, et qu'il ne revenoit pas, elle en fut dans une affliction qui n'est pas concevable. Elle maudit mille fois le talisman et celui qui l'avoit fait; et, si le respect ne l'eût retenue, elle eût fait des imprécations contre la reine sa

mère qui lui avoit fait un présent si funeste. Désolée au dernier point de cette conjoncture, d'autant plus fâcheuse qu'elle ne savoit par quel endroit le talisman pouvoit être la cause de la séparation du prince d'avec elle, elle ne perdit pas le jugement; elle prit au contraire une résolution courageuse, peu commune aux personnes de son sexe.

Il n'y avoit que la princesse et ses femmes dans le camp qui sussent que Camaralzaman avoit disparu; car alors ses gens se reposoient ou dormoient déjà sous leurs tentes. Comme elle craignit qu'ils ne la trahissent, s'ils venoient à en avoir connoissance, elle modéra premièrement sa douleur, et défendit à ses femmes de rien dire ou de rien faire paroître qui pût en donner le moindre soupçon. Ensuite elle quitta son habit, et en prit un de Camaralzaman, à qui elle ressembloit si fort, que ses gens la prirent pour lui le lendemain matin quand ils la virent paroître, et qu'elle leur commanda de plier bagage et de se mettre en marche. Quand tout fut prêt, elle fit entrer une de ses femmes dans la litière; pour elle, elle monta à cheval, et l'on marcha.

Après un voyage de plusieurs mois par terre et par mer, la princesse, qui avoit fait continuer la route sous le nom du prince Camaralzaman pour se rendre à l'isle des Enfans de Khaledau,

aborda à la capitale du royaume de l'isle d'E-bène, dont le roi qui régnoit alors s'appeloit Armanos. Comme les premiers de ses gens qui débarquèrent pour lui chercher un logement, eurent publié que le vaisseau qui venoit d'arriver portoit le prince Camaralzaman, qui revenoit d'un long voyage, et que le mauvais temps l'avoit obligé de relâcher, le bruit en fut bientôt porté jusqu'au palais du roi.

Le roi Armanos, accompagné d'une grande partie de sa cour, vint au-devant de la princesse, et il la rencontra lorsqu'elle venoit de débarquer, et qu'elle prenoit le chemin du logement qu'on avoit retenu. Il la reçut comme le fils d'un roi son ami, avec qui il avoit toujours vécu de bonne intelligence, et la mena à son palais, où il la logea, elle et tous ses gens, sans avoir égard aux instances qu'elle lui fit de la laisser loger en son particulier. Il lui fit d'ailleurs tous les honneurs imaginables, et il la régala pendant trois jours avec une magnificence extraordinaire.

Quand les trois jours furent passés, comme le roi Armanos vit que la princesse, qu'il prenoit toujours pour le prince Camaralzaman, parloit de se rembarquer et de continuer son voyage, et qu'il étoit charmé de voir un prince si bien fait, de si bon air, et qui avoit infiniment d'esprit, il la prit en particulier. « Prince,

lui dit-il, dans le grand âge où vous voyez que je suis, avec très peu d'espérance de vivre encore long-temps, j'ai le chagrin de n'avoir pas un fils à qui je puisse laisser mon royaume. Le ciel m'a donné seulement une fille unique, d'une beauté qui ne peut pas être mieux assortie qu'avec un prince aussi bien fait, d'une aussi grande naissance, et aussi accompli que vous. Au lieu de songer à retourner chez vous, acceptez-la de ma main avec ma couronne, dont je me démetts dès à présent en votre faveur, et demeurez avec nous. Il est temps désormais que je me repose après en avoir soutenu le poids pendant de si longues années, et je ne puis le faire avec plus de consolation que pour voir mes états gouvernés par un si digne successeur.....

La sultane Scheherazade vouloit poursuivre; mais le jour qui paroissoit déjà l'en empêcha. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

---

**CCXXIV<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, l'offre généreuse du roi de l'isle d'Ébène de donner sa fille unique en mariage à la princesse Badoure, qui ne pouvoit l'accepter parce qu'elle étoit femme, et de lui abandonner ses états, la mirent dans un embarras auquel elle ne s'attendoit pas. De lui déclarer qu'elle n'étoit pas le prince Camaralzaman, mais sa femme, il étoit indigne d'une princesse comme elle de dé tromper le roi après lui avoir assuré qu'elle étoit ce prince, et qu'elle en avoit si bien soutenu le personnage jusqu'alors. De le refuser aussi, elle avoit une juste crainte, dans la grande passion qu'il témoignoit pour la conclusion de ce mariage, qu'il ne changeât sa bienveillance en aversion et en haine, et n'attentât même à sa vie. De plus, elle ne savoit pas si elle trouveroit le prince Camaralzaman auprès du roi Schahzaman son père.

Ces considérations et celle d'acquérir un royaume au prince son mari, au cas qu'elle le retrouvât, déterminèrent cette princesse à accepter le parti que le roi Armanos venoit de lui

proposer. Ainsi, après avoir demeuré quelques momens sans parler, avec une rougeur qui lui monta au visage, et que le roi attribua à sa modestie, elle répondit : « Sire, j'ai une obligation infinie à votre majesté de la bonne opinion qu'elle a de ma personne, de l'honneur qu'elle me fait, et d'une si grande faveur que je ne mérite pas, et que je n'ose refuser. Mais, sire, ajouta-t-elle, je n'accepte une si grande alliance qu'à condition que votre majesté m'assistera de ses conseils, et que je ne ferai rien qu'elle n'ait approuvé auparavant. »

Le mariage conclu et arrêté de cette manière, la cérémonie en fut remise au lendemain, et la princesse Badoure prit ce temps-là pour avertir ses officiers, qui la prenoient aussi pour le prince Camaralzaman, de ce qui devoit se passer, afin qu'ils ne s'en étonnassent pas, et elle les assura que la princesse y avoit donné son consentement. Elle en parla aussi à ses femmes, et les chargea de continuer de bien garder le secret.

Le roi de l'isle d'Ébène, joyeux d'avoir acquis un gendre dont il étoit si content, assembla son conseil le lendemain, et déclara qu'il donnoit la princesse sa fille en mariage au prince Camaralzaman qu'il avoit amené et fait asseoir près de lui, qu'il lui remettoit sa couronne, et leur enjoignoit de le reconnoître pour leur roi, et

de lui rendre leurs hommages. En achevant, il descendit du trône, et après qu'il y eut fait monter la princesse Badoure, et qu'elle se fut assise à sa place, la princesse y reçut le serment de fidélité et les hommages des seigneurs les plus puissans de l'isle d'Ébène qui étoient présens.

Au sortir du conseil, la proclamation du nouveau roi fut faite solennellement dans toute la ville; des réjouissances de plusieurs jours furent indiquées, et des courriers dépêchés par tout le royaume pour y faire observer les mêmes cérémonies et les mêmes démonstrations de joie.

Le soir, tout le palais fut en fête, et la princesse Haïatalnefous <sup>1</sup> (c'est ainsi que se nommoit la princesse de l'isle d'Ébène) fut amenée à la princesse Badoure, que tout le monde prit pour un homme, avec un appareil véritablement royal. Les cérémonies achevées, on les laissa seules, et elles se couchèrent.

Le lendemain matin, pendant que la princesse Badoure recevoit dans une assemblée générale les complimens de toute la cour au sujet de son mariage et comme nouveau roi, le roi Armanos et la reine se rendirent à l'appartement de la nouvelle reine leur fille, et s'informèrent d'elle comment elle avoit passé la nuit. Au lieu

<sup>1</sup> Ce mot est arabe, et signifie la vie des âmes.

de répondre, elle baissa les yeux, et la tristesse qui parut sur son visage, fit assez connoître qu'elle n'étoit pas contente.

Pour consoler la princesse Haiatalnefous : « Ma fille, lui dit le roi Armanos, cela ne doit pas vous faire de la peine; le prince Camaralzaman en abordant ici ne songeoit qu'à se rendre au plus tôt auprès du roi Schahzaman son père. Quoique nous l'ayons arrêté par un moyen dont il a lieu d'être bien satisfait, nous devons croire néanmoins qu'il a un grand regret d'être privé tout à coup de l'espérance même de le revoir jamais, ni lui, ni personne de sa famille. Vous devez donc attendre que quand ces mouvemens de tendresse filiale se seront un peu ralentis, il en usera avec vous comme un bon mari. »

La princesse Badoure, sous le nom de Camaralzaman, roi de l'isle d'Ébène, passa toute la journée non seulement à recevoir les complimens de sa cour, mais même à faire la revue des troupes réglées de sa maison, et à plusieurs autres fonctions royales, avec une dignité et une capacité qui lui attirèrent l'approbation de tous ceux qui en furent témoins.

Il étoit nuit quand elle rentra dans l'appartement de la reine Haiatalnefous, et elle connut fort bien, à la contrainte avec laquelle cette princesse la reçut, qu'elle se souvenoit de la

nuit précédente. Elle tâcha de dissiper ce chagrin par un long entretien qu'elle eut avec elle, dans lequel elle employa tout son esprit (et elle en avoit infiniment) pour lui persuader qu'elle l'aimoit parfaitement. Elle lui donna enfin le temps de se coucher, et dans cet intervalle, elle se mit à faire sa prière; mais elle la fit si longue, que la reine Haiatalnefous s'endormit. Alors elle cessa de prier et se coucha près d'elle sans l'éveiller, autant affligée de jouer un personnage qui ne lui convenoit pas, que de la perte de son cher Camaralzaman, après lequel elle ne cessoit de soupirer. Elle se leva le jour suivant à la pointe du jour, avant qu'Haiatalnefous fût éveillée, et alla au conseil avec l'habit royal.

Le roi Armanos ne manqua pas de voir encore la reine sa fille ce jour-là, et il la trouva dans les pleurs et dans les larmes. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire connoître le sujet de son affliction. Indigné de ce mépris, à ce qu'il s'imaginoit, dont il ne pouvoit comprendre la cause : « Ma fille, lui dit-il, ayez encore patience jusqu'à la nuit prochaine; j'ai élevé votre mari sur mon trône; je saurai bien l'en faire descendre et le chasser avec honte, s'il ne vous donne la satisfaction qu'il doit. Dans la colère où je suis de vous voir traitée si indignement, je ne sais même si je me contenterai d'un châ-

timent si doux. Ce n'est pas à vous, c'est à ma personne qu'il fait un affront si sanglant. »

Le même jour, la princesse Badoure rentra fort tard chez Haïatalnefous. Comme la nuit précédente, elle s'entretint de même avec elle, et voulut encore faire sa prière pendant qu'elle se coucheroit; mais Haïatalnefous la retint, et l'obligea de se rasseoir. « Quoi! dit-elle, vous prétendez donc, à ce que je vois, me traiter encore cette nuit comme vous m'avez traitée les deux dernières? Dites-moi, je vous supplie, en quoi peut vous déplaire une princesse comme moi, qui ne vous aime pas seulement, mais qui vous adore et qui s'estime la princesse la plus heureuse de toutes les princesses de son rang, d'avoir un prince si aimable pour mari? Une autre que moi, je ne dis pas offensée, mais outragée par un endroit si sensible, auroit une belle occasion de se venger en vous abandonnant seulement à votre mauvaise destinée; mais quand je ne vous aimerois pas autant que je vous aime, bonne et touchée du malheur des personnes qui me sont les plus indifférentes, comme je le suis, je ne laisserois pas de vous avertir que le roi mon père est fort irrité de votre procédé, qu'il n'attend que demain pour vous faire sentir les marques de sa juste colère, si vous continuez. Faites-moi la grâce de ne pas mettre

au désespoir une princesse qui ne peut s'empêcher de vous aimer. »

Ce discours mit la princesse Badoure dans un embarras inexprimable. Elle ne douta pas de la sincérité d'Haïatalnefous : la froideur que le roi Armanos lui avoit témoignée ce jour-là ne lui avoit que trop fait connoître l'excès de son mécontentement. L'unique moyen de justifier sa conduite étoit de faire confiance de son sexe à Haïatalnefous. Mais quoiqu'elle eût prévu qu'elle seroit obligée d'en venir à cette déclaration, l'incertitude néanmoins où elle étoit si la princesse le prendroit en mal ou en bien, la faisoit trembler. Quand elle eut bien considéré enfin que si le prince Camaralzaman étoit encore au monde, il falloit de nécessité qu'il vînt à l'isle d'Ébène pour se rendre au royaume du roi Schahzaman, qu'elle devoit se conserver pour lui, et qu'elle ne pouvoit le faire si elle ne se découvroit à la princesse Haïatalnefous, elle hasarda cette voie.

Comme la princesse Badoure étoit demeurée interdite, Haïatalnefous, impatiente, alloit reprendre la parole, lorsqu'elle l'arrêta par celles-ci : « Aimable et trop charmante princesse, lui dit-elle, j'ai tort, je l'avoue, et je me condamne moi-même ; mais j'espère que vous me pardonnerez, et que vous me garderez le secret que j'ai à vous découvrir pour ma justification. »

En même temps la princesse Badoure ouvrit son sein : « Voyez, princesse, continua-t-elle, si une princesse, femme comme vous, ne mérite pas que vous lui pardonniez ; je suis persuadée que vous le ferez de bon cœur quand je vous aurai fait le récit de mon histoire, et surtout de la disgrâce affligeante qui m'a contrainte de jouer le personnage que vous voyez. »

Quand la princesse Badoure eut achevé de se faire connoître entièrement à la princesse de l'isle d'Ébène pour ce qu'elle étoit, elle la supplia une seconde fois de lui garder le secret, et de vouloir bien faire semblant qu'elle fût véritablement son mari jusqu'à l'arrivée du prince Camaralzaman qu'elle espéroit de revoir bientôt.

« Princesse, reprit la princesse de l'isle d'Ébène, ce seroit une destinée étrange, qu'un mariage heureux comme le vôtre dût être de si peu de durée après un amour réciproque plein de merveilles. Je souhaite avec vous que le ciel vous réunisse bientôt. Assurez-vous cependant que je garderai religieusement le secret que vous venez de me confier. J'aurai le plus grand plaisir du monde d'être la seule qui vous connoisse pour ce que vous êtes dans le grand royaume de l'isle d'Ébène, pendant que vous le gouvernerez aussi dignement que vous avez déjà commencé. Je vous demandois de l'amour, et pré-

sentement je vous déclare que je serai la plus contente du monde si vous ne dédaignez pas de m'accorder votre amitié.» Après ces paroles, les deux princesses s'embrassèrent tendrement, et après mille témoignages d'amitié réciproque, elles se couchèrent.

Selon la coutume du pays, il falloit faire voir publiquement la marque de la consommation du mariage. Les deux princesses trouvèrent le moyen de remédier à cette difficulté. Ainsi, les femmes de la princesse Haiatalnefous furent trompées le lendemain matin, et trompèrent le roi Armanos, la reine sa femme, et toute la cour. De la sorte, la princesse Badoure continua de gouverner tranquillement, à la satisfaction du roi et de tout le royaume.....

La sultane Scheherazade n'en dit pas davantage pour cette nuit, à cause de la clarté du jour qui se faisoit apercevoir. Elle poursuivit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

---

**CCXXV<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, pendant qu'en l'isle d'Ébène les choses étoient, entre la princesse Badoure, la princesse Haïatalnefous et le roi Armanos avec la reine, la cour et les peuples du royaume, dans l'état que votre majesté a pu le comprendre à la fin de mon dernier discours, le prince Camaralzaman étoit toujours dans la ville des idolâtres, chez le jardinier qui lui avoit donné retraite.

Un jour, de grand matin, que le prince se préparoit à travailler au jardin, selon sa coutume, le bon homme de jardinier l'en empêcha. « Les idolâtres, lui dit-il, ont aujourd'hui une grande fête; et comme ils s'abstiennent de tout travail pour la passer en des assemblées et en des réjouissances publiques, ils ne veulent pas aussi que les musulmans travaillent; et les musulmans, pour se maintenir dans leur amitié, se font un divertissement d'assister à leurs spectacles qui méritent d'être vus. Ainsi, vous n'avez qu'à vous reposer aujourd'hui. Je vous laisse ici; et comme le temps approche où le vaisseau marchand dont je vous ai parlé doit faire le voyage de l'isle d'Ébène, je vais voir quelques

amis, et m'informer d'eux du jour qu'il mettra à la voile, et en même temps je ménagerai votre embarquement.» Le jardinier mit son plus bel habit, et sortit.

Quand le prince Camaralzaman se vit seul, au lieu de prendre part à la joie publique qui retentissoit dans toute la ville, l'inaction où il étoit lui fit rappeler avec plus de violence que jamais le triste souvenir de sa chère princesse. Recueilli en lui-même, il soupiroit et gémissoit en se promenant dans le jardin, lorsque le bruit que deux oiseaux faisoient sur un arbre, l'obligea de lever la tête et de s'arrêter.

Camaralzaman vit avec surprise que ces oiseaux se battoient cruellement à coups de bec, et qu'en peu de momens l'un des deux tomba mort au pied de l'arbre. L'oiseau qui étoit demeuré vainqueur reprit son vol et disparut.

Dans le moment, deux autres oiseaux plus grands, qui avoient vu le combat de loin, arrivèrent d'un autre côté, se posèrent, l'un à la tête, l'autre aux pieds du mort, le regardèrent quelque temps en remuant la tête d'une manière qui marquoit leur douleur, et lui creusèrent une fosse avec leurs griffes, dans laquelle ils l'enterrèrent.

Dès que les deux oiseaux eurent rempli la fosse de la terre qu'ils avoient ôtée, ils s'envo-

lèrent, et peu de temps après, ils revinrent en tenant au bec, l'un par une aile, et l'autre par un pied, l'oiseau meurtrier qui faisoit des cris effroyables et de grands efforts pour s'échapper. Ils l'apportèrent sur la sépulture de l'oiseau qu'il avoit sacrifié à sa rage; et là, en le sacrifiant à la juste vengeance de l'assassinat qu'il avoit commis, ils lui arrachèrent la vie à coups de bec. Ils lui ouvrirent enfin le ventre, en tirèrent les entrailles, laissèrent le corps sur la place et s'envolèrent.

Camaralzaman demeura dans une grande admiration tout le temps que dura un spectacle si surprenant. Il s'approcha de l'arbre où la scène s'étoit passée, et en jetant les yeux sur les entrailles dispersées, il aperçut quelque chose de rouge qui sortoit de l'estomac que les oiseaux vengeurs avoient déchiré. Il ramassa l'estomac, et en tirant dehors ce qu'il avoit vu de rouge, il trouva que c'étoit le talisman de la princesse Badoure sa bien-aimée, qui lui avoit coûté tant de regrets, d'ennuis, de soupirs, depuis que cet oiseau le lui avoit enlevé. « Cruel ! s'écria-t-il aussitôt en regardant l'oiseau, tu te plaisois à faire du mal, et j'en dois moins me plaindre de celui que tu m'as fait. Mais autant que tu m'en as fait, autant je souhaite du bien à ceux qui m'ont vengé de toi en vengeant la mort de leur semblable. »

Il n'est pas possible d'exprimer l'excès de la joie du prince Camaralzaman. « Chère princesse, s'écria-t-il encore, ce moment fortuné qui me rend ce qui vous étoit si précieux, est sans doute un présage qui m'annonce que je vous retrouverai de même, et peut-être plus tôt que je ne pense ! Béni soit le ciel qui m'envoie ce bonheur, et qui me donne en même temps l'espérance du plus grand que je puisse souhaiter ! »

En achevant ces mots, Camaralzaman baisa le talisman, l'enveloppa et le lia soigneusement autour de son bras. Dans son affliction extrême, il avoit passé presque toutes les nuits à se tourmenter et sans fermer l'œil. Il dormit tranquillement celle qui suivit une si heureuse aventure ; et le lendemain, quand il eut pris son habit de travail dès qu'il fut jour, il alla prendre l'ordre du jardinier, qui le pria de mettre à bas et de déraciner un certain vieil arbre qui ne portoit plus de fruit.

Camaralzaman prit une coignée, et alla mettre la main à l'œuvre. Comme il coupoit une branche de la racine, il donna un coup sur quelque chose qui résista, et qui fit un grand bruit. En écartant la terre, il découvrit une grande plaque de bronze, sous laquelle il trouva un escalier de dix degrés. Il descendit aussitôt ; et quand il fut au bas, il vit un caveau de deux à trois toises en

carré, où il compta cinquante grands vases de bronze, rangés à l'entour, chacun avec un couvercle. Il les découvrit tous l'un après l'autre, et il n'y en eut pas un qui ne fût plein de poudre d'or. Il sortit du caveau, extrêmement joyeux de la découverte d'un trésor si riche, remit la plaque sur l'escalier, et acheva de déraciner l'arbre, en attendant le retour du jardinier.

Le jardinier avoit appris le jour précédent, que le vaisseau qui faisoit le voyage de l'isle d'Ébène chaque année devoit partir dans très peu de jours ; mais on n'avoit pu lui dire le jour précisément, et on l'avoit remis au lendemain. Il y étoit allé, et il revint avec un visage qui marquoit la bonne nouvelle qu'il avoit à annoncer à Camaralzaman. « Mon fils, lui dit-il ( car par le privilège de son grand âge, il avoit coutume de le traiter ainsi ), réjouissez-vous, et tenez-vous prêt à partir dans trois jours : le vaisseau fera voile ce jour-là sans faute, et je suis convenu de votre embarquement et de votre passage avec le capitaine. »

« Dans l'état où je suis, reprit Camaralzaman, vous ne pouviez m'annoncer rien de plus agréable. En revanche, j'ai aussi à vous faire part d'une nouvelle qui doit vous réjouir. Prenez la peine de venir avec moi, et vous verrez la bonne fortune que le ciel vous envoie. »

Camaralzaman mena le jardinier à l'endroit où il avoit déraciné l'arbre, le fit descendre dans le caveau ; et quand il lui eut fait voir la quantité de vases remplis de poudre d'or qu'il y avoit, il lui témoigna sa joie de ce que Dieu récompensoit enfin la vertu et toutes les peines qu'il avoit prises depuis tant d'années.

«Comment l'entendez-vous? reprit le jardinier. Vous imaginez-vous donc que je veuille m'approprier ce trésor? Il est tout à vous, et je n'y ai aucune prétention. Depuis quatre-vingts ans que mon père est mort, je n'ai fait autre chose que de remuer la terre de ce jardin sans l'avoir découvert. C'est une marque qu'il vous étoit destiné, puisque Dieu a permis que vous le trouvassiez; il convient à un prince comme vous plutôt qu'à moi, qui suis sur le bord de ma fosse, et qui n'ai plus besoin de rien. Dieu vous l'envoie à propos dans le temps où vous allez vous rendre dans les états qui doivent vous appartenir, où vous en ferez un bon usage.»

Le prince Camaralzaman ne voulut pas céder au jardinier en générosité, et ils eurent une grande contestation là-dessus. Il lui protesta enfin qu'il n'en prendroit rien absolument s'il n'en retenoit la moitié pour sa part. Le jardinier se rendit, et ils se partagèrent à chacun vingt-cinq vases.

Le partage fait : « Mon fils, dit le jardinier à Camaralzaman, ce n'est pas assez, il s'agit présentement d'embarquer ces richesses sur le vaisseau, et de les emporter avec vous si secrètement que personne n'en ait connoissance, autrement vous courriez risque de les perdre. Il n'y a pas d'olives dans l'isle d'Ébène, et celles qu'on y porte d'ici sont d'un grand débit. Comme vous le savez, j'en ai une bonne provision de celles que je recueille dans mon jardin ; il faut que vous preniez cinquante pots, que vous les remplissiez de poudre d'or à moitié, et le reste d'olives par-dessus, et nous les ferons porter au vaisseau lorsque vous vous embarquerez. »

Camaralzaman suivit ce bon conseil, et employa le reste de la journée à accommoder les cinquante pots ; et comme il craignoit que le talisman de la princesse Badoure, qu'il portoit au bras, ne lui échappât, il eut la précaution de le mettre dans un de ces pots, et d'y faire une marque pour le reconnoître. Quand il eut achevé de mettre les pots en état d'être transportés, comme la nuit approchoit, il se retira avec le jardinier, et en s'entretenant il lui raconta le combat des deux oiseaux et les circonstances de cette aventure qui lui avoit fait retrouver le talisman de la princesse Badoure, dont il ne fut pas moins surpris que joyeux pour l'amour de lui.

Soit à cause de son grand âge , ou qu'il se fût donné trop de mouvement ce jour-là, le jardinier passa une mauvaise nuit ; son mal augmenta le jour suivant, et il se trouva encore plus mal le troisième au matin. Dès qu'il fut jour, le capitaine du vaisseau en personne et plusieurs matelots vinrent frapper à la porte du jardin. Ils demandèrent à Camaralzaman, qui leur ouvrit, où étoit le passager qui devoit s'embarquer sur le vaisseau. « C'est moi-même, répondit-il. Le jardinier qui a demandé passage pour moi est malade et ne peut vous parler ; ne laissez pas d'entrer, et emportez, je vous prie, les pots d'olives que voilà avec mes hardes, et je vous suivrai dès que j'aurai pris congé de lui. »

Les matelots se chargèrent des pots et des hardes, et quittant Camaralzaman : « Ne manquez pas de venir incessamment, lui dit le capitaine ; le vent est bon, et je n'attends que vous pour mettre à la voile. »

Dès que le capitaine et les matelots furent partis, Camaralzaman rentra chez le jardinier pour prendre congé de lui, et le remercier de tous les bons offices qu'il lui avoit rendus ; mais il le trouva qui agonisoit, et il eut à peine obtenu de lui qu'il fit sa profession de foi, selon la coutume des bons musulmans, à l'article de la mort, qu'il le vit expirer.

Dans la nécessité où étoit le prince Camaralzaman d'aller s'embarquer, il fit toutes les diligences possibles pour rendre les derniers devoirs au défunt. Il lava son corps, il l'ensevelit, après lui avoir fait une fosse dans le jardin (car, comme les mahométans n'étoient que tolérés dans cette ville d'idolâtres, ils n'avoient pas de cimetièrre public), il l'enterra lui seul, et il n'eut achevé que vers la fin du jour. Il partit sans perdre de temps pour s'aller embarquer ; il emporta même la clef du jardin avec lui, afin de faire plus de diligence, dans le dessein de la porter au propriétaire au cas qu'il pût le faire, ou de la donner à quelque personne de confiance en présence de témoins, pour la lui mettre entre les mains. Mais en arrivant au port, il apprit que le vaisseau avoit levé l'ancre, il y avoit déjà du temps, et même qu'on l'avoit perdu de vue. On ajouta qu'il n'avoit mis à la voile qu'après l'avoir attendu trois grandes heures.....

Scheherazade vouloit poursuivre ; mais la clarté du jour dont elle s'aperçut l'obligea de cesser de parler. Elle reprit la même histoire de Camaralzaman la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXVI<sup>e</sup> NUIT.

**SIRE**, le prince Camaralzaman, comme il est aisé de juger, fut dans une affliction extrême de se voir contraint de rester encore dans un pays où il n'avoit et ne vouloit avoir aucune habitude, et d'attendre une autre année pour réparer l'occasion qu'il venoit de perdre. Ce qui le désoloit davantage, c'est qu'il s'étoit dessaisi du talisman de la princesse Badoure, et qu'il le tint pour perdu. Il n'eut pas d'autre parti à prendre cependant que de retourner au jardin d'où il étoit sorti, de le prendre à louage du propriétaire à qui il appartenoit, et de continuer de le cultiver, en déplorant son malheur et sa mauvaise fortune. Comme il ne pouvoit supporter la fatigue de le cultiver seul, il prit un garçon à gages ; et afin de ne pas perdre l'autre partie du trésor qui lui revenoit par la mort du jardinier, qui étoit mort sans héritier, il mit la poudre d'or dans cinquante autres pots, qu'il acheva de remplir d'olives, pour les embarquer avec lui dans le temps.

Pendant que le prince Camaralzaman recommençoit une nouvelle année de peine, de dou-

leur et d'impatience, le vaisseau continuoit sa navigation avec un vent très favorable; et il arriva heureusement à la capitale de l'isle d'Ébène.

Comme le palais étoit sur le bord de la mer, le nouveau roi, ou plutôt la princesse Badoure, qui aperçut le vaisseau dans le temps qu'il alloit entrer au port avec toutes ses bannières, demanda quel vaisseau c'étoit, et on lui dit qu'il venoit tous les ans de la ville des Idolâtres dans la même saison, et qu'ordinairement il étoit chargé de riches marchandises.

La princesse, toujours occupée du souvenir de Camaralzaman au milieu de l'éclat qui l'environnoit, s'imagina que Camaralzaman pouvoit y être embarqué, et la pensée lui vint de le prévenir et d'aller au-devant de lui, non pas pour se faire connoître (car elle se doutoit bien qu'il ne la reconnoîtroit pas), mais pour le remarquer et prendre les mesures qu'elle jugeroit à propos pour leur reconnoissance mutuelle. Sous prétexte de s'informer elle-même des marchandises, et même de voir la première et de choisir les plus précieuses qui lui conviendroient, elle commanda qu'on lui amenât un cheval. Elle se rendit au port accompagnée de plusieurs officiers qui se trouvèrent près d'elle; et elle y arriva dans le temps où le capitaine venoit de débar-

quer. Elle le fit venir, et voulut savoir de lui d'où il venoit, combien il y avoit de temps qu'il étoit parti, quelles bonnes ou mauvaises rencontres il avoit faites dans sa navigation, s'il n'amenoit pas quelque étranger de distinction, et surtout de quoi son vaisseau étoit chargé.

Le capitaine satisfit à toutes ces demandes ; et quant aux passagers, il assura qu'il n'y avoit que des marchands qui avoient coutume de venir, et qu'ils apportoient des étoffes très riches de différens pays, des toiles des plus fines, peintes et non peintes, des pierreries, du musc, de l'ambre gris, du camphre, de la civette, des épiceries, des drogues pour la médecine, des olives et plusieurs autres choses.

La princesse Badoure aimoit les olives passionnément. Dès qu'elle en eut entendu parler : « Je retiens tout ce que vous en avez, dit-elle au capitaine ; faites-les débarquer incessamment, que j'en fasse le marché. Pour ce qui est des autres marchandises, vous avertirez les marchands de m'apporter ce qu'ils ont de plus beau avant de le faire voir à personne. »

« Sire, reprit le capitaine, qui la prenoit pour le roi de l'isle d'Ébène, comme elle l'étoit en effet sous l'habit qu'elle portoit, il y en a cinquante pots fort grands ; mais ils appartiennent à un marchand qui est demeuré à terre. Je

l'avois averti moi-même, et je l'attendis longtemps. Comme je vis qu'il ne venoit pas, et que son retardement m'empêchoit de profiter du bon vent, je perdis la patience et je mis à la voile. — Ne laissez pas de les faire débarquer, dit la princesse; cela ne nous empêchera pas d'en faire le marché.»

Le capitaine envoya sa chaloupe au vaisseau, et elle revint bientôt chargée des pots d'olives. La princesse demanda combien les cinquante pots pouvoient valoir dans l'isle d'Ébène. « Sire, répondit le capitaine, le marchand est fort pauvre: votre majesté ne lui fera pas une grâce considérable quand elle lui en donnera mille pièces d'argent.»

« Afin qu'il soit content, reprit la princesse, et en considération de ce que vous me dites de sa pauvreté, on vous en comptera mille pièces d'or que vous aurez soin de lui donner.» Elle donna ordre pour le paiement; et après qu'elle eut fait emporter les pots en sa présence, elle retourna au palais.

Comme la nuit approchoit, la princesse Badoure se retira d'abord dans le palais intérieur, alla à l'appartement de la princesse Haïatalnefous, et se fit apporter les cinquante pots d'olives. Elle en ouvrit un pour lui en faire goûter, et pour en goûter elle-même, et le versa dans un

plat. Son étonnement fut des plus grands, quand elle vit les olives mêlées avec de la poudre d'or. « Quelle aventure ! quelle merveille ! » s'écria-t-elle. Elle fit ouvrir et vider les autres pots en sa présence par les femmes d'Haïatalnefous, et son admiration augmenta à mesure qu'elle vit que les olives de chaque pot étoient mêlées avec la poudre d'or. Mais quand on vint à vider celui où Camaralzaman avoit mis son talisman, et qu'elle l'eût aperçu, elle en fut si fort surprise qu'elle s'évanouit.

La princesse Haïatalnefous et ses femmes secoururent la princesse Badoure, et la firent revenir à force de lui jeter de l'eau sur le visage. Lorsqu'elle eut repris tous ses sens, elle prit le talisman et le baisa à plusieurs reprises. Mais comme elle ne vouloit rien dire devant les femmes de la princesse, qui ignoroient son déguisement, et qu'il étoit temps de se coucher, elle les congédia. « Princesse, dit-elle à Haïatalnefous dès qu'elles furent seules, après ce que je vous ai raconté de mon histoire, vous aurez bien connu sans doute que c'est à la vue de ce talisman que je me suis évanouie. C'est le mien, et celui qui nous a arrachés l'un de l'autre, le prince Camaralzaman mon cher mari et moi. Il a été la cause d'une séparation si douloureuse pour l'un et pour l'autre ; il va être, comme j'en

suis persuadée, celle de notre réunion prochaine. »

Le lendemain, dès qu'il fut jour, la princesse Badoure envoya appeler le capitaine du vaisseau. Quand il fut venu : « Éclaircissez-moi davantage, lui dit-elle, touchant le marchand à qui appartenoient les olives que j'achetai hier. Vous me disiez, ce me semble, que vous l'aviez laissé à terre dans la ville des Idolâtres : pouvez-vous me dire ce qu'il y faisoit ? »

« Sire, répondit le capitaine, je puis en assurer votre majesté, comme d'une chose que je sais par moi-même. J'étois convenu de son embarquement avec un jardinier extrêmement âgé, qui me dit que je le trouverois à son jardin où il travailloit sous lui, et dont il m'enseigna l'endroit : c'est ce qui m'a obligé de dire à votre majesté qu'il étoit pauvre. J'ai été le chercher et l'avertir moi-même dans ce jardin de venir s'embarquer, et je lui ai parlé. »

« Si cela est ainsi, reprit la princesse Badoure, il faut que vous remettiez à la voile dès aujourd'hui, que vous retourniez à la ville des Idolâtres, et que vous m'amenez ici ce garçon jardinier qui est mon débiteur; sinon je vous déclare que je confisquerai non seulement les marchandises qui vous appartiennent, et celles des marchands qui sont venus sur votre bord, mais même que

votre vie et celle des marchands m'en répondront. Dès à présent on va par mon ordre apposer le sceau aux magasins où elles sont, qui ne sera levé que quand vous m'aurez livré l'homme que je vous demande. C'est ce que j'avois à vous dire : allez, et faites ce que je vous commande. »

Le capitaine n'eut rien à répliquer à ce commandement, dont l'inexécution devoit être d'un très grand dommage à ses affaires et à celles des marchands. Il le leur signifia, et ils ne s'empresèrent pas moins que lui à faire embarquer incessamment les provisions de vivres et d'eau dont il avoit besoin pour le voyage. Cela s'exécuta avec tant de diligence, qu'il mit à la voile le même jour.

Le vaisseau eut une navigation très heureuse, et le capitaine prit si bien ses mesures, qu'il arriva de nuit devant la ville des Idolâtres. Quand il s'en fut approché aussi près qu'il le jugea à propos, il ne fit pas jeter l'ancre; mais pendant que le vaisseau demeura en panne, il s'embarqua dans sa chaloupe, et alla descendre à terre en un endroit peu éloigné du port, d'où il se rendit au jardin de Camaralzaman avec six matelots des plus résolus.

Camaralzaman ne dormoit pas alors; sa séparation d'avec la belle princesse de la Chine, sa femme, l'affligeoit à son ordinaire, et il détes-

toit le moment où il s'étoit laissé tenter par la curiosité, non pas de manier, mais même de toucher sa ceinture. Il passoit ainsi les momens consacrés au repos, lorsqu'il entendit frapper à la porte du jardin. Il y alla promptement à demi habillé, et il n'eut pas plus tôt ouvert, que sans lui dire mot, le capitaine et les matelots se saisirent de lui, le conduisirent à la chaloupe par force, et le menèrent au vaisseau qui remit à la voile dès qu'il y fut embarqué.

Camaralzaman qui avoit gardé le silence jusqu'alors, de même que le capitaine et les matelots, demanda au capitaine qu'il avoit reconnu, quel sujet il avoit de l'enlever avec tant de violence. « N'êtes-vous pas débiteur du roi de l'isle d'Ébène? lui demanda le capitaine à son tour. — Moi, débiteur du roi de l'isle d'Ébène! reprit Camaralzaman avec étonnement. Je ne le connois pas; jamais je n'ai eu affaire avec lui, et jamais je n'ai mis le pied dans son royaume. — C'est ce que vous devez savoir mieux que moi, repartit le capitaine. Vous lui parlerez vous-même; demeurez ici cependant, et prenez patience.....

Scheherazade fut obligée de mettre fin à son discours en cet endroit, pour donner lieu au sultan des Indes de se lever et de se rendre à ses fonctions ordinaires. Elle le reprit la nuit suivante, et lui parla en ces termes :

CCXXVII<sup>e</sup> NUIT.

**SIRE**, le prince Camaralzaman fut enlevé de son jardin de la manière que je fis remarquer hier à votre majesté. Le vaisseau ne fut pas moins heureux à le porter à l'isle d'Ébène, qu'il l'avoit été à l'aller prendre dans la ville des Idolâtres. Quoiqu'il fût déjà nuit lorsqu'il mouilla dans le port, le capitaine ne laissa pas néanmoins de débarquer d'abord, et de mener le prince Camaralzaman au palais, où il demanda à être présenté au roi.

La princesse Badoure, qui s'étoit déjà retirée dans le palais intérieur, ne fut pas plus tôt avertie de son retour et de l'arrivée de Camaralzaman, qu'elle sortit pour lui parler. D'abord elle jeta les yeux sur le prince Camaralzaman pour qui elle avoit versé tant de larmes depuis leur séparation, et elle le reconnut sous son méchant habit. Quant au prince, qui trembloit devant un roi, comme il le croyoit, à qui il avoit à répondre d'une dette imaginaire, il n'eut pas seulement la pensée que ce pût être celle qu'il désiroit si ardemment de retrouver. Si la princesse eût suivi son inclination, elle eût couru à lui,

et se fût fait connoître en l'embrassant ; mais elle se retint, et crut qu'il étoit de l'intérêt de l'un et de l'autre de soutenir encore quelque temps le personnage du roi avant de se découvrir. Elle se contenta de le recommander à un officier qui étoit présent, et de le charger de prendre soin de lui et de le bien traiter jusqu'au lendemain.

Quand la princesse Badoure eut bien pourvu à ce qui regardoit le prince Camaralzaman, elle se tourna du côté du capitaine, pour reconnoître le service important qu'il lui avoit rendu, en chargeant un autre officier d'aller sur-le-champ lever le sceau qui avoit été apposé à ses marchandises et à celles de ses marchands, et le renvoya avec le présent d'un riche diamant qui le récompensa beaucoup au-delà de la dépense du voyage qu'il venoit de faire. Elle lui dit même qu'il n'avoit qu'à garder les mille pièces d'or payées pour les pots d'olives, et qu'elle sauroit bien s'en accommoder avec le marchand qu'il venoit d'amener.

Elle rentra enfin dans l'appartement de la princesse de l'isle d'Ébène, à qui elle fit part de sa joie, en la priant néanmoins de lui garder encore le secret, et en lui faisant confiance des mesures qu'elle jugeoit à propos de prendre avant de se faire connoître au prince

Camaralzaman , et de le faire connoître lui-même pour ce qu'il étoit. « Il y a, ajouta-t-elle, une si grande distance d'un jardinier à un grand prince, tel qu'il est, qu'il y auroit du danger à le faire passer en un moment du dernier état du peuple à un si haut degré, quelque justice qu'il y ait à le faire. » Bien loin de lui manquer de fidélité, la princesse de l'isle d'Ébène entra dans son dessein. Elle l'assura qu'elle y contribueroit elle-même avec un très grand plaisir, qu'elle n'avoit qu'à l'avertir de ce qu'elle souhaiteroit qu'elle fit.

Le lendemain, la princesse de la Chine, sous le nom, l'habit et l'autorité de roi de l'isle d'Ébène, après avoir pris soin de faire mener le prince Camaralzaman au bain, de grand matin, et de lui faire prendre un habit d'émir ou gouverneur de province, le fit introduire dans le conseil, où il attira les yeux de tous les seigneurs qui étoient présens, par sa bonne mine et par l'air majestueux de toute sa personne.

La princesse Badoure elle-même fut charmée de le revoir aussi aimable qu'elle l'avoit vu tant de fois, et cela l'anima davantage à faire son éloge en plein conseil. Après qu'il eut pris sa place au rang des émirs par son ordre : « Seigneurs, dit-elle en s'adressant aux autres émirs, Camaralzaman que je vous donne aujourd'hui

pour collègue, n'est pas indigne de la place qu'il occupe parmi vous : je l'ai connu suffisamment dans mes voyages pour en répondre ; et je puis assurer qu'il se fera connoître à vous-mêmes, autant par sa valeur et mille autres belles qualités, que par la grandeur de son génie. »

Camaralzaman fut extrêmement étonné quand il eut entendu que le roi de l'isle d'Ébène, qu'il étoit bien éloigné de prendre pour une femme, encore moins pour sa chère princesse, l'avoit nommé et assuré qu'il le connoissoit ; et comme il étoit certain qu'il ne s'étoit rencontré avec lui en aucun endroit, il fut encore plus étonné des louanges excessives qu'il venoit de recevoir.

Ces louanges, néanmoins, prononcées par une bouche pleine de majesté, ne le déconcertèrent pas ; il les reçut avec une modestie qui fit voir qu'il les méritoit, mais qu'elles ne lui donnoient pas de vanité. Il se prosterna devant le trône du roi, et en se relevant : « Sire, dit-il, je n'ai point de termes pour remercier votre majesté du grand honneur qu'elle me fait, encore moins de tant de bontés. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour les mériter. »

En sortant du conseil, ce prince fut conduit par un officier dans un grand hôtel que la princesse Badoure avoit déjà fait meubler exprès pour lui. Il y trouva des officiers et des domes-

tiques prêts à recevoir ses commandemens, et une écurie garnie de très beaux chevaux, le tout pour soutenir la dignité d'émir dont il venoit d'être honoré; et quand il fut dans son cabinet, son intendant lui présenta un coffrefort plein d'or pour sa dépense. Moins il pouvoit concevoir par quel endroit lui venoit ce grand bonheur, plus il en étoit dans l'admiration; et jamais il n'eut la pensée que la princesse de la Chine en fût la cause.

Au bout de deux ou trois jours, la princesse Badoure, pour donner au prince Camaralzaman plus d'accès près de sa personne, et en même temps plus de distinction, le gratifia de la charge de grand-trésorier qui venoit de vaquer. Il s'acquitta de cet emploi avec tant d'intégrité, en obligeant cependant tout le monde, qu'il s'acquitta non seulement l'amitié de tous les seigneurs de la cour, mais même qu'il gagna le cœur de tout le peuple par sa droiture et par ses largesses.

Camaralzaman eût été le plus heureux de tous les hommes de se voir dans une si haute faveur auprès d'un roi étranger, comme il se l'imaginait, et d'être auprès de tout le monde dans une considération qui augmentoit tous les jours, s'il eût possédé sa princesse. Au milieu de son bonheur, il ne cessoit de s'affliger de

n'apprendre d'elle aucune nouvelle dans un pays où il sembloit qu'elle devoit avoir passé depuis le temps qu'il s'étoit séparé d'avec elle d'une manière si affligeante pour l'un et pour l'autre. Il auroit pu se douter de quelque chose, si la princesse Badoure eût conservé le nom de Camaralzaman qu'elle avoit pris avec son habit; mais elle l'avoit changé en montant sur le trône, et s'étoit donné celui d'Armanos pour faire honneur à l'ancien roi son beau-père. De la sorte, on ne la connoissoit plus que sous le nom de roi Armanos le jeune, et il n'y avoit que quelques courtisans qui se souvinssent du nom de Camaralzaman dont elle se faisoit appeler en arrivant à la cour de l'isle d'Ébène. Camaralzaman n'avoit pas encore eu assez de familiarité avec eux pour s'en instruire; mais à la fin il pouvoit l'avoir.

Comme la princesse Badoure craignoit que cela n'arrivât, et qu'elle étoit bien aise que Camaralzaman ne fût redevable de sa reconnaissance qu'à elle seule, elle résolut de mettre fin à ses propres tourmens et à ceux qu'elle savoit qu'il souffroit. En effet, elle avoit remarqué que toutes les fois qu'elle s'entretenoit avec lui des affaires qui dépendoient de sa charge, il pouvoit de temps en temps des soupirs qui ne pouvoient s'adresser qu'à elle. Elle vivoit elle-même

dans une contrainte dont elle étoit résolue de se délivrer sans différer plus long-temps. D'ailleurs l'amitié des seigneurs, le zèle et l'affection du peuple, tout contribuoit à lui mettre la couronne de l'isle d'Ébène sur la tête sans obstacle.

La princesse Badoure n'eut pas plus tôt pris cette résolution de concert avec la princesse Haïatalnefous, qu'elle prit le prince Camaralzaman en particulier le même jour : « Camaralzaman, lui dit-elle, j'ai à m'entretenir avec vous d'une affaire de longue discussion, sur laquelle j'ai besoin de votre conseil. Comme je ne vois pas que je puisse le faire plus commodément que la nuit, venez ce soir, et avertissez qu'on ne vous attende pas, j'aurai soin de vous donner un lit. »

Camaralzaman ne manqua pas de se trouver au palais à l'heure que la princesse Badoure lui avoit marquée. Elle le fit entrer avec elle dans le palais intérieur; et après qu'elle eut dit au chef des eunuques, qui se préparoit à la suivre, qu'elle n'avoit point besoin de son service, et qu'il tint seulement la porte fermée, elle le mena dans un autre appartement que celui de la princesse Haïatalnefous, où elle avoit coutume de coucher.

Quand le prince et la princesse furent dans la chambre où il y avoit un lit, et que la porte

fut fermée, la princesse tira le talisman d'une petite boîte, et en le présentant à Camaralzaman : « Il n'y a pas long-temps, lui dit-elle, qu'un astrologue m'a fait présent de ce talisman; comme vous êtes habile en toutes choses, vous pourrez bien me dire à quoi il est propre. »

Camaralzaman prit le talisman, et s'approcha d'une bougie pour le considérer. Dès qu'il l'eut reconnu avec une surprise qui fit plaisir à la princesse : « Sire, s'écria-t-il, votre majesté me demande à quoi ce talisman est propre? Hélas! il est propre à me faire mourir de douleur et de chagrin, si je ne trouve bientôt la princesse la plus charmante et la plus aimable qui ait jamais paru sous le ciel, à qui il a appartenu et dont il m'a causé la perte! Il me l'a causée par une aventure étrange, dont le récit toucheroit votre majesté de compassion pour un mari et pour un amant infortuné comme moi, si elle vouloit se donner la patience de l'entendre. »

« Vous m'en entretiendrez une autre fois, reprit la princesse; mais je suis bien aise, ajouta-t-elle, de vous dire que j'en sais déjà quelque chose : je reviens à vous, attendez-moi un moment. »

En disant ces paroles, la princesse Badoure entra dans un cabinet où elle quitta le turban royal, et après avoir pris en peu de momens une

coiffure et un habillement de femme, avec la ceinture qu'elle avoit le jour de leur séparation, elle rentra dans la chambre.

Le prince Camaralzaman reconnut d'abord sa chère princesse, courut à elle, et en l'embrassant tendrement : « Ah ! s'écria-t-il, que je suis obligé au roi de m'avoir surpris si agréablement ! — Ne vous attendez pas à revoir le roi, reprit la princesse en l'embrassant à son tour les larmes aux yeux : en me voyant, vous voyez le roi. Asseyons-nous, que je vous explique cette énigme. »

Ils s'assirent, et la princesse raconta au prince la résolution qu'elle avoit prise dans la prairie où ils avoient campé ensemble la dernière fois, dès qu'elle eut connu qu'elle l'attendroit inutilement ; de quelle manière elle l'avoit exécutée jusqu'à son arrivée à l'isle d'Ébène, où elle avoit été obligée d'épouser la princesse Haiatalnefous, et d'accepter la couronne que le roi Armanos lui avoit offerte en conséquence de son mariage ; comment la princesse, dont elle lui exagéra le mérite, avoit reçu la déclaration qu'elle lui avoit faite de son sexe, et enfin l'aventure du talisman trouvé dans un des pots d'olives et de poudre d'or qu'elle avoit achetés, qui lui avoit donné lieu de l'envoyer prendre dans la ville des Idolâtres.

Quand la princesse Badoure eut achevé, elle

voulut que le prince lui apprît par quelle aventure le talisman avoit été cause de leur séparation ; il la satisfit, et quand il eut fini, il se plaignit à elle d'une manière obligeante de la cruauté qu'elle avoit eue de le faire languir si long-temps. Elle lui en apporta les raisons dont nous avons parlé ; après quoi, comme il étoit fort tard, ils se couchèrent.....

Scheherazade s'interrompit à ces dernières paroles, à cause du jour qu'elle voyoit paroître ; elle poursuivit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

---

**CCXXVIII<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, la princesse Badoure et le prince Camaralzman se levèrent le lendemain dès qu'il fut jour. Mais la princesse quitta l'habillement royal pour reprendre l'habit de femme, et lorsqu'elle fut habillée, elle envoya le chef des eunuques prier le roi Armanos, son beau-père, de prendre la peine de venir à son appartement.

Quand le roi Armanos fut arrivé, sa surprise fut fort grande de voir une dame qui lui étoit inconnue, et le grand-trésorier à qui il n'appartenoit pas d'entrer dans le palais intérieur, non plus qu'à aucun seigneur de la cour. En s'asseyant, il demanda où étoit le roi.

« Sire, reprit la princesse, hier j'étois le roi, et aujourd'hui je ne suis que princesse de la Chine, femme du véritable prince Camaralzman, fils véritable du roi Schahzaman. Si votre majesté veut bien se donner la patience d'entendre notre histoire de l'un et de l'autre, j'espère qu'elle ne me condamnera pas de lui avoir fait une tromperie si innocente. » Le roi Armanos lui donna audience, l'écouta avec étonne-

ment depuis le commencement jusqu'à la fin.

En achevant : « Sire, ajouta la princesse, quoique dans notre religion les femmes s'accommodent peu de la liberté qu'ont les maris de prendre plusieurs femmes, si néanmoins votre majesté consent à donner la princesse Haïtalnefous, sa fille, en mariage au prince Camaralzaman, je lui cède de bon cœur le rang et la qualité de reine qui lui appartient de droit, et me contente du second rang. Quand cette préférence ne lui appartiendrait pas, je ne laisserois pas de la lui accorder après l'obligation que je lui ai du secret qu'elle m'a gardé avec tant de générosité. Si votre majesté s'en remet à son consentement, je l'ai déjà prévenue là-dessus, et je suis caution qu'elle en sera très contente. »

Le roi Armanos écouta le discours de la princesse Badoure avec admiration; et quand elle eut achevé : « Mon fils, dit-il au prince Camaralzaman en se tournant de son côté, puisque la princesse Badoure votre femme, que j'avois regardée jusqu'à présent comme mon gendre par une tromperie dont je ne puis me plaindre, m'assure qu'elle veut bien partager votre lit avec ma fille, il ne me reste plus que de savoir si vous voulez bien l'épouser aussi, et accepter la couronne que la princesse Badoure mériteroit de porter toute sa vie, si elle n'aimoit mieux la

quitter pour l'amour de vous. — Sire, répondit le prince Camaralzaman, quelque passion que j'aie de revoir le roi mon père, les obligations que j'ai à votre majesté et à la princesse Haïatalnefous, sont si essentielles, que je ne puis lui rien refuser. »

Camaralzaman fut proclamé roi, et marié le même jour avec de grandes magnificences, et fut très satisfait de la beauté, de l'esprit et de l'amour de la princesse Haïatalnefous.

Dans la suite, les deux reines continuèrent de vivre ensemble avec la même amitié et la même union qu'auparavant, et furent très satisfaites de l'égalité que le roi Camaralzaman gardoit à leur égard, en partageant son lit avec elles alternativement.

Elles lui donnèrent chacune un fils la même année, presque en même temps; et la naissance des deux princes fut célébrée avec de grandes réjouissances. Camaralzaman donna le nom d'Angiad<sup>1</sup> au premier dont la reine Badoure étoit accouchée, et celui d'Assad<sup>2</sup> à celui que la reine Haïatalnefous avoit mis au monde.

Les deux princes furent élevés avec grand soin, et lorsqu'ils furent en âge, ils n'eurent que le même gouverneur, les mêmes précepteurs

<sup>1</sup> Très glorieux.

<sup>2</sup> Très heureux.

dans les sciences et dans les beaux-arts que le roi Camaralzaman voulut qu'on leur enseignât, et que le même maître dans chaque exercice. La forte amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre dès leur enfance avoit donné lieu à cette uniformité qui l'augmenta davantage.

En effet, lorsqu'ils furent en âge d'avoir chacun une maison séparée, ils étoient unis si étroitement, qu'ils supplièrent le roi Camaralzaman, leur père, de leur en accorder une seule pour tous deux. Ils l'obtinent, et ainsi ils eurent les mêmes officiers, les mêmes domestiques, les mêmes équipages, le même appartement et la même table. Insensiblement, Camaralzaman avoit pris une si grande confiance en leur capacité et en leur droiture, que lorsqu'ils eurent atteint l'âge de dix-huit à vingt ans, il ne faisoit pas difficulté de les charger du soin de présider au conseil alternativement toutes les fois qu'il faisoit des parties de chasse de plusieurs jours.

Comme les deux princes étoient également beaux et bien faits, dès leur enfance les deux reines avoient conçu pour eux une tendresse incroyable, de manière néanmoins que la princesse Badoure avoit plus de penchant pour Assad, fils de la reine Haïatalnefous, que pour Amgiad son propre fils, et que la reine Haïatal-

nefous en avoit plus pour Amgiad que pour Assad, qui étoit le sien.

Les reines ne prirent d'abord ce penchant que pour une amitié qui procédoit de l'excès de celle qu'elles conservoient toujours l'une pour l'autre; mais à mesure que les princes avancèrent en âge, elle se tourna peu à peu en une forte inclination, et cette inclination en un amour des plus violens, lorsqu'ils parurent à leurs yeux avec des grâces qui achevèrent de les aveugler. Toute l'infamie de leur passion leur étoit connue; elles firent aussi de grands efforts pour y résister; mais la familiarité avec laquelle elles les voyoient tous les jours, et l'habitude de les admirer dès leur enfance, de les caresser, dont il n'étoit plus en leur pouvoir de se défaire, les embrasèrent d'amour à un point qu'elles en perdirent le sommeil, le boire et le manger. Pour leur malheur, et pour le malheur des princes même, les princes, accoutumés à leurs manières, n'eurent pas le moindre soupçon de cette flamme détestable.

Comme les deux reines ne s'étoient pas fait un secret de leur passion, et qu'elles n'avoient pas le front de le déclarer de bouche au prince que chacune aimoit en particulier, elles convinrent de s'en expliquer chacune par un billet, pour l'exécution d'un dessein si pernicieux, elles

profitèrent de l'absence du roi Camaralzaman pour une chasse de trois ou quatre jours.

Le jour du départ du roi, le prince Amgiad présida au conseil, et rendit la justice jusqu'à deux ou trois heures après midi. A la sortie du conseil, comme il rentroit dans le palais, un eunuque le prit en particulier, et lui présenta un billet de la part de la reine Haiatalnefous. Amgiad le prit et le lut avec horreur. « Quoi ! perfide, dit-il à l'eunuque en achevant de lire et en tirant le sabre, est-ce là la fidélité que tu dois à ton maître et à ton roi ? » En disant ces paroles, il lui trancha la tête.

Après cette action, Amgiad, transporté de colère, alla trouver la reine Badoure, sa mère, d'un air qui marquoit son ressentiment, lui montra le billet, et l'informa du contenu, après lui avoir dit de quelle part il venoit. Au lieu de l'écouter, la reine Badoure se mit en colère elle-même. « Mon fils, reprit-elle, ce que vous me dites est une calomnie et une imposture : la reine Haiatalnefous est sage, et je vous trouve bien hardi de me parler contre elle avec cette insolence. » Le prince s'emporta contre la reine sa mère à ces paroles. « Vous êtes toutes plus méchantes les unes que les autres ! s'écria-t-il ; si je n'étois retenu par le respect que je dois au roi mon père, ce jour seroit le dernier de la vie d'Haiatalnefous. »

La reine Badoure pouvoit bien juger par l'exemple de son fils Amgiad, que le prince Assad, qui n'étoit pas moins vertueux, ne recevoit pas plus favorablement la déclaration semblable qu'elle avoit à lui faire. Cela ne l'empêcha pas de persister dans un dessein si abominable, et elle lui écrivit aussi un billet le lendemain, qu'elle confia à une vieille qui avoit entrée dans le palais.

La vieille prit aussi son temps de rendre le billet au prince Assad à la sortie du conseil, où il venoit de présider à son tour. Le prince le prit, et en le lisant, il se laissa emporter à la colère si vivement, que sans se donner le temps d'achever, il tira son sabre et punit la vieille comme elle le méritoit. Il courut à l'appartement de la reine Haiatalnefous, sa mère, le billet à la main; il voulut le lui montrer, mais elle ne lui en donna pas le temps, ni même celui de parler. « Je sais ce que vous me voulez, s'écria-t-elle, et vous êtes aussi impertinent que votre frère Amgiad. Retirez-vous, et ne paraissez jamais devant moi. »

Assad demeura interdit à ces paroles, auxquelles il ne s'étoit pas attendu, et elles le mirent dans un transport dont il fut sur le point de donner des marques funestes; mais il se retint et se retira sans répliquer, de crainte qu'il

ne lui échappât de dire quelque chose d'indigne de sa grandeur d'âme. Comme le prince Amgiad avoit eu la retenue de ne lui rien dire du billet qu'il avoit reçu le jour d'auparavant, et que ce que la reine sa mère venoit de lui dire lui faisoit comprendre qu'elle n'étoit pas moins criminelle que la reine Badoure, il alla lui faire un reproche obligeant de sa discrétion, et mêler sa douleur avec la sienne.

Les deux reines, au désespoir d'avoir trouvé dans les deux princes une vertu qui devoit les faire rentrer en elles-mêmes, renoncèrent à tous les sentimens de la nature et de mère, et concertèrent ensemble de les faire périr. Elles firent accroire à leurs femmes qu'ils avoient entrepris de les forcer : elles en firent toutes les feintes par leurs larmes, par leurs cris et par les malédictions qu'elles leur donnoient, et se couchèrent dans un même lit, comme si la résistance qu'elles feignirent aussi d'avoir faite, les eût réduites aux abois.....

Mais, sire, dit ici Scheherazade, le jour paroît et m'impose silence. Elle se tut ; et la nuit suivante elle poursuivit la même histoire, et dit au sultan des Indes :

---

**CCXXIX<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, nous laissâmes hier les deux reines dénaturées, dans la résolution détestable de perdre les deux princes leurs fils. Le lendemain, le roi Camaralzaman, à son retour de la chasse, fut dans un grand étonnement de les trouver couchées ensemble, éplorées, et dans un état qu'elles surent si bien contrefaire, qu'il le toucha de compassion. Il leur demanda avec empressement ce qui leur étoit arrivé.

A cette demande, les reines dissimulées redoublèrent leurs gémissemens et leurs sanglots; et après qu'il les eut bien pressées, la reine Bâdoure prit enfin la parole : « Sire, dit-elle, la juste douleur dont nous sommes affligées est telle, que nous ne devrions plus voir le jour après l'outrage que les princes vos fils nous ont fait par une brutalité qui n'a pas d'exemple. Par un complot indigne de leur naissance, votre absence leur a donné la hardiesse et l'insolence d'attenter à notre honneur. Que votre majesté nous dispense d'en dire davantage; notre affliction suffira pour lui faire comprendre le reste. »

Le roi fit appeler les deux princes, et il leur

eût ôté la vie de sa propre main, si l'ancien roi Armanos, son beau-père, qui étoit présent, ne lui eût retenu le bras. « Mon fils, dit-il, que pensez-vous faire? Voulez-vous ensanglanter vos mains et votre palais de votre propre sang? Il y a d'autres moyens de les punir, s'il est vrai qu'ils soient criminels. » Il tâcha de l'apaiser, et il le pria de bien examiner s'il étoit certain qu'ils eussent commis le crime dont on les accusoit.

Camaralzaman put bien gagner sur lui-même de n'être pas le bourreau de ses propres enfans; mais après les avoir fait arrêter, il fit venir sur le soir un émir nommé Giondar, qu'il chargea d'aller leur ôter la vie hors de la ville, de tel côté et si loin qu'il lui plairoit, et de ne pas revenir qu'il n'apportât leurs habits pour marque de l'exécution de l'ordre qu'il lui donnoit.

Giondar marcha toute la nuit, et le lendemain matin, quand il eut mis pied à terre, il signifia aux princes, les larmes aux yeux, l'ordre qu'il avoit. « Princes, leur dit-il, cet ordre est bien cruel, et c'est pour moi une mortification des plus sensibles d'avoir été choisi pour en être l'exécuteur : plût à Dieu, que je pusse m'en dispenser! — Faites votre devoir, reprirent les princes; nous savons bien que vous n'êtes pas la cause de notre mort : nous vous la pardonnons de bon cœur. »

En disant ces paroles, les princes s'embrasèrent, et se dirent le dernier adieu avec tant de tendresse, qu'ils furent long-temps sans se séparer. Le prince Assad se mit le premier en état de recevoir le coup de la mort. « Commencez par moi, dit-il, Giondar ; que je n'aie pas la douleur de voir mourir mon cher frère Amgiad. » Amgiad s'y opposa, et Giondar ne put, sans verser des larmes plus qu'auparavant, être témoin de leur contestation, qui marquoit combien leur amitié étoit sincère et parfaite.

Ils terminèrent enfin ce différend si touchant, et ils prièrent Giondar de les lier ensemble, et de les mettre dans la situation la plus commode pour leur donner le coup de la mort en même temps. « Ne refusez pas, ajoutèrent-ils, de donner cette consolation de mourir ensemble à deux frères infortunés qui, jusqu'à leur innocence, n'ont rien eu que de commun depuis qu'ils sont au monde. »

Giondar accorda aux deux princes ce qu'ils souhaitoient : il les lia ; et quand il les eut mis dans l'état qu'il crut le plus à son avantage pour ne pas manquer de leur couper la tête d'un seul coup, il leur demanda s'ils avoient quelque chose à lui commander avant de mourir.

« Nous ne vous prions que d'une seule chose, répondirent les deux princes : c'est de bien assu-

rer le roi notre père, à votre retour, que nous mourons innocens, mais que nous ne lui imputons pas l'effusion de notre sang. En effet, nous savons qu'il n'est pas bien informé de la vérité du crime dont nous sommes accusés. » Giondar leur promit qu'il n'y manqueroit pas, et en même temps il tira son sabre. Son cheval, qui étoit lié à un arbre près de lui, épouvanté de cette action et de l'éclat du sabre, rompit sa bride, s'échappa, et se mit à courir de toute sa force par la campagne.

C'étoit un cheval de grand prix et richement harnaché, que Giondar auroit été bien fâché de perdre. Troublé de cet accident, au lieu de couper la tête aux princes, il jeta le sabre et courut après le cheval pour le rattraper.

Le cheval, qui étoit vigoureux, fit plusieurs caracoles devant Giondar, et il le mena jusqu'à un bois où il se jeta. Giondar l'y suivit, et le hennissement du cheval éveilla un lion qui dormoit; le lion accourut, et au lieu d'aller au cheval, il vint droit à Giondar, dès qu'il l'eut aperçu.

Giondar ne songea plus à son cheval : il fut dans un grand embarras pour la conservation de sa vie, en évitant l'attaque du lion, qui ne le perdit pas de vue, et qui le suivoit de près au travers des arbres. « Dans cette extrémité, Dieu

ne m'enverroit pas ce châtiment, disoit-il en lui-même, si les princes à qui l'on m'a commandé d'ôter la vie, n'étoient pas innocens; et, pour mon malheur, je n'ai pas mon sabre pour me défendre. »

Pendant l'éloignement de Giondar, les deux princes furent pressés également d'une soif ardente, causée par la frayeur de la mort, nonobstant leur résolution généreuse de subir l'ordre cruel du roi leur père. Le prince Amgiad fit remarquer au prince son frère qu'ils n'étoient pas loin d'une source d'eau, et lui proposa de se délier et d'aller boire. « Mon frère, reprit le prince Assad, pour le peu de temps que nous avons à vivre, ce n'est pas la peine d'étancher notre soif, nous la supporterons bien encore quelques momens. »

Sans avoir égard à cette remontrance, Amgiad se délia et délia le prince son frère malgré lui; ils allèrent à la source; et après qu'ils se furent rafraîchis, ils entendirent le rugissement du lion et de grands cris dans le bois où le cheval et Giondar étoient entrés. Amgiad prit aussitôt le sabre dont Giondar s'étoit débarrassé. « Mon frère, dit-il à Assad, courons au secours du malheureux Giondar; peut-être arriverons-nous assez tôt pour le délivrer du péril où il est. »

Les deux princes ne perdirent pas de temps,

et ils arrivèrent dans le même moment où le lion venoit d'abattre Giondar. Le lion, qui vit que le prince Amgiad avançoit vers lui le sabre levé, lâcha sa prise, et vint droit à lui avec furie; le prince le reçut avec intrépidité, et lui donna un coup avec tant de force et d'adresse qu'il le fit tomber mort.

Dès que Giondar eut connu que c'étoit aux deux princes qu'il devoit la vie, il se jeta à leurs pieds, et les remercia de la grande obligation qu'il leur avoit, en des termes qui marquoient sa parfaite reconnoissance. « Princes, leur dit-il en se relevant et en leur baisant les mains les larmes aux yeux, Dieu me garde d'attenter à votre vie, après le secours si obligeant et si éclatant que vous venez de me donner! Jamais on ne reprochera à l'émir Giondar d'avoir été coupable d'une si grande ingratitude. »

« Le service que nous vous avons rendu, reprirent les princes, ne doit pas vous empêcher d'exécuter votre ordre. Reprenons auparavant votre cheval, et retournons au lieu où vous nous aviez laissés. » Ils n'eurent pas de peine à reprendre le cheval qui avoit passé sa fougue et qui s'étoit arrêté. Mais quand ils furent de retour près de la source, quelques prières et quelque instance qu'ils fissent, ils ne purent jamais persuader à l'émir Giondar de les faire mourir.

« La seule chose que je prends la liberté de vous demander, leur dit-il, et que je vous supplie de m'accorder, c'est de vous accommoder de ce que je puis vous partager de mon habit, de me donner chacun le vôtre, et de vous sauver si loin que le roi votre père n'entende jamais parler de vous. »

Les princes furent contraints de se rendre à ce qu'il voulut; et après qu'ils lui eurent donné leur habit l'un et l'autre, et qu'ils se furent couverts de ce qu'il leur donna du sien, l'émir Giondar leur donna ce qu'il avoit sur lui d'or et d'argent, et prit congé d'eux.

Quand l'émir Giondar se fut séparé d'avec les princes, il passa par le bois, où il teignit leurs habits du sang du lion, et continua son chemin jusqu'à la capitale de l'isle d'Ébène. A son arrivée, le roi Camaralzaman lui demanda s'il avoit été fidèle à exécuter l'ordre qu'il lui avoit donné. « Sire, répondit Giondar en lui présentant les habits des deux princes, en voici les témoignages! »

Dites-moi, reprit le roi, de quelle manière ils ont reçu le châtiment dont je les ai fait punir. — Sire, reprit-il, ils l'ont reçu avec une constance admirable, et avec une résignation aux décrets de Dieu, qui marquoit la sincérité avec laquelle ils faisoient profession de leur religion,

mais particulièrement avec un grand respect pour votre majesté, et avec une soumission inconcevable à leur arrêt de mort. — Nous mourons innocens, disoient-ils, mais nous n'en murmurons pas. Nous recevons notre mort de la main de Dieu, et nous la pardonnons au roi notre père : nous savons très bien qu'il n'a pas été bien informé de la vérité.»

Camaralzaman, sensiblement touché de ce récit de l'émir Giondar, s'avisa de fouiller dans les poches des habits des deux princes, et il commença par celui d'Amgiad. Il y trouva un billet qu'il ouvrit et qu'il lut. Il n'eut pas plus tôt connu que la reine Haiatalnefous l'avoit écrit, non seulement à son écriture, mais même à un petit peloton de ses cheveux qui étoit dedans, qu'il frémit. Il fouilla dans celles d'Assad en tremblant, et le billet de la reine Badoure qu'il y trouva, le frappa d'un étonnement si prompt et si vif, qu'il s'évanouit.....

La sultane Scheherazade qui s'aperçut à ces derniers mots que le jour paroisoit, cessa de parler et garda le silence. Elle reprit la suite de l'histoire la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXX<sup>e</sup> NUIT.

SIRE, jamais douleur ne fut égale à celle dont Camaralzaman donna des marques dès qu'il fut revenu de son évanouissement. « Qu'as-tu fait, père barbare ! s'écria-t-il, tu as massacré tes propres enfans ! Enfans innocens ! Leur sagesse, leur modestie, leur obéissance, leur soumission à toutes tes volontés, leur vertu, ne te parloient-elles pas assez pour leur défense ? Père aveuglé, mérites-tu que la terre te porte après un crime si exécrationnel ? Je me suis jeté moi-même dans cette abomination, et c'est le châtement dont Dieu m'afflige pour n'avoir pas persévéré dans l'aversion contre les femmes avec laquelle j'étois né. Je ne laverai pas votre crime dans votre sang, comme vous le mériteriez, femmes détestables : non, vous n'êtes pas dignes de ma colère. Mais que le ciel me confonde si jamais je vous revois ! »

Le roi Camaralzaman fut très religieux à ne pas contrevenir à son serment. Il fit passer les deux reines le même jour dans un appartement séparé, où elles demeurèrent sous bonne garde, et de sa vie il n'approcha d'elles.

Pendant que le roi Camaralzaman s'affligeoit ainsi de la perte des princes ses fils, dont il étoit lui-même l'auteur par un emportement trop inconsidéré, les deux princes erroient par les déserts, en évitant d'approcher des lieux habités et la rencontre de toutes sortes de personnes; ils ne vivoient que d'herbes et de fruits sauvages, et ne buvoient que de méchante eau de pluie qu'ils trouvoient dans des creux de rochers. Pendant la nuit, pour se garder des bêtes féroces, ils dormoient et veilloient tour à tour.

Au bout d'un mois, ils arrivèrent au pied d'une montagne affreuse, toute de pierre noire, et inaccessible comme il leur paroissoit. Ils aperçurent néanmoins un chemin frayé; mais ils le trouvèrent si étroit et si difficile qu'ils n'osèrent hasarder de s'y engager. Dans l'espérance d'en trouver un moins rude, ils continuèrent de côtoyer la montagne, et marchèrent pendant cinq jours; mais la peine qu'ils se donnèrent fut inutile : ils furent contraints de revenir à ce chemin qu'ils avoient négligé. Ils le trouvèrent si peu praticable, qu'ils délibérèrent long-temps avant de s'engager à monter. Ils s'encouragèrent enfin, et ils montèrent.

Plus les deux princes avançoient, plus il leur sembloit que la montagne étoit haute et escarpée, et ils furent tentés plusieurs fois d'aban-

donner leur entreprise. Quand l'un étoit las, et que l'autre s'en apercevoit, celui-ci s'arrêtoit, et ils reprenoient haleine ensemble. Quelquefois ils étoient tous deux si fatigués, que les forces leur manquoient : alors ils ne songeoient plus à continuer de monter, mais à mourir de fatigue et de lassitude. Quelques momens après, sentant leurs forces un peu revenues, ils s'animoient et reprenoient leur chemin.

Malgré leur diligence, leur courage et leurs efforts, il ne leur fut pas possible d'arriver au sommet de tout le jour. La nuit les surprit, et le prince Assad se trouva si fatigué et si épuisé de forces, qu'il demeura tout court. « Mon frère, dit-il au prince Amgiad, je n'en puis plus, je vais rendre l'âme. — Reposons-nous autant qu'il vous plaira, reprit Amgiad en s'arrêtant avec lui, et prenez courage. Vous voyez qu'il ne nous reste plus beaucoup à monter, et que la lune nous favorise. »

Après une bonne demi-heure de repos, Assad fit un nouvel effort ; ils arrivèrent enfin au haut de la montagne, où ils firent encore une pause. Amgiad se leva le premier, et en avançant, il vit un arbre à peu de distance. Il alla jusque-là, et trouva que c'étoit un grenadier chargé de grosses grenades, et qu'il y avoit une fontaine au pied. Il courut annoncer cette bonne nouvelle à Assad,

et l'amena sous l'arbre près de la fontaine. Ils se rafraîchirent chacun en mangeant une grenade, après quoi ils s'endormirent.

Le lendemain matin, quand les princes furent éveillés : « Allons, mon frère, dit Amgiad à Assad, poursuivons notre chemin ; je vois que la montagne est bien plus aisée de ce côté que de l'autre, et nous n'avons qu'à descendre. » Mais Assad étoit tellement fatigué du jour précédent, qu'il ne lui fallut pas moins de trois jours pour se remettre entièrement. Ils les passèrent en s'entretenant, comme ils avoient déjà fait plusieurs fois, de l'amour désordonné de leurs mères, qui les avoit réduits à un état si déplorable. « Mais, disoient-ils, si Dieu s'est déclaré pour nous d'une manière si visible, nous devons supporter nos maux avec patience, et nous consoler par l'espérance qu'il nous en fera trouver la fin. »

Les trois jours passés, les deux frères se remirent en chemin ; et comme la montagne avoit de ce côté-là plusieurs étages de grandes campagnes, ils mirent cinq jours avant d'arriver à la plaine. Ils découvrirent enfin une grande ville avec beaucoup de joie. « Mon frère, dit alors Amgiad à Assad, n'êtes-vous pas de même avis que moi, que vous demeuriez en quelque endroit hors de la ville où je viendrai vous retrouver,

pendant que j'irai prendre langue et m'informer comment s'appelle cette ville, en quel pays nous sommes ? et en revenant, j'aurai soin d'apporter des vivres : il est bon de ne pas y entrer d'abord tous deux, au cas qu'il y ait du danger à craindre.»

« Mon frère, repartit Assad, j'approuve fort votre conseil, il est sage et plein de prudence ; mais si l'un de nous deux doit se séparer pour cela, jamais je ne souffrirai que ce soit vous, et vous permettrez que je m'en charge. Quelle douleur ne seroit-ce pas pour moi s'il vous arrivoit quelque chose ! »

« Mais, mon frère, repartit Amgiad, la même chose que vous craignez pour moi, je dois la craindre pour vous. Je vous supplie de me laisser faire, et de m'attendre avec patience. — Je ne le permettrai jamais, répliqua Assad ; et s'il m'arrive quelque chose, j'aurai la consolation de savoir que vous serez en sûreté. » Amgiad fut obligé de céder, et il s'arrêta sous des arbres au pied de la montagne.

Le prince Assad prit de l'argent dans la bourse dont Amgiad étoit chargé, et continua son chemin jusqu'à la ville. Il ne fut pas un peu avancé dans la première rue, qu'il joignit un vieillard vénérable, bien mis, et qui avoit une canne à la main. Comme il ne douta pas que ce ne fût un homme de distinction, et qui ne voudroit pas le

tromper, il l'aborda. « Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de m'enseigner le chemin de la place publique. »

Le vieillard regarda le prince en souriant : « Mon fils, lui dit-il, apparemment que vous êtes étranger ? Vous ne me feriez pas cette demande si cela n'étoit. — Oui, seigneur, je suis étranger, reprit Assad. — Soyez le bien venu, repartit le vieillard : notre pays est bien honoré de ce qu'un jeune homme bien fait comme vous a pris la peine de le venir voir. Dites-moi, quelle affaire avez-vous à la place publique ? »

« Seigneur, répliqua Assad, il y a près de deux mois qu'un frère que j'ai, et moi, nous sommes partis d'un pays fort éloigné d'ici. Depuis ce temps-là, nous n'avons pas discontinué de marcher, et nous ne faisons que d'arriver aujourd'hui. Mon frère, fatigué d'un si long voyage, est demeuré au pied de la montagne, et je viens chercher des vivres pour lui et pour moi. »

« Mon fils, repartit encore le vieillard, vous êtes venu le plus à propos du monde, et je m'en réjouis pour l'amour de vous et de votre frère. J'ai fait aujourd'hui un grand régal à plusieurs de mes amis, dont il est resté une quantité de mets où personne n'a touché. Venez avec moi, je vous donnerai bien à manger ; et quand vous aurez fait, je vous donnerai encore pour vous

et pour votre frère de quoi vivre plusieurs jours. Ne prenez donc pas la peine d'aller dépenser votre argent à la place, les voyageurs n'en ont jamais trop. Avec cela, pendant que vous mangerez, je vous informerai des particularités de notre ville mieux que personne. Une personne comme moi, qui a passé par toutes les charges les plus honorables avec distinction, ne doit pas les ignorer. Vous devez bien vous réjouir aussi de ce que vous vous êtes adressé à moi plutôt qu'à un autre; car je vous dirai en passant que tous nos citoyens ne sont pas faits comme moi : il y en a, je vous assure, de bien méchants. Venez donc, je veux vous faire connoître la différence qu'il y a entre un honnête homme, comme je le suis, et bien des gens qui se vantent de l'être et ne le sont pas. »

« Je vous suis infiniment obligé, reprit le prince Assad, de la bonne volonté que vous me témoignez : je me remets entièrement à vous, et je suis prêt à aller où il vous plaira. »

Le vieillard, en continuant de marcher avec Assad à côté de lui, rioit en sa barbe; et de crainte qu'Assad ne s'en aperçût, il l'entretenoit de plusieurs choses, afin qu'il demeurât dans la bonne opinion qu'il avoit conçue de lui. « Il faut avouer, lui disoit-il, que votre bonheur est grand de vous être adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je loue

Dieu de ce que vous m'avez rencontré : vous saurez pourquoi je vous dis cela quand vous serez chez moi. »

Le vieillard arriva enfin à sa maison, et introduisit Assad dans une grande salle où il vit quarante vieillards qui faisoient un cercle autour d'un feu allumé qu'ils adoroient.

A ce spectacle, le prince Assad n'eut pas moins d'horreur de voir des hommes assez dépourvus de bon sens pour rendre leur culte à la créature préférablement au créateur, que de frayeur de se voir trompé, et de se trouver dans un lieu si abominable.

Pendant qu'Assad étoit immobile de l'étonnement où il étoit, le rusé vieillard salua les quarante vieillards. « Dévots adorateurs du feu, leur dit-il, voici un heureux jour pour nous. Où est Gazban? ajouta-t-il. Qu'on le fasse venir. »

A ces paroles prononcées assez haut, un noir qui les entendit de dessous la salle, parut; et ce noir, qui étoit Gazban, n'eut pas plus tôt aperçu le désolé Assad, qu'il comprit pourquoi il avoit été appelé. Il courut à lui, le jeta par terre d'un soufflet qu'il lui donna, et le lia par les bras avec une diligence merveilleuse. Quand il eut achevé: « Mène-le là-bas, lui commanda le vieillard, et ne manque pas de dire à mes filles Bostane et Cavame de lui bien donner la bastonnade

chaque jour, avec un pain le matin et un autre le soir pour toute nourriture : c'en est assez pour le faire vivre jusqu'au départ du vaisseau pour la mer bleue et pour la montagne du Feu ; nous en ferons un sacrifice agréable à notre divinité.....

La sultane Scheherazade ne passa pas outre pour cette nuit, à cause du jour qui paroissoit. Elle poursuivit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

---

**CCXXXI<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, dès que le vieillard eût donné l'ordre cruel par où j'achevai hier de parler, Gazban se saisit d'Assad en le maltraitant, le fit descendre sous la salle, et après l'avoir fait passer par plusieurs portes jusque dans un cachot où l'on descendoit par vingt marches, il l'attacha par les pieds à une chaîne des plus grosses et des plus pesantes. Aussitôt qu'il eut achevé, il alla avertir les filles du vieillard; mais le vieillard leur parloit déjà lui-même. « Mes filles, leur dit-il, descendez là-bas, et donnez la bastonnade, de la manière que vous savez, au musulman dont je viens de faire capture, et ne l'épargnez pas : vous ne pouvez mieux marquer que vous êtes de bonnes adoratrices du feu. »

Bostane et Cavame, nourries dans la haine contre tous les musulmans, reçurent cet ordre avec joie. Elles descendirent au cachot dès le même moment, dépouillèrent Assad, le bastonnèrent impitoyablement jusqu'au sang et jusqu'à lui faire perdre connoissance. Après cette exécution si barbare, elles mirent un pain et un pot d'eau près de lui, et se retirèrent.

Assad ne revint à lui que long-temps après, et ce ne fut que pour verser des larmes par ruisseaux en déplorant sa misère, avec la consolation néanmoins que ce malheur n'étoit pas arrivé à son frère Amgiad.

Le prince Amgiad attendit son frère Assad jusqu'au soir, au pied de la montagne, avec grande impatience. Quand il vit qu'il étoit deux, trois et quatre heures de nuit, et qu'il n'étoit pas venu, il pensa se désespérer. Il passa la nuit dans cette inquiétude désolante; et dès que le jour parut, il s'achemina vers la ville. Il fut d'abord très étonné de ne voir que très peu de musulmans. Il arrêta le premier qu'il rencontra, et le pria de lui dire comment elle s'appeloit. Il apprit que c'étoit la ville des Mages, ainsi nommée à cause que les mages, adorateurs du feu, y étoient en plus grand nombre, et qu'il n'y avoit que très peu de musulmans. Il demanda aussi combien on comptoit de là à l'isle d'Ébène; et la réponse qu'on lui fit, fut que par mer il y avoit quatre mois de navigation, et une année de voyage par terre. Celui à qui il s'étoit adressé le quitta brusquement après qu'il l'eut satisfait sur ces deux demandes, et continua son chemin parce qu'il étoit pressé.

Amgiad, qui n'avoit mis qu'environ six semaines à venir de l'isle d'Ébène avec son frère Assad,

ne pouvoit comprendre comment ils avoient fait tant de chemin en si peu de temps, à moins que ce ne fût par enchantement, ou que le chemin de la montagne par où ils étoient venus, ne fût un chemin plus court qui n'étoit point pratiqué à cause de sa difficulté. En marchant par la ville, il s'arrêta à la boutique d'un tailleur qu'il reconnut pour musulman à son habillement, comme il avoit déjà reconnu celui à qui il avoit parlé. Il s'assit près de lui, après qu'il l'eut salué, et lui raconta le sujet de la peine où il étoit.

Quand le prince Amgiad eut achevé : « Si votre frère, reprit le tailleur, est tombé entre les mains de quelque mage, vous pouvez faire état de ne le revoir jamais. Il est perdu sans ressource; et je vous conseille de vous en consoler, et de songer à vous préserver vous-même d'une semblable disgrâce. Pour cela, si vous voulez me croire, vous demeurerez avec moi, et je vous instruirai de toutes les ruses de ces mages, afin que vous vous gardiez d'eux quand vous sortirez. » Amgiad, bien affligé d'avoir perdu son frère Assad, accepta l'offre, et remercia le tailleur mille fois de la bonté qu'il avoit pour lui.

Le prince Amgiad ne sortit pour aller par la ville, pendant un mois entier, qu'en la com-

pagnie du tailleur ; il se hasarda enfin d'aller seul au bain. Au retour, comme il passoit par une rue où il n'y avoit personne, il rencontra une dame qui venoit à lui.

La dame, qui vit un jeune homme très bien fait, et tout frais sorti du bain, leva son voile et lui demanda où il alloit, d'un air riant et en lui faisant les yeux doux. Amgiad ne put résister aux charmes qu'elle lui fit paroître. « Madame, répondit-il, je vais chez moi ou chez vous, cela est à votre choix. »

« Seigneur, répondit la dame avec un sourire agréable, les dames de ma sorte ne mènent pas les hommes chez elles, elles vont chez eux. »

Amgiad fut dans un grand embarras de cette réponse à laquelle il ne s'attendoit pas. Il n'osoit prendre la hardiesse de la mener chez son hôte qui s'en seroit scandalisé, et il auroit couru risque de perdre la protection dont il avoit besoin dans une ville où il avoit tant de précautions à prendre. Le peu d'habitude qu'il y avoit, faisoit aussi qu'il ne savoit aucun endroit où la conduire, et il ne pouvoit se résoudre à laisser échapper une si belle fortune. Dans cette incertitude, il résolut de s'abandonner au hasard ; et, sans répondre à la dame, il marcha devant elle et la dame le suivit.

Le prince Amgiad la mena long-temps de rue

en rue, de carrefour en carrefour, de place en place, et ils étoient fatigués de marcher l'un et l'autre, lorsqu'il enfila une rue qui se trouva terminée par une grande porte fermée d'une maison d'assez belle apparence, avec deux bancs, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Amgiad s'assit sur l'un comme pour reprendre haleine; et la dame, plus fatiguée que lui, s'assit sur l'autre.

Quand la dame fut assise: « C'est donc ici votre maison? dit-elle au prince Amgiad. — Vous le voyez, madame, reprit le prince. — Pourquoi donc n'ouvrez-vous pas? repartit-elle; qu'attendez-vous? — Ma belle, répliqua Amgiad, c'est que je n'ai pas la clef; je l'ai laissée à mon esclave que j'ai chargé d'une commission d'où il ne peut pas être encore revenu. Et comme je lui ai commandé, après qu'il auroit fait cette commission, de m'acheter de quoi faire un bon dîné, je crains que nous ne l'attendions encore long-temps. »

La difficulté que le prince trouvoit à satisfaire sa passion, dont il commençoit à se repentir, lui avoit fait imaginer cette défaite, dans l'espérance que la dame donneroit dedans, et que le dépit l'obligeroit de le laisser là et d'aller chercher fortune ailleurs; mais il se trompa.

« Voilà un impertinent esclave de se faire ainsi

attendre, reprit la dame; je le châtierai moi-même comme il le mérite, si vous ne le châtiez bien quand il sera de retour. Il n'est pas bien-séant cependant que je demeure seule à une porte avec un homme.» En disant cela elle se leva, et ramassa une pierre pour rompre la serrure qui n'étoit que de bois, et fort foible, à la mode du pays.

Amgiad, au désespoir de ce dessein, voulut s'y opposer. « Madame, dit-il, que prétendez-vous faire? De grâce, donnez-vous quelques momens de patience. — Qu'avez-vous à craindre? reprit-elle; la maison n'est-elle pas à vous? Ce n'est pas une grande affaire qu'une serrure de bois rompue : il est aisé d'en remettre une autre. » Elle rompit la serrure; et dès que la porte fut ouverte, elle entra et marcha devant.

Amgiad se tint pour perdu quand il vit la porte de la maison forcée. Il hésita s'il devoit entrer ou s'évader pour se délivrer du danger qu'il croyoit indubitable, et il alloit prendre ce parti, lorsque la dame se retourna et vit qu'il n'entroit pas. « Qu'avez-vous, que vous n'entrez pas chez vous? lui dit-elle. — C'est, madame, répondit-il, que je regardois si mon esclave ne revenoit pas, et que je crains qu'il n'y ait rien de prêt. — Venez, venez, reprit-elle, nous serons mieux ici que dehors, en attendant qu'il arrive. »

Le prince Amgiad entra bien malgré lui dans une cour spacieuse et proprement pavée. De la cour, il monta par quelques degrés à un grand vestibule où ils aperçurent, lui et la dame, une grande salle ouverte, très bien meublée, et dans la salle, une table de mets exquis, avec une autre chargée de plusieurs sortes de beaux fruits, et un buffet garni de bouteilles de vin.

Quand Amgiad vit ces apprêts, il ne douta plus de sa perte. « C'est fait de toi, pauvre Amgiad, dit-il en lui-même, tu ne survivras pas long-temps à ton cher frère Assad. » La dame, au contraire, ravie de ce spectacle agréable : « Eh quoi ! seigneur, s'écria-t-elle, vous craigniez qu'il n'y eût rien de prêt ! Vous voyez cependant que votre esclave a fait plus que vous ne croyiez. Mais, si je ne me trompe, ces préparatifs sont pour une autre dame que moi ? Cela n'importe : qu'elle vienne cette dame, je vous promets de n'en être pas jalouse. La grâce que je vous demande, c'est de vouloir bien souffrir que je la serve et vous aussi. »

Amgiad ne put s'empêcher de rire de la plaisanterie de la dame, tout affligé qu'il étoit. « Madame, reprit-il en pensant tout autre chose qui le désoloit dans l'âme, je vous assure qu'il n'est rien moins que ce que vous vous imaginez : ce n'est là que mon ordinaire bien simplement. » Comme

il ne pouvoit se résoudre à se mettre à une table qui n'avoit pas été préparée pour lui, il voulut s'asseoir sur le sofa ; mais la dame l'en empêcha. « Que faites-vous ? lui dit-elle. Vous devez avoir faim après le bain : mettons-nous à table, mangeons et réjouissons-nous. »

Amgiad fut contraint de faire ce que la dame voulut : ils se mirent à table et ils mangèrent. Après les premiers morceaux, la dame prit un verre et une bouteille, se versa à boire et but la première à la santé d'Amgiad. Quand elle eut bu, elle remplit le même verre et le présenta à Amgiad qui lui fit raison.

Plus Amgiad faisoit réflexion sur son aventure, plus il étoit dans l'étonnement de voir que le maître de la maison ne paroissoit pas, et même qu'une maison où tout étoit si propre et si riche, étoit sans un seul domestique. « Mon bonheur seroit bien extraordinaire, se disoit-il à lui-même, si le maître pouvoit ne pas venir que je ne fusse sorti de cette intrigue ! » Pendant qu'il s'entretenoit de ces pensées, et d'autres plus fâcheuses, la dame continuoit de manger, buvoit de temps en temps, et l'obligeoit de faire de même. Ils en étoient bientôt au fruit, lorsque le maître de la maison arriva.

C'étoit le grand-écuyer du roi des mages, et son nom étoit Bahader. La maison lui appartene-

noit; mais il en avoit une autre où il faisoit sa demeure ordinaire. Celle-ci ne lui servoit qu'à se régaler en particulier avec trois ou quatre amis choisis; il y faisoit tout apporter de chez lui, et c'est ce qu'il avoit fait faire ce jour-là par quelques uns de ses gens, qui ne faisoient que de sortir peu de temps avant qu'Amgiad et la dame arrivassent.

Bahader arriva sans suite et déguisé, comme il le faisoit presque ordinairement, et il venoit un peu avant l'heure qu'il avoit donnée à ses amis. Il ne fut pas peu surpris de voir la porte de sa maison forcée. Il entra sans faire de bruit; et comme il eut entendu que l'on parloit et que l'on se réjouissoit dans la salle, il se coula le long du mur, et avança la tête à demi à la porte pour voir quelles gens c'étoient. Comme il eut vu que c'étoient un jeune homme et une jeune dame qui mangeoient à la table qui n'avoit été préparée que pour ses amis et pour lui, et que le mal n'étoit pas si grand qu'il se l'étoit imaginé d'abord, il résolut de s'en divertir.

La dame qui avoit le dos un peu tourné, ne pouvoit pas voir le grand-écuyer; mais Amgiad l'aperçut d'abord, et alors il avoit le verre à la main. Il changea de couleur à cette vue, les yeux attachés sur Bahader, qui lui fit signe de ne dire mot et de venir lui parler.

Amgiad but et se leva. « Où allez-vous ? lui demanda la dame. — Madame, lui dit-il, demeurez, je vous prie, je suis à vous dans le moment ; une petite nécessité m'oblige de sortir. » Il trouva Bahader qui l'attendoit sous le vestibule, et qui le mena dans la cour pour lui parler sans être entendu de la dame.....

Scheherazade s'aperçut à ces derniers mots qu'il étoit temps que le sultan des Indes se levât : elle se tut, et elle eut le temps de poursuivre la nuit suivante, et de lui parler en ces termes :

---

CCXXXII<sup>e</sup> NUIT.

**SIRE**, quand Bahader et le prince Amgiad furent dans la cour, Bahader demanda au prince par quelle aventure il se trouvoit chez lui avec la dame, et pourquoi ils avoient forcé la porte de sa maison.

« Seigneur, reprit Amgiad, je dois paroître bien coupable dans votre esprit; mais si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, j'espère que vous me trouverez très innocent. » Il poursuivit son discours, et lui raconta en peu de mots la chose comme elle étoit, sans rien déguiser; et afin de le bien persuader qu'il n'étoit pas capable de commettre une action aussi indigne que de forcer une maison, il ne lui cacha pas qu'il étoit prince, non plus que la raison pour laquelle il se trouvoit dans la ville des mages.

Bahader, qui aimoit naturellement les étrangers, fut ravi d'avoir trouvé l'occasion d'en obliger un de la qualité et du rang d'Amgiad. En effet, à son air, à ses manières honnêtes, à son discours en termes choisis et ménagés, il ne douta nullement de sa sincérité. « Prince, lui dit-il, j'ai une joie extrême d'avoir trouvé lieu

de vous obliger dans une rencontre aussi plaisante que celle que vous venez de me raconter. Bien loin de troubler la fête, je me ferai un très grand plaisir de contribuer à votre satisfaction. Avant que de vous communiquer ce que je pense là-dessus, je suis bien aise de vous dire que je suis grand-écuyer du roi, et que je m'appelle Bahader. J'ai un hôtel où je fais ma demeure ordinaire, et cette maison est un lieu où je viens quelquefois pour être plus en liberté avec mes amis. Vous avez fait accroire à votre belle que vous aviez un esclave, quoique vous n'en ayez pas. Je veux être cet esclave; et afin que cela ne vous fasse pas de peine, et que vous ne vous en excusiez pas, je vous répète que je le veux être absolument; et vous en apprendrez bientôt la raison. Allez donc vous remettre à votre place, et continuez de vous divertir; et quand je reviendrai dans quelque temps, et que je me présenterai devant vous en habit d'esclave, querellez-moi bien; ne craignez pas même de me frapper : je vous servirai tout le temps que vous tiendrez table, et jusqu'à la nuit. Vous coucherez chez moi vous et la dame, et demain matin vous la renverrez avec honneur. Après cela, je tâcherai de vous rendre des services de plus de conséquence. Allez donc, et ne perdez pas de temps.» Amgiad voulut repartir; mais le grand-

écuyer ne le permit pas, et il le contraignit d'aller retrouver la dame.

Amgiad fut à peine rentré dans la salle, que les amis que le grand-écuyer avoit invités, arrivèrent. Il les pria obligeamment de vouloir bien l'excuser s'il ne les recevoit pas ce jour-là, en leur faisant entendre qu'ils en approuveroient la cause quand il les en auroit informés au premier jour. Dès qu'ils furent éloignés, il sortit et il alla prendre un habit d'esclave.

Le prince Amgiad rejoignit la dame, le cœur bien content de ce que le hasard l'avoit conduit dans une maison qui appartenoit à un maître d'une si grande distinction, et qui en usoit si honnêtement avec lui. En se remettant à table : « Madame, lui dit-il, je vous demande mille pardons de mon incivilité et de la mauvaise humeur où je suis de l'absence de mon esclave ; le maraud me le paiera, je lui ferai voir s'il doit être dehors si long-temps. »

« Cela ne doit pas vous inquiéter, reprit la dame ; tant pis pour lui, s'il fait des fautes, il les paiera. Ne songeons plus à lui, songeons seulement à nous réjouir. »

Ils continuèrent de tenir table avec d'autant plus d'agrément qu'Amgiad n'étoit plus inquiet comme auparavant de ce qui arriveroit de l'indiscrétion de la dame, qui ne devoit pas forcer

la porte, quand même la maison eût appartenu à Amgiad. Il ne fut pas moins de belle humeur que la dame, et ils se dirent mille plaisanteries en buvant plus qu'ils ne mangeoient, jusqu'à l'arrivée de Bahader déguisé en esclave.

Bahader entra comme un esclave, bien mortifié de voir que son maître étoit en compagnie, et de ce qu'il revenoit si tard. Il se jeta à ses pieds en baisant la terre, pour implorer sa clémence; et quand il se fut relevé, il demeura debout, les mains croisées et les yeux baissés, en attendant qu'il lui commandât quelque chose.

« Méchant esclave, lui dit Amgiad avec un œil et un ton de colère, dis-moi s'il y a au monde un esclave plus méchant que toi? Où as-tu été? Qu'as-tu fait pour revenir à l'heure qu'il est?

« Seigneur, reprit Bahader, je vous demande pardon, je viens de faire les commissions que vous m'avez données; je n'ai pas cru que vous dussiez revenir de si bonne heure.

« Tu es un maraud, repartit Amgiad, et je te rouerai de coups pour t'apprendre à mentir et à manquer à ton devoir. » Il se leva, prit un bâton, et lui en donna deux ou trois coups assez légèrement; après quoi il se remit à table.

La dame ne fut pas contente de ce châtement; elle se leva à son tour, prit le bâton, et en char-

gea Bahader de tant de coups, sans l'épargner, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Amgiad, scandalisé au dernier point de la liberté qu'elle se donnoit, et de ce qu'elle maltraitoit un officier du roi, de cette importance, avoit beau crier que c'étoit assez, elle fraploit toujours : « Laissez-moi faire, disoit-elle, je veux me satisfaire et lui apprendre à ne pas s'absenter si long-temps une autre fois. » Elle continuoit toujours avec tant de furie, qu'il fut contraint de se lever et de lui arracher le bâton, qu'elle ne lâcha qu'après beaucoup de résistance. Comme elle vit qu'elle ne pouvoit plus battre Bahader, elle se remit à sa place et lui dit mille injures.

Bahader essuya ses larmes, et demeura debout pour leur verser à boire. Lorsqu'il vit qu'ils ne buvoient et ne mangeoient plus, il desservit, il nettoya la salle, il mit toutes choses en leur lieu; et dès qu'il fut nuit, il alluma les bougies. A chaque fois qu'il sortoit ou qu'il entroit, la dame ne manquoit pas de le gronder, de le menacer et de l'injurier, avec un grand mécontentement de la part d'Amgiad, qui vouloit le ménager, et n'osoit lui rien dire. Lorsqu'il fut temps de se coucher, Bahader leur prépara un lit sur le sofa, et se retira dans une chambre, où il ne fut pas long-temps à s'endormir après une si longue fatigue.

Amgiad et la dame s'entretinrent encore une grosse demi-heure; et avant de se coucher, la dame eut besoin de sortir. En passant sous le vestibule, comme elle eut entendu que Bahader ronfloit déjà, et qu'elle avoit vu qu'il y avoit un sabre dans la salle : « Seigneur, dit-elle à Amgiad en rentrant, je vous prie de faire une chose pour l'amour de moi. — De quoi s'agit-il pour votre service ? reprit Amgiad. — Obligez-moi de prendre ce sabre, repartit-elle, et d'aller couper la tête à votre esclave. »

Amgiad fut extrêmement étonné de cette proposition que le vin faisoit faire à la dame, comme il n'en douta pas. « Madame, lui dit-il, laissons là mon esclave, il ne mérite pas que vous pensiez à lui : je l'ai châtié, vous l'avez châtié vous-même, cela suffit; d'ailleurs je suis très content de lui, et il n'est pas accoutumé à ces sortes de fautes. »

« Je ne me paie pas de cela, reprit la dame enragée : je veux que ce coquin meure; et s'il ne meurt de votre main, il mourra de la mienne. » En disant ces paroles, elle met la main sur le sabre, le tire hors du fourreau, et s'échappe pour exécuter son pernicieux dessein.

Amgiad la rejoint sous le vestibule, et en la rencontrant : « Madame, lui dit-il, il faut vous satisfaire puisque vous le souhaitez : je serois

fâché qu'un autre que moi ôtât la vie à mon esclave. » Quand elle lui eut remis le sabre : « Venez, suivez-moi, ajouta-t-il, et ne faisons pas de bruit, de crainte qu'il ne s'éveille. » Ils entrèrent dans la chambre où étoit Bahader ; mais au lieu de le frapper, Amgiad porta le coup à la dame, et lui coupa la tête qui tomba sur Bahader.....

Le jour avoit déjà commencé de paroître, lorsque Scheherazade en étoit à ces paroles ; elle s'en aperçut, et cessa de parler. Elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan Schahriar :

---

---

**CCXXXIII<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, la tête de la dame eût interrompu le sommeil du grand-écuyer, en tombant sur lui, quand le bruit du coup de sabre ne l'eût pas éveillé. Étonné de voir Amgiad avec le sabre ensanglanté et le corps de la dame par terre sans tête, il lui demanda ce que cela signifioit. Amgiad lui raconta la chose comme elle s'étoit passée, et en en achevant : « Pour empêcher cette furieuse, ajouta-t-il, de vous ôter la vie, je n'ai point trouvé d'autre moyen que de la lui ravir à elle-même.

« Seigneur, reprit Bahader plein de reconnaissance, des personnes de votre sang, et aussi généreuses, ne sont pas capables de favoriser des actions si méchantes. Vous êtes mon libérateur, et je ne puis assez vous en remercier. » Après qu'il l'eut embrassé, pour lui mieux marquer combien il lui étoit obligé : « Avant que le jour vienne, dit-il, il faut emporter ce cadavre hors d'ici, et c'est ce que je vais faire. » Amgiad s'y opposa, et dit qu'il l'emporteroit lui-même, puisqu'il avoit fait le coup. « Un nouveau venu en cette ville, comme vous, n'y réussiroit pas, reprit Bahader. Laissez-moi faire, demeurez ici

en repos. Si je ne reviens pas avant qu'il soit jour, ce sera une marque que le guet m'aura surpris. En ce cas-là, je vais vous faire par écrit une donation de la maison et de tous les meubles, vous n'aurez qu'à y demeurer.

Dès que Bahader eut écrit et livré la donation au prince Amgiad, il mit le corps de la dame dans un sac avec la tête, chargea le sac sur ses épaules, et marcha de rue en rue en prenant le chemin de la mer. Il n'en étoit pas éloigné lorsqu'il rencontra le juge de police qui faisoit sa ronde en personne. Les gens du juge l'arrêtèrent, ouvrirent le sac, et y trouvèrent le corps de la dame massacrée, et sa tête. Le juge, qui reconnut le grand-écuyer malgré son déguisement, le mena chez lui; et comme il n'osa pas le faire mourir à cause de sa dignité, sans en parler au roi, il le lui mena le lendemain matin. Le roi n'eut pas plus tôt appris, au rapport du juge, la noire action qu'il avoit cominise, comme il le croyoit selon les indices, qu'il le chargea d'injures. « C'est donc ainsi, s'écria-t-il, que tu massacres mes sujets pour les piller, et que tu jettes leur corps à la mer pour cacher ta tyrannie! qu'on les en délivre, et qu'on le pend. »

Quelque innocent que fût Bahader, il reçut cette sentence de mort avec toute la résignation possible, et ne dit pas un mot pour sa justifica-

tion. Le juge le remena ; et pendant qu'on préparoit la potence, il envoya publier par toute la ville la justice qu'on alloit faire à midi d'un meurtre commis par le grand-écuyer.

Le prince Amgiad, qui avoit attendu le grand-écuyer inutilement, fut dans une consternation qu'on ne peut imaginer, quand il entendit ce cri de la maison où il étoit. « Si quelqu'un doit mourir pour la mort d'une femme aussi méchante, se dit-il à lui-même, ce n'est pas le grand-écuyer, c'est moi ; et je ne souffrirai pas que l'innocent soit puni pour le coupable. » Sans délibérer davantage il sortit, et se rendit à la place où se devoit faire l'exécution, avec le peuple qui y couroit de toutes parts.

Dès qu'Amgiad vit paroître le juge qui amenoit Bahader à la potence, il alla se présenter à lui : « Seigneur, lui dit-il, je viens vous déclarer et vous assurer que le grand-écuyer que vous conduisez à la mort, est très innocent de la mort de cette dame. C'est moi qui ai commis le crime, si c'est en avoir commis un que d'avoir ôté la vie à une femme détestable qui vouloit l'ôter à un grand-écuyer ; et voici comment la chose s'est passée. »

Quand le prince Amgiad eut informé le juge de quelle manière il avoit été abordé par la dame à la sortie du bain, comment elle avoit été cause

qu'il étoit entré dans la maison de plaisir du grand-écuyer, et de tout ce qui s'étoit passé jusqu'au moment où il avoit été contraint de lui couper la tête pour sauver la vie au grand-écuyer, le juge sursit l'exécution, et le mena au roi avec le grand-écuyer.

Le roi voulut être informé de la chose par Amgiad lui-même; et Amgiad, pour lui mieux faire comprendre son innocence et celle du grand-écuyer, profita de l'occasion pour lui faire le récit de son histoire et de celle de son frère Assad depuis le commencement jusqu'à leur arrivée et jusqu'au moment où il lui parloit.

Quand le prince eut achevé : « Prince, lui dit le roi, je suis ravi que cette occasion m'ait donné lieu de vous connoître : je ne vous donne pas seulement la vie avec celle de mon grand-écuyer, que je loue de la bonne intention qu'il a eue pour vous, et que je rétablis dans sa charge; je vous fais même mon grand-vizir pour vous consoler du traitement injuste, quoique excusable, que le roi votre père vous a fait. A l'égard du prince Assad, je vous permets d'employer toute l'autorité que je vous donne pour le retrouver. »

Après qu'Amgiad eut remercié le roi de la ville et du pays des Mages, et qu'il eut pris possession de la charge de grand-vizir, il employa tous les moyens imaginables pour trouver le

prince son frère. Il fit promettre par les crieurs publics, dans tous les quartiers de la ville, une grande récompense à ceux qui le lui amèneraient, ou même qui lui en apprendroient quelque nouvelle. Il mit des gens en campagne ; mais quelque diligence qu'il pût faire, il n'eut pas la moindre nouvelle de lui.

Assad, cependant, étoit toujours à la chaîne dans le cachot où il avoit été renfermé par l'adresse du rusé vieillard ; et Bostane et Cavame, filles du vieillard, le maltratoient avec la même cruauté et la même inhumanité. La fête solennelle des adorateurs du feu approcha. On équipa le vaisseau qui avoit coutume de faire le voyage de la montagne du Feu : on le chargea de marchandises par le soin d'un capitaine nommé Behram, grand zéléteur de la religion des mages. Quand il fut en état de remettre à la voile, Behram y fit embarquer Assad dans une caisse à moitié pleine de marchandises, avec assez d'ouverture entre les ais pour lui donner la respiration nécessaire, et fit descendre la caisse à fond de cale.

Avant que le vaisseau mît à la voile, le grand-vizir Amgiad, frère d'Assad, qui avoit été averti que les adorateurs du feu avoient coutume de sacrifier un musulman chaque année sur la montagne du Feu, et qu'Assad, qui étoit peut-être

tombé entre leurs mains, pourroit bien être destiné à cette cérémonie sanglante, voulut en faire la visite. Il y alla en personne, et fit monter tous les matelots et tous les passagers sur le tillac, pendant que ses gens firent la recherche dans tout le vaisseau; mais on ne trouva pas Assad, il étoit trop bien caché.

La visite faite, le vaisseau sortit du port; et quand il fut en pleine mer, Behram ordonna de tirer le prince Assad de la caisse, et le fit mettre à la chaîne pour s'assurer de lui, de crainte, comme il n'ignoroit pas qu'on alloit le sacrifier, que de désespoir il ne se précipitât dans la mer.

Après quelques jours de navigation, le vent favorable qui avoit toujours accompagné le vaisseau devint contraire, et augmenta de manière qu'il excita une tempête des plus furieuses. Le vaisseau ne perdit pas seulement sa route: Behram et son pilote ne savoient plus même où ils étoient, et ils craignoient de rencontrer quelque rocher à chaque moment, et de s'y briser. Au plus fort de la tempête ils découvrirent terre, et Behram la reconnut pour l'endroit où étoit le port et la capitale de la reine Margiane, et il en eut une grande mortification.

En effet, la reine Margiane, qui étoit musulmane, étoit ennemie mortelle des adorateurs du feu. Non seulement elle n'en souffroit pas un

seul dans ses états, mais elle ne permettoit même pas qu'aucun de leurs vaisseaux y abordât.

Il n'étoit plus au pouvoir de Behram cependant d'éviter d'aller aborder au port de la capitale de cette reine, à moins d'aller échouer et se perdre contre la côte qui étoit bordée de rochers affreux. Dans cette extrémité, il tint conseil avec son pilote et avec ses matelots. « Enfans, dit-il, vous voyez la nécessité où nous sommes réduits. De deux choses l'une : ou il faut que nous soyons engloutis par les flots, ou que nous nous sauvions chez la reine Margiane ; mais sa haine implacable contre notre religion et contre ceux qui en font profession vous est connue. Elle ne manquera pas de se saisir de notre vaisseau, et de nous faire ôter la vie à tous sans miséricorde. Je ne vois qu'un seul remède qui peut-être nous réussira. Je suis d'avis que nous ôtions de la chaîne le musulman que nous avons ici, et que nous l'habillions en esclave. Quand la reine Margiane m'aura fait venir devant elle, et qu'elle me demandera quel est mon négoce, je lui répondrai que je suis marchand d'esclaves, que j'ai vendu tout ce que j'en avois, et que je n'en ai réservé qu'un seul pour me servir d'écrivain, à cause qu'il sait lire et écrire. Elle voudra le voir ; et comme il est bien fait, et que d'ailleurs il est de sa religion, elle en sera touchée de compas-

sion, ne manquera pas de me proposer de le lui vendre, et, en cette considération, de nous souffrir dans son port jusqu'au premier beau temps. Si vous savez quelque chose de meilleur, dites-le moi, je vous écouterai. » Le pilote et les matelots applaudirent à son sentiment qui fut suivi.....

La sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer à ces derniers mots, à cause du jour qui se faisait voir ; elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

---

**CCXXXIV<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, Behram fit ôter le prince Assad de la chaîne, et le fit habiller en esclave fort proprement, selon le rang d'écrivain de son vaisseau, sous lequel il vouloit le faire paroître devant la reine Margiane. Il fut à peine dans l'état qu'il le souhaitoit, que le vaisseau entra dans le port, où il fit jeter l'ancre.

Dès que la reine Margiane, qui avoit son palais situé du côté de la mer, de manière que le jardin s'étendoit jusqu'au rivage, eut vu que le vaisseau avoit mouillé, elle envoya avertir le capitaine de venir lui parler; et pour satisfaire plus tôt sa curiosité, elle vint l'attendre dans le jardin.

Behram, qui s'étoit attendu à être appelé, débarqua avec le prince Assad, après avoir exigé de lui de confirmer qu'il étoit son esclave et son écrivain, et fut conduit devant la reine Margiane. Il se jeta à ses pieds; et après lui avoir marqué la nécessité qui l'avoit obligé de se réfugier dans son port, il lui dit qu'il étoit marchand d'esclaves; qu'Assad, qu'il avoit amené, étoit le seul qui lui restât, et qu'il gardoit pour lui servir d'écrivain.

Assad avoit plu à la reine Margiane du mo-

ment qu'elle l'avoit vu, et elle fut ravie d'apprendre qu'il fût esclave. Résolue à l'acheter à quelque prix que ce fût, elle demanda à Assad comment il s'appeloit.

« Grande reine, reprit le prince Assad les larmes aux yeux, votre majesté me demande-t-elle le nom que je portois ci-devant, ou le nom que je porte aujourd'hui? — Comment! repartit la reine, est-ce que vous avez deux noms? — Hélas! il n'est que trop vrai, répliqua Assad. Je m'appelois autrefois Assad (très heureux), et aujourd'hui je m'appelle Môtar (destiné à être sacrifié). »

Margiane qui ne pouvoit pénétrer le vrai sens de cette réponse, l'appliqua à l'état de son esclavage, et connut en même temps qu'il avoit beaucoup d'esprit. « Puisque vous êtes écrivain, lui dit-elle ensuite, je ne doute pas que vous ne sachiez bien écrire : faites-moi voir de votre écriture. »

Assad muni d'une écritoire qu'il portoit à sa ceinture, et de papier, par les soins de Behram qui n'avoit pas oublié ces circonstances pour persuader à la reine ce qu'il vouloit qu'elle crût, se retira un peu à l'écart, et écrivit ces sentences, par rapport à sa misère :

« L'aveugle se détourne de la fosse où le clair-voyant se laisse tomber. — L'ignorant s'élève

« aux dignités par des discours qui ne signifient  
« rien ; le savant demeure dans la poussière avec  
« son éloquence. — Le musulman est dans la  
« dernière misère avec toutes ses richesses ; l'in-  
« fidèle triomphe au milieu de ses biens. — On  
« ne peut pas espérer que les choses changent :  
« c'est un décret du Tout-Puissant qu'elles de-  
« meurent en cet état. »

Assad présenta le papier à la reine Margiane, qui n'admira pas moins la moralité des sentences, que la beauté du caractère ; il n'en fallut pas davantage pour achever d'embraser son cœur, et de le toucher d'une véritable compassion pour lui. Elle n'eut pas plus tôt achevé de le lire, qu'elle s'adressa à Behram : « Choisissez, lui dit-elle, de me vendre cet esclave, ou de m'en faire un présent ; peut-être trouverez-vous mieux votre compte de choisir le dernier. »

Behram reprit assez insolemment qu'il n'avoit pas de choix à faire, qu'il avoit besoin de son esclave et qu'il vouloit le garder.

La reine Margiane, irritée de cette hardiesse, ne voulut point parler davantage à Behram ; elle prit le prince Assad par le bras, le fit marcher devant elle ; et en l'emmenant à son palais, elle envoya dire à Behram qu'elle feroit confisquer toutes ses marchandises, et mettre le feu à son vaisseau au milieu du port, s'il y passoit la nuit.

Behram fut contraint de retourner à son vaisseau, bien mortifié, et de faire préparer toutes choses pour remettre à la voile, quoique la tempête ne fût pas encore entièrement apaisée.

La reine Margiane, après avoir commandé en entrant dans son palais que l'on servît promptement le soupé, mena Assad à son appartement, où elle le fit asseoir près d'elle. Assad voulut s'en défendre, en disant que cet honneur n'appartenoit pas à un esclave.

« A un esclave ! reprit la reine ; il n'y a qu'un moment que vous l'étiez, mais vous ne l'êtes plus. Asseyez-vous près de moi, vous dis-je, et racontez-moi votre histoire ; car ce que vous avez écrit pour me faire voir de votre écriture, et l'insolence de ce marchand d'esclaves, me font comprendre qu'elle doit être extraordinaire. »

Le prince Assad obéit ; et quand il fut assis : « Puissante reine, dit-il, votre majesté ne se trompe pas, mon histoire est véritablement extraordinaire, et plus qu'elle ne pourroit se l'imaginer. Les maux, les tourmens incroyables que j'ai soufferts, et le genre de mort auquel j'étois destiné, dont elle m'a délivré par sa générosité toute royale, lui feront connoître la grandeur de son bienfait que je n'oublierai jamais. Mais avant d'entrer dans ce détail qui fait hor-

reur, elle voudra bien que je prenne l'origine de mes malheurs de plus haut. »

Après ce préambule qui augmenta la curiosité de Margiane, Assad commença par l'informer de sa naissance royale, de celle de son frère Amgiad, de leur amitié réciproque, de la passion condamnable de leurs belles-mères, changée en une haine des plus odieuses, la source de leur étrange destinée. Il vint ensuite à la colère du roi leur père, à la manière presque miraculeuse de la conservation de leur vie, et enfin à la perte qu'il avoit faite de son frère, et à la prison si longue et si douloureuse d'où on ne l'avoit fait sortir que pour être immolé sur la montagne du Feu.

Quand Assad eut achevé son discours, la reine Margiane animée plus que jamais contre les adorateurs du feu : « Prince, dit-elle, nonobstant l'aversion que j'ai toujours eue contre les adorateurs du feu, je n'ai pas laissé d'avoir beaucoup d'humanité pour eux; mais après le traitement barbare qu'ils vous ont fait, et leur dessein exécrable de faire une victime de votre personne à leur feu, je leur déclare dès à présent une guerre implacable. » Elle vouloit s'étendre davantage sur ce sujet, mais l'on servit, et elle se mit à table avec le prince Assad, charmée de le voir et de l'entendre, et déjà prévenue

pour lui d'une passion dont elle se promettoit de trouver l'occasion de le faire apercevoir. « Prince, lui dit-elle, il faut vous bien récompenser de tant de jeûnes et de tant de mauvais repas que les impitoyables adorateurs du feu vous ont fait faire : vous avez besoin de nourriture après tant de souffrances. » Et en lui disant ces paroles, et d'autres à peu près semblables, elle lui servoit à manger et lui faisoit verser à boire coup sur coup. Le repas dura long-temps, et le prince Assad but quelques coups plus qu'il ne pouvoit porter.

Quand la table fut levée, Assad eut besoin de sortir, et il prit son temps de manière que la reine ne s'en aperçut pas. Il descendit dans la cour, et comme il vit la porte du jardin ouverte, il y entra. Attiré par les beautés dont il étoit diversifié, il s'y promena un espace de temps. Il alla enfin jusqu'à un jet d'eau qui en faisoit le plus grand agrément ; il s'y lava les mains et le visage pour se rafraîchir ; et en voulant se reposer sur le gazon dont il étoit bordé, il s'y endormit.

La nuit approchoit alors, et Behram qui ne vouloit pas donner lieu à la reine Margiane d'exécuter sa menace, avoit déjà levé l'ancre, bien fâché de la perte qu'il avoit faite d'Assad, et d'être frustré de l'espérance d'en faire un sa-

crifice. Il tâchoit néanmoins de se consoler sur ce que la tempête étoit cessée, et qu'un vent de terre le favorisoit pour s'éloigner. Dès qu'il se fut tiré hors du port avec l'aide de sa chaloupe, avant de la tirer dans le vaisseau : « Enfans, dit-il aux matelots qui étoient dedans, attendez, ne remontez pas : je vais vous faire donner les barils pour faire de l'eau, et je vous attendrai sur les bords. » Les matelots qui ne savoient pas où ils en pourroient faire, voulurent s'en excuser ; mais comme Behram avoit parlé à la reine dans le jardin, et qu'il avoit remarqué le jet d'eau : « Allez aborder devant le jardin du palais, reprit-il ; passez par-dessus le mur qui n'est qu'à hauteur d'appui, vous trouverez à faire de l'eau suffisamment dans le bassin qui est au milieu du jardin. »

Les matelots allèrent aborder où Behram leur avoit marqué ; et après qu'ils se furent chargés chacun d'un baril sur l'épaule, en débarquant, ils passèrent aisément par-dessus le mur. En approchant du bassin, comme ils eurent aperçu un homme couché qui dormoit sur le bord, ils s'approchèrent de lui et ils le reconnurent pour Assad. Ils se partagèrent ; et pendant que les uns firent quelques barils d'eau, avec le moins de bruit qu'il leur fut possible, sans perdre le temps à les emplir tous, les autres environnèrent

Assad, et l'observèrent pour l'arrêter au cas qu'il s'éveillât. Il leur donna tout le temps; et dès que les barils furent pleins et chargés sur les épaules de ceux qui devoient les emporter, les autres se saisirent de lui et l'emmenèrent sans lui donner le temps de se reconnoître; ils le passèrent par-dessus le mur, l'embarquèrent avec leurs barils, et le transportèrent au vaisseau à force de rames. Quand ils furent près d'aborder au vaisseau : « Capitaine, s'écrièrent-ils avec des éclats de joie, faites jouer vos hautbois et vos tambours, nous vous ramenons votre esclave. »

Behram, qui ne pouvoit comprendre comment ses matelots avoient pu retrouver et reprendre Assad, et qui ne pouvoit aussi l'apercevoir dans la chaloupe, à cause de la nuit, attendit avec impatience qu'ils fussent remontés sur le vaisseau pour leur demander ce qu'ils vouloient dire; mais quand il l'eut vu devant ses yeux, il ne put se contenir de joie; et sans s'informer comment ils s'y étoient pris pour faire une si belle capture, il le fit remettre à la chaîne; et après avoir fait tirer la chaloupe dans le vaisseau en diligence, il fit force de voiles en reprenant la route de la montagne du Feu.....

La sultane Scheherazade ne passa pas outre pour cette nuit; elle poursuivit la suivante, et dit au sultan des Indes :

---

**CCXXXV<sup>e</sup> NUIT.**

---

**SIRE**, j'achevai hier en faisant remarquer à votre majesté que Behram avoit repris la route de la montagne du Feu, bien joyeux de ce que ses matelots avoient ramené le prince Assad.

La reine Margiane cependant étoit dans de grandes alarmes ; elle ne s'inquiéta pas d'abord quand elle se fut aperçue que le prince Assad étoit sorti. Comme elle ne douta pas qu'il ne dût revenir bientôt, elle l'attendit avec patience. Au bout de quelque temps qu'elle vit qu'il ne paroissoit pas, elle commença d'en être inquiète. Elle commanda à ses femmes de voir où il étoit ; elles le cherchèrent, et elles ne lui en apportèrent pas de nouvelles. La nuit vint, et elle le fit chercher à la lumière, mais aussi inutilement.

Dans l'impatience et dans l'alarme où la reine Margiane fut alors, elle alla le chercher elle-même à la lumière des flambeaux ; et comme elle eut aperçu que la porte du jardin étoit ouverte, elle y entra et le parcourut avec ses femmes. En passant près du jet d'eau et du bassin, elle remarqua une babouche sur le bord du gazon, qu'elle fit ramasser, et elle la reconnut pour une

des deux du prince, de même que ses femmes. Cela joint à l'eau répandue sur le bord du bassin, lui fit croire que Behram pourroit bien l'avoir fait enlever. Elle envoya savoir dans le moment s'il étoit encore au port ; et comme elle eut appris qu'il avoit fait voile un peu avant la nuit, qu'il s'étoit arrêté quelque temps sur les bords, et que sa chaloupe étoit venue faire de l'eau dans le jardin, elle envoya avertir le commandant de dix vaisseaux de guerre qu'elle avoit dans son port toujours équipés et prêts à partir au premier commandement, qu'elle vouloit s'embarquer en personne le lendemain à une heure de jour.

Le commandant fit ses diligences : il assembla les capitaines, les autres officiers, les matelots, les soldats, et tout fut embarqué à l'heure qu'elle avoit souhaité. Elle s'embarqua ; et quand son escadre fut hors du port et à la voile, elle déclara son intention au commandant. « Je veux, dit-elle, que vous fassiez force de voiles, et que vous donniez la chasse au vaisseau marchand qui partit de ce port hier au soir. Je vous l'abandonne si vous le prenez ; mais si vous ne le prenez pas, votre vie m'en répondra. »

Les dix vaisseaux donnèrent la chasse au vaisseau de Behram deux jours entiers, et ne virent rien. Ils le découvrirent le troisième jour à la

pointe du jour ; et sur le midi, ils l'environnèrent de manière qu'il ne pouvoit pas échapper.

Dès que le cruel Behram eut aperçu les dix vaisseaux, il ne douta pas que ce ne fût l'escadre de la reine Margiane qui le poursuivoit, et alors il donnoit la bastonnade à Assad ; car depuis son embarquement dans son vaisseau au port de la ville des Mages, il n'avoit pas manqué un jour de lui faire ce même traitement : cela fit qu'il le maltraita plus que de coutume. Il se trouva dans un grand embarras quand il vit qu'il alloit être environné. De garder Assad, c'étoit se déclarer coupable ; de lui ôter la vie, il craignoit qu'il n'en parût quelque marque. Il le fit déchaîner ; et quand on l'eut fait monter du fond de cale où il étoit, et qu'on l'eut amené devant lui : « C'est toi, dit-il, qui es cause qu'on nous poursuit. » Et en disant ces paroles, il le jeta dans la mer.

Le prince Assad, qui savoit nager, s'aida de ses pieds et de ses mains avec tant de courage, à la faveur des flots qui le secundoient, qu'il en eut assez pour ne pas succomber et pour gagner terre. Quand il fut sur le rivage, la première chose qu'il fit, fut de remercier Dieu de l'avoir délivré d'un si grand danger, et tiré encore une fois des mains des adorateurs du feu. Il se dépouilla ensuite ; et après avoir bien exprimé l'eau

de son habit, il l'étendit sur un rocher où il fut bientôt séché, tant par l'ardeur du soleil que par la chaleur du rocher qui en étoit échauffé.

Il se reposa cependant en déplorant sa misère. sans savoir en quel pays il étoit, ni de quel côté il tourneroit. Il reprit enfin son habit, et marcha sans trop s'éloigner de la mer, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un chemin qu'il suivit. Il chemina plus de dix jours par un pays où personne n'habitoit, et où il ne trouvoit que des fruits sauvages et quelques plantes le long des ruisseaux, dont il vivoit. Il arriva enfin près d'une ville qu'il reconnut pour celle des Mages où il avoit été si fort maltraité, et où son frère Amgiad étoit grand-vizir. Il en eut de la joie; mais il fit bien résolution de ne pas s'approcher d'aucun adorateur du feu, mais seulement de quelques musulmans; car il se souvenoit d'y en avoir remarqué quelques uns la première fois qu'il y étoit entré. Comme il étoit tard, et qu'il savoit bien que les boutiques étoient déjà fermées, et qu'il trouveroit peu de monde dans les rues, il prit le parti de s'arrêter dans le cimetière qui étoit près de la ville, où il y avoit plusieurs tombeaux élevés en façon de mausolée. En cherchant, il en trouva un dont la porte étoit ouverte; il y entra, résolu à y passer la nuit.

Revenons présentement au vaisseau de Beh-

ram. Il ne fut pas long-temps à être investi de tous les côtés par les vaisseaux de la reine Margiane, après qu'il eut jeté le prince Assad dans la mer. Il fut abordé par le vaisseau où étoit la reine, et à son approche, comme il n'étoit pas en état de faire aucune résistance, Behram fit plier les voiles pour marquer qu'il se rendoit.

La reine Margiane passa elle-même sur le vaisseau, et demanda à Behram où étoit l'écrivain qu'il avoit eu la témérité d'enlever ou de faire enlever dans son palais. « Reine, répondit Behram, je jure à votre majesté qu'il n'est pas sur mon vaisseau; elle peut le faire chercher, et connoître par là mon innocence. »

Margiane fit faire la visite du vaisseau avec toute l'exactitude possible; mais on ne trouva pas celui qu'elle souhaitoit si passionnément de trouver, autant parce qu'elle l'aimoit, que par la générosité qui lui étoit naturelle. Elle fut sur le point d'ôter la vie à Behram de sa propre main; mais elle se retint, et elle se contenta de confisquer son vaisseau et toute sa charge, et de le renvoyer par terre avec tous ses matelots, en lui laissant sa chaloupe pour y aller aborder.

Behram, accompagné de ses matelots, arriva à la ville des Mages la même nuit qu'Assad s'étoit arrêté dans le cimetière, et retiré dans le tombeau. Comme la porte étoit fermée, il fut con-

traint de chercher aussi dans le cimetière quelque tombeau pour y attendre qu'il fût jour et qu'on l'ouvrît.

Par malheur pour Assad, Behram passa devant celui où il étoit. Il y entra, et il vit un homme qui dormoit la tête enveloppée dans son habit. Assad s'éveilla au bruit, et en levant la tête, il demanda qui c'étoit.

Behram le reconnut d'abord. « Ah, ah ! dit-il, vous êtes donc celui qui est cause que je suis ruiné pour le reste de ma vie ! Vous n'avez pas été sacrifié cette année, mais vous n'échapperez pas de même l'année prochaine. » En disant ces paroles, il se jeta sur lui, lui mit son mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier, et le fit lier par ses matelots.

Le lendemain matin, dès que la porte fut ouverte, il fut aisé à Behram de ramener Assad chez le vieillard qui l'avoit abusé avec tant de méchanceté, par des rues détournées où personne n'étoit encore levé. Dès qu'il y fut entré, il le fit descendre dans le même cachot d'où il avoit été tiré, et informa le vieillard du triste sujet de son retour, et du malheureux succès de son voyage. Le méchant vieillard n'oublia pas d'enjoindre à ses deux filles de maltraiter le prince infortuné plus qu'auparavant, s'il étoit possible.

Assad fut extrêmement surpris de se revoir dans le même lieu où il avoit déjà tant souffert ; et dans l'attente des mêmes tourmens dont il avoit cru être délivré pour toujours, il pleuroit la rigueur de son destin, lorsqu'il vit entrer Bostane avec un bâton, un pain et une cruche d'eau. Il frémit à la vue de cette impitoyable, et à la seule pensée des supplices journaliers qu'il avoit encore à souffrir toute une année pour mourir ensuite d'une manière pleine d'horreur.....

Mais le jour que la sultane Scheherazade vit paroître, comme elle en étoit à ces dernières paroles, l'obligea de s'interrompre. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

CCXXXVI<sup>e</sup> NUIT.

SIRE, Bostane traita le malheureux prince Assad aussi cruellement qu'elle l'avoit déjà fait dans sa première détention. Les lamentations, les plaintes, les instantes prières d'Assad qui la supplioit de l'épargner, jointes à ses larmes, furent si vives, que Bostane ne put s'empêcher d'en être attendrie et de verser des larmes avec lui. « Seigneur, lui dit-elle en lui recouvrant les épaules, je vous demande mille pardons de la cruauté avec laquelle je vous ai traité ci-devant, et dont je viens de vous faire sentir encore les effets. Jusqu'à présent je n'ai pu désobéir à un père injustement animé contre vous, et acharné à votre perte; mais enfin je déteste et j'abhorre cette barbarie. Consolez-vous : vos maux sont finis, et je vais tâcher de réparer tous mes crimes, dont je connois l'énormité, par de meilleurs traitemens. Vous m'avez regardée jusqu'aujourd'hui comme une infidèle, regardez-moi présentement comme une musulmane. J'ai déjà quelques instructions qu'une esclave de votre religion, qui me sert, m'a données; j'espère que vous voudrez bien achever ce qu'elle a commencé. Pour vous

marquer ma bonne intention, je demande pardon au vrai Dieu de toutes mes offenses par les mauvais traitemens que je vous ai faits, et j'ai confiance qu'il me fera trouver le moyen de vous mettre dans une entière liberté. »

Ce discours fut d'une grande consolation au prince Assad; il rendit des actions de grâces à Dieu de ce qu'il avoit touché le cœur de Bostane; et après qu'il l'eut bien remerciée des bons sentimens où elle étoit pour lui, il n'oublia rien pour l'y confirmer, non seulement en achevant de l'instruire de la religion musulmane, mais même en lui faisant le récit de son histoire et de toutes ses disgrâces malgré le haut rang de sa naissance. Quand il fut entièrement assuré de sa fermeté dans la bonne résolution qu'elle avoit prise, il lui demanda comment elle feroit pour empêcher que sa sœur Cavame n'en eût connoissance, et ne vînt le maltraiter à son tour. « Que cela ne vous chagrine pas, reprit Bostane, je saurai bien faire en sorte qu'elle ne se mêle plus de vous voir. »

En effet, Bostane sut toujours prévenir Cavame toutes les fois qu'elle vouloit descendre au cachot. Elle voyoit cependant fort souvent le prince Assad; et au lieu de ne lui porter que du pain et de l'eau, elle lui portoit du vin et de bons mets qu'elle faisoit préparer par douze

esclaves musulmanes qui la servoient. Elle mangeoit même de temps en temps avec lui, et faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir pour le consoler.

Quelques jours après, Bostane étoit à la porte de la maison, lorsqu'elle entendit un crieur public qui publioit quelque chose. Comme elle n'entendoit pas ce que c'étoit, à cause que le crieur étoit trop éloigné, et qu'il approchoit pour passer devant la maison, elle rentra, et en tenant la porte à demi ouverte, elle vit qu'il marchoit devant le grand-vizir Amgiad, frère du prince Assad, accompagné de plusieurs officiers et de quantité de ses gens qui marchaient devant et après lui.

Le crieur n'étoit plus qu'à quelques pas de la porte, lorsqu'il répéta ce cri à haute voix :

« L'excellent et l'illustre grand-vizir, que voici  
 « en personne, cherche son cher frère qui s'est  
 « séparé d'avec lui il y a plus d'un an. Il est fait  
 « de telle et telle manière. Si quelqu'un le garde  
 « chez lui ou sait où il est, son excellence com-  
 « mande qu'il ait à le lui amener, ou à lui en  
 « donner avis, avec promesse de le bien récom-  
 « penser. Si quelqu'un le cache, et qu'on le  
 « découvre, son excellence déclare qu'elle le  
 « punira de mort, lui, sa femme, ses enfans et  
 « toute sa famille, et fera raser sa maison. »

Bostane n'eut pas plus tôt entendu ces paroles, qu'elle ferma la porte au plus vite, et alla trouver Assad dans le cachot. « Prince, lui dit-elle avec joie, vous êtes à la fin de vos malheurs ; suivez-moi, et venez promptement. » Assad, qu'elle avoit ôtée de la chaîne dès le premier jour qu'il avoit été ramené dans le cachot, la suivit jusque dans la rue, où elle cria : « Le voici, le voici. »

Le grand-vizir, qui n'étoit pas encore éloigné, se retourna. Assad le reconnut pour son frère, courut à lui et l'embrassa. Amgiad, qui le reconnut aussi d'abord, l'embrassa de même très étroitement, le fit monter sur le cheval d'un de ses officiers qui mit pied à terre, et le mena au palais en triomphe, où il le présenta au roi, qui le fit un de ses vizirs.

Bostane qui n'avoit pas voulu rentrer chez son père, dont la maison fut rasée dès le même jour, et qui n'avoit pas perdu le prince Assad de vue jusqu'au palais, fut envoyée à l'appartement de la reine. Le vieillard son père et Behram, amenés devant le roi avec leurs familles, furent condamnés à avoir la tête tranchée. Ils se jetèrent à ses pieds et implorèrent sa clémence. « Il n'y a pas de grâce pour vous, reprit le roi, que vous ne renonciez à l'adoration du feu, et que vous n'embrassiez la religion musulmane. » Ils sau-

vèrent leur vie en prenant ce parti, de même que Cavame, sœur de Bostane, et leurs familles.

En considération de ce que Behram s'étoit fait musulman, Amgiad, qui voulut le récompenser de la perte qu'il avoit faite avant de mériter sa grâce, le fit un de ses principaux officiers, et le logea chez lui. Behram informé en peu de jours de l'histoire d'Amgiad, son bienfaiteur, et d'Assad, son frère, leur proposa de faire équiper un vaisseau, et de les remener au roi Camaralzaman, leur père. « Apparemment, leur dit-il, qu'il a reconnu votre innocence, et qu'il désire impatiemment de vous revoir. Si cela n'est pas, il ne sera pas difficile de la lui faire reconnoître avant de débarquer; et s'il demeure dans son injuste prévention, vous n'aurez que la peine de revenir. »

Les deux frères acceptèrent l'offre de Behram; ils parlèrent de leur dessein au roi, qui l'approuva, et donnèrent ordre à l'équipement d'un vaisseau. Behram s'y employa avec toute la diligence possible; et quand il fut prêt à mettre à la voile, les princes allèrent prendre congé du roi un matin avant d'aller s'embarquer. Dans le temps qu'ils faisoient leurs complimens, et qu'ils remercioient le roi de ses bontés, on entendit un grand tumulte par toute la ville, et en même temps un officier vint annoncer qu'une grande

armée s'approchoit, et que personne ne savoit quelle armée c'étoit.

Dans l'alarme que cette fâcheuse nouvelle donna au roi, Amgiad prit la parole : « Sire, lui dit-il, quoique je vienne de remettre entre les mains de votre majesté la dignité de son premier ministre dont elle m'avoit honoré, je suis prêt néanmoins de lui rendre encore service ; et je la supplie de vouloir bien que j'aie voir qui est cet ennemi qui vient vous attaquer dans votre capitale, sans vous avoir déclaré la guerre auparavant. » Le roi l'en pria, et il partit sur-le-champ avec peu de suite.

Le prince Amgiad ne fut pas long-temps à découvrir l'armée qui lui parut puissante, et qui avançoit toujours. Les avant-coureurs, qui avoient leurs ordres, le reçurent favorablement, et le menèrent devant la princesse, qui s'arrêta avec toute son armée pour lui parler. Le prince Amgiad lui fit une profonde révérence, et lui demanda si elle venoit comme amie ou comme ennemie ; et si elle venoit comme ennemie, quel sujet de plainte elle avoit contre le roi son maître.

« Je viens comme amie, répondit la princesse, et je n'ai aucun sujet de mécontentement contre le roi des Mages. Ses états et les miens sont situés d'une manière qu'il est difficile que nous puissions avoir aucun démêlé ensemble. Je viens

seulement demander un esclave nommé Assad, qui m'a été enlevé par un capitaine de cette ville qui s'appelle Behram, le plus insolent de tous les hommes; et j'espère que votre roi me fera justice quand il saura que je suis Margiane.»

« Puissante reine, reprit le prince Amgiad, je suis le frère de cet esclave que vous cherchez avec tant de peine. Je l'avois perdu, et je l'ai retrouvé. Venez, je vous le livrerai moi-même, et j'aurai l'honneur de vous entretenir de tout le reste. Le roi mon maître sera ravi de vous voir.»

Pendant que l'armée de la reine Margiane campa au même endroit par son ordre, le prince Amgiad l'accompagna jusque dans la ville et jusqu'au palais, où il la présenta au roi; et après que le roi l'eut reçue comme elle le méritoit, le prince Assad qui étoit présent, et qui l'avoit reconnue dès qu'elle avoit paru, lui fit son compliment. Elle lui témoignoit la joie qu'elle avoit de le revoir, lorsqu'on vint apprendre au roi qu'une armée plus formidable que la première paroissoit d'un autre côté de la ville.

Le roi des Mages, épouvanté plus que la première fois de l'arrivée d'une seconde armée plus nombreuse que la première, comme il en jugeoit lui-même par les nuages de poussière qu'elle excitoit à son approche, et qui couvroient déjà le ciel : « Amgiad, s'écria-t-il, où en sommes-nous?

Voilà une nouvelle armée qui va nous accabler.»

Amgiad comprit l'intention du roi : il monta à cheval et courut à toute bride au-devant de cette nouvelle armée. Il demanda aux premiers qu'il rencontra, à parler à celui qui la commandoit, et on le conduisit devant un roi qu'il reconnut à la couronne qu'il portoit sur la tête. De si loin qu'il l'aperçut, il mit pied à terre, et lorsqu'il fut près de lui, après qu'il se fut jeté la face en terre, il lui demanda ce qu'il souhaitoit du roi son maître.

« Je m'appelle Gaïour, reprit le roi, et je suis roi de la Chine. Le désir d'apprendre des nouvelles d'une fille nommée Badoure, que j'ai mariée depuis plusieurs années au prince Camaralzman, fils du roi Schahzaman, roi des isles des Enfans de Khaledan, m'a obligé de sortir de mes états. J'avois permis à ce prince d'aller voir le roi son père, à la charge de venir me revoir d'année en année avec ma fille. Depuis tant de temps cependant, je n'en ai pas entendu parler. Votre roi obligeroit un père affligé de lui apprendre ce qu'il en peut savoir. »

Le prince Amgiad qui reconnut le roi son grand-père à ce discours, lui baisa la main avec tendresse, et en lui répondant : « Sire, dit-il, votre majesté me pardonnera cette liberté quand elle saura que je la prends pour lui rendre mes

respects comme à mon grand-père. Je suis fils de Camaralzaman, aujourd'hui roi de l'isle d'Ébène, et de la reine Badoure dont elle est en peine; et je ne doute pas qu'ils ne soient en parfaite santé dans leur royaume. »

Le roi de la Chine, ravi de voir son petit-fils, l'embrassa aussitôt très tendrement; et cette rencontre si heureuse et si peu attendue leur tira des larmes de part et d'autre. Sur la demande qu'il fit au prince Amgiad du sujet qui l'avoit amené dans ce pays étranger, le prince lui raconta toute son histoire et celle du prince Assad son frère. Quand il eut achevé : « Mon fils, reprit le roi de la Chine, il n'est pas juste que des princes innocens comme vous soient maltraités plus long-temps. Consolez-vous, je vous ramènerai vous et votre frère, et je ferai votre paix. Retournez, et faites part de mon arrivée à votre frère. »

Pendant que le roi de la Chine campa à l'endroit où le prince Amgiad l'avoit trouvé, le prince Amgiad retourna rendre réponse au roi des Mages qui l'attendoit avec grande impatience. Le roi fut extrêmement surpris d'apprendre qu'un roi aussi puissant que celui de la Chine eût entrepris un voyage si long et si pénible, excité par le désir de voir sa fille, et qu'il fût si près de sa capitale. Il donna aussitôt

les ordres pour le bien régaler, et se mit en état d'aller le recevoir.

Dans cet intervalle, on vit paroître une grande poussière d'un autre côté de la ville, et l'on apprit bientôt que c'étoit une troisième armée qui arrivoit. Cela obligea le roi de demeurer et de prier le prince Amgiad d'aller voir encore ce qu'elle demandoit.

Amgiad partit, et le prince Assad l'accompagna cette fois. Ils trouvèrent que c'étoit l'armée de Camaralzaman, leur père, qui venoit les chercher. Il avoit donné des marques d'une si grande douleur de les avoir perdus, que l'émir Giondar à la fin lui avoit déclaré de quelle manière il leur avoit conservé la vie; ce qui l'avoit fait résoudre de les aller chercher en quelque pays qu'ils fussent.

Ce père affligé embrassa les deux princes avec des ruisseaux de larmes de joie, qui terminèrent agréablement les larmes d'affliction qu'il versoit depuis si long-temps. Les princes ne lui eurent pas plus tôt appris que le roi de la Chine, son beau-père, venoit d'arriver aussi le même jour, qu'il se détacha avec eux et avec peu de suite, et alla le voir en son camp. Ils n'avoient pas fait beaucoup de chemin, qu'ils aperçurent une quatrième armée qui s'avançoit en bel ordre, et paroissoit venir du côté de Perse.

Camaralzaman dit aux princes ses fils d'aller voir quelle armée c'étoit, et qu'il les attendroit. Ils partirent aussitôt, et à leur arrivée, ils furent présentés au roi à qui l'armée appartenoit. Après l'avoir salué profondément, ils lui demandèrent à quel dessein il s'étoit approché si près de la capitale du roi des Mages.

Le grand-vizir, qui étoit présent, prit la parole : « Le roi à qui vous venez de parler, leur dit-il, est Schahzaman, roi des isles des Enfans de Khaledan, qui voyage depuis long-temps dans l'équipage que vous voyez, en cherchant le prince Camaralzaman, son fils, qui est sorti de ses états il y a de longues années; si vous en savez quelques nouvelles, vous lui ferez le plus grand plaisir du monde de l'en informer. »

Les princes ne répondirent autre chose, sinon qu'ils apporteroient la réponse dans peu de temps, et ils revinrent à toute bride annoncer à Camaralzaman que la dernière armée qui venoit d'arriver étoit celle du roi Schahzaman, et que le roi son père y étoit en personne.

L'étonnement, la surprise, la joie, la douleur d'avoir abandonné le roi son père sans prendre congé de lui, firent un si puissant effet sur l'esprit du roi Camaralzaman, qu'il tomba évanoui dès qu'il eut appris qu'il étoit si près de lui; il revint à la fin par l'empressement des princes

Amgiad et Assad à le soulager; et lorsqu'il se sentit assez de forces, il alla se jeter aux pieds du roi Schahzaman.

De long-temps il ne s'étoit vu une entrevue si tendre entre un père et un fils. Schahzaman se plaignit obligeamment au roi Camaralzaman de l'insensibilité qu'il avoit eue en s'éloignant de lui d'une manière si cruelle; et Camaralzaman lui témoigna un véritable regret de la faute que l'amour lui avoit fait commettre.

Les trois rois et la reine Margiane demeurèrent trois jours à la cour du roi des Mages qui les régala magnifiquement. Ces trois jours furent aussi très remarquables par le mariage du prince Assad avec la reine Margiane, et du prince Amgiad avec Bostane, en considération du service qu'elle avoit rendu au prince Assad. Les trois rois enfin et la reine Margiane avec Assad son époux, se retirèrent chacun dans leur royaume. Pour ce qui est d'Amgiad, le roi des Mages, qui l'avoit pris en affection, et qui étoit déjà fort âgé, lui mit la couronne sur la tête; et Amgiad mit toute son application à détruire le culte du feu, et à établir la religion musulmane dans ses états.

## HISTOIRE

### DE NOUREDDIN ET DE LA BELLE PERSANE.

La ville de Balsora fut long-temps la capitale

d'un royaume tributaire des califes. Le roi qui le gouvernoit du temps du calife Haroun al-Raschid, s'appeloit Zineby; et l'un et l'autre étoient cousins, fils de deux frères. Zineby n'avoit pas jugé à propos de confier l'administration de ses états à un seul vizir; il en avoit choisi deux, Khacan et Saouy.

Khacan étoit doux, prévenant, libéral, et se faisoit un plaisir d'obliger ceux qui avoient affaire à lui, en tout ce qui dépendoit de son pouvoir, sans porter préjudice à la justice qu'il étoit obligé de rendre. Il n'y avoit aussi personne à la cour de Balsora, ni dans la ville, ni dans tout le royaume, qui ne le respectât, et ne publiât les louanges qu'il méritoit.

Saouy étoit tout d'un autre caractère : il étoit toujours chagrin, et il rebutoit également tout le monde, sans distinction de rang ou de qualité. Avec cela, bien loin de se faire un mérite des grandes richesses qu'il possédoit, il étoit d'une avarice achevée, jusqu'à se refuser à lui-même les choses nécessaires. Personne ne pouvoit le souffrir, et jamais on n'avoit entendu dire de lui que du mal. Ce qui le rendoit plus hâissable, c'étoit la grande aversion qu'il avoit pour Khacan, et qu'en interprétant en mal tout le bien que faisoit ce digne ministre, il ne cessoit de lui rendre de mauvais offices auprès du roi.

Un jour, après le conseil, le roi de Balsora se délassoit l'esprit, et s'entretenoit avec ses deux vizirs et plusieurs autres membres du conseil. La conversation tomba sur les femmes esclaves que l'on achète, et que l'on tient parmi nous à peu près au même rang que les femmes que l'on a en mariage légitime. Quelques uns prétendoient qu'il suffisoit qu'une esclave que l'on achetoit fût belle et bien faite, pour se consoler des femmes que l'on est obligé de prendre par alliance ou par intérêt de famille, qui n'ont pas toujours une grande beauté, ni les autres perfections du corps en partage.

Les autres soutenoient, et Khacan étoit de ce sentiment, que la beauté et toutes les belles qualités du corps n'étoient pas les seules choses que l'on doit rechercher dans une esclave, mais qu'il falloit qu'elles fussent accompagnées de beaucoup d'esprit, de sagesse, de modestie, d'agrément, et, s'il se pouvoit, de plusieurs belles connoissances. La raison qu'ils en apportoient, est, disoient-ils, que rien ne convient davantage à des personnes qui ont de grandes affaires à administrer, qu'après avoir passé toute la journée dans une occupation si pénible, de trouver, en se retirant en leur particulier, une compagnie dont l'entretien soit également utile, agréable et divertissant. Car enfin, ajoutoient-

ils, c'est ne pas différer des bêtes que d'avoir une esclave pour la voir simplement, et contenter une passion que nous avons commune avec elles.

Le roi se rangea du parti des derniers, et il le fit connoître en ordonnant à Khacan de lui acheter une esclave qui fût parfaite en beauté, qui eût toutes les belles qualités que l'on venoit de dire, et, sur toutes choses, qui fût très savante.

Saouy, jaloux de l'honneur que le roi faisoit à Khacan, et qui avoit été de l'avis contraire : « Sire, reprit-il, il sera bien difficile de trouver une esclave aussi accomplie que votre majesté la demande. Si on la trouve, ce que j'ai de la peine à croire, elle l'aura à bon marché, si elle ne lui coûte que dix mille pièces d'or. — Saouy, repartit le roi, vous trouvez apparemment que la somme est trop grosse : elle peut l'être pour vous, mais elle ne l'est pas pour moi. » En même temps le roi ordonna à son grand-trésorier, qui étoit présent, d'envoyer les dix mille pièces d'or chez Khacan.

Dès que Khacan fut de retour chez lui, il fit appeler tous les courtiers qui se mêloient de la vente des femmes et des filles esclaves, et les chargea, dès qu'ils auroient trouvé une esclave telle qu'il la leur dépeignit, de venir lui en

donner avis. Les courtiers, autant pour obliger le vizir Khacan, que pour leur intérêt particulier, lui promirent de mettre tous leurs soins à en découvrir une selon qu'il la souhaitoit. Il ne se passoit guère de jour qu'on ne lui en amenât quelqu'une, mais il y trouvoit toujours quelques défauts.

Un jour, de grand matin, que Khacan alloit au palais du roi, un courtier se présenta à l'étrier de son cheval avec grand empressement, et lui annonça qu'un marchand de Perse, arrivé le jour précédent fort tard, avoit une esclave à vendre d'une beauté achevée, au-dessus de toutes celles qu'il pouvoit avoir vues. « A l'égard de son esprit et de ses connoissances, ajouta-t-il, le marchand la garantit pour tenir tête à tout ce qu'il y a de beaux esprits et de savans au monde. »

Khacan, joyeux de cette nouvelle qui lui faisoit espérer d'avoir lieu de bien faire sa cour, lui dit de lui amener l'esclave à son retour du palais, et continua son chemin.

Le courtier ne manqua pas de se trouver chez le vizir à l'heure marquée; et Khacan trouva l'esclave belle, si fort au-delà de son attente, qu'il lui donna dès lors le nom de belle Persane. Comme il avoit infiniment d'esprit, et qu'il étoit très savant, il eut bientôt

connu, par l'entretien qu'il eut avec elle, qu'il chercheroit inutilement une autre esclave qui la surpassât en aucune des qualités que le roi demandoit. Il demanda au courtier à quel prix le marchand de Perse l'avoit mise.

« Seigneur, répondit le courtier, c'est un homme qui n'a qu'une parole : il proteste qu'il ne peut la donner, au dernier mot, à moins de dix mille pièces d'or. Il m'a même juré que sans compter ses soins, ses peines, et le temps qu'il y a qu'il l'élève, il a fait à peu près la même dépense pour elle, tant en maîtres pour les exercices du corps, et pour l'instruire et lui former l'esprit, qu'en habits et en nourriture. Comme il la jugea digne d'un roi dès qu'il l'eut achetée dans sa première enfance, il n'a rien épargné de tout ce qui pouvoit contribuer à la faire arriver à ce haut rang. Elle joue de toutes sortes d'instrumens, elle chante, elle danse; elle écrit mieux que les écrivains les plus habiles; elle fait des vers; il n'y a pas de livres enfin qu'elle n'ait lus. On n'a pas entendu dire que jamais esclave ait su autant de choses qu'elle en sait. »

Le vizir Khacan, qui connoissoit le mérite de la belle Persane beaucoup mieux que le courtier, qui n'en parloit que sur ce que le marchand lui en avoit appris, n'en voulut pas remettre le marché à un autre temps. Il envoya chercher le

marchand par un de ses gens, où le courtier enseigna qu'on le trouveroit.

Quand le marchand de Perse fut arrivé : « Ce n'est pas pour moi que je veux acheter votre esclave, lui dit le vizir Khacan, c'est pour le roi ; mais il faut que vous la lui vendiez à un meilleur prix que celui que vous y avez mis. »

« Seigneur, répondit le marchand, je me ferois un grand honneur d'en faire présent à sa majesté, s'il appartenoit à un marchand comme moi d'en faire de cette conséquence. Je ne demande proprement que l'argent que j'ai déboursé pour la former et la rendre comme elle est. Ce que je puis dire, c'est que sa majesté aura fait une acquisition dont elle sera très contente. »

Le vizir Khacan ne voulut pas marchander ; il fit compter la somme au marchand ; et le marchand, avant de se retirer : « Seigneur, dit-il au vizir, puisque l'esclave est destinée pour le roi, vous voudrez bien que j'aie l'honneur de vous dire qu'elle est extrêmement fatiguée du long voyage que je lui ai fait faire pour l'amener ici. Quoique ce soit une beauté qui n'a point de pareilles, ce sera néanmoins tout autre chose, si vous la gardez chez vous seulement une quinzaine de jours, et que vous donniez un peu de vos soins pour la faire bien traiter.

Ce temps-là passé, lorsque vous la présenterez au roi, elle vous fera un honneur et un mérite dont j'espère que vous me saurez quelque gré. Vous voyez même que le soleil lui a un peu gâté le teint; mais dès qu'elle aura été au bain deux ou trois fois, et que vous l'aurez fait habiller de la manière que vous le jugerez à propos, elle sera si fort changée, que vous la trouverez infiniment plus belle. »

Khacan prit le conseil du marchand en bonne part, et résolut de le suivre. Il donna à la belle Persane un appartement en particulier près celui de sa femme, qu'il pria de la faire manger avec elle, et de la regarder comme une dame qui appartenait au roi. Il la pria aussi de lui faire plusieurs habits les plus magnifiques qu'il seroit possible, et qui lui conviendroient le mieux. Avant de quitter la belle Persane : « Votre bonheur, lui dit-il, ne peut être plus grand que celui que je viens de vous procurer. Jugez-en vous-même : c'est pour le roi que je vous ai achetée, et j'espère qu'il sera beaucoup plus satisfait de vous posséder, que je ne le suis de m'être acquitté de la commission dont il m'avoit chargé. Ainsi, je suis bien aise de vous avertir que j'ai un fils qui ne manque pas d'esprit, mais jeune, folâtre et entreprenant, et de vous bien garder de lui, lors-

qu'il s'approchera de vous. » La belle Persane le remercia de cet avis; et après qu'elle l'eut bien assuré qu'elle en profiteroit, il se retira.

Noureddin, c'est ainsi que se nommoit le fils du vizir Khacan, entroit librement dans l'appartement de sa mère, avec qui il avoit coutume de prendre ses repas. Il étoit très bien fait de sa personne, jeune, agréable et hardi; et comme il avoit infiniment d'esprit, et qu'il s'exprimoit avec facilité, il avoit un don particulier de persuader tout ce qu'il vouloit. Il vit la belle Persane; et dès leur première entrevue, quoi qu'il eût appris que son père l'avoit achetée pour le roi, et que son père le lui eût déclaré lui-même, il ne se fit pas néanmoins violence pour s'empêcher de l'aimer. Il se laissa entraîner par les charmes dont il fut frappé d'abord; et l'entretien qu'il eut avec elle lui fit prendre la résolution d'employer toute sorte de moyens pour l'enlever au roi.

De son côté, la belle Persane trouva Noureddin très aimable. « Le vizir me fait un grand honneur, dit-elle en elle-même, de m'avoir achetée pour me donner au roi de Balsora. Je m'estimerois très heureuse, quand il se contenteroit de ne me donner qu'à son fils. »

Noureddin fut très assidu à profiter de l'avantage qu'il avoit de voir une beauté dont il étoit

si amoureux, de s'entretenir, de rire et de badiner avec elle. Jamais il ne la quittoit que sa mère ne l'y eût contraint. « Mon fils, lui disoit-elle, il n'est pas bienséant à un jeune homme comme vous, de demeurer toujours dans l'appartement des femmes. Allez, retirez-vous, et travaillez à vous rendre digne de succéder un jour à la dignité de votre père. »

Comme il y avoit long-temps que la belle Persane n'étoit allée au bain à cause du long voyage qu'elle venoit de faire, cinq ou six jours après qu'elle eut été achetée, la femme du vizir Khacan eut soin de faire chauffer exprès pour elle celui que le vizir avoit chez lui. Elle l'y envoya avec plusieurs de ses femmes esclaves à qui elle recommanda de lui rendre les mêmes services qu'à elle-même; et au sortir du bain, de lui faire prendre un habit très magnifique qu'elle lui avoit déjà fait faire. Elle y avoit pris d'autant plus de soin, qu'elle vouloit s'en faire un mérite auprès du vizir son mari, et lui faire connoître combien elle s'intéressoit en tout ce qui pouvoit lui plaire.

A la sortie du bain, la belle Persane, mille fois plus belle qu'elle ne l'avoit paru à Khacan lorsqu'il l'avoit achetée, vint se faire voir à la femme de ce vizir, qui eut de la peine à la reconnoître.

La belle Persane lui baisa la main avec grâce, et lui dit : « Madame, je ne sais pas comment vous me trouvez avec l'habit que vous avez pris la peine de me faire faire. Vos femmes, qui m'assurent qu'il me fait si bien qu'elles ne me connoissent plus, sont apparemment des flatteuses : c'est à vous que je m'en rapporte. Si néanmoins elles disoient la vérité, ce seroit vous, madame, à qui j'aurois toute l'obligation de l'avantage qu'il me donne. »

« Ma fille, reprit la femme du vizir avec bien de la joie, vous ne devez pas prendre pour une flatterie ce que mes femmes vous ont dit : je m'y connois mieux qu'elles ; et sans parler de votre habit qui vous sied à merveille, vous apportez du bain une beauté si fort au-dessus de ce que vous étiez auparavant, que je ne vous reconnois plus moi-même ; si je croyois que le bain fût encore assez bon, j'irois en prendre ma part : je suis aussi-bien dans un âge qui demande désormais que j'en fasse souvent provision. — Madame, reprit la belle Persane, je n'ai rien à répondre aux honnêtetés que vous avez pour moi, sans les avoir méritées. Pour ce qui est du bain, il est admirable ; et si vous avez dessein d'y aller, vous n'avez pas de temps à perdre. Vos femmes peuvent vous dire la même chose que moi. »

La femme du vizir considéra qu'il y avoit plusieurs jours qu'elle n'étoit allée au bain, et voulut profiter de l'occasion. Elle le témoigna à ses femmes; et ses femmes se furent bientôt munies de tout l'appareil qui lui étoit nécessaire. La belle Persane se retira à son appartement; et la femme du vizir, avant de passer au bain, chargea deux petites esclaves de demeurer près d'elle, avec ordre de ne pas laisser entrer Noureddin, s'il venoit.

Pendant que la femme du vizir Khacan étoit au bain, et que la belle Persane étoit seule, Noureddin arriva; et comme il ne trouva pas sa mère dans son appartement, il alla à celui de la belle Persane, où il trouva les deux petites esclaves dans l'antichambre. Il leur demanda où étoit sa mère; à quoi elles répondirent qu'elle étoit au bain. « Et la belle Persane, reprit Noureddin, y est-elle aussi? — Elle en est revenue, repartirent les esclaves, et elle est dans sa chambre; mais nous avons ordre de madame votre mère de ne pas vous laisser entrer. »

La chambre de la belle Persane n'étoit fermée que par une portière. Noureddin s'avança pour entrer, et les deux esclaves se mirent au-devant pour l'en empêcher. Il les prit par le bras l'une et l'autre, les mit hors de l'anti-

chambre et ferma la porte sur elles. Elles coururent au bain en faisant de grands cris, et annoncèrent à leur dame, en pleurant, que Noureddin étoit entré dans la chambre de la belle Persane malgré elles, et qu'il les avoit chassées.

La nouvelle d'une si grande hardiesse causa à la bonne dame une mortification des plus sensibles. Elle interrompit son bain, et s'habilla avec une diligence extrême. Mais avant qu'elle eût achevé, et qu'elle arrivât à la chambre de la belle Persane, Noureddin en étoit sorti, et il avoit pris la fuite.

La belle Persane fut extrêmement étonnée de voir entrer la femme du vizir tout en pleurs, et comme une femme qui ne se possédoit plus. « Madame, lui dit-elle, oserois-je vous demander d'où vient que vous êtes si affligée? Quelle disgrâce vous est arrivée au bain, pour vous avoir obligée d'en sortir si tôt? »

« Quoi! s'écria la femme du vizir, vous me faites cette demande d'un esprit tranquille, après que mon fils Noureddin est entré dans votre chambre, et qu'il est demeuré seul avec vous! Pouvoit-il nous arriver un plus grand malheur à lui et à moi? »

« De grâce, madame, repartit la belle Persane, quel malheur peut-il y avoir pour vous

et pour Noureddin, dans ce que Noureddin a fait? — Comment! répliqua la femme du vizir, mon mari ne vous a-t-il pas dit qu'il vous a achetée pour le roi? et ne vous avoit-il pas avertie de prendre garde que Noureddin n'approchât de vous?»

« Je ne l'ai pas oublié, madame', reprit encore la belle Persane; mais Noureddin m'est venu dire que le vizir son père avoit changé de sentiment, et qu'au lieu de me réserver pour le roi, comme il en avoit eu l'intention, il lui avoit fait présent de ma personne. Je l'ai cru, madame; et esclave comme je suis, accoutumée aux lois de l'esclavage dès ma plus tendre jeunesse, vous jugez bien que je n'ai pu et que je n'ai pas dû m'opposer à sa volonté. J'ajouterai même que je l'ai fait avec d'autant moins de répugnance, que j'avois conçu une forte inclination pour lui, par la liberté que nous avons eue de nous voir. Je perds sans regret l'espérance d'appartenir au roi, et je m'estimerai très heureuse de passer toute ma vie avec Noureddin. »

A ce discours de la belle Persane : « Plût à Dieu, dit la femme du vizir, que ce que vous me dites fût vrai, j'en aurois bien de la joie! Mais croyez-moi : Noureddin est un imposteur; il vous a trompée, et il n'est pas possible que son père lui ait fait le présent qu'il vous a dit.

Qu'il est malheureux, et que je suis malheureuse ! Et que son père l'est davantage par les suites fâcheuses qu'il doit craindre, et que nous devons craindre avec lui ! Mes pleurs ni mes prières ne sont pas capables de le fléchir, ni d'obtenir son pardon. Son père va le sacrifier à son juste ressentiment, dès qu'il sera informé de la violence qu'il vous a faite. » En achevant ces paroles, elle pleura amèrement ; et ses esclaves qui ne craignoient pas moins qu'elle pour la vie de Noureddin, suivirent son exemple.

Le vizir Khacan arriva quelques momens après, et fut dans un grand étonnement de voir sa femme et les esclaves en pleurs, et la belle Persane fort triste. Il en demanda la cause ; et sa femme et les esclaves augmentèrent leurs cris et leurs larmes au lieu de lui répondre. Leur silence l'étonna davantage ; et en s'adressant à sa femme : « Je veux absolument, lui dit-il, que vous me déclariez ce que vous avez à pleurer, et que vous me disiez la vérité. »

La dame, désolée, ne put se dispenser de satisfaire son mari : « Promettez-moi donc, seigneur, reprit-elle, que vous ne me voudrez point de mal de ce que je vous dirai : je vous assure d'abord qu'il n'y a pas de ma faute. » Sans attendre sa réponse : « Pendant que j'étois au bain avec mes femmes, poursuivit-elle, votre fils est venu, et a pris ce

malheureux temps pour faire accroire à la belle Persane que vous ne vouliez plus la donner au roi, et que vous lui en aviez fait un présent. Je ne vous dis pas ce qu'il a fait après une fausseté si insigne, je vous le laisse à juger vous-même. Voilà le sujet de mon affliction pour l'amour de vous et pour l'amour de lui, pour qui je n'ai pas la confiance d'implorer votre clémence. »

Il n'est pas possible d'exprimer quelle fut la mortification du vizir Khacan quand il eut entendu le récit de l'insolence de son fils Noureddin. « Ah ! s'écria-t-il en se frappant cruellement, en se mordant les mains et en s'arrachant la barbe, c'est donc ainsi, malheureux fils, fils indigne de voir le jour, que tu jettes ton père dans le précipice, du plus haut degré de son bonheur; que tu le perds, et que tu te perds toi-même avec lui ! Le roi ne se contentera pas de ton sang, ni du mien, pour se venger de cette offense, qui attaque sa personne même. »

Sa femme voulut tâcher de le consoler. « Ne vous affligez pas, lui dit-elle, je ferai aisément dix mille pièces d'or d'une partie de mes piergeries : vous en achèterez une autre esclave qui sera plus belle et plus digne du roi. »

« Eh ! croyez-vous, reprit le vizir, que je sois capable de me tant affliger pour la perte de dix

mille pièces d'or? Il ne s'agit pas ici de cette perte, ni même de la perte de tous mes biens, dont je serois aussi peu touché. Il s'agit de celle de mon honneur, qui m'est plus précieux que tous les biens du monde. — Il me semble néanmoins, seigneur, repartit la dame, que ce qui se peut réparer par de l'argent, n'est pas d'une si grande conséquence. »

« Hé quoi! répliqua le vizir, ne savez-vous pas que Saouy est mon ennemi capital? Croyez-vous que dès qu'il aura appris cette affaire, il n'aille pas triompher de moi près du roi? « Votre « majesté, lui dira-t-il, ne parle que de l'affec-  
« tion et du zèle de Khacan pour son service;  
« il vient de faire voir cependant combien il est  
« peu digne d'une si grande considération. Il a  
« reçu dix mille pièces d'or pour lui acheter une  
« esclave. Il s'est véritablement acquitté d'une  
« commission si honorable; et jamais personne  
« n'a vu une si belle esclave; mais au lieu de  
« l'amener à votre majesté, il a jugé plus à propos  
« d'en faire un présent à son fils : Mon fils, lui  
« a-t-il dit, prenez cette esclave, c'est pour vous:  
« vous la méritez mieux que le roi. Son fils, con-  
« tinuera-t-il avec sa malice ordinaire, l'a prise,  
« et il se divertit tous les jours avec elle. La chose  
« est comme j'ai l'honneur de l'assurer à votre  
« majesté; et votre majesté peut s'en éclaircir

« par elle-même. » Ne voyez-vous pas, ajouta le vizir, que sur un tel discours les gens du roi peuvent venir forcer ma maison à tout moment et enlever l'esclave? J'y ajoute tous les autres malheurs inévitables qui suivront. »

« Seigneur, répondit la dame à ce discours du vizir son mari, j'avoue que la méchanceté de Saouy est des plus grandes, et qu'il est capable de donner à la chose le tour malin que vous venez de dire, s'il en avoit la moindre connoissance. Mais peut-il savoir, ni lui, ni personne, ce qui se passe dans l'intérieur de votre maison? Quand on le soupçonneroit, et que le roi vous en parleroit, ne pouvez-vous pas dire qu'après avoir bien examiné l'esclave, vous ne l'avez pas trouvée aussi digne de sa majesté qu'elle vous l'avoit paru d'abord; que le marchand vous a trompé; qu'elle est à la vérité d'une beauté incomparable, mais qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ait autant d'esprit, et qu'elle soit aussi habile qu'on vous l'avoit vantée. Le roi vous en croira sur votre parole; et Saouy aura la confusion d'avoir aussi peu réussi dans son pernicieux dessein, que tant d'autres fois qu'il a entrepris inutilement de vous détruire. Rassurez-vous donc; et si vous voulez me croire, envoyez chercher les courtiers, marquez-leur que vous n'êtes pas content de la belle Persane, et char-

gez-les de vous chercher une autre esclave.»

Comme ce conseil parut très raisonnable au vizir Khacan, il calma un peu ses esprits, et il prit le parti de le suivre; mais il ne diminua rien de sa colère contre son fils Noureddin.

Noureddin ne parut point de toute la journée; il n'osa même chercher un asile chez aucun des jeunes gens de son âge qu'il fréquentoit ordinairement, de crainte que son père ne l'y fit chercher. Il alla hors de la ville, et il se réfugia dans un jardin où il n'étoit jamais allé, et où il n'étoit pas connu. Il ne revint que fort tard, lorsqu'il savoit bien que son père étoit retiré, et se fit ouvrir par les femmes de sa mère, qui l'introduisirent sans bruit. Il sortit le lendemain avant que son père fût levé; et il fut contraint de prendre les mêmes précautions un mois entier, avec une mortification très sensible. En effet, les femmes ne le flattoient pas : elles lui déclaroient franchement que le vizir son père persistoit dans la même colère, et protestoit qu'il le tueroit s'il se présentoit devant lui.

La femme de ce ministre savoit par ses femmes que Noureddin revenoit chaque jour; mais elle n'osoit prendre la hardiesse de prier son mari de lui pardonner. Elle la prit enfin : « Seigneur, lui dit-elle un jour, je n'ai osé jusqu'à présent prendre la liberté de vous parler de

votre fils. Je vous supplie de me permettre de vous demander ce que vous prétendez faire de lui. Un fils ne peut être plus criminel envers un père, que Noureddin l'est envers vous. Il vous a privé d'un grand honneur et de la satisfaction de présenter au roi une esclave aussi accomplie que la belle Persane, je l'avoue; mais après tout, quelle est votre intention? Voulez-vous le perdre absolument? Au lieu du mal auquel il ne faut plus que vous songiez, vous vous en attireriez un autre beaucoup plus grand à quoi vous ne pensez peut-être pas. Ne craignez-vous pas que le monde qui est malin, en cherchant pourquoi votre fils est éloigné de vous, n'en devine la véritable cause que vous voulez tenir si cachée? Si cela arrivoit, vous seriez tombé justement dans le malheur que vous avez un si grand intérêt d'éviter. »

« Madame, reprit le vizir, ce que vous dites là est de bon sens; mais je ne puis me résoudre à pardonner à Noureddin que je ne l'aie mortifié comme il le mérite. — Il sera suffisamment mortifié, repartit la dame, quand vous aurez fait ce qui me vient en pensée. Votre fils entre ici chaque nuit, lorsque vous êtes retiré; il y couche, et il en sort avant que vous soyez levé. Attendez-le ce soir jusqu'à son arrivée, et faites semblant de le vouloir tuer : je viendrai à son se-

cours; et en lui marquant que vous lui donnez la vie à ma prière, vous l'obligerez de prendre la belle Persane à telle condition qu'il vous plaira. Il l'aime, et je sais que la belle Persane ne le hait pas. »

Khacan voulut bien suivre ce conseil : ainsi, avant qu'on ouvrît à Noureddin, lorsqu'il arriva à son heure ordinaire, il se mit derrière la porte; et dès qu'on lui eut ouvert, il se jeta sur lui et le mit sous ses pieds. Noureddin tourna la tête, et reconnut son père le poignard à la main, prêt à lui ôter la vie.

La mère de Noureddin survint en ce moment, et en retenant le vizir par le bras : « Qu'allez-vous faire, seigneur ? s'écria-t-elle. — Laissez-moi ; reprit le vizir, que je le tue ce fils indigne. — Ah, seigneur ! reprit la mère, tuez-moi plutôt moi-même : je ne permettrai jamais que vous ensanglantiez vos mains dans votre propre sang ! » Noureddin profita de ce moment : « Mon père, s'écria-t-il les larmes aux yeux, j'implore votre clémence et votre miséricorde ; accordez-moi le pardon que je vous demande, au nom de celui de qui vous l'attendez au jour que nous paroîtrons tous devant lui. »

Khacan se laissa arracher le poignard de la main ; et dès qu'il l'eut lâché, Noureddin se jeta à ses pieds, et les lui baisa pour marquer com-

bien il se repentoit de l'avoir offensé. « Noured-din, lui dit-il, remerciez votre mère; je vous pardonne à sa considération. Je veux bien même vous donner la belle Persane; mais à condition que vous me promettrez par serment de ne pas la regarder comme esclave, mais comme votre femme, c'est-à-dire, que vous ne la vendrez, et même que vous ne la répudierez jamais. Comme elle est sage et qu'elle a de l'esprit et de la conduite infiniment plus que vous, je suis persuadé qu'elle modérera ces emportemens de jeunesse qui sont capables de vous perdre. »

Noureddin n'eût osé espérer d'être traité avec une si grande indulgence. Il remercia son père avec toute la reconnoissance imaginable, et lui fit de très bon cœur le serment qu'il souhaitoit. Ils furent très contents l'un et l'autre, la belle Persane et lui, et le vizir fut très satisfait de leur bonne union.

Le vizir Khacan n'attendit pas que le roi lui parlât de la commission qu'il lui avoit donnée; il avoit grand soin de l'en entretenir souvent, et de lui marquer les difficultés qu'il trouvoit à s'en acquitter à la satisfaction de sa majesté; il sut enfin le ménager avec tant d'adresse, qu'insensiblement il n'y songea plus. Saouy néanmoins avoit su quelque chose de ce qui s'étoit passé; mais Khacan étoit si avant dans la

faveur du roi, qu'il n'osa hasarder d'en parler.

Il y avoit plus d'un an que cette affaire si délicate s'étoit passée plus heureusement que ce ministre ne l'avoit cru d'abord, lorsqu'il alla au bain, et qu'une affaire pressante l'obligea d'en sortir encore tout échauffé; l'air, qui étoit un peu froid, le frappa, et lui causa une fluxion sur la poitrine, qui le contraignit de se mettre au lit avec une grosse fièvre. La maladie augmenta; et comme il s'aperçut qu'il n'étoit pas loin du dernier moment de sa vie, il tint ce discours à Noureddin qui ne l'abandonnoit pas : « Mon fils, lui dit-il, je ne sais si j'ai fait le bon usage que je devois des grandes richesses que Dieu m'a données; vous voyez qu'elles ne me servent de rien pour me délivrer de la mort. La seule chose que je vous demande en mourant, c'est que vous vous souveniez de la promesse que vous m'avez faite touchant la belle Persane. Je meurs content avec la confiance que vous ne l'oublierez pas. »

Ces paroles furent les dernières que le vizir Khacan prononça. Il expira peu de momens après, et il laissa un deuil inexprimable dans la maison, à la cour et dans la ville. Le roi le regretta comme un ministre sage, zélé et fidèle; et toute la ville le pleura comme son protecteur et son bienfaiteur. Jamais on n'avoit vu de fu-

néraïlles plus honorables à Balsora. Les vizirs, les émirs, et généralement tous les grands de la cour s'empressèrent de porter son cercueil sur les épaules, les uns après les autres, jusqu'au lieu de sa sépulture; et les plus riches jusqu'aux plus pauvres de la ville, l'y accompagnèrent en pleurs.

Noureddin donna toutes les marques de la grande affliction que la perte qu'il venoit de faire devoit lui causer; il demeura long-temps sans voir personne. Un jour enfin il permit qu'on laissât entrer un de ses amis intimes. Cet ami tâcha de le consoler; et comme il le vit disposé à l'écouter, il lui dit qu'après avoir rendu à la mémoire de son père tout ce qu'il lui devoit, et satisfait pleinement à tout ce que demandoit la bienséance, il étoit temps qu'il parût dans le monde, qu'il vît ses amis, et qu'il soutînt le rang que sa naissance et son mérite lui avoient acquis. « Nous pécherions, ajouta-t-il, contre les lois de la nature, et même contre les lois civiles, si lorsque nos pères sont morts, nous ne leur rendions pas les devoirs que la tendresse exige de nous, et l'on nous regarderoit comme des insensibles. Mais, dès que nous nous en sommes acquittés, et qu'on ne peut nous en faire aucun reproche, nous sommes obligés de reprendre le même train qu'auparavant, et de vivre dans le monde de la

manière qu'on y vit. Essayez donc vos larmes, et reprenez cet air de gaiété qui a toujours inspiré la joie partout où vous vous êtes trouvé. »

Le conseil de cet ami étoit très raisonnable ; et Noureddin eût évité tous les malheurs qui lui arrivèrent, s'il l'eût suivi dans toute la régularité qu'il demandoit. Il se laissa persuader sans peine ; il régala même son ami ; et lorsqu'il voulut se retirer, il le pria de revenir le lendemain, et d'amener trois ou quatre de leurs amis communs. Insensiblement il forma une société de dix personnes à peu près de son âge, et il passoit le temps avec eux en des festins et des réjouissances continuelles. Il n'y avoit pas même de jour qu'il ne les renvoyât chacun avec un présent.

Quelquefois, pour faire plaisir à ses amis, Noureddin faisoit venir la belle Persane : elle avoit la complaisance de lui obéir ; mais elle n'approuvoit pas cette profusion excessive. Elle lui en disoit son sentiment en liberté. « Je ne doute pas, lui disoit-elle, que le vizir votre père ne vous ait laissé de grandes richesses ; mais, si grandes qu'elles puissent être, ne trouvez pas mauvais qu'une esclave vous représente que vous en verrez bientôt la fin si vous continuez de mener cette vie. On peut quelquefois régaler ses amis et se divertir avec eux ; mais qu'on en

fasse une coutume journalière, c'est courir le grand chemin de la dernière misère. Pour votre honneur et pour votre réputation, vous feriez beaucoup mieux de suivre les traces de feu votre père, et de vous mettre en état de parvenir aux charges qui lui ont acquis tant de gloire. »

Noureddin écoutoit la belle Persane en riant; et quand elle avoit achevé: « Ma belle, reprenoit-il en continuant de rire, laissons là ce discours, ne parlons que de nous réjouir. Feu mon père m'a toujours tenu dans une grande contrainte: je suis bien aise de jouir de la liberté après laquelle j'ai tant soupiré avant sa mort. J'aurai toujours le temps de me réduire à la vie réglée dont vous me parlez; un homme de mon âge doit se donner le loisir de goûter les plaisirs de la jeunesse. »

Ce qui contribua encore beaucoup à mettre les affaires de Noureddin en désordre, fut qu'il ne vouloit pas entendre parler de compter avec son maître-d'hôtel. Il le renvoyoit chaque fois qu'il se présentoit avec son livre: « Va, va, lui disoit-il, je me fie bien à toi; aie soin seulement que je fasse toujours bonne chère. »

« Vous êtes le maître, seigneur, reprenoit le maître-d'hôtel. Vous voudrez bien néanmoins que je vous fasse souvenir du proverbe qui dit, que qui fait grande dépense et ne compte pas,

se trouve à la fin réduit à la mendicité sans s'en être aperçu. Vous ne vous contentez pas de la dépense si prodigieuse de votre table, vous donnez encore à toute main. Vos trésors ne peuvent y suffire, quand ils seroient aussi gros que des montagnes. — Va, te dis-je, lui répétoit Noureddin, je n'ai pas besoin de tes leçons : continue de me faire manger, et ne te mets pas en peine du reste. »

Les amis de Noureddin cependant étoient fort assidus à sa table, et ne manquoient pas l'occasion de profiter de sa facilité. Ils le flattoient, ils le louoient, et faisoient valoir jusqu'à la moindre de ses actions les plus indifférentes ; surtout ils n'oublioient pas d'exalter tout ce qui lui appartenoit, et ils y trouvoient leur compte. « Seigneur, lui disoit l'un, je passois l'autre jour par la terre que vous avez en tel endroit ; rien n'est plus magnifique ni mieux meublé que la maison ; c'est un paradis de délices que le jardin qui l'accompagne. — Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprenoit Noureddin : qu'on m'apporte une plume, de l'encre et du papier, et que je n'en entende plus parler ; c'est pour vous, je vous la donne. » D'autres ne lui avoient pas plus tôt vanté quelque une des maisons, des bains et des lieux publics à loger des étrangers, qui lui appartenoit, et lui rapportoient un gros

revenu, qu'il leur en faisoit une donation. La belle Persane lui représentoit le tort qu'il se faisoit; au lieu de l'écouter, il continuoit de prodiguer ce qui lui restoit, à la première occasion.

Noureddin enfin ne fit autre chose toute une année que de faire bonne chère, se donner du bon temps, et se divertir en prodiguant et dissipant les grands biens que ses prédécesseurs et le bon vizir son père avoient acquis ou conservés avec beaucoup de soins et de peines. L'année ne faisoit que de s'écouler, que l'on frappa un jour à la porte de la salle où il étoit à table. Il avoit renvoyé ses esclaves, et il s'y étoit renfermé avec ses amis pour être en grande liberté.

Un des amis de Noureddin voulut se lever; mais Noureddin le devança, et alla ouvrir lui-même (c'étoit son maître-d'hôtel); et Noureddin, pour écouter ce qu'il vouloit, s'avança un peu hors de la salle et ferma la porte à demi.

L'ami qui avoit voulu se lever, et qui avoit aperçu le maître-d'hôtel, curieux de savoir ce qu'il avoit à dire à Noureddin, fut se poster entre la portière et la porte, et entendit que le maître-d'hôtel tint ce discours : « Seigneur, dit-il à son maître, je vous demande mille pardons si je viens vous interrompre au milieu de

vos plaisirs. Ce que j'ai à vous communiquer vous est, ce me semble, de si grande importance, que je n'ai pas cru devoir me dispenser de prendre cette liberté. Je viens d'achever mes derniers comptes; et je trouve que ce que j'avois prévu il y a long-temps, et dont je vous avois averti plusieurs fois, est arrivé; c'est-à-dire, seigneur, que je n'ai plus une maille de toutes les sommes que vous m'avez données pour faire votre dépense. Les autres fonds que vous m'aviez assignés sont aussi épuisés; et vos fermiers et ceux qui vous devoient des rentes, m'ont fait voir si clairement que vous avez transporté à d'autres ce qu'ils tenoient de vous, que je ne puis plus rien exiger d'eux sous votre nom. Voici mes comptes, examinez-les; et si vous souhaitez que je continue de vous rendre mes services, assignez-moi d'autres fonds, sinon permettez-moi de me retirer.» Noureddin fut tellement surpris de ce discours, qu'il n'eut pas un mot à y répondre.

L'ami qui étoit aux écoutes et qui avoit tout entendu, rentra aussitôt, et fit part aux autres amis de ce qu'il venoit d'entendre. «C'est à vous, leur dit-il en achevant, de profiter de cet avis; pour moi je vous déclare que c'est aujourd'hui le dernier jour que vous me verrez chez Noureddin. — Si cela est, reprirent-ils, nous n'avons

plus affaire chez lui, non plus que vous : il ne nous y reverra pas davantage. »

Noureddin revint en ce moment : et quoiqu'il fit une bonne mine qu'il fit pour tâcher de remettre ses conviés en train, il ne put néanmoins si bien dissimuler, qu'ils ne s'aperçussent fort bien de la vérité de ce qu'ils venoient d'apprendre. Il s'étoit à peine remis à sa place, qu'un des amis se leva de la sienne : « Seigneur, lui dit-il, je suis bien fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie plus long-temps : je vous supplie de trouver bon que je m'en aille. — Quelle affaire vous oblige de nous quitter si tôt? reprit Noureddin. — Seigneur, reprit-il, ma femme est accouchée aujourd'hui; vous n'ignorez pas que la présence d'un mari est toujours nécessaire dans une pareille rencontre. » Il fit une grande révérence, et partit. Un moment après, un autre se retira sur un autre prétexte. Les autres firent la même chose l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne restât pas un seul des dix amis, qui jusqu'alors avoient tenu si bonne compagnie à Noureddin.

Noureddin ne soupçonna rien de la résolution que ses amis avoient prise de ne plus le voir. Il alla à l'appartement de la belle Persane, et il s'entretint seulement avec elle de la déclaration que son maître-d'hôtel lui avoit faite,

avec de grands témoignages d'un véritable repentir du désordre où étoient ses affaires.

« Seigneur, lui dit la belle Persane, permettez-moi de vous dire que vous n'avez voulu vous en rapporter qu'à votre propre sens; vous voyez présentement ce qui vous est arrivé. Je ne me trompois pas lorsque je vous prédisois la triste fin à laquelle vous deviez vous attendre. Ce qui me fait de la peine, c'est que vous ne voyez pas tout ce qu'elle a de fâcheux. Quand je voulois vous en dire ma pensée, réjouissons-nous, me disiez-vous, et profitons du bon temps que la fortune nous offre pendant qu'elle nous est favorable; peut-être ne sera-t-elle pas toujours de si bonne humeur. Mais je n'avois pas tort de vous répondre que nous étions nous-mêmes les artisans de notre bonne fortune par une sage conduite. Vous n'avez pas voulu m'écouter, et j'ai été contrainte de vous laisser faire malgré moi. »

« J'avoue, repartit Nouredin, que j'ai tort de n'avoir pas suivi les avis si salutaires que vous me donniez avec votre sagesse admirable; mais si j'ai mangé tout mon bien, vous ne considérez pas que ç'a été avec une élite d'amis que je connois depuis long-temps. Ils sont honnêtes et pleins de reconnoissance; je suis sûr qu'ils ne m'abandonneront pas. — Seigneur,

répliqua la belle Persane, si vous n'avez pas d'autre ressource qu'en la reconnoissance de vos amis, croyez-moi, votre espérance est mal fondée, et vous m'en direz des nouvelles avec le temps. »

« Charmante Persane, dit à cela Noureddin, j'ai meilleure opinion que vous du secours qu'ils me donneront. Je veux les aller voir tous dès demain, avant qu'ils prennent la peine de venir à leur ordinaire, et vous me verrez revenir avec une bonne somme d'argent, dont ils m'auront secouru tous ensemble. Je changerai de vie, comme j'y suis résolu, et je ferai profiter cet argent par quelque négoce. »

Noureddin ne manqua pas d'aller le lendemain chez ses dix amis, qui demeuroient dans une même rue ; il frappa à la première porte qui se présenta, où demeuroit un des plus riches. Une esclave vint, et avant d'ouvrir, elle demanda qui frappoit. « Dites à votre maître, répondit Noureddin ; que c'est Noureddin, fils du feu vizir Khacan. » L'esclave ouvrit, l'introduisit dans une salle, et entra dans la chambre où étoit son maître, à qui elle annonça que Noureddin venoit le voir. « Noureddin ! reprit le maître avec un ton de mépris, et si haut que Noureddin l'entendit avec un grand étonnement. Va, dis-lui que je n'y suis pas ; et toutes les fois qu'il vien-

dra, dis-lui la même chose. » L'esclave revint, et donna pour réponse à Nouredin, qu'elle avoit cru que son maître y étoit, mais qu'elle s'étoit trompée.

Nouredin sortit avec confusion : « Ah ! le perfide, le méchant homme ! s'écria-t-il. Il me protestoit hier que je n'avois pas un meilleur ami que lui, et aujourd'hui il me traite si indignement ! » Il alla frapper à la porte d'un autre ami, et cet ami lui fit dire la même chose que le premier. Il eut la même réponse chez le troisième, et ainsi des autres jusqu'au dixième, quoiqu'ils fussent tous chez eux.

Ce fut alors que Nouredin rentra tout de bon en lui-même, et qu'il reconnut sa faute irréparable de s'être fondé si facilement sur l'assiduité de ces faux amis à demeurer attachés à sa personne, et sur leurs protestations d'amitié tout le temps qu'il avoit été en état de leur faire des régals somptueux, et de les combler de largesses et de bienfaits. « Il est bien vrai, dit-il en lui-même les larmes aux yeux, qu'un homme heureux comme je l'étois, ressemble à un arbre chargé de fruits : tant qu'il y a du fruit sur l'arbre, on ne cesse pas d'être à l'entour et d'en cueillir ; dès qu'il n'y en a plus, on s'en éloigne, et on le laisse seul. » Il se contraignit tant qu'il fut hors de chez lui ; mais dès qu'il fut rentré,

il s'abandonna tout entier à son affliction, et alla le témoigner à la belle Persane.

Dès que la belle Persane vit paroître l'affligé Nouredin, elle se douta qu'il n'avoit pas trouvé chez ses amis le secours auquel il s'étoit attendu. « Hé bien, seigneur, lui dit-elle, êtes-vous présentement convaincu de la vérité de ce que je vous avois prédit? » Ah, ma bonne! s'écria-t-il, vous ne me l'aviez prédit que trop véritablement! Pas un n'a voulu me reconnoître, me voir, me parler! Jamais je n'eusse cru devoir être traité si cruellement par des gens qui m'ont tant d'obligations, et pour qui je me suis épuisé moi-même! Je ne me possède plus, et je crains de commettre quelque action indigne de moi dans l'état déplorable et dans le désespoir où je suis, si vous ne m'aidez de vos sages conseils.—Seigneur, reprit la belle Persane, je ne vois pas d'autre remède à votre malheur, que de vendre vos esclaves et vos meubles, et de subsister là-dessus jusqu'à ce que le ciel vous montre quelque autre voie pour vous tirer de la misère. »

Le remède parut extrêmement dur à Nouredin; mais qu'eût-il pu faire dans la position où il étoit? Il vendit premièrement ses esclaves, bouches alors inutiles, qui lui eussent fait une dépense beaucoup au-delà de ce qu'il étoit en état de supporter. Il vécut quelque temps sur l'argent

qu'il en fit; et lorsqu'il vint à manquer, il fit porter ses meubles à la place publique, où ils furent vendus beaucoup au-dessous de leur juste valeur, quoiqu'il y en eût de très précieux qui avoient coûté des sommes immenses. Cela le fit subsister un long espace de temps; mais enfin ce secours manqua, et il ne lui restoit plus de quoi faire d'autre argent : il en témoigna l'excès de sa douleur à la belle Persane.

Noureddin ne s'attendoit pas à la réponse que lui fit cette sage personne. « Seigneur, lui dit-elle, je suis votre esclave, et vous savez que le feu vizir votre père m'a achetée dix mille pièces d'or. Je sais bien que je suis diminuée de prix depuis ce temps-là; mais aussi je suis persuadée que je puis être encore vendue une somme qui n'en sera pas éloignée. Croyez-moi, ne différez pas de me mener au marché, et de me vendre : avec l'argent que vous toucherez, qui sera très considérable, vous irez faire le marchand en quelque ville où vous ne serez pas connu; et par là vous aurez trouvé le moyen de vivre, sinon dans une grande opulence, d'une manière au moins à vous rendre heureux et content. »

« Ah, charmante et belle Persane! s'écria Noureddin, est-il possible que vous ayez pu concevoir cette pensée? Vous ai-je donné si peu de marques de mon amour, que vous me croyiez

capable de cette lâcheté indigne? Pourrois-je le faire sans être parjure, après le serment que j'ai fait à feu mon père de ne vous jamais vendre? Je mourrois plutôt que d'y contrevenir, et que de me séparer d'avec vous que j'aime, je ne dis pas autant, mais plus que moi-même. En me faisant une proposition si déraisonnable, vous me faites connoître qu'il s'en faut de beaucoup que vous m'aimiez autant que je vous aime. »

« Seigneur, reprit la belle Persane, je suis convaincue que vous m'aimez autant que vous le dites; et Dieu connoît si la passion que j'ai pour vous est inférieure à la vôtre, et combien j'ai eu de répugnance à vous faire la proposition qui vous révolte si fort contre moi. Pour détruire la raison que vous m'apportez, je n'ai qu'à vous faire souvenir que la nécessité n'a pas de loi. Je vous aime à un point qu'il n'est pas possible que vous m'aimiez davantage; et je puis vous assurer que je ne cesserai jamais de vous aimer de même, à quelque maître que je puisse appartenir. Je n'aurai pas même un plus grand plaisir au monde que de me réunir avec vous dès que vos affaires vous permettront de me racheter, comme je l'espère. Voilà, je l'avoue, une nécessité bien cruelle pour vous et pour moi; mais après tout, je ne vois pas d'autres moyens de nous tirer de la misère vous et moi. »

Noureddin, qui connoissoit fort bien la vérité de ce que la belle Persane venoit de lui représenter, et qui n'avoit point d'autre ressource pour éviter une pauvreté ignominieuse, fut contraint de prendre le parti qu'elle lui avoit proposé. Ainsi il la mena au marché où l'on vendoit les femmes esclaves, avec un regret qu'on ne peut exprimer. Il s'adressa à un courtier nommé Hagi Hassan. « Hagi Hassan, lui dit-il, voici une esclave que je veux vendre; vois, je te prie, le prix qu'on en voudra donner. »

Hagi Hassan fit entrer Noureddin et la belle Persane dans une chambre; et dès que la belle Persane eut ôté le voile qui lui cachoit le visage : « Seigneur, dit Hagi Hassan à Noureddin avec admiration, me trompai-je? N'est-ce pas l'esclave que le feu vizir votre père acheta dix mille pièces d'or? » Noureddin lui assura que c'étoit elle-même; et Hagi Hassan, en lui faisant espérer qu'il en tireroit une grosse somme, lui promit d'employer tout son art à la faire acheter au plus haut prix qu'il lui seroit possible.

Hagi Hassan et Noureddin sortirent de la chambre, et Hagi Hassan y enferma la belle Persane. Il alla ensuite chercher les marchands; mais ils étoient tous occupés à acheter des esclaves grecques, africaines, tartares et autres, et il fut obligé d'attendre qu'ils eussent fait leurs

achats. Dès qu'ils eurent achevé, et qu'à peu près ils se furent tous rassemblés : « Mes bons seigneurs, leur dit-il avec une gaieté qui paroissoit sur son visage et dans ses gestes, tout ce qui est rond n'est pas noisette; tout ce qui est long n'est pas figue; tout ce qui est rouge, n'est pas chair, et tous les œufs ne sont pas frais. Je veux vous dire que vous avez bien vu et bien acheté des esclaves en votre vie; mais vous n'en avez jamais vu une seule qui puisse entrer en comparaison avec celle que je vous annonce. C'est la perle des esclaves : venez, suivez-moi, que je vous la fasse voir. Je veux que vous me disiez vous-mêmes à quel prix je dois la crier d'abord. »

Les marchands suivirent Hagi Hassan; et Hagi Hassan leur ouvrit la porte de la chambre où étoit la belle Persane. Ils la virent avec surprise, et ils convinrent tout d'une voix qu'on ne pouvoit la mettre d'abord à un moindre prix que celui de quatre mille pièces d'or. Ils sortirent de la chambre; et Hagi Hassan, qui sortit avec eux après avoir fermé la porte, cria à haute voix, sans s'en éloigner : « A quatre mille pièces d'or l'esclave Persane. »

Aucun des marchands n'avoit encore parlé, et ils se consultoient eux-mêmes sur l'enchère qu'ils y devoient mettre, lorsque le vizir Saouy

parut. Comme il eut aperçu Noureddin dans la place : « Apparemment, dit-il en lui-même, que Noureddin fait encore de l'argent de quelques meubles ( car il savoit qu'il en avoit vendu ), et qu'il est venu acheter une esclave. » Il s'avance, et Hagi Hassan cria une seconde fois : « A quatre mille pièces d'or l'esclave Persane. »

Ce haut prix fit juger à Saouy que l'esclave devoit être d'une beauté toute particulière, et aussitôt il eut une forte envie de la voir. Il poussa son cheval droit à Hagi Hassan, qui étoit environné des marchands : « Ouvre la porte, lui dit-il, et fais-moi voir l'esclave. » Ce n'étoit pas la coutume de faire voir une esclave à un particulier, dès que les marchands l'avoient vue, et qu'ils la marchandoient. Mais les marchands n'eurent pas la hardiesse de faire valoir leur droit contre l'autorité du vizir ; et Hagi Hassan ne put se dispenser d'ouvrir la porte, et de faire signe à la belle Persane de s'approcher, afin que Saouy pût la voir sans descendre de son cheval.

Saouy fut dans une admiration inexprimable, quand il vit une esclave d'une beauté si extraordinaire. Il avoit déjà eu affaire avec le courtier, et son nom ne lui étoit pas inconnu : « Hagi Hassan, lui dit-il, n'est-ce pas à quatre mille pièces d'or que tu la cries ? — Oui, sei-

gneur, répondit-il; les marchands que vous voyez sont convenus, il n'y a qu'un moment, que je la criasse à ce prix-là. J'attends qu'ils en offrent davantage à l'enchère et au dernier mot. — Je donnerai l'argent, reprit Saouy, si personne n'en offre davantage. » Il regarda aussitôt les marchands d'un œil qui marquoit assez qu'il ne prétendoit pas qu'ils enchérissent. Il étoit si redoutable à tout le monde, qu'ils se gardèrent bien d'ouvrir la bouche, même pour se plaindre sur ce qu'il entreprenoit sur leur droit.

Quand le vizir Saouy eut attendu quelque temps, et qu'il vit qu'aucun des marchands n'enchérissait : « Hé bien, qu'attends-tu? dit-il à Hagi Hassan. Va trouver le vendeur, et conclus le marché avec lui à quatre mille pièces d'or, ou sache ce qu'il prétend faire. » Il ne savoit pas encore que l'esclave appartint à Noureddin.

Hagi Hassan, qui avoit déjà fermé la porte de la chambre, alla s'aboucher avec Noureddin : « Seigneur, lui dit-il, je suis bien fâché de venir vous annoncer une mauvaise nouvelle : votre esclave va être vendue pour rien. — Pour quelle raison? reprit Noureddin. — Seigneur, repartit Hagi Hassan, la chose avoit pris d'abord un fort bon train. Dès que les marchands eurent vu votre esclave, ils me chargèrent, sans faire de façon, de la crier à quatre mille pièces d'or. Je

l'ai criée à ce prix-là, et aussitôt le vizir Saouy est venu, et sa présence a fermé la bouche aux marchands que je voyois disposés à la faire monter au moins au même prix qu'elle coûta au feu vizir votre père. Saouy ne veut en donner que les quatre mille pièces d'or, et c'est bien malgré moi que je viens vous apporter une parole si déraisonnable. L'esclave est à vous, mais je ne vous conseillerai jamais de la lâcher à ce prix-là. Vous le connoissez, seigneur, et tout le monde le connoît. Outre que l'esclave vaut infiniment davantage, il est assez méchant homme pour imaginer quelque moyen de ne vous pas compter la somme. »

« Hagi Hassan, répliqua Noureddin, je te suis obligé de ton conseil; ne crains pas que je souffre que mon esclave soit vendue à l'ennemi de ma maison. J'ai grand besoin d'argent; mais j'aurois mieux mourir dans la dernière pauvreté, que de permettre qu'elle lui soit livrée. Je te demande une seule chose : comme tu sais tous les usages et tous les détours, dis-moi seulement ce que je dois faire pour l'en empêcher. »

« Seigneur, répondit Hagi Hassan, rien n'est plus aisé. Faites semblant de vous être mis en colère contre votre esclave, et d'avoir juré que vous l'amèneriez au marché, mais que vous n'avez pas entendu la vendre, et que ce que vous

en avez fait, n'a été que pour vous acquitter de votre serment. Cela satisfera tout le monde, et Saouy n'aura rien à vous dire. Venez donc ; et dans le moment que je la présenterai à Saouy, comme si c'étoit de votre consentement, et que le marché fût arrêté, reprenez-la en lui donnant quelques coups, et ramenez-la chez vous. — Je te remercie, lui dit Noureddin ; tu verras que je suivrai ton conseil. »

Hagi Hassan retourna à la chambre ; il l'ouvrit et entra ; après avoir averti la belle Persane en deux mots de ne pas s'alarmer de ce qui alloit arriver, il la prit par le bras et l'amena au vizir Saouy qui étoit toujours devant la porte : « Seigneur, dit-il en la lui présentant, voilà l'esclave, elle est à vous ; prenez-la. »

Hagi Hassan n'avoit pas achevé ces paroles, que Noureddin s'étoit saisi de la belle Persane ; il la tira à lui, en lui donnant un soufflet. « Venez çà, impertinente, lui dit-il assez haut pour être entendu de tout le monde, et revenez chez moi. Votre méchante humeur m'avoit bien obligé de faire serment de vous amener au marché, mais non pas de vous vendre. J'ai encore besoin de vous, et je serai à temps d'en venir à cette extrémité, quand il ne me restera plus autre chose. »

Le vizir Saouy fut dans une grande colère de

cette action de Noureddin. « Misérable débauché, s'écria-t-il, veux-tu me faire accroire qu'il te reste autre chose à vendre que ton esclave ? » Il poussa son cheval en même temps droit à lui pour lui enlever la belle Persane. Noureddin, piqué au vif de l'affront que le vizir lui faisoit, ne fit que lâcher la belle Persane et lui dire de l'attendre ; et en se jetant sur la bride du cheval, il le fit reculer trois ou quatre pas en arrière : « Méchant barbon, dit-il alors au vizir, je te ravirois l'âme sur l'heure, si je n'étois retenu par la considération de tout le monde que voilà. »

Comme le vizir Saouy n'étoit aimé de personne, et qu'au contraire il étoit haï de tout le monde, il n'y en avoit pas un de tous ceux qui étoient présens, qui n'eût été ravi que Noureddin l'eût un peu mortifié. Ils lui témoignèrent par signes, et lui firent comprendre qu'il pouvoit se venger comme il lui plairoit, et que personne ne se mêleroit de leur querelle.

Saouy voulut faire un effort pour obliger Noureddin de lâcher la bride de son cheval ; mais Noureddin, qui étoit un jeune homme fort et puissant, enhardi par la bienveillance des assistans, le tira à bas du cheval au milieu du ruisseau, lui donna mille coups, et lui mit la tête en sang contre le pavé. Dix esclaves qui

accompagnoient Saouy voulurent tirer le sabre et se jeter sur Noureddin, mais les marchands se mirent au-devant et les en empêchèrent. « Que prétendez-vous faire? leur dirent-ils. Ne voyez vous pas que si l'un est vizir, l'autre est fils de vizir? Laissez-les vider leur différend entre eux. Peut-être se raccommoieront-ils un de ces jours; et si vous aviez tué Noureddin, croyez-vous que votre maître, tout puissant qu'il est, pût vous garantir de la justice? » Noureddin se lassa enfin de battre le vizir Saouy; il le laissa au milieu du ruisseau, reprit la belle Persane, et retourna chez lui au milieu des acclamations du peuple qui le louoit de l'action qu'il venoit de faire.

Saouy meurtri de coups se releva, à l'aide de ses gens, avec bien de la peine, et il eut la dernière mortification de se voir tout gâté de fange et de sang. Il s'appuya sur les épaules de deux de ses esclaves, et dans cet état il alla droit au palais, à la vue de tout le monde, avec une confusion d'autant plus grande que personne ne le plaignoit. Quand il fut sous l'appartement du roi, il se mit à crier et à implorer sa justice d'une manière pitoyable. Le roi le fit venir; et dès qu'il parut, il lui demanda qui l'avoit maltraité et mis dans l'état où il étoit. « Sire, s'écria Saouy, il ne faut qu'être bien dans la faveur de votre majesté, et avoir quelque part

à ses sacrés conseils, pour être traité de la manière indigne dont elle voit qu'on vient de me traiter. — Laissons là ces discours, reprit le roi; dites-moi seulement la chose comme elle est, et qui est l'offenseur. Je saurai bien le faire repentir s'il a tort. »

« Sire, dit alors Saouy en racontant la chose tout à son avantage, j'étois allé au marché des femmes esclaves pour acheter moi-même une cuisinière dont j'ai besoin; j'y suis arrivé, et j'ai trouvé qu'on y crioit une esclave à quatre mille pièces d'or. Je me suis fait amener l'esclave; et c'est la plus belle qu'on ait vue et qu'on puisse jamais voir. Je ne l'ai pas eu plus tôt considérée avec une satisfaction extrême, que j'ai demandé à qui elle appartenoit, et j'ai appris que Noureddin, fils du feu vizir Khacan, vouloit la vendre. Votre majesté se souvient, sire, d'avoir fait compter dix mille pièces d'or à ce vizir, il y a deux ou trois ans, et de l'avoir chargé de vous acheter une esclave pour cette somme. Il l'avoit employée à acheter celle-ci; mais au lieu de l'amener à votre majesté, il ne vous en jugea pas digne, et en fit présent à son fils. Depuis la mort du père, le fils a bu, mangé et dissipé tout ce qu'il avoit, et il ne lui est resté que cette esclave, qu'il s'étoit enfin résolu à vendre, et que l'on vendoit en effet en son nom. Je l'ai fait venir,

et sans lui parler de la prévarication, ou plutôt de la perfidie de son père envers votre majesté : « Noureddin, lui ai-je dit le plus honnêtement du monde, les marchands, comme je  
« l'apprends, ont mis d'abord votre esclave à  
« quatre mille pièces d'or. Je ne doute pas qu'à  
« l'envi l'un de l'autre ils ne la fassent monter à  
« un prix beaucoup plus haut : croyez-moi, donnez-la-moi pour les quatre mille pièces d'or,  
« et je vais l'acheter pour en faire un présent au  
« roi, notre seigneur et maître, à qui j'en ferai bien  
« votre cour. Cela vous vaudra infiniment plus  
« que ce que les marchands pourroient vous en  
« donner. » Au lieu de répondre, en me rendant honnêteté pour honnêteté, l'insolent m'a regardé fièrement : « Méchant vieillard, m'a-t-il dit, je  
« donnerois mon esclave à un juif pour rien,  
« plutôt que de te la vendre. — Mais, Noureddin, ai-je repris sans m'échauffer, quoique  
« j'en eusse un grand sujet, vous ne considérez  
« pas, quand vous parlez ainsi, que vous faites  
« injure au roi, qui a fait votre père ce qu'il étoit,  
« aussi-bien qu'il m'a fait ce que je suis. » Cette remontrance, qui devoit l'adoucir, n'a fait que l'irriter davantage : il s'est jeté aussitôt sur moi comme un furieux, sans aucune considération pour mon âge, encore moins pour ma dignité, m'a jeté à bas de mon cheval, m'a frappé tout le

temps qu'il lui a plu, et m'a mis en l'état où votre majesté me voit. Je la supplie de considérer que c'est pour ses intérêts que je souffre un affront si signalé. »

En achevant ces paroles, il baissa la tête et se tourna de côté pour laisser couler ses larmes en abondance.

Le roi, abusé et animé contre Nouredin par ce discours plein d'artifice, laissa paroître sur son visage des marques d'une grande colère ; il se tourna du côté de son capitaine des gardes, qui étoit auprès de lui : « Prenez quarante hommes de ma garde, lui dit-il, et quand vous aurez mis la maison de Nouredin au pillage, et que vous aurez donné des ordres pour la raser, amenez-le-moi avec son esclave. »

Le capitaine des gardes n'étoit pas encore hors de l'appartement du roi, qu'un huissier de la chambre, qui entendit donner cet ordre, avoit déjà pris le devant. Il s'appeloit Sangiar, et il avoit été autrefois esclave du vizir Khacan, qui l'avoit introduit dans la maison du roi, où il s'étoit avancé par degrés.

Sangiar, plein de reconnoissance pour son ancien maître, et de zèle pour Nouredin qu'il avoit vu naître, et qui connoissoit depuis longtemps la haine de Saouy contre la maison de Khacan, n'avoit pu entendre l'ordre sans frémir.

« L'action de Noureddin, dit-il en lui-même, ne peut pas être aussi noire que Saouy l'a racontée; il a prévenu le roi, et le roi va faire mourir Noureddin sans lui donner le temps de se justifier. » Il fit une diligence si grande, qu'il arriva assez à temps pour l'avertir de ce qui venoit de se passer chez le roi, et lui donner lieu de se sauver avec la belle Persane. Il frappa à la porte d'une manière qui obligea Noureddin, qui n'avoit plus de domestiques, il y avoit long-temps, de venir ouvrir lui-même sans différer. « Mon cher seigneur, lui dit Sangiar, il n'y a plus de sûreté pour vous à Balsora; partez et sauvez-vous sans perdre un moment. »

« Pourquoi cela? reprit Noureddin. Qu'y a-t-il qui m'oblige si fort de partir? — Partez, vous dis-je, repartit Sangiar, et emmenez votre esclave avec vous. En deux mots, Saouy vient de faire entendre au roi, de la manière qu'il a voulu, ce qui s'est passé entre vous et lui; et le capitaine des gardes vient après moi avec quarante soldats, se saisir de vous et d'elle. Prenez ces quarante pièces d'or pour vous aider à chercher un asile: je vous en donnerois davantage si j'en avois sur moi. Excusez-moi si je ne m'arrête pas davantage; je vous laisse malgré moi pour votre bien et pour le mien, par l'intérêt que j'ai que le capitaine des gardes ne me

voie pas. » Sangiar ne donna à Noureddin que le temps de le remercier, et se retira.

Noureddin alla avertir la belle Persane de la nécessité où ils étoient l'un et l'autre de s'éloigner dans le moment; elle ne fit que mettre son voile, et ils sortirent de la maison. Ils eurent le bonheur non seulement de sortir de la ville sans que personne s'aperçût de leur évasion, mais même d'arriver à l'embouchure de l'Euphrate, qui n'étoit pas éloignée, et de s'embarquer sur un bâtiment prêt à lever l'ancre.

En effet, dans le temps qu'ils arrivèrent, le capitaine étoit sur le tillac au milieu des passagers : « Enfans, leur demandoit-il, êtes-vous tous ici ? Quelqu'un de vous a-t-il encore affaire, ou a-t-il oublié quelque chose à la ville ? » A quoi chacun répondit qu'ils y étoient tous, et qu'il pouvoit faire voile quand il lui plairoit. Noureddin ne fut pas plus tôt embarqué qu'il demanda où le vaisseau alloit, et il fut ravi d'apprendre qu'il alloit à Bagdad. Le capitaine fit lever l'ancre, mit à la voile, et le vaisseau s'éloigna de Balsora avec un vent très favorable.

Voici ce qui se passa à Balsora pendant que Noureddin échappoit à la colère du roi avec la belle Persane :

Le capitaine des gardes arriva à la maison

de Noureddin et frappa à la porte. Comme il vit que personne n'ouvrait, il la fit enfoncer, et aussitôt ses soldats entrèrent en foule : ils cherchèrent par tous les coins et recoins, et ils ne trouvèrent ni Noureddin ni son esclave. Le capitaine des gardes fit demander et demanda lui-même aux voisins s'ils ne les avoient pas vus. Quand ils les eussent vus, comme il n'y en avoit pas un qui n'aimât Noureddin, il n'y en avoit pas un qui eût rien dit qui pût lui faire tort. Pendant que l'on pilloït et que l'on rasoït la maison, il alla porter cette nouvelle au roi. « Qu'on les cherche en quelque endroit qu'ils puissent être, dit le roi ; je veux les avoir. »

Le capitaine des gardes alla faire de nouvelles perquisitions, et le roi renvoya le vizir Saouy avec honneur : « Allez, lui dit-il, retournez chez vous, et ne vous mettez pas en peine du châtiement de Noureddin ; je vous vengerai moi-même de son insolence. »

Afin de mettre tout en usage, le roi fit encore crier dans toute la ville, par les crieurs publics, qu'il donneroit mille pièces d'or à celui qui lui ameneroit Noureddin et son esclave, et qu'il feroit punir sévèrement celui qui les auroit cachés. Mais quelque soin qu'il prît et quelque diligence qu'il fit faire, il ne lui fut pas possible d'en avoir aucune nouvelle ; et le vizir Saouy

n'eut que la consolation de voir que le roi avoit pris son parti.

Noureddin et la belle Persane cependant avançoient et faisoient leur route avec tout le bonheur possible. Ils abordèrent enfin à Bagdad; et dès que le capitaine, joyeux d'avoir achevé son voyage, eut aperçu la ville: «Enfans, s'écria-t-il en parlant aux passagers, réjouissez-vous; la voilà, cette grande et merveilleuse ville, où il y a un concours général et perpétuel de tous les endroits du monde. Vous y trouverez une multitude de peuple innombrable, et vous n'y aurez pas le froid insupportable de l'hiver, ni les chaleurs excessives de l'été; vous y jouirez d'un printemps qui dure toujours avec ses fleurs, et avec les fruits délicieux de l'automne.»

Quand le bâtiment eut mouillé un peu au-dessous de la ville, les passagers débarquèrent et se rendirent chacun où ils devoient loger. Noureddin donna cinq pièces d'or pour son passage, et débarqua aussi avec la belle Persane. Mais il n'étoit jamais venu à Bagdad, et il ne savoit où aller prendre logement. Ils marchèrent long-temps le long des jardins qui bordoient le Tigre, et ils en côtoyèrent un qui étoit formé d'une belle et longue muraille. En arrivant au bout, ils détournèrent par une longue rue bien pavée, où ils aperçurent la

porte du jardin avec une belle fontaine auprès.

La porte qui étoit très magnifique, étoit fermée, avec un vestibule ouvert, où il y avoit un sofa de chaque côté. « Voici un endroit fort commode, dit Nouredin à la belle Persane; la nuit approche, et nous avons mangé avant de débarquer; je suis d'avis que nous y passions la nuit, et demain matin nous aurons le temps de chercher à nous loger. Qu'en dites-vous?— Vous savez, seigneur, répondit la belle Persane, que je ne veux que ce que vous voulez; ne passons pas plus loin si vous le souhaitez ainsi. » Ils burent chacun un coup à la fontaine, et montèrent sur un des deux sofas, où ils s'entretenaient quelque temps. Le sommeil les prit enfin, et ils s'endormirent au murmure agréable de l'eau.

Le jardin appartenoit au calife, et il y avoit au milieu un grand pavillon qu'on appeloit le pavillon des peintures, à cause que son principal ornement étoit des peintures à la persane, de la main de plusieurs peintres de Perse que le calife avoit fait venir exprès. Le grand et superbe salon que ce pavillon formoit étoit éclairé par quatre-vingts fenêtres avec un lustre à chacune, et les quatre-vingts lustres ne s'allumoient que lorsque le calife y venoit passer la soirée, et que le temps étoit si tranquille qu'il n'y avoit pas un

souffle de vent. Ils faisoient alors une très belle illumination qu'on apercevoit bien loin à la campagne de ce côté-là, et d'une grande partie de la ville.

Il ne demouroit qu'un concierge dans ce jardin, et c'étoit un vieil officier fort âgé; nommé Scheich Ibrahim, qui occupoit ce poste où le calife l'avoit mis lui-même par récompense. Le calife lui avoit bien recommandé de n'y pas laisser entrer toutes sortes de personnes, et surtout de ne pas souffrir qu'on s'assît et qu'on s'arrêtât sur les deux sofas qui étoient à la porte en dehors, afin qu'ils fussent toujours propres, et châtier ceux qu'il y trouveroit.

Une affaire avoit obligé le concierge de sortir, et il n'étoit pas encore revenu. Il revint enfin, et il arriva assez de jour pour s'apercevoir d'abord que deux personnes dormoient sur un des sofas, l'une et l'autre la tête sous un linge, pour être à l'abri des cousins. « Bon, dit Scheich Ibrahim en lui-même, voilà des gens qui contreviennent à la défense du calife; je vais leur apprendre le respect qu'ils lui doivent. » Il ouvrit la porte sans faire de bruit; et un moment après, il revint avec une grosse canne à la main, le bras retroussé. Il alloit frapper de toute sa force sur l'un et sur l'autre; mais il se retint. « Scheich Ibrahim, se dit-il à lui-même, tu vas les frapper,

et tu ne considères pas que ce sont peut-être des étrangers qui ne savent où aller loger, et qui ignorent l'intention du calife; il est mieux que tu saches auparavant qui ils sont.» Il leva le linge qui leur couvrait la tête avec une grande précaution, et il fut dans la dernière admiration de voir un jeune homme si bien fait et une jeune femme si belle. Il éveilla Noureddin en le tirant un peu par les pieds.

Noureddin leva aussitôt la tête; et dès qu'il eut vu un vieillard à longue barbe blanche à ses pieds, il se leva sur son séant, se coulant sur les genoux; et en lui prenant la main qu'il baisa: « Bon père, lui dit-il, que Dieu vous conserve! souhaitez-vous quelque chose? — Mon fils, reprit Scheich Ibrahim, qui êtes-vous? d'où êtes-vous? — Nous sommes des étrangers qui ne faisons que d'arriver, repartit Noureddin, et nous voulions passer ici la nuit jusqu'à demain. — Vous seriez mal ici, répliqua Scheich Ibrahim; venez, entrez, je vous donnerai à coucher plus commodément; et la vue du jardin, qui est très beau, vous réjouira pendant qu'il fait encore un peu de jour. — Et ce jardin est-il à vous? lui demanda Noureddin. — Vraiment oui, c'est à moi, reprit Scheich Ibrahim en souriant: c'est un héritage que j'ai eu de mon père. Entrez, vous dis-je, vous ne serez pas fâché de le voir. »

Noureddin se leva, en témoignant à Scheich Ibrahim combien il lui étoit obligé de son honnêteté, et entra dans le jardin avec la belle Persane. Scheich Ibrahim ferma la porte; et en marchant devant eux, les mena dans un endroit d'où ils virent à peu près la disposition, la grandeur et la beauté du jardin d'un coup d'œil.

Noureddin avoit vu d'assez beaux jardins à Balsora; mais il n'en avoit pas encore vu de comparables à celui-ci. Quand il eut bien tout considéré, et qu'il se fut promené dans quelques allées, il se tourna du côté du concierge qui l'accompagnoit, et lui demanda comment il s'appeloit. Dès qu'il lui eut répondu qu'il s'appeloit Scheich Ibrahim : « Scheich Ibrahim, lui dit-il, il faut avouer que voici un jardin merveilleux; Dieu vous y conserve long-temps! Nous ne pouvons assez vous remercier de la grâce que vous nous avez faite de nous faire voir un lieu si digne d'être vu; il est juste que nous vous en témoignions notre reconnoissance par quelque endroit. Tenez, voilà deux pièces d'or : je vous prie de nous faire chercher quelque chose pour manger, afin que nous nous réjouissions ensemble. »

A la vue des deux pièces d'or, Scheich Ibrahim, qui aimoit fort ce métal, sourit en sa barbe; il les prit; et en laissant Noureddin et la belle

Persane pour aller faire la commission, car il étoit seul : « Voilà de bonnes gens, dit-il en lui-même avec bien de la joie ; je me serois fait un grand tort à moi-même, si j'eusse eu l'imprudence de les maltraiter et de les chasser. Je les régalerai en prince avec la dixième partie de cet argent, et le reste me demeurera pour ma peine. »

Pendant que Scheich Ibrahim alla acheter de quoi souper autant pour lui que pour ses hôtes, Noureddin et la belle Persane se promenèrent dans le jardin, et arrivèrent au pavillon des peintures qui étoit au milieu. Ils s'arrêtèrent d'abord à contempler sa structure admirable, sa grandeur et sa hauteur ; et après qu'ils en eurent fait le tour en le regardant de tous les côtés, ils montèrent à la porte du salon par un grand escalier de marbre blanc ; mais ils la trouvèrent fermée.

Noureddin et la belle Persane ne faisoient que de descendre de l'escalier lorsque Scheich Ibrahim arriva chargé de vivres. « Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin avec étonnement, ne nous avez-vous pas dit que ce jardin vous appartient ? — Je l'ai dit, reprit Scheich Ibrahim, et je le dis encore. Pourquoi me faites-vous cette demande ? — Et ce superbe pavillon, repartit Noureddin, est à vous aussi ? » Scheich Ibrahim ne

s'attendoit pas à cette autre demande, et il en parut un peu interdit. « Si je dis qu'il n'est pas à moi, dit-il en lui-même, ils me demanderont aussitôt comment il se peut faire que je sois maître du jardin, et que je ne le sois point du pavillon. » Comme il avoit bien voulu feindre que le jardin étoit à lui, il feignit la même chose à l'égard du pavillon. « Mon fils, repartit-il, le pavillon ne va pas sans le jardin : l'un et l'autre m'appartiennent. — Puisque cela est, reprit alors Noured-din, et que vous voulez bien que nous soyons vos hôtes cette nuit, faites-nous, je vous en supplie, la grâce de nous en faire voir le dedans : à juger du dehors, il doit être d'une magnificence extraordinaire. »

Il n'eut pas été honnête à Scheich Ibrahim de refuser à Noured-din la demande qu'il faisoit, après les avances qu'il avoit déjà faites. Il considéra de plus que le calife n'avoit pas envoyé l'avertir comme il avoit coutume; et ainsi qu'il ne viendrait pas ce soir-là, et qu'il pouvoit même y faire manger ses hôtes, et manger lui-même avec eux. Il posa les vivres qu'il avoit apportés sur le premier degré de l'escalier, et alla chercher la clef dans le logement où il demouroit. Il revint avec de la lumière, et il ouvrit la porte.

Noured-din et la belle Persane entrèrent dans

le salon, et ils le trouvèrent si surprenant, qu'ils ne pouvoient se lasser d'en admirer la beauté et la richesse. En effet, sans parler des peintures, les sofas étoient magnifiques; et avec les lustres qui pendoient à chaque fenêtre, il y avoit encore entre chaque croisée un bras d'argent chacun avec sa bougie; et Noureddin ne put voir tous ces objets sans se ressouvenir de la splendeur dans laquelle il avoit vécu, et sans en soupirer.

Scheich Ibrahim cependant apporta les vivres, prépara la table sur un sofa; et quand tout fut prêt, Noureddin, la belle Persane et lui s'assirent et mangèrent ensemble. Quand ils eurent achevé, et qu'ils eurent lavé les mains, Noureddin ouvrit une fenêtre et appela la belle Persane. « Approchez, lui dit-il, et admirez avec moi la belle vue et la beauté du jardin au clair de lune qu'il fait; rien n'est plus charmant. » Elle s'approcha, et ils jouirent ensemble de ce spectacle, pendant que Scheich Ibrahim ôtoit la table.

Quand Scheich Ibrahim eut fait, et qu'il fut venu rejoindre ses hôtes, Noureddin lui demanda s'il n'avoit pas quelque boisson dont il voulût bien les régaler. « Quelle boisson voudriez-vous? reprit Scheich Ibrahim. Est-ce du sorbet? J'en ai du plus exquis; mais vous savez bien, mon fils, qu'on ne boit pas le sorbet après le souper. »

« Je le sais bien , repartit Noureddin : ce n'est pas du sorbet que nous vous demandons ; c'est une autre boisson ; je m'étonne que vous ne m'entendiez pas. — C'est donc du vin dont vous voulez parler ? » répliqua Scheich Ibrahim. — Vous l'avez deviné , lui dit Noureddin : si vous en avez , obligez-nous de nous en apporter une bouteille. Vous savez qu'on en boit après souper pour passer le temps jusqu'à ce qu'on se couche. »

« Dieu me garde d'avoir du vin chez moi , s'écria Scheich Ibrahim , et même d'approcher d'un lieu où il y en auroit ! Un homme comme moi , qui a fait le pèlerinage de la Mecque quatre fois , a renoncé au vin pour toute sa vie. »

« Vous nous feriez pourtant un grand plaisir de nous en trouver , reprit Noureddin ; et , si cela ne vous fait pas de peine , je vais vous enseigner un moyen , sans que vous entriez au cabaret , et sans que vous mettiez la main à ce qu'il contiendra. — Je le veux bien à cette condition , repartit Scheich Ibrahim : dites-moi seulement ce qu'il faut que je fasse. »

« Nous avons vu un âne attaché à l'entrée de votre jardin , dit alors Noureddin ; c'est à vous apparemment , et vous devez vous en servir dans le besoin. Tenez , voilà encore deux pièces d'or ; prenez l'âne avec ses paniers , et allez au premier cabaret , sans vous en approcher qu'autant

qu'il vous plaira; donnez quelque chose au premier passant, et priez-le d'aller jusqu'au cabaret avec l'âne, d'y prendre deux cruches de vin, que l'on mettra, l'une dans un panier, et l'autre dans l'autre, et de vous ramener l'âne après qu'il aura payé le vin de l'argent que vous lui aurez donné. Vous n'aurez qu'à chasser l'âne devant vous jusqu'ici, et nous prendrons les cruches nous-mêmes dans les paniers. De cette manière, vous ne ferez rien qui doive vous causer la moindre répugnance.»

Les deux autres pièces d'or que Scheich Ibrahim venoit de recevoir firent un puissant effet sur son esprit. « Ah, mon fils! s'écria-t-il quand Noureddin eut achevé, que vous l'entendez bien! Sans vous, je ne me fusse jamais avisé de ce moyen pour vous faire avoir du vin sans scrupule.» Il les quitta pour aller faire la commission, et il s'en acquitta en peu de temps. Dès qu'il fut de retour, Noureddin descendit, tira les cruches des paniers, et les porta au salon.

Scheich Ibrahim ramena l'âne à l'endroit où il l'avoit pris; et lorsqu'il fut revenu: « Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin, nous ne pouvons assez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre; mais il nous manque encore quelque chose. — Et quoi? reprit Scheich Ibrahim; que puis-je faire encore pour votre ser-

vice? — Nous n'avons pas de tasses, repartit Noureddin, et quelques fruits nous raccommo-  
deroient bien, si vous en aviez. — Vous n'avez  
qu'à parler, répliqua Scheich Ibrahim, il ne  
vous manquera rien de tout ce que vous pouvez  
souhaiter. »

Scheich Ibrahim descendit, et en peu de  
temps il leur prépara une table couverte de  
belles porcelaines remplies de plusieurs sortes  
de fruits, avec des tasses d'or et d'argent à choi-  
sir; et quand il leur eut demandé s'ils avoient  
besoin de quelque autre chose, il se retira sans  
vouloir rester, quoiqu'ils l'en priassent avec  
beaucoup d'instances.

Noureddin et la belle Persane se remirent à  
table, et ils commencèrent par boire chacun un  
coup; ils trouvèrent le vin excellent. « Hé bien,  
ma belle, dit Noureddin à la belle Persane, ne  
sommes-nous pas les plus heureux du monde  
de ce que le hasard nous a amenés dans un lieu  
si agréable et si charmant? Réjouissons-nous, et  
remettons-nous de la mauvaise chère de notre  
voyage. Mon bonheur peut-il être plus grand,  
que de vous avoir d'un côté, et la tasse de l'autre? »  
Ils burent plusieurs autres fois, en s'entrete-  
nant agréablement, et en chantant chacun leur  
chanson.

Comme ils avoient la voix parfaitement belle

l'un et l'autre, particulièrement la belle Persane, leur chant attira Scheich Ibrahim, qui les entendit long-temps de dessus le perron avec un grand plaisir sans se faire voir. Il se fit voir enfin en mettant la tête à la porte : « Courage, seigneur, dit-il à Noureddin qu'il croyoit déjà ivre; je suis ravi de vous voir dans cette joie. »

« Ah, Scheich Ibrahim! s'écria Noureddin en se tournant de son côté, que vous êtes un brave homme, et que nous vous sommes obligés! Nous n'oserions vous prier de boire un coup; mais ne laissez pas d'entrer. Venez, approchez-vous, et faites-nous au moins l'honneur de nous tenir compagnie. — Continuez, continuez, reprit Scheich Ibrahim, je me contente du plaisir d'entendre vos belles chansons! » Et en disant ces paroles il disparut.

La belle Persane s'aperçut que Scheich Ibrahim s'étoit arrêté sur le perron, et elle en avertit Noureddin. « Seigneur, ajouta-t-elle, vous voyez qu'il témoigne une aversion pour le vin; je ne désespérerois pas de lui en faire boire si vous vouliez faire ce que je vous dirois. — Et quoi? demanda Noureddin : vous n'avez qu'à dire, je ferai ce que vous voudrez. — Engagez-le seulement à entrer et à demeurer avec nous, dit-elle; quelque temps après, versez à boire et

présentez-lui la tasse ; s'il vous refuse , buvez , et ensuite faites semblant de dormir ; je ferai le reste. »

Noureddin comprit l'intention de la belle Persane ; il appela Scheich Ibrahim qui reparut à la porte. « Scheich Ibrahim , lui dit-il , nous sommes vos hôtes , et vous nous avez accueillis le plus obligeamment du monde ; voudriez-vous nous refuser la prière que nous vous faisons de nous honorer de votre compagnie ? Nous ne vous demandons pas que vous buviez , mais seulement de nous faire le plaisir de vous voir. »

Scheich Ibrahim se laissa persuader : il entra , et s'assit sur le bord du sofa qui étoit le plus près de la porte. « Vous n'êtes pas bien là , et nous ne pouvons avoir l'honneur de vous voir , dit alors Noureddin ; approchez-vous , je vous en supplie , et asseyez-vous auprès de madame , elle le voudra bien. — Je ferai donc ce qui vous plaît , » dit Scheich Ibrahim. Il s'approcha , et en souriant du plaisir qu'il alloit avoir d'être près d'une si belle personne , il s'assit à quelque distance de la belle Persane. Noureddin la pria de chanter une chanson en considération de l'honneur que Scheich Ibrahim leur faisoit , et elle en chanta une qui le ravit en extase.

Quand la belle Persane eut achevé de chanter , Noureddin versa du vin dans une tasse , et

présenta la tasse à Scheich Ibrahim. « Scheich Ibrahim, lui dit-il, buvez un coup à notre santé, je vous en prie. — Seigneur, reprit-il en se retirant en arrière, comme s'il eût eu horreur de voir seulement du vin, je vous supplie de m'excuser : je vous ai déjà dit que j'ai renoncé au vin il y a long-temps. — Puisque absolument vous ne voulez pas boire à notre santé, dit Noureddin, vous aurez donc pour agréable que je boive à la vôtre. »

Pendant que Noureddin buvoit, la belle Persane coupa la moitié d'une pomme, et en la présentant à Scheich Ibrahim. « Vous n'avez pas voulu boire, lui dit-elle, mais je ne crois pas que vous fassiez la même difficulté de goûter de cette pomme qui est excellente. » Scheich Ibrahim ne put la refuser d'une si belle main ; il la prit avec une inclination de tête, et la porta à la bouche. Elle lui dit quelques douceurs là-dessus, et Noureddin, cependant, se renversa sur le sofa, et fit semblant de dormir. Aussitôt la belle Persane s'avança vers Scheich Ibrahim ; et en lui parlant fort bas : « Le voyez-vous ? dit-elle ; il n'en agit pas autrement toutes les fois que nous nous réjouissons ensemble ; il n'a pas plus tôt bu deux coups, qu'il s'endort et me laisse seule ; mais je crois que vous voudrez bien me tenir compagnie pendant qu'il dormira. »

La belle Persane prit une tasse, la remplit de vin ; et en la présentant à Scheich Ibrahim : « Prenez, lui dit-elle, et buvez à ma santé ; je vais vous faire raison. » Scheich Ibrahim fit de grandes difficultés, et il la pria bien fort de vouloir l'en dispenser ; mais elle le pressa si vivement, que vaincu par ses charmes et par ses instances, il prit la tasse, et but sans rien laisser.

Le bon vieillard aimoit à boire le petit coup ; mais il avoit honte de le faire devant des gens qu'il ne connoissoit pas. Il alloit au cabaret en cachette comme beaucoup d'autres, et il n'avoit pas pris les précautions que Noureddin lui avoit enseignées pour aller acheter le vin. Il étoit allé le prendre sans façon chez un cabaretier où il étoit très connu ; la nuit lui avoit servi de manteau, et il avoit épargné l'argent qu'il eût dû donner à celui qu'il eût chargé de faire la commission, selon la leçon de Noureddin.

Pendant que Scheich Ibrahim, après avoir bu, achevoit de manger la moitié de la pomme, la belle Persane lui emplit une autre tasse, qu'il prit avec bien moins de difficulté : il n'en fit aucune à la troisième. Il buvoit enfin la quatrième, lorsque Noureddin cessa de faire semblant de dormir ; il se leva sur son séant, et en le regardant avec un grand éclat de rire : « Ha, ha ! Scheich Ibrahim, lui dit-il, je vous y

surprends : vous m'avez dit que vous aviez renoncé au vin, et vous ne laissez pas d'en boire ! »

Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette surprise, et la rougeur lui en monta un peu au visage. Cela ne l'empêcha pas néanmoins d'achever de boire ; et quand il eut fait : « Seigneur, dit-il en riant, s'il y a péché dans ce que j'ai fait, il ne doit pas tomber sur moi, c'est sur madame : quel moyen de ne pas se rendre à tant de grâces ! »

La belle Persane qui s'entendoit avec Noureddin, prit le parti de Scheich Ibrahim. « Scheich Ibrahim, lui dit-elle, laissez-le dire, et ne vous contraignez pas : continuez d'en boire et réjouissez-vous. » Quelques momens après, Noureddin se versa à boire, et en versa ensuite à la belle Persane. Comme Scheich Ibrahim vit que Noureddin ne lui en versoit pas, il prit une tasse et la lui présenta : « Et moi, dit-il, prétendez-vous que je ne boive pas aussi-bien que vous ? »

A ces paroles de Scheich Ibrahim, Noureddin et la belle Persane firent un grand éclat de rire ; Noureddin lui versa à boire, et ils continuèrent de se réjouir, de rire et de boire jusqu'à près de minuit. Vers ce temps-là, la belle Persane remarqua que la table n'étoit éclairée que d'une chandelle. « Scheich Ibrahim, dit-

elle au bon vieillard de concierge, vous ne nous avez apporté qu'une chandelle, et voilà tant de belles bougies! Faites-nous, je vous prie, le plaisir de les allumer, que nous y voyions clair. »

Scheich Ibrahim usa de la liberté que donne le vin, lorsqu'on en a la tête échauffée; et afin de ne pas interrompre un discours dont il entretenoit Noureddin : « Allumez-les vous-même, dit-il à cette belle personne; cela convient mieux à une jeunesse comme vous; mais prenez garde de n'en allumer que cinq ou six, et pour cause; cela suffira. » La belle Persane se leva, alla prendre une bougie qu'elle vint allumer à la chandelle qui étoit sur la table, et alluma les quatre-vingts bougies, sans s'arrêter à ce que Scheich Ibrahim lui avoit dit.

Quelque temps après, pendant que Scheich Ibrahim entretenoit la belle Persane sur un autre sujet, Noureddin à son tour le pria de vouloir bien allumer quelques lustres. Sans prendre garde que toutes les bougies étoient allumées : « Il faut, reprit Scheich Ibrahim, que vous soyez bien paresseux, ou que vous ayez moins de vigueur que moi, si vous ne pouvez les allumer vous-même. Allez, allumez-les; mais n'en allumez que trois. » Au lieu de n'en allumer que ce nombre, il les alluma tous, et ouvrit les quatre-vingts fenêtres, à quoi Scheich Ibrahim,

attaché à s'entretenir avec la belle Persane, ne fit pas de réflexion.

Le calife Haroun al-Raschid n'étoit pas encore retiré alors; il étoit dans un salon de son palais qui avançoit jusqu'au Tigre, et qui avoit vue du côté du jardin et du pavillon des peintures. Par hasard il ouvrit une fenêtre de ce côté-là, et il fut extrêmement étonné de voir le pavillon tout illuminé, et d'autant plus qu'à la grande clarté, il crut d'abord que le feu étoit dans la ville. Le grand-vizir Giafar étoit encore avec lui, et il n'attendoit que le moment où le calife se retirât pour retourner chez lui. Le calife l'appela dans une grande colère : « Vizir négligent, s'écria-t-il, viens çà, approche-toi, regarde le pavillon des peintures, et dis-moi pourquoi il est illuminé à l'heure qu'il est, que je n'y suis pas. »

Le grand-vizir trembla, à cette nouvelle, de la crainte qu'il eut que cela ne fût. Il s'approcha, et il trembla davantage dès qu'il eut vu que ce que le calife lui avoit dit étoit vrai. Il falloit cependant un prétexte pour l'apaiser. « Commandeur des croyans, lui dit-il, je ne puis dire autre chose là-dessus à votre majesté, sinon qu'il y a quatre ou cinq jours que Scheich Ibrahim vint se présenter à moi; il me témoigna qu'il avoit dessein de faire une assemblée des

ministres de sa mosquée, pour une certaine cérémonie qu'il étoit bien aise de faire sous l'heureux règne de votre majesté. Je lui demandai ce qu'il souhaitoit que je fisse pour son service en cette rencontre; sur quoi il me supplia d'obtenir de votre majesté qu'il lui fût permis de faire l'assemblée et la cérémonie dans le pavillon. Je le renvoyai en lui disant qu'il le pouvoit faire, et que je ne manquerois pas d'en parler à votre majesté : je lui demande pardon de l'avoir oublié. Scheich Ibrahim apparemment, poursuivit-il, a choisi ce jour pour la cérémonie, et en régaland les ministres de sa mosquée, il a voulu sans doute leur donner le plaisir de cette illumination. »

« Giafar, reprit le calife d'un ton qui marquoit qu'il étoit un peu apaisé, selon ce que tu viens de me dire, tu as commis trois fautes qui ne sont point pardonnables. La première, d'avoir donné à Scheich Ibrahim la permission de faire cette cérémonie dans mon pavillon : un simple concierge n'est pas un officier assez considérable pour mériter tant d'honneur; la seconde, de ne m'en avoir point parlé; et la troisième, de n'avoir pas pénétré dans la véritable intention de ce bon homme. En effet, je suis persuadé qu'il n'en a pas eu d'autre que de voir s'il n'obtiendrait pas une gratification pour

l'aider à faire cette dépense. Tu n'y as pas songé, et je ne lui donne pas le tort de se venger de ne l'avoir pas obtenue, par la dépense plus grande de cette illumination. »

Le grand-vizir Giafar, joyeux de ce que le calife prenoit la chose sur ce ton, se chargea avec plaisir des fautes qu'il venoit de lui reprocher, et il avoua franchement qu'il avoit tort de n'avoir pas donné quelques pièces d'or à Scheich Ibrahim. « Puisque cela est ainsi, ajouta le calife en souriant, il est juste que tu sois puni de ces fautes; mais la punition en sera légère. C'est que tu passeras le reste de la nuit, comme moi, avec ces bonnes gens que je suis bien aise de voir. Pendant que je vais prendre un habit de bourgeois, va te déguiser de même avec Mesrour, et venez tous deux avec moi. » Le vizir Giafar voulut lui représenter qu'il étoit tard, et que la compagnie se seroit retirée avant qu'il fût arrivé; mais il repartit qu'il vouloit y aller absolument. Comme il n'étoit rien de ce que le vizir lui avoit dit, le vizir fut au désespoir de cette résolution; mais il falloit obéir, et ne pas répliquer.

Le calife sortit donc de son palais, déguisé en bourgeois, avec le grand-vizir Giafar et Mesrour, chef des eunuques, et marcha par les rues de Bagdad, jusqu'à ce qu'il arriva au jar-

din. La porte étoit ouverte par la négligence de Scheich Ibrahim, qui avoit oublié de la fermer en revenant d'acheter du vin. Le calife en fut scandalisé : « Giafar, dit-il au grand-vizir, que veut dire que la porte est ouverte à l'heure qu'il est ? Seroit-il possible que ce fût la coutume de Scheich Ibrahim de la laisser ainsi ouverte la nuit ? J'aime mieux croire que l'embarras de la fête lui a fait commettre cette faute. »

Le calife entra dans le jardin ; et quand il fut arrivé au pavillon, comme il ne vouloit pas monter au salon avant de savoir ce qui s'y passoit, il consulta avec le grand-vizir s'il ne devoit pas monter sur des arbres qui en étoient plus près, pour s'en éclaircir. Mais en regardant la porte du salon, le grand-vizir s'aperçut qu'elle étoit entr'ouverte, et l'en avertit. Scheich Ibrahim l'avoit laissée ainsi, lorsqu'il s'étoit laissé persuader d'entrer et de tenir compagnie à Noureddin et à la belle Persane.

Le calife abandonna son premier dessein, il monta à la porte du salon sans faire de bruit ; et la porte étoit entr'ouverte, de manière qu'il pouvoit voir ceux qui étoient dedans sans être vu. Sa surprise fut des plus grandes, quand il eut aperçu une dame d'une beauté sans égale, et un jeune homme des mieux faits, avec

Scheich Ibrahim assis à table avec eux. Scheich Ibrahim tenoit la tasse à la main : « Ma belle dame, disoit-il à la belle Persane, un bon buveur ne doit jamais boire sans chanter la chansonnette auparavant. Faites-moi l'honneur de m'écouter : en voici une des plus jolies. »

Scheich Ibrahim chanta; et le calife en fut d'autant plus étonné, qu'il avoit ignoré jusqu'alors qu'il bût du vin, et qu'il l'avoit cru un homme sage et posé, comme il le lui avoit toujours paru. Il s'éloigna de la porte avec la même précaution qu'il s'en étoit approché, et vint au grand-vizir Giafar qui étoit sur l'escalier, quelques degrés au-dessous du perron : « Monte, lui dit-il, et vois si ceux qui sont là-dedans sont des ministres de mosquée, comme tu as voulu me le faire croire. »

Du ton dont le calife prononça ces paroles, le grand-vizir connut fort bien que la chose alloit mal pour lui. Il monta; et en regardant par l'ouverture de la porte, il trembla de frayeur pour sa personne, quand il eut vu les mêmes trois personnes dans la situation et dans l'état où elles étoient. Il revint au calife, tout confus, et il ne sut que lui dire. « Quel désordre, lui dit le calife, que des gens aient la hardiesse de venir se divertir dans mon jardin et dans mon pavillon; que Scheich Ibrahim leur donne en-

trée , les souffre, et se divertisse avec eux ! Je ne crois pas néanmoins que l'on puisse voir un jeune homme et une jeune dame mieux faits et mieux assortis. Avant de faire éclater ma colère, je veux m'éclaircir davantage, et savoir qui ils peuvent être, et à quelle occasion ils sont ici. » Il retourna à la porte pour les observer encore, et le vizir, qui le suivit, demeura derrière lui pendant qu'il avoit les yeux sur eux. Ils entendirent l'un et l'autre que Scheich Ibrahim disoit à la belle Persane : « Mon aimable dame, y a-t-il quelque chose que vous puissiez souhaiter pour rendre notre joie de cette soirée plus accomplie ? — Il me semble, reprit la belle Persane, que tout iroit bien si vous aviez un instrument dont je pusse jouer, et que vous voulussiez me l'apporter. — Madame, reprit Scheich Ibrahim, savez-vous jouer du luth ? — Apportez, lui dit la belle Persane, je vous le ferai voir. »

Sans aller bien loin de sa place, Scheich Ibrahim tira un luth d'une armoire, et le présenta à la belle Persane, qui commença à le mettre d'accord. Le calife cependant se tourna du côté du grand-vizir Giafar : « Giafar, lui dit-il, la jeune dame va jouer du luth : si elle joue bien, je lui pardonnerai, de même qu'au jeune homme pour l'amour d'elle ; pour toi, je ne laisserai pas de te

faire pendre. — Commandeur des croyans, reprit le grand-vizir, si cela est ainsi, je prie donc Dieu qu'elle joue mal. — Pourquoi cela ? repartit le calife. — Plus nous serons de monde, répliqua le grand-vizir, plus nous aurons lieu de nous consoler de mourir en belle et bonne compagnie. » Le calife qui aimoit les bons mots se mit à rire de cette repartie ; et en se retournant du côté de l'ouverture de la porte, il prêta l'oreille pour entendre jouer la belle Persane.

La belle Persane préludoit déjà d'une manière qui fit comprendre d'abord au calife qu'elle jouoit en maître. Elle commença ensuite de chanter un air, et elle accompagna sa voix, qu'elle avoit admirable, avec le luth, et elle le fit avec tant d'art et de perfection, que le calife en fut charmé.

Dès que la belle Persane eut achevé de chanter, le calife descendit de l'escalier, et le vizir Giafar le suivit. Quand il fut au bas : « De ma vie, dit-il au vizir, je n'ai entendu une plus belle voix, ni mieux jouer du luth : Isaac <sup>1</sup>, que je croyois le plus habile joueur qu'il y eût au monde, n'en approche pas. J'en suis si content, que je veux entrer pour l'entendre jouer devant moi : il s'agit de savoir de quelle manière je le ferai. »

<sup>1</sup> C'étoit un excellent joueur de luth qui vivoit à Bagdad sous le règne de ce calife.

« Commandeur des croyans, reprit le grand-vizir, si vous y entrez et que Scheich Ibrahim vous reconnoisse, il en mourra de frayeur. — C'est aussi ce qui me fait de la peine, repartit le calife, et je serois fâché d'être cause de sa mort, après tant de temps qu'il me sert. Il me vient une pensée qui pourra me réussir : demeure ici avec Mesrour, et attendez dans la première allée que je revienne. »

Le voisinage du Tigre avoit donné lieu au calife d'en détourner assez d'eau par-dessus une grande voûte bien terrassée, pour former une belle pièce d'eau, où ce qu'il y avoit de plus beau poisson dans le Tigre venoit se retirer. Les pêcheurs le savoient bien, et ils eussent fort souhaité d'avoir la liberté d'y pêcher; mais le calife avoit défendu expressément à Scheich Ibrahim de souffrir qu'aucun en approchât. Cette même nuit néanmoins un pêcheur qui passoit devant la porte du jardin depuis que le calife y étoit entré, et qui l'avoit laissée ouverte comme il l'avoit trouvée, avoit profité de l'occasion, et s'étoit coulé dans le jardin jusqu'à la pièce d'eau.

Ce pêcheur avoit jeté ses filets, et il étoit près de les tirer au moment où le calife, qui, après la négligence de Scheich Ibrahim, s'étoit douté de ce qui étoit arrivé, et vouloit profiter de cette conjoncture pour son dessein, vint au même

endroit. Nonobstant son déguisement, le pêcheur le reconnut, et se jeta aussitôt à ses pieds en lui demandant pardon, et en s'excusant sur sa pauvreté. « Relève-toi et ne crains rien, reprit le calife; tire seulement tes filets, que je voie le poisson qu'il y aura. »

Le pêcheur, rassuré, exécuta promptement ce que le calife souhaitoit, et il amena cinq ou six beaux poissons, dont le calife choisit les deux plus gros, qu'il fit attacher ensemble par la tête avec un brin d'arbrisseau. Il dit ensuite au pêcheur : « Donne-moi ton habit, et prends le mien. » L'échange se fit en peu de momens; et dès que le calife fut habillé en pêcheur, jusqu'à la chaussure et au turban : « Prends tes filets, dit-il au pêcheur, et va faire tes affaires. »

Quand le pêcheur fut parti, fort content de sa bonne fortune, le calife prit les deux poissons à la main, et alla retrouver le grand-vizir Giafar et Mesrour. Il s'arrêta devant le grand-vizir; et le grand-vizir ne le reconnut pas. « Que demandes-tu? lui dit-il. Va, passe ton chemin. » Le calife se mit aussitôt à rire, et le grand-vizir le reconnut. « Commandeur des croyans, s'écria-t-il, est-il possible que ce soit vous? Je ne vous reconnoissois pas, et je vous demande mille pardons de mon incivilité. Vous pouvez entrer présentement dans le salon, sans craindre que

Scheich Ibrahim vous reconnoisse. — Restez donc encore ici, lui dit-il et à Mesrour, pendant que je vais faire mon personnage. »

Le calife monta au salon, et frappa à la porte. Noureddin qui l'entendit le premier, en avertit Scheich Ibrahim; et Scheich Ibrahim demanda qui c'étoit. Le calife ouvrit la porte; et en avançant seulement un pas dans le salon pour se faire voir : « Scheich Ibrahim, répondit-il, je suis le pêcheur Kerim : comme je me suis aperçu que vous régalez de vos amis, et que j'ai pêché deux beaux poissons dans le moment, je viens vous demander si vous n'en avez pas besoin. »

Noureddin et la belle Persane furent ravis d'entendre parler de poisson. « Scheich Ibrahim, dit aussitôt la belle Persane, je vous prie, faites-nous le plaisir de le faire entrer, que nous voyions son poisson. » Scheich Ibrahim n'étoit plus en état de demander au prétendu pêcheur comment ni par où il étoit venu, il songea seulement à plaire à la belle Persane. Il tourna donc la tête du côté de la porte avec bien de la peine, tant il avoit bu, et dit en bégayant au calife, qu'il prenoit pour un pêcheur : « Approche, bon voleur de nuit, approche qu'on te voie. »

Le calife s'avança en contrefaisant parfaitement bien toutes les manières d'un pêcheur, et présenta les deux poissons. « Voilà de fort beau

poisson, dit la belle Persane ; j'en mangerois volontiers, s'il étoit cuit et bien accommodé. — Madame a raison, reprit Scheich Ibrahim ; que veux-tu que nous fassions de ton poisson, s'il n'est accommodé ? Va, accommode-le toi-même, et apporte-le-nous : tu trouveras de tout dans ma cuisine. »

Le calife revint trouver le grand-vizir Giafar. « Giafar, lui dit-il, j'ai été fort bien reçu, mais ils demandent que le poisson soit accommodé. — Je vais l'accommoder, reprit le grand-vizir ; cela sera fait dans un moment. — J'ai si fort à cœur, repartit le calife, de venir à bout de mon dessein, que j'en prendrai bien la peine moi-même. Puisque je fais si bien le pêcheur, je puis bien faire aussi le cuisinier : je me suis mêlé de la cuisine dans ma jeunesse, et je ne m'en suis pas mal acquitté. » En disant ces paroles, il avoit pris le chemin du logement de Scheich Ibrahim, et le grand-vizir et Mesroul le suivoient.

Ils mirent la main à l'œuvre tous trois ; et quoique la cuisine de Scheich Ibrahim ne fût pas grande, comme néanmoins il n'y manquoit rien des choses dont ils avoient besoin, ils eurent bientôt accommodé le plat de poisson. Le calife le porta ; et en le servant, il mit aussi un citron devant chacun, afin qu'ils s'en servissent, s'ils le souhaitoient. Ils mangèrent d'un grand ap-

pétit, Noureddin et la belle Persane particulièrement; et le calife demeura debout devant eux.

Quand ils eurent achevé, Noureddin regarda le calife : « Pécheur, lui dit-il, on ne peut pas manger de meilleur poisson, et tu nous as fait le plus grand plaisir du monde. » Il mit la main dans son sein en même temps, et il en tira sa bourse où il y avoit trente pièces d'or, le reste des quarante que Sangiar, huissier du roi de Balsora, lui avoit données avant son départ. « Prends, lui dit-il, je t'en donnerois davantage si j'en avois : je t'eusse mis à l'abri de la pauvreté, si je t'eusse connu avant que j'eusse dépensé mon patrimoine; ne laisse pas de le recevoir d'aussi bon cœur que si le présent étoit beaucoup plus considérable. »

Le calife prit la bourse; et en remerciant Noureddin, comme il sentit que c'étoit de l'or qui étoit dedans : « Seigneur, lui dit-il, je ne puis assez vous remercier de votre libéralité. On est bien heureux d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme vous; mais avant de me retirer, j'ai une prière à vous faire que je vous supplie de m'accorder. Voilà un luth qui me fait connoître que madame en sait jouer. Si vous pouviez obtenir d'elle qu'elle me fit la grâce de jouer un air, je m'en retournerois le plus content du monde : c'est un instrument que j'aime passionnément. »

« Belle Persane, dit aussitôt Noureddin en s'adressant à elle, je vous demande cette grâce, j'espère que vous ne me refuserez pas. » Elle prit le luth; et après l'avoir accordé en peu de momens, elle joua et chanta un air qui enleva le calife. En achevant, elle continua de jouer sans chanter; et elle le fit avec tant de force et d'agrément, qu'il fut ravi comme en extase.

Quand la belle Persane eut cessé de jouer : « Ah! s'écria le calife, quelle voix, quelle main et quel jeu! A-t-on jamais mieux chanté, mieux joué du luth? Jamais on n'a rien vu ni entendu de pareil! »

Noureddin, accoutumé de donner ce qui lui appartenait à tous ceux qui en faisoient les louanges : « Pêcheur, reprit-il, je vois bien que tu t'y connois; puisqu'elle te plaît si fort, c'est à toi, et je t'en fais présent. » En même temps il se leva, prit sa robe qu'il avoit quittée, et il voulut partir et laisser le calife, qu'il ne connoissoit que pour un pêcheur, en possession de la belle Persane.

La belle Persane, extrêmement étonnée de la libéralité de Noureddin, le retint : « Seigneur, lui dit-elle en le regardant tendrement, où prétendez-vous donc aller? Remettez-vous à votre place, je vous en supplie, et écoutez ce que je vais jouer et chanter. » Il fit ce qu'elle souhai-

toit; et alors, en touchant le luth, et en le regardant les larmes aux yeux, elle chanta des vers qu'elle fit sur-le-champ, et elle lui reprocha vivement le peu d'amour qu'il avoit pour elle, puisqu'il l'abandonnoit si facilement à Kerim, et avec tant de dureté; elle vouloit dire, sans s'expliquer davantage, à un pêcheur tel que Kerim, qu'elle ne connoissoit pas pour le calife non plus que lui. En achevant, elle posa le luth près d'elle, et porta son mouchoir au visage pour cacher ses larmes qu'elle ne pouvoit retenir.

Noureddin ne répondit pas un mot à ces reproches, et il marqua par son silence qu'il ne se repentoit pas de la donation qu'il avoit faite. Mais le calife surpris de ce qu'il venoit d'entendre, lui dit: « Seigneur, à ce que je vois, cette dame si belle, si rare, si admirable, dont vous venez de me faire présent avec tant de générosité, est votre esclave, et vous êtes son maître. — Cela est vrai, Kerim, reprit Noureddin, et tu serois beaucoup plus étonné que tu ne le parois, si je te racontois toutes les disgrâces qui me sont arrivées à son occasion. — Eh! de grâce, seigneur, repartit le calife, en s'acquittant toujours fort bien du personnage du pêcheur, obligez-moi de me faire part de votre histoire. »

Noureddin qui venoit de faire pour lui d'autres choses de plus grande conséquence, quoi-

qu'il ne le regardât que comme pêcheur, voulut bien encore avoir cette complaisance. Il lui raconta toute son histoire, à commencer par l'achat que le vizir son père avoit fait de la belle Persane pour le roi de Balsora, et n'omit rien de ce qu'il avoit fait, et de tout ce qui lui étoit arrivé, jusqu'à son arrivée à Bagdad avec elle, et jusqu'au moment où il lui parloit.

Quand Noureddin eut achevé : « Et présentement où allez-vous ? demanda le calife. — Où je vais ? répondit-il. Où Dieu me conduira. — Si vous me croyez, reprit le calife, vous n'irez pas plus loin : il faut au contraire que vous retourniez à Balsora. Je vais vous donner un mot de lettre que vous donnerez au roi de ma part ; vous verrez qu'il vous recevra fort bien, dès qu'il l'aura lue, et que personne ne vous dira mot. »

« Kerim, repartit Noureddin, ce que tu me dis est bien singulier : jamais on n'a dit qu'un pêcheur comme toi ait eu correspondance avec un roi ! — Cela ne doit pas vous étonner, répliqua le calife : nous avons fait nos études ensemble sous les mêmes maîtres, et nous avons toujours été les meilleurs amis du monde. Il est vrai que la fortune ne nous a pas été également favorable : elle l'a fait roi, et moi pêcheur ; mais cette inégalité n'a pas diminué notre amitié. Il

a voulu me tirer hors de mon état avec tous les empressements imaginables. Je me suis contenté de la considération qu'il a de ne me rien refuser de tout ce que je lui demande pour le service de mes amis : laissez-moi faire, et vous en verrez le succès. »

Noureddin consentit à ce que le calife voulut. Comme il y avoit dans le salon de tout ce qu'il falloit pour écrire, le calife écrivit cette lettre au roi de Balsora, au haut de laquelle, presque sur l'extrémité du papier, il ajouta cette formule en très petits caractères : « Au nom de Dieu très miséricordieux », pour marquer qu'il vouloit être obéi absolument.

LETTRE DU CALIFE HAROUN AL-RASCHID,  
AU ROI DE BALSORA.

« Haroun al-Raschid, fils de Mahdi, envoie  
« cette lettre à Mohammed Zinebi, son cousin.  
« Dès que Noureddin, fils du vizir Khacan, por-  
« teur de cette lettre, te l'aura rendue, et que tu  
« l'auras lue, à l'instant dépouille-toi du manteau  
« royal, mets-le-lui sur les épaules, et le fais  
« asseoir à ta place, et n'y manque pas. Adieu. »

Le calife plia et cacheta la lettre, et sans dire à Noureddin ce qu'elle contenoit : « Tenez, lui dit-il, et allez vous embarquer incessamment sur un bâtiment qui va partir bientôt, comme il en

part un chaque jour à la même heure; vous dormirez quand vous serez embarqué. » Noureddin prit la lettre, et partit avec le peu d'argent qu'il avoit sur lui quand l'huissier Sangiar lui avoit donné sa bourse; et la belle Persane, inconsolable de son départ, se retira à part sur le sofa, et fondit en pleurs.

A peine Noureddin étoit sorti du salon, que Scheich Ibrahim, qui avoit gardé le silence pendant tout ce qui venoit de se passer, regarda le calife, qu'il prenoit toujours pour le pêcheur Kerim : « Écoute, Kerim, lui dit-il, tu nous es venu apporter ici deux poissons qui valent bien vingt pièces de monnoie de cuivre au plus; et pour cela on t'a donné une bourse et une esclave; penses-tu que tout cela sera pour toi? Je te déclare que je veux avoir l'esclave par moitié. Pour ce qui est de la bourse, montre-moi ce qu'il y a dedans; si c'est de l'argent, tu en prendras une pièce pour toi; et si c'est de l'or, je te prendrai tout, et je te donnerai quelques pièces de cuivre qui me restent dans ma bourse. »

Pour bien entendre ce qui va suivre, dit ici Scheherazade en s'interrompant, il est à remarquer qu'avant de porter au salon le plat de poisson accommodé, le calife avoit chargé le grand-vizir Giafar d'aller en diligence jusqu'au palais, pour lui amener quatre valets de chambre avec

un habit, et de venir attendre de l'autre côté du pavillon, jusqu'à ce qu'il frappât des mains par une des fenêtres. Le grand-vizir s'étoit acquitté de cet ordre; et lui et Mesrour, avec les quatre valets de chambre, attendoient au lieu marqué qu'il donnât le signal.

Je reviens à mon discours, ajouta la sultane. Le calife, toujours sous le personnage du pêcheur, répondit hardiment à Scheich Ibrahim: « Scheich Ibrahim, je ne sais pas ce qu'il y a dans la bourse : argent ou or, je le partagerai avec vous par moitié de très bon cœur; pour ce qui est de l'esclave, je veux l'avoir à moi seul. Si vous ne voulez pas vous en tenir aux conditions que je vous propose, vous n'aurez rien. »

Scheich Ibrahim, emporté de colère à cette insolence, comme il la regardoit dans un pêcheur à son égard, prit une des porcelaines qui étoient sur la table, et la jeta à la tête du calife. Le calife n'eut pas de peine à éviter la porcelaine jetée par un homme pris de vin; elle alla donner contre le mur où elle se brisa en plusieurs morceaux. Scheich Ibrahim, plus emporté qu'auparavant, après avoir manqué son coup, prend la chandelle qui étoit sur la table, se lève en chancelant, et descend par un escalier dérobé pour aller chercher une canne.

Le calife profita de ce temps-là, et frappa des

mains à une des fenêtres. Le grand-vizir, Mesrour et les quatre valets de chambre furent à lui en un moment, et les valets de chambre lui eurent bientôt ôté l'habit de pêcheur, et mis celui qu'ils lui avoient apporté. Ils n'avoient pas encore achevé, et ils étoient occupés autour du calife qui étoit assis sur le trône qu'il avoit dans le salon, que Scheich Ibrahim, animé par l'intérêt, rentra avec une grosse canne à la main, dont il se promettoit de bien régaler le prétendu pêcheur. Au lieu de le rencontrer des yeux, il aperçut son habit au milieu du salon, et il vit le calife assis sur son trône, avec le grand-vizir et Mesrour à ses côtés. Il s'arrêta à ce spectacle, et douta s'il étoit éveillé ou s'il dormoit. Le calife se mit à rire de son étonnement : « Scheich Ibrahim, lui dit-il, que veux-tu ? que cherches-tu ? »

Scheich Ibrahim, qui ne pouvoit plus douter que ce ne fût le calife, se jeta aussitôt à ses pieds, la face et sa longue barbe contre terre. « Commandeur des croyans, s'écria-t-il, votre vil esclave vous a offensé, il implore votre clémence, et vous en demande mille pardons. » Comme les valets de chambre eurent achevé de l'habiller en ce moment, il lui dit en descendant de son trône : « Lève-toi, je te pardonne. »

Le calife s'adressa ensuite à la belle Persane, qui avoit suspendu sa douleur dès qu'elle se fut

aperçue que le jardin et le pavillon appartenoient à ce prince, et non pas à Scheich Ibrahim, comme Scheich Ibrahim l'avoit dissimulé, et que c'étoit lui-même qui s'étoit déguisé en pêcheur. « Belle Persane, lui dit-il, levez-vous et suivez-moi. Vous devez connoître ce que je suis après ce que vous venez de voir, et que je ne suis pas d'un rang à me prévaloir du présent que Noureddin m'a fait de votre personne avec une générosité qui n'a point de pareille. Je l'ai envoyé à Balsora pour y être roi, et je vous y enverrai pour être reine, dès que je lui aurai fait tenir les dépêches nécessaires pour son établissement. Je vais en attendant vous donner un appartement dans mon palais, où vous serez traitée selon votre mérite. »

Ce discours rassura et consola la belle Persane par un endroit bien sensible; et elle se dédommagea pleinement de son affliction, par la joie d'apprendre que Noureddin, qu'elle aimoit passionnément, venoit d'être élevé à une si haute dignité. Le calife exécuta la parole qu'il venoit de lui donner : il la recommanda même à Zobéide sa femme, après qu'il lui eut fait part de la considération qu'il venoit d'avoir pour Noureddin.

Le retour de Noureddin à Balsora fut plus heureux et plus avancé de quelques jours qu'il

n'eût été à souhaiter pour son bonheur. Il ne vit ni parent ni ami en arrivant ; il alla droit au palais du roi , et le roi donnoit audience. Il fendit la presse en tenant la lettre, la main élevée ; on lui fit place, et il la présenta. Le roi la reçut, l'ouvrit, et changea de couleur en la lisant. Il la baisa par trois fois ; et il alloit exécuter l'ordre du calife , lorsqu'il s'avisa de la montrer au vizir Saouy, ennemi irréconciliable de Noureddin.

Saouy qui avoit reconnu Nouredin , et qui cherchoit en lui-même avec grande inquiétude à quel dessein il étoit venu, ne fut pas moins surpris que le roi, de l'ordre que la lettre contenoit. Comme il n'y étoit pas moins intéressé, il imagina en un moment le moyen d'éluder. Il fit semblant de ne l'avoir pas bien lue ; et pour la lire une seconde fois, il se tourna un peu de côté, comme pour chercher un meilleur jour. Alors, sans que personne s'en aperçût et sans qu'il y parût, à moins de regarder de bien près, il arracha adroitement la formule du haut de la lettre, qui marquoit que le calife vouloit être obéi absolument, la porta à la bouche et l'avalâ.

Après une si grande méchanceté, Saouy se tourna du côté du roi, lui rendit la lettre ; et en parlant bas : « Hé bien ! sire, lui demanda-t-il, quelle est l'intention de votre majesté ? — De

faire ce que le calife me commande, répondit le roi. — Gardez-vous-en bien, sire, reprit le méchant vizir; c'est bien là l'écriture du calife, mais la formule n'y est pas. » Le roi l'avoit fort bien remarquée; mais dans le trouble où il étoit, il s'imagina qu'il s'étoit trompé quand il ne la vit plus.

« Sire, continua le vizir, il ne faut pas douter que le calife n'ait accordé cette lettre à Noureddin, sur les plaintes qu'il lui est allé faire contre votre majesté et contre moi, pour se débarrasser de lui; mais il n'a pas entendu que vous exécutiez ce qu'elle contient. De plus, il est à considérer qu'il n'a pas envoyé un exprès avec la patente, sans quoi elle est inutile. On ne dépose pas un roi comme votre majesté, sans cette formalité : un autre que Nouredin pourroit venir de même avec une fausse lettre; cela ne s'est jamais pratiqué. Sire, votre majesté peut s'en reposer sur ma parole, et je prends sur moi tout le mal qui peut en arriver. »

Le roi Zinebi se laissa persuader, et abandonna Nouredin à la discrétion du vizir Saouy, qui l'emmena chez lui avec main-forte. Dès qu'il fut arrivé, il lui fit donner la bastonnade, jusqu'à ce qu'il demeurât comme mort; et dans cet état il le fit porter en prison, où il demanda qu'on le mît dans le cachot le plus obscur et le plus

profond, avec ordre au geôlier de ne lui donner que du pain et de l'eau.

Quand Noureddin, meurtri de coups, fut revenu à lui, et qu'il se vit dans ce cachot, il poussa des cris pitoyables en déplorant son malheureux sort : « Ah, pêcheur ! s'écria-t-il, que tu m'as trompé, et que j'ai été facile à te croire ! Pouvois-je m'attendre à une destinée si cruelle, après le bien que je t'ai fait ! Dieu te bénisse néanmoins ; je ne puis croire que ton intention ait été mauvaise, et j'aurai patience jusqu'à la fin de mes maux. »

L'affligé Noureddin demeura dix jours entiers dans cet état, et le vizir Saouy n'oublia pas qu'il l'y avoit fait mettre. Résolu à lui faire perdre la vie honteusement, il n'osa l'entreprendre de son autorité. Pour réussir dans son pernicieux dessein, il chargea plusieurs de ses esclaves de riches présents, et alla se présenter au roi à leur tête : « Sire, lui dit-il avec une malice noire, voilà ce que le nouveau roi supplie votre majesté de vouloir bien agréer à son avènement à la couronne. »

Le roi comprit ce que Saouy vouloit lui faire entendre. « Quoi ! reprit-il, ce malheureux vit-il encore ? Je croyois que tu l'avois fait mourir. — Sire, repartit Saouy, ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire ôter la vie à personne ; c'est

à votre majesté. — Va, répliqua le roi, fais-lui couper le cou, je t'en donne la permission. — Sire, dit alors Saouy, je suis infiniment obligé à votre majesté de la justice qu'elle me rend. Mais comme Noureddin m'a fait si publiquement l'affront qu'elle n'ignore pas, je lui demande en grâce de vouloir bien que l'exécution s'en fasse devant le palais, et que les crieurs aillent l'annoncer dans tous les quartiers de la ville, afin que personne n'ignore que l'offense qu'il m'a faite aura été pleinement réparée. » Le roi lui accorda ce qu'il demandoit; et les crieurs, en faisant leur devoir, répandirent une tristesse générale dans toute la ville. La mémoire toute récente des vertus du père fit qu'on n'apprit qu'avec indignation qu'on alloit faire mourir le fils ignominieusement, à la sollicitation et par la méchanceté du vizir Saouy.

Saouy alla en prison en personne, accompagné d'une vingtaine de ses esclaves, ministres de sa cruauté. On lui amena Noureddin, et il le fit monter sur un méchant cheval sans selle. Dès que Noureddin se vit livré entre les mains de son ennemi : « Tu triomphe, lui dit-il, et tu abuses de ta puissance; mais j'ai confiance dans la vérité de ces paroles d'un de nos livres : « Vous jugez injustement; et dans peu vous serez jugé vous-même. »

Le vizir Saouy qui triomphoit véritablement en lui-même : « Quoi ! insolent, reprit-il, tu oses m'insulter encore ! Va, je te le pardonne ; il arrivera ce qu'il pourra, pourvu que je t'aie vu couper le cou à la vue de tout Balsora. Tu dois savoir aussi ce que dit un autre de nos livres : « Qu'im-  
« porte de mourir le lendemain de la mort de  
« son ennemi ? »

Ce ministre, implacable dans sa haine et dans son inimitié, environné d'une partie de ses esclaves armés, fit conduire Noureddin devant lui par les autres, et prit le chemin du palais. Le peuple fut sur le point de se jeter sur lui, et il l'eût lapidé, si quelqu'un eût commencé de donner l'exemple. Quand il l'eut mené jusqu'à la place du palais, à la vue de l'appartement du roi, il le laissa entre les mains du bourreau, et il alla se rendre près du roi, qui étoit déjà dans son cabinet, prêt à repâître ses yeux avec lui du sanglant spectacle qui se préparoit.

La garde du roi et les esclaves du vizir Saouy, qui faisoient un grand cercle autour de Noureddin, eurent beaucoup de peine à contenir la populace, qui faisoit tous les efforts possibles, mais inutilement, pour les forcer, les rompre et l'enlever. Le bourreau s'approcha de lui : « Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de me pardonner votre mort ; je ne suis qu'un esclave, et je ne

puis me dispenser de faire mon devoir : à moins que vous n'ayez besoin de quelque chose, mettez-vous, s'il vous plaît, en état; le roi va me commander de frapper. »

« Dans ce moment si cruel, quelque personne charitable, dit le désolé Noureddin, en tournant la tête à droite et à gauche, ne voudroit-elle pas me faire la grâce de m'apporter de l'eau pour étancher ma soif? » On en apporta un vase à l'instant, que l'on fit passer jusqu'à lui de main en main. Le vizir Saouy qui s'aperçut de ce retardement, cria au bourreau, de la fenêtre du cabinet du roi où il étoit : « Qu'attends-tu? Frappe. » A ces paroles barbares et pleines d'inhumanité, toute la place retentit de vives imprécations contre lui; et le roi, jaloux de son autorité, n'approuva pas cette hardiesse en sa présence, comme il le fit paroître en criant que l'on attendît. Il en eut une autre raison : c'est qu'en ce moment il leva les yeux vers une grande rue qui étoit devant lui, et qui aboutissoit à la place, et qu'il aperçut au milieu une troupe de cavaliers qui accouroient à toute bride. « Vizir, dit-il aussitôt à Saouy, qu'est-ce que cela? Regarde. » Saouy, qui se douta de ce que ce pouvoit être, pressa le roi de donner le signal au bourreau. « Non, reprit le roi; je veux savoir auparavant qui sont ces cavaliers. » C'étoit le grand -

vizir Giafar avec sa suite, qui venoit de Bagdad en personne, de la part du calife.

Pour savoir le sujet de l'arrivée de ce ministre à Balsora, nous remarquerons qu'après le départ de Noureddin avec la lettre du calife, le calife ne s'étoit pas souvenu le lendemain, ni même plusieurs jours après, d'envoyer un exprès avec la patente dont il avoit parlé à la belle Persane. Il étoit dans le palais intérieur qui étoit celui des femmes ; et en passant devant un appartement, il entendit une très belle voix ; il s'arrêta, et il n'eut pas plus tôt entendu quelques paroles qui marquoient de la douleur pour une absence, qu'il demanda à un officier des eunuques qui le suivoit, qui étoit la femme qui demuroit dans l'appartement. L'officier répondit que c'étoit l'esclave du jeune seigneur qu'il avoit envoyé à Balsora pour être roi à la place de Mohammed Zinebi.

« Ah ! pauvre Noureddin, fils de Khacan, s'écria aussitôt le calife, je t'ai bien oublié ! Vite, ajouta-t-il, qu'on me fasse venir Giafar incessamment. » Ce ministre arriva. « Giafar, lui dit le calife, je ne me suis pas souvenu d'envoyer la patente pour faire reconnoître Noureddin roi de Balsora. Il n'y a pas de temps pour la faire expédier ; prends du monde et des chevaux, et rends-toi à Balsora en diligence. Si Noureddin

n'est plus au monde, et qu'on l'ait fait mourir, fais pendre le vizir Saouy; s'il n'est pas mort, amène-le-moi avec le roi et ce vizir.»

Le grand-vizir Giafar ne se donna que le temps qu'il falloit pour monter à cheval, et il partit aussitôt avec un bon nombre d'officiers de sa maison. Il arriva à Balsora de la manière et dans le temps que nous avons remarqué. Dès qu'il entra dans la place, tout le monde s'écarta pour lui faire place, en criant grâce pour Noureddin; et il entra dans le palais du même train jusqu'à l'escalier, où il mit pied à terre.

Le roi de Balsora qui avoit reconnu le premier ministre du calife, alla au-devant de lui et le reçut à l'entrée de son appartement. Le grand-vizir demanda d'abord si Noureddin vivoit encore, et s'il vivoit, qu'on le fit venir. Le roi répondit qu'il vivoit, et donna ordre qu'on l'amènât. Comme il parut bientôt, mais lié et garrotté, il le fit délier et mettre en liberté, et commanda qu'on s'assurât du vizir Saouy, et qu'on le liât des mêmes cordes.

Le grand-vizir Giafar ne coucha qu'une nuit à Balsora; il repartit le lendemain; et, selon l'ordre qu'il avoit, il emmena avec lui Saouy, le roi de Balsora et Noureddin. Quand il fut arrivé à Bagdad, il les présenta au calife; et après qu'il lui eut rendu compte de son voyage, et parti-

culièrement de l'état où il avoit trouvé Noured-din, et du traitement qu'on lui avoit fait par le conseil et l'animosité de Saouy, le calife proposa à Noured-din de couper la tête lui-même au vizir Saouy. « Commandeur des croyans, reprit Noured-din, quelque mal que m'ait fait ce méchant homme, et qu'il ait tâché de faire à feu mon père, je m'estimerois le plus infâme de tous les hommes, si j'avois trempé mes mains dans son sang. » Le calife lui sut bon gré de sa générosité, et il fit faire cette justice par la main du bourreau.

Le calife voulut envoyer Noured-din à Balsora pour y régner; mais Noured-din le supplia de vouloir l'en dispenser. « Contmandeur des croyans, reprit-il, la ville de Balsora me sera désormais dans une aversion si grande après ce qui m'y est arrivé, que j'ose supplier votre majesté d'avoir pour agréable que je tienne le serment que j'ai fait de n'y retourner de ma vie. Je mettrois toute ma gloire à lui rendre mes services près de sa personne, si elle avoit la bonté de m'en accorder la grâce. » Le calife le mit au nombre de ses courtisans les plus intimes, lui rendit la belle Persane, et lui fit de si grands biens, qu'ils vé-curent ensemble jusqu'à la mort, avec tout le bonheur qu'ils pouvoient souhaiter.

Pour ce qui est du roi de Balsora, le calife se

contenta de lui avoir fait connoître combien il devoit être attentif au choix qu'il faisoit des vizirs , et le renvoya dans son royaume.

## HISTOIRE

DE BEDER , PRINCE DE PERSE , ET DE GIAUHARE ,  
PRINCESSE DU ROYAUME DE SAMANDAL.

La Perse est une partie de la terre de si grande étendue, que ce n'est pas sans raison que ses anciens rois ont porté le titre superbe de rois des rois. Autant qu'il y a de provinces, sans parler de tous les autres royaumes qu'ils avoient conquis, autant il y avoit de rois. Ces rois ne leur payoient pas seulement de gros tributs, ils leur étoient même aussi soumis que les gouverneurs le sont aux rois de tous les autres royaumes.

Un de ces rois, qui avoit commencé son règne par d'heureuses et de grandes conquêtes, régnoit, il y avoit de longues années, avec un bonheur et une tranquillité qui le rendoient le plus satisfait de tous les monarques. Il n'y avoit qu'un seul endroit par où il s'estimoit malheureux, c'est qu'il étoit fort âgé, et que de toutes ses femmes il n'y en avoit pas une qui lui eût donné un prince pour lui succéder après sa mort. Il en avoit cependant plus de cent, toutes logées magnifiquement et séparément, avec des femmes

esclaves pour les servir, et des eunuques pour les garder. Malgré tous ces soins à les rendre contentes et à prévenir leurs désirs, aucune ne remplissoit son attente. On lui en amenoit souvent des pays les plus éloignés; et il ne se contentoit pas de les payer, sans faire de prix, dès qu'elles lui agréaient, il combloit encore les marchands d'honneurs, de bienfaits et de bénédictions pour en attirer d'autres, dans l'espérance qu'enfin il auroit un fils de quelqu'une. Il n'y avoit pas aussi de bonnes œuvres qu'il ne fit pour fléchir le ciel. Il faisoit des aumônes immenses aux pauvres, de grandes largesses aux plus dévots de sa religion, et de nouvelles fondations toutes royales en leur faveur, afin d'obtenir par leurs prières ce qu'il souhaitoit si ardemment.

Un jour que selon la coutume pratiquée tous les jours par les rois ses prédécesseurs, lorsqu'ils étoient de résidence dans leur capitale, il tenoit l'assemblée de ses courtisans, où se trouvoient tous les ambassadeurs et tous les étrangers de distinction qui étoient à sa cour, où l'on s'entretenoit, non pas de nouvelles qui regardoient l'état, mais de sciences, d'histoire, de littérature, de poésie et de toute autre chose capable de récréer l'esprit agréablement; ce jour-là, dis-je, un eunuque vint lui annoncer qu'un marchand,

qui venoit d'un pays très éloigné avec une esclave qu'il lui amenoit, demandoit la permission de la lui faire voir. « Qu'on le fasse entrer et qu'on le place, dit le roi ; je lui parlerai après l'assemblée. » On introduisit le marchand, et on le plaça dans un endroit d'où il pouvoit voir le roi à son aise, et l'entendre parler familièrement avec ceux qui étoient le plus près de sa personne.

Le roi en usoit ainsi avec tous les étrangers qui devoient lui parler, et il le faisoit exprès, afin qu'ils s'accoutumassent à le voir, et qu'en le voyant parler aux uns et aux autres avec familiarité et avec bonté, ils prissent la confiance de lui parler de même, sans se laisser surprendre par l'éclat et la grandeur dont il étoit environné, capable d'ôter la parole à ceux qui n'y auroient pas été accoutumés. Il le pratiquoit même à l'égard des ambassadeurs ; d'abord il mangeoit avec eux, et pendant le repas, il s'informoit de leur santé, de leur voyage et des particularités de leur pays. Cela leur donnoit de l'assurance auprès de sa personne, et ensuite il leur donnoit audience.

Quand l'assemblée fut finie, que tout le monde se fut retiré, et qu'il ne resta plus que le marchand, le marchand se prosterna devant le trône du roi, la face contre terre, et lui sou-

haita l'accomplissement de tous ses désirs. Dès qu'il se fut relevé, le roi lui demanda s'il étoit vrai qu'il lui eût amené une esclave, comme on le lui avoit dit, et si elle étoit belle.

« Sire, répondit le marchand, je ne doute pas que votre majesté n'en ait de très belles, depuis qu'on lui en cherche dans tous les endroits du monde avec tant de soin; mais je puis assurer, sans craindre de trop priser ma marchandise, qu'elle n'en a pas encore vu une qui puisse entrer en concurrence avec elle, si l'on considère sa beauté, sa belle taille, ses agrémens et toutes les perfections dont elle est partagée. — Où est-elle? reprit le roi. Amène-la-moi. — Sire, repartit le marchand, je l'ai laissée entre les mains d'un officier de vos eunuques; votre majesté peut commander qu'on la fasse venir. »

On amena l'esclave; et dès que le roi la vit, il en fut charmé, à la considérer seulement par sa taille belle et dégagée. Il entra aussitôt dans un cabinet où le marchand le suivit avec quelques eunuques. L'esclave avoit un voile de satin rouge rayé d'or, qui lui cachoit le visage. Le marchand le lui ôta, et le roi de Perse vit une dame qui surpassoit en beauté toutes celles qu'il avoit alors et qu'il avoit jamais eues. Il en devint passionnément amoureux dès ce moment, et il demanda au marchand combien il la vouloit vendre.

« Sire, répondit le marchand, j'en ai donné mille pièces d'or à celui qui me l'a vendue, et je compte que j'en ai déboursé autant depuis trois ans que je suis en voyage pour arriver à votre cour. Je me garderai bien de la mettre à prix à un si grand monarque : je supplie votre majesté de la recevoir en présent, si elle lui agréé. — Je te suis obligé, reprit le roi ; ce n'est pas ma coutume d'en user ainsi avec les marchands qui viennent de si loin dans la vue de me faire plaisir : je vais te faire compter dix mille pièces d'or. Seras-tu content? »

« Sire, repartit le marchand, je me fusse estimé très heureux si votre majesté eût bien voulu l'accepter pour rien ; mais je n'ose refuser une si grande libéralité. Je ne manquerai pas de la publier dans mon pays et dans tous les lieux par où je passerai. » La somme lui fut comptée ; et avant qu'il se retirât, le roi le fit revêtir en sa présence d'une robe de brocart d'or.

Le roi fit loger la belle esclave dans l'appartement le plus magnifique après le sien, et lui assigna plusieurs matrones et autres femmes esclaves pour la servir, avec ordre de lui faire prendre le bain, de l'habiller d'un habit le plus magnifique qu'elles pussent trouver, et de se faire apporter les plus beaux colliers de perles et les diamans les plus fins, et autres pierreries les

plus riches, afin qu'elle choisît elle-même ce qui lui conviendrait le mieux.

Les matrones officieuses, qui n'avoient autre attention que de plaire au roi, furent elles-mêmes ravies en admiration de la beauté de l'esclave. Comme elles s'y connoissoient parfaitement bien : « Sire, lui dirent-elles, si votre majesté a la patience de nous donner seulement trois jours, nous nous engageons à la lui faire voir alors si fort au-dessus de ce qu'elle est présentement, qu'elle ne la reconnoitra plus. » Le roi eut bien de la peine à se priver si long-temps du plaisir de la posséder entièrement. « Je le veux bien, reprit-il, mais à la charge que vous me tiendrez votre promesse. »

La capitale du roi de Perse étoit située dans une isle, et son palais, qui étoit magnifique, étoit bâti sur le bord de la mer. Comme son appartement avoit vue sur cet élément, celui de la belle esclave, qui n'étoit pas éloigné du sien, avoit aussi la même vue; et elle étoit d'autant plus agréable, que la mer battoit presque au pied des murailles.

Au bout de trois jours, la belle esclave parée et ornée magnifiquement, étoit seule dans sa chambre, assise sur un sofa, et appuyée à une des fenêtres qui regardoient la mer, lorsque le

roi, averti qu'il pouvoit la voir, y entra. L'esclave qui entendit que l'on marchoit dans sa chambre d'un autre air que les femmes qui l'avoient servie jusqu'alors, tourna aussitôt la tête pour voir qui c'étoit. Elle reconnut le roi; mais sans en témoigner la moindre surprise, sans même se lever pour lui faire civilité et pour le recevoir, comme s'il eût été la personne du monde la plus indifférente, elle se remit à la fenêtre comme auparavant.

Le roi de Perse fut extrêmement étonné de voir qu'une esclave si belle et si bien faite sût si peu ce que c'étoit que le monde. Il attribua ce défaut à la mauvaise éducation qu'on lui avoit donnée, et au peu de soin qu'on avoit pris de lui apprendre les premières bienséances. Il s'avança vers elle jusqu'à la fenêtre, où, nonobstant la manière et la froideur avec laquelle elle venoit de le recevoir, elle se laissa regarder, admirer, et même caresser et embrasser autant qu'il le souhaita.

Entre ces caresses et ces embrassemens, ce monarque s'arrêta pour la regarder, ou plutôt pour la dévorer des yeux. « Ma toute belle, ma charmante, ma ravissante, s'écria-t-il, dites-moi, je vous prie, d'où vous venez, d'où sont et qui sont l'heureux père et l'heureuse mère qui ont mis au monde un chef-d'œuvre de la nature

aussi surprenant que vous êtes. Que je vous aime et que je vous aimerai! Jamais je n'ai senti pour une femme ce que je sens pour vous; j'en ai cependant bien vu, et j'en vois encore un grand nombre tous les jours; mais jamais je n'ai vu tant de charmes tout à la fois qui m'enlèvent à moi-même pour me donner tout à vous. Mon cher cœur, ajoutoit-il, vous ne me répondez rien; vous ne me faites même connoître par aucune marque que vous soyez sensible à tant de témoignages que je vous donne de mon amour extrême; vous ne détournez pas même les yeux pour donner aux miens le plaisir de les rencontrer et de vous convaincre qu'on ne peut pas aimer plus que je vous aime. Pourquoi gardez-vous ce grand silence qui me glace? D'où vient ce sérieux, ou plutôt cette tristesse qui m'afflige? Regrettez-vous votre pays, vos parens, vos amis? Hé quoi! un roi de Perse qui vous aime, qui vous adore, n'est-il pas capable de vous consoler et de vous tenir lieu de toute chose au monde? »

Quelques protestations d'amour que le roi de Perse fit à l'esclave, et quoi qu'il pût dire pour l'obliger d'ouvrir la bouche et de parler, l'esclave demeura dans un froid surprenant, les yeux toujours baissés, sans les lever pour le regarder, et sans proférer une seule parole.

Le roi de Perse, ravi d'avoir fait une action dont il étoit si content, ne la pressa pas davantage, dans l'espérance que le bon traitement qu'il lui feroit la feroit changer. Il frappa des mains, et aussitôt plusieurs femmes entrèrent, à qui il commanda de faire servir le souper. Dès que l'on eut servi : « Mon cœur, dit-il à l'esclave, approchez-vous et venez souper avec moi. » Elle se leva de la place où elle étoit ; et quand elle fut assise vis-à-vis du roi, le roi la servit avant qu'il commençât de manger, et la servit de même à chaque plat pendant le repas. L'esclave mangea comme lui, mais toujours les yeux baissés, sans répondre un seul mot chaque fois qu'il lui demandoit si les mets étoient de son goût.

Pour changer de discours, le roi lui demanda comment elle s'appeloit, si elle étoit contente de son habillement, des pierreries dont elle étoit ornée, ce qu'elle pensoit de son appartement et de l'ameublement, et si la vue de la mer la divertissoit ; mais sur toutes ces demandes, elle garda le même silence, dont il ne savoit plus que penser. Il s'imagina que peut-être elle étoit muette. « Mais, disoit-il en lui-même, seroit-il possible que Dieu eût formé une créature si belle, si parfaite et si accomplie, et qu'elle eût un si grand défaut ? Ce se-

roit un grand dommage ! Avec cela, je ne pourrois m'empêcher de l'aimer comme je l'aime. »

Quand le roi se fut levé de table, il se lava les mains d'un côté, pendant que l'esclave se les lavoit de l'autre. Il prit ce temps-là pour demander aux femmes qui lui présentoient le bassin et la serviette, si elle leur avoit parlé. Celle qui prit la parole lui répondit : « Sire, nous ne l'avons ni vue ni entendue parler plus que votre majesté vient de le voir elle-même. Nous lui avons rendu nos services dans le bain ; nous l'avons peignée, coiffée, habillée dans sa chambre, et jamais elle n'a ouvert la bouche pour nous dire : Cela est bien, je suis contente. Nous lui demandions : Madame, n'avez-vous besoin de rien ? Souhaitez-vous quelque chose ? Demandez, commandez-nous. Nous ne savons si c'est mépris, affliction, bêtise, ou qu'elle soit muette : nous n'avons pu tirer d'elle une seule parole ; c'est tout ce que nous pouvons dire à votre majesté. »

Le roi de Perse fut plus surpris qu'auparavant de ce qu'il venoit d'entendre. Comme il crut que l'esclave pouvoit avoir quelque sujet d'affliction, il voulut essayer de la réjouir ; pour cela, il fit une assemblée de toutes les dames de son palais. Elles vinrent ; et celles qui savoyent jouer des instrumens en jouèrent, et les

autres chantèrent ou dansèrent, ou firent l'un et l'autre tout à la fois : elles jouèrent enfin à plusieurs sortes de jeux qui réjouirent le roi. L'esclave seule ne prit aucune part à tous ces divertissemens ; elle demeura dans sa place, toujours les yeux baissés, et avec une tranquillité dont toutes les dames ne furent pas moins surprises que le roi. Elles se retirèrent chacune à son appartement ; et le roi, qui demeura seul, coucha avec la belle esclave.

Le lendemain, le roi de Perse se leva plus content qu'il ne l'avoit été de toutes les femmes qu'il eût jamais vues, sans en excepter aucune ; et plus passionné pour la belle esclave que le jour d'auparavant. Il le fit bien paroître : en effet, il résolut de ne s'attacher uniquement qu'à elle, et il exécuta sa résolution. Dès le même jour, il congédia toutes ses autres femmes avec les riches habits, les pierreries et les bijoux qu'elles avoient à leur usage, et chacune une grosse somme d'argent, libres de se marier à qui bon leur sembleroit, et il ne retint que les matrones et autres femmes âgées, nécessaires pour être auprès de la belle esclave. Elle ne lui donna pas la consolation de lui dire un seul mot pendant une année entière. Il ne laissa pas cependant d'être très assidu auprès d'elle, avec toutes les complaisances imaginables, et de lui

donner les marques les plus signalées d'une passion très violente.

L'année étoit écoulée, et le roi assis un jour près de sa belle, lui protestoit que son amour, au lieu de diminuer, augmentoit tous les jours avec plus de force. « Ma reine, lui disoit-il, je ne puis deviner ce que vous en pensez; rien n'est plus vrai cependant, et je vous jure que je ne souhaite plus rien depuis que j'ai le bonheur de vous posséder. Je fais état de mon royaume, tout grand qu'il est, moins que d'un atome, lorsque je vous vois, et que je puis vous dire mille fois que je vous aime. Je ne veux pas que mes paroles vous obligent de le croire; mais vous ne pouvez en douter après le sacrifice que j'ai fait à votre beauté du grand nombre de femmes que j'avois dans mon palais. Vous pouvez vous en souvenir : il y a un an passé que je les renvoyai toutes, et je m'en repens aussi peu au moment que je vous en parle, qu'au moment que je cessai de les voir, et je ne m'en repentirai jamais. Rien ne manqueroit à ma satisfaction, à mon contentement et à ma joie, si vous me disiez seulement un mot pour me marquer que vous m'en avez quelque obligation. Mais comment pourriez-vous me le dire, si vous êtes muette? Hélas, je ne crains que trop que cela ne soit! Et quel moyen de ne

le pas craindre après un an entier que je vous prie mille fois chaque jour de me parler, et que vous gardez un silence si affligeant pour moi? S'il n'est pas possible que j'obtienne de vous cette consolation, fasse le ciel au moins que vous me donniez un fils pour me succéder après ma mort! Je me sens vieillir tous les jours, et dès à présent j'aurois besoin d'en avoir un pour m'aider à soutenir le plus grand poids de ma couronne. Je reviens au grand désir que j'ai de vous entendre parler : quelque chose me dit en moi-même que vous n'êtes pas muette. Hé, de grâce, madame, je vous en conjure, rompez cette longue obstination, dites-moi un mot seulement, après quoi je ne me soucie plus de mourir! »

A ce discours, la belle esclave qui, selon sa coutume, avoit écouté le roi, toujours les yeux baissés, et qui ne lui avoit pas seulement donné lieu de croire qu'elle étoit muette, mais même qu'elle n'avoit jamais ri de sa vie, se mit à sourire. Le roi de Perse s'en aperçut avec une surprise qui lui fit faire une exclamation de joie; et comme il ne douta pas qu'elle ne voulût parler, il attendit ce moment avec une attention et avec une impatience qu'on ne peut exprimer.

La belle esclave enfin rompit un si long si-

lence, et elle parla. « Sire, dit-elle, j'ai tant de choses à dire à votre majesté, en rompant mon silence, que je ne sais par où commencer. Je crois néanmoins qu'il est de mon devoir de la remercier d'abord de toutes les grâces et de tous les honneurs dont elle m'a comblée, et de demander au ciel qu'il la fasse prospérer, qu'il détourne les mauvaises intentions de ses ennemis, et ne permette pas qu'elle meure après m'avoir entendue parler, mais lui donne une longue vie. Après cela, sire, je ne puis vous donner une plus grande satisfaction qu'en vous annonçant que je suis grosse : je souhaite avec vous que ce soit un fils. Ce qu'il y a, sire, ajouta-t-elle, c'est que sans ma grossesse ( je supplie votre majesté de prendre ma sincérité en bonne part ), j'étois résolue à ne jamais vous aimer, aussi-bien qu'à garder un silence perpétuel, et que présentement je vous aime autant que je le dois. »

Le roi de Perse, ravi d'avoir entendu parler la belle esclave, et lui annoncer une nouvelle qui l'intéressoit si fort, l'embrassa tendrement. « Lumière éclatante de mes yeux, lui dit-il, je ne pouvois recevoir une plus grande joie que celle dont vous venez de me combler. Vous m'avez parlé, et vous m'avez annoncé votre grossesse; je ne me sens pas moi-même après ces deux

sujets de me réjouir que je n'attendois pas. »

Dans le transport de joie où étoit le roi de Perse, il n'en dit pas davantage à la belle esclave; il la quitta, mais d'une manière à faire connoître qu'il alloit revenir bientôt. Comme il vouloit que le sujet de sa joie fût rendu public, il l'annonça à ses officiers, et fit appeler son grand-vizir. Dès qu'il fut arrivé, il le chargea de distribuer cent mille pièces d'or aux ministres de sa religion, qui faisoient vœu de pauvreté, aux hôpitaux et aux pauvres, en actions de grâces à Dieu; et sa volonté fut exécutée par les ordres de ce ministre.

Cet ordre donné, le roi de Perse vint retrouver la belle esclave. « Madame, lui dit-il, excusez-moi si je vous ai quittée si brusquement; vous m'en avez donné l'occasion vous-même; mais vous voudrez bien que je remette à vous entretenir une autre fois; je désire savoir de vous des choses d'une conséquence beaucoup plus grande. Dites-moi, je vous en supplie, ma chère âme, quelle raison si forte vous avez eue de me voir, de m'entendre parler, de manger et de coucher avec moi chaque jour toute une année, et d'avoir eu cette constance inébranlable, je ne dis point de ne pas ouvrir la bouche pour me parler, mais même de ne pas donner à comprendre que vous entendiez fort bien tout ce

que je vous disois. Cela me passe , et je ne comprends pas comment vous avez pu vous contraindre jusqu'à ce point ; il faut que le sujet en soit bien extraordinaire. »

Pour satisfaire la curiosité du roi de Perse : « Sire, reprit cette belle personne, être esclave, être éloignée de son pays, avoir perdu l'espérance d'y retourner jamais, avoir le cœur percé de douleur de me voir séparée pour toujours d'avec ma mère, mon frère, nos parens, mes connoissances, ne sont-ce pas des motifs assez grands pour avoir gardé le silence que votre majesté trouve si étrange ? L'amour de la patrie n'est pas moins naturel que l'amour paternel, et la perte de la liberté est insupportable à quiconque n'est pas assez dépourvu de bon sens pour n'en pas connoître le prix. Le corps peut bien être assujetti à l'autorité d'un maître qui a la force et la puissance en main ; mais la volonté ne peut pas être maîtrisée, elle est toujours à elle-même : votre majesté en a vu un exemple en ma personne. C'est beaucoup que je n'aie pas imité une infinité de malheureux et de malheureuses que l'amour de la liberté réduit à la triste résolution de se procurer la mort en mille manières, par une liberté qui ne peut leur être ôtée. »

« Madame, reprit le roi de Perse, je suis persuadé de ce que vous me dites ; mais il m'avoit

semblé jusqu'à présent qu'une personne belle, bien faite, de bon sens et de bon esprit comme vous, madame, esclave par sa mauvaise destinée, doit s'estimer heureuse de trouver un roi pour maître. »

« Sire, repartit la belle esclave, quelque esclave que ce soit, comme je viens de le dire à votre majesté, un roi ne peut maîtriser sa volonté. Comme votre majesté parle néanmoins d'une esclave capable de plaire à un monarque et de s'en faire aimer, si l'esclave est d'un état inférieur, qu'il n'y ait pas de proportion, je veux croire qu'elle peut s'estimer heureuse dans son malheur. Quel bonheur cependant ? Elle ne laissera pas de se regarder comme une esclave arrachée d'entre les bras de son père et de sa mère, et peut-être d'un amant qu'elle ne laissera pas d'aimer toute sa vie. Mais si la même esclave ne cède en rien au roi qui l'a acquise, que votre majesté elle-même juge de la rigueur de son sort, de sa misère, de son affliction, de sa douleur, et de quoi elle peut être capable ! »

Le roi de Perse, étonné de ce discours : « Quoi ! madame, répliqua-t-il, seroit-il possible, comme vous me le faites entendre, que vous fussiez d'un sang royal ? Éclaircissez-moi de grâce là-dessus, et n'augmentez pas davantage mon impatience. Apprenez-moi qui sont l'heureux père et l'heu-

reuse mère d'un si grand prodige de beauté, qui sont vos frères, vos sœurs, vos parens, et surtout comment vous vous appelez.»

« Sire, dit alors la belle esclave, mon nom est Gulnare de la mer<sup>1</sup>; mon père, qui est mort, étoit un des plus puissans rois de la mer; et en mourant, il laissa son royaume à un frère que j'ai, nommé Saleh<sup>2</sup>, et à la reine ma mère. Ma mère est aussi princesse, fille d'un autre roi de la mer, très puissant. Nous vivions tranquillement dans notre royaume, et dans une paix profonde, lorsqu'un ennemi, envieux de notre bonheur, entra dans nos états avec une puissante armée, pénétra jusqu'à notre capitale, s'en empara, et ne nous donna que le temps de nous sauver dans un lieu impénétrable et inaccessible, avec quelques officiers fidèles qui ne nous abandonnèrent pas.

« Dans cette retraite, mon frère ne négligea pas de songer au moyen de chasser l'injuste possesseur de nos états; et dans cet intervalle, il me prit un jour en particulier: « Ma sœur, me dit-il, les événemens des moindres entreprises sont toujours très incertains; je puis succomber dans celle que je médite pour rentrer dans nos

<sup>1</sup> Gulnare signifie, en persan, rose, ou fleur de grenadier.

<sup>2</sup> Saleh : ce mot signifie bon, en arabe.

états; et je serois moins fâché de ma disgrâce que de celle qui pourroit vous arriver. Pour la prévenir et vous en préserver, je voudrois bien vous voir mariée auparavant; mais dans le mauvais état où sont nos affaires, je ne vois pas que vous puissiez vous donner à aucun de nos princes de la mer. Je souhaiterois que vous pussiez vous résoudre à entrer dans mon sentiment, qui est que vous épousiez un prince de la terre; je suis prêt à y employer tous mes soins. De la beauté dont vous êtes, je suis sûr qu'il n'y en a pas un, si puissant qu'il soit, qui ne fût ravi de vous faire part de sa couronne. »

« Ce discours de mon frère me mit dans une grande colère contre lui. « Mon frère, lui dis-je, du côté de mon père et de ma mère, je descends comme vous de rois et de reines de la mer, sans aucune alliance avec les rois de la terre; je ne prétends pas me mésallier non plus qu'eux, et j'en ai fait le serment dès que j'ai eu assez de connoissance pour m'apercevoir de la noblesse et de l'ancienneté de notre maison. L'état où nous sommes réduits ne m'obligera pas de changer de résolution; et si vous avez à périr dans l'exécution de votre dessein, je suis prête à périr avec vous plutôt que de suivre un conseil que je n'attendois pas de votre part. »

« Mon frère, entêté de ce mariage, qui ne

me convenoit pas, à mon sens, voulut me représenter qu'il y avoit des rois de la terre qui ne céderoient pas à ceux de la mer. Cela me mit dans une colère et dans un emportement contre lui qui m'attirèrent des duretés de sa part, dont je fus piquée au vif. Il me quitta aussi peu satisfait de moi que j'étois mal satisfaite de lui. Dans le dépit où j'étois, je m'élançai au fond de la mer, et j'allai aborder à l'isle de la Lune.

« Malgré le cuisant mécontentement qui m'avoit obligée de venir me jeter dans cette isle, je ne laissois pas d'y vivre assez contente, et je me retirois dans les lieux écartés où j'étois commodément. Mes précautions néanmoins n'empêchèrent pas qu'un homme de quelque distinction, accompagné de domestiques, ne me surprît comme je dormois, et ne m'emmenât chez lui. Il me témoigna beaucoup d'amour, il n'oublia rien pour me persuader d'y répondre. Quand il vit qu'il ne gagnoit rien par la douceur, il crut qu'il réussiroit mieux par la force; mais je le fis si bien repentir de son insolence, qu'il résolut de me vendre, et il me vendit au marchand qui m'a amenée et vendue à votre majesté. C'étoit un homme sage, doux et humain; et dans le long voyage qu'il me fit faire, il ne me donna que des sujets de me louer de lui.

« Pour ce qui est de votre majesté, continua la princesse Gulnare, si elle n'eût eu pour moi toutes les considérations dont je lui suis obligée; si elle ne m'eût donné tant de marques d'amour, avec une sincérité dont je n'ai pu douter; que sans hésiter elle n'eût pas chassé toutes ses femmes, je ne feins pas de le dire, je ne serois pas demeurée avec elle. Je me serois jetée dans la mer par cette fenêtre, où elle m'aborda la première fois qu'elle me vit dans cet appartement, et je serois allée retrouver mon frère, ma mère et mes parens. J'eusse même persévéré dans ce dessein, et je l'eusse exécuté, si après un certain temps j'eusse perdu l'espérance d'une grossesse. Je me garderois bien de le faire dans l'état où je suis. En effet, quoi que je pusse dire à ma mère et à mon frère, jamais ils ne voudroient croire que j'eusse été esclave d'un roi comme votre majesté, et jamais aussi ils ne reviendroient de la faute que j'aurois commise contre mon honneur, de mon consentement. Avec cela, sire, soit un prince ou une princesse que je mette au monde, ce sera un gage qui m'obligera de ne me séparer jamais d'avec votre majesté. J'espère aussi qu'elle ne me regardera plus comme une esclave, mais comme une princesse qui n'est pas indigne de son alliance. »

C'est ainsi que la princesse Gulnare acheva de

se faire connoître et de raconter son histoire au roi de Perse. « Ma charmante, mon adorable princesse, s'écria alors ce monarque, quelles merveilles viens-je d'entendre ! Quelle ample matière à ma curiosité, de vous faire des questions sur des choses si inouïes ! Mais auparavant je dois bien vous remercier de votre bonté, et de votre patience à éprouver la sincérité et la constance de mon amour. Je ne croyois pas pouvoir aimer plus que je vous aimois. Depuis que je sais cependant que vous êtes une si grande princesse, je vous aime mille fois davantage. Que dis-je, princesse ! madame, vous ne l'êtes plus : vous êtes ma reine et reine de Perse, comme j'en suis le roi, et ce titre va bientôt retentir dans tout mon royaume. Dès demain, madame, il retentira dans ma capitale avec des réjouissances non encore vues, qui feront connoître que vous l'êtes, et ma femme légitime. Cela seroit fait il y a long-temps, si vous m'eussiez tiré plus tôt de mon erreur, puisque dès le moment où je vous ai vue, j'ai été dans le même sentiment qu'aujourd'hui de vous aimer toujours, et de ne jamais aimer que vous. En attendant que je me satisfasse moi-même pleinement, et que je vous rende tout ce qui vous est dû, je vous supplie, madame, de m'instruire plus particulièrement de ces états et de ces peuples de la mer qui me sont

inconnus. J'avois bien entendu parler d'hommes marins, mais j'avois toujours pris ce que l'on m'en avoit dit pour des contes et des fables. Rien n'est plus vrai cependant, après ce que vous m'en dites ; et j'en ai une preuve bien certaine en votre personne, vous qui en êtes, et qui avez bien voulu être ma femme, et cela par un avantage dont un autre habitant de la terre ne peut se vanter que moi. Il y a une chose qui me fait de la peine, et sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir ; c'est que je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre, agir ou vous mouvoir dans l'eau sans vous noyer. Il n'y a que certaines gens, parmi nous, qui ont l'art de demeurer sous l'eau ; ils y périroient néanmoins s'ils ne s'en retiroient au bout d'un certain temps, chacun selon leur adresse et leurs forces. »

« Sire, répondit la reine Gulnare, je satisferai votre majesté avec bien du plaisir. Nous marchons au fond de la mer, de même que l'on marche sur la terre, et nous respirons dans l'eau comme on respire dans l'air. Ainsi, au lieu de nous suffoquer comme elle vous suffoque, elle contribue à notre vie. Ce qui est encore bien remarquable, c'est qu'elle ne mouille pas nos habits, et que quand nous venons sur la terre, nous en sortons sans avoir besoin de les sécher.

Notre langage ordinaire est le même que celui dans lequel l'Écriture gravée sur le sceau du grand prophète Salomon, fils de David, est conçue.

« Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas aussi de voir dans la mer : nous y avons les yeux ouverts sans en souffrir aucune incommodité. Comme nous les avons excellens, nous ne laissons pas, malgré la profondeur de la mer, d'y voir aussi clair que l'on voit sur la terre. Il en est de même de la nuit : la lune nous éclaire, et les planètes et les étoiles ne nous sont pas cachées. J'ai déjà parlé de nos royaumes : comme la mer est beaucoup plus spacieuse que la terre, il y en a aussi en plus grand nombre, et de beaucoup plus grands. Ils sont divisés en provinces ; et dans chaque province il y a plusieurs grandes villes très peuplées. Il y a enfin une infinité de nations, de mœurs et de coutumes différentes comme sur la terre.

« Les palais des rois et des princes sont superbes et magnifiques : il y en a de marbre de différentes couleurs ; de cristal de roche, dont la mer abonde ; de nacre de perle, de corail et d'autres matériaux plus précieux. L'or, l'argent et toutes sortes de pierreries y sont en plus grande abondance que sur la terre. Je ne parle pas des perles ; de quelque grosseur qu'elles soient sur

la terre, on ne les regarde pas dans nos pays : il n'y a que les moindres bourgeois qui s'en parent.

« Comme nous avons une agilité merveilleuse et incroyable de nous transporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons besoin ni de chars, ni de montures. Il n'y a pas de roi néanmoins qui n'ait ses écuries et ses haras de chevaux marins; mais ils ne s'en servent ordinairement que dans les divertissemens, dans les fêtes et dans les réjouissances publiques. Les uns, après les avoir bien exercés, se plaisent à les monter et à faire paroître leur adresse dans les courses. D'autres les attellent à des chars de nacre de perle, ornés de mille coquillages de toutes sortes de couleurs les plus vives. Ces chars sont à découvert avec un trône, où les rois sont assis lorsqu'ils se font voir à leurs sujets. Ils sont adroits à les conduire eux-mêmes, et ils n'ont pas besoin de cochers. Je passe sous silence une infinité d'autres particularités très curieuses, touchant les pays marins, ajouta la reine Gelnare, qui feroient un très grand plaisir à votre majesté; mais elle voudra bien que je remette à l'en entretenir plus à loisir, pour lui parler d'une autre chose qui est présentement de plus d'importance. Ce que j'ai à lui dire, sire, c'est que les couches des femmes de la mer sont diffé-

rentes des couches des femmes de la terre ; et j'ai un sujet de craindre que les sages-femmes de ce pays ne m'accouchent mal. Comme votre majesté n'y a pas moins d'intérêt que moi, sous son bon plaisir, je trouve à propos, pour la sûreté de mes couches, de faire venir la reine ma mère avec des cousines que j'ai, et en même temps le roi mon frère, avec qui je suis bien aise de me réconcilier. Ils seront ravis de me revoir dès que je leur aurai raconté mon histoire, et qu'ils auront appris que je suis femme du puissant roi de Perse. Je supplie votre majesté de me le permettre ; ils seront bien aises aussi de lui rendre leurs respects, et je puis lui promettre qu'elle aura de la satisfaction de les voir. »

« Madame, reprit le roi de Perse, vous êtes la maîtresse ; faites ce qu'il vous plaira ; je tâcherai de les recevoir avec tous les honneurs qu'ils méritent. Mais je voudrois bien savoir par quelle voie vous leur ferez savoir ce que vous désirez d'eux, et quand ils pourront arriver, afin que je donne ordre aux préparatifs pour leur réception, et que j'aie moi-même au-devant d'eux. — Sire, repartit la reine Gulnare, il n'est pas besoin de ces cérémonies ; ils seront ici dans un moment, et votre majesté verra de quelle manière ils arriveront. Elle n'a qu'à entrer dans ce petit cabinet, et regarder par la jalousie. »

Quand le roi de Perse fut entré dans le cabinet, la reine Gulnare se fit apporter une cassolette avec du feu par une de ses femmes qu'elle renvoya, en lui disant de fermer la porte. Lorsqu'elle fut seule, elle prit un morceau de bois d'aloës dans une boîte. Elle le mit dans la cassolette; et dès qu'elle vit paroître la fumée, elle prononça des paroles inconnues au roi de Perse, qui observoit avec grande attention tout ce qu'elle faisoit; et elle n'avoit pas encore achevé, que l'eau de la mer se troubla. Le cabinet où étoit le roi étoit disposé de manière qu'il s'en aperçut au travers de la jalousie, en regardant du côté des fenêtres qui étoient sur la mer.

La mer enfin s'entr'ouvrit à quelque distance; et aussitôt il s'en éleva un jeune homme bien fait et de belle taille avec la moustache de vert de mer. Une dame déjà sur l'âge, mais d'un air majestueux, s'en éleva de même un peu derrière lui, avec cinq jeunes dames qui ne cédoient en rien à la beauté de la reine Gulnare.

La reine Gulnare se présenta aussitôt à une des fenêtres, et elle reconnut le roi son frère, la reine sa mère et ses parentes, qui la reconnurent de même. La troupe s'avança comme portée sur la surface de l'eau, sans marcher; et quand ils furent tous sur le bord, ils s'élancèrent légèrement l'un après l'autre sur la fenêtre où la reine

Gulnare avoit paru, et d'où elle s'étoit retirée pour leur faire place. Le roi Saleh, la reine sa mère, et ses parentes l'embrassèrent avec beaucoup de tendresse et les larmes aux yeux, à mesure qu'ils entrèrent.

Quand la reine Gulnare les eut reçus avec tout l'honneur possible, et qu'elle leur eut fait prendre place sur le sofa, la reine sa mère prit la parole : « Ma fille, lui dit-elle, j'ai bien de la joie de vous revoir après une si longue absence, et je suis sûre que votre frère et vos parentes n'en ont pas moins que moi. Votre éloignement, sans en avoir rien dit à personne, nous a jetés dans une affliction inexprimable, et nous ne pourrions vous dire combien nous en avons versé de larmes. Nous ne savons autre chose du sujet qui peut vous avoir obligée de prendre un parti si surprenant, que ce que votre frère nous a rapporté de l'entretien qu'il avoit eu avec vous. Le conseil qu'il vous donna alors lui avoit paru avantageux pour votre établissement, dans l'état où vous étiez aussi-bien que nous. Il ne falloit pas vous alarmer si fort, s'il ne vous plaisoit pas; et vous voudrez bien que je vous dise que vous avez pris la chose tout autrement que vous ne le deviez. Mais laissons là ce discours qui ne feroit que renouveler des sujets de douleur et de plainte, que vous devez oublier avec

nous ; et faites-nous part de tout ce qui vous est arrivé depuis un si long temps que nous ne vous avons vue, et de l'état où vous êtes présentement ; sur toute chose, marquez-nous si vous êtes contente. »

La reine Gulnare se jeta aussitôt aux pieds de la reine sa mère ; et après qu'elle lui eut baisé la main en se relevant : « Madame, reprit-elle, j'ai commis une grande faute, je l'avoue, et je ne suis redevable qu'à votre bonté du pardon que vous voulez bien m'en accorder. Ce que j'ai à vous dire, pour vous obéir, vous fera connoître que c'est en vain bien souvent qu'on a de la répugnance pour de certaines choses. J'ai éprouvé par moi-même que la chose à quoi ma volonté étoit le plus opposée, est justement celle où ma destinée m'a conduite malgré moi. » Elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis que le dépit l'avoit portée à se lever du fond de la mer pour venir sur la terre. Lorsqu'elle eut achevé en marquant qu'enfin elle avoit été vendue au roi de Perse, chez qui elle se trouvoit : « Ma sœur, lui dit le roi son frère, vous avez grand tort d'avoir souffert tant d'indignités, et vous ne pouvez vous en plaindre qu'à vous-même. Vous aviez le moyen de vous en délivrer, et je m'étonne de votre patience à demeurer si long-temps dans l'esclavage : levez-vous, et revenez avec nous au

royaume que j'ai reconquis sur le fier ennemi qui s'en étoit emparé. »

Le roi de Perse qui entendit ces paroles du cabinet où il étoit, en fut dans la dernière alarme. « Ah ! dit-il en lui-même, je suis perdu, et ma mort est certaine, si ma reine, si ma Gulnare écoute un conseil si pernicieux ! Je ne puis plus vivre sans elle, et l'on m'en veut priver ! » La reine Gulnare ne le laissa pas long-temps dans la crainte où il étoit.

« Mon frère, reprit-elle en souriant, ce que je viens d'entendre me fait mieux comprendre que jamais combien l'amitié que vous avez pour moi est sincère. Je ne pus supporter le conseil que vous me donniez de me marier à un prince de la terre. Aujourd'hui, peu s'en faut que je ne me mette en colère contre vous de celui que vous me donnez, de quitter l'engagement que j'ai avec le plus puissant et le plus renommé de tous les princes. Je ne parle pas de l'engagement d'une esclave avec un maître : il nous seroit aisé de lui restituer les dix mille pièces d'or que je lui ai coûté ; je parle de celui d'une femme avec un mari, et d'une femme qui ne peut se plaindre d'aucun sujet de mécontentement de sa part. C'est un monarque religieux, sage, modéré, qui m'a donné les marques d'amour les plus essentielles. Il ne pouvoit pas m'en donner une plus

signalée, que de congédier, dès les premiers jours que je fus à lui, le grand nombre de femmes qu'il avoit, pour ne s'attacher qu'à moi uniquement. Je suis sa femme, et il vient de me déclarer reine de Perse pour participer à ses conseils. Je dis, de plus, que je suis grosse, et que si j'ai le bonheur, avec la faveur du ciel, de lui donner un fils, ce sera un autre lien qui m'attachera à lui plus inséparablement. Ainsi, mon frère, poursuivit la reine Gulnare, bien loin de suivre votre conseil, toutes ces considérations, comme vous le voyez, ne m'obligent pas seulement d'aimer le roi de Perse autant qu'il m'aime, mais même de demeurer et de passer ma vie avec lui, plus par reconnoissance que par devoir. J'espère que ni ma mère, ni vous avec mes bonnes cousines, vous ne désapprouverez ma résolution, non plus que l'alliance que j'ai faite sans l'avoir cherché, qui fait honneur également aux monarques de la mer et de la terre. Excusez-moi si je vous ai donné la peine de venir ici du plus profond des ondes pour vous en faire part, et avoir le bonheur de vous voir après une si longue séparation. »

« Ma sœur, reprit le roi Saleh, la proposition que je vous ai faite de revenir avec nous, sur le récit de vos aventures que je n'ai pu entendre sans douleur, n'a été que pour vous mar-

quer combien nous vous aimons tous, combien je vous honore en particulier, et que rien ne nous touche davantage que tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Par ces mêmes motifs, je ne puis en mon particulier qu'approuver une résolution si raisonnable et si digne de vous, après ce que vous venez de nous dire de la personne du roi de Perse votre époux, et des grandes obligations que vous lui avez. Pour ce qui est de la reine votre mère et la mienne, je suis persuadé qu'elle n'est pas d'un autre sentiment.»

Cette princesse confirma ce que le roi son fils venoit d'avancer. « Ma fille, reprit-elle, en s'adressant aussi à la reine Gulnare, je suis ravie que vous soyez contente, et je n'ai rien à ajouter à ce que le roi votre frère vient de vous témoigner. Je serois la première à vous condamner si vous n'avi<sup>ez</sup> toute la reconnoissance que vous devez pour un monarque qui vous aime avec tant de passion, et qui a fait de si grandes choses pour vous. »

Autant le roi de Perse, qui étoit dans le cabinet, avoit été affligé par la crainte de perdre la reine Gulnare, autant il eut de joie de voir qu'elle étoit résolue à ne le pas abandonner. Comme il ne pouvoit plus douter de son amour après une déclaration si authentique, il l'en aima

mille fois davantage; et il se promet bien de lui en marquer sa reconnoissance par tous les moyens qui seroient en son pouvoir.

Pendant que le roi de Perse s'entretenoit ainsi avec lui même, la reine Gulnare avoit frappé des mains, et avoit commandé à des esclaves qui étoient entrés aussitôt, de servir la collation. Quand elle fut servie, elle invita la reine sa mère, le roi son frère et ses parentes à s'approcher et à manger. Mais ils eurent tous la même pensée, que sans en avoir demandé la permission, ils se trouvoient dans le palais d'un puissant roi, qui ne les avoit jamais vus, et qui ne les connoissoit pas, et qu'il y auroit une grande incivilité à manger à sa table sans lui. La rougeur leur en monta au visage; et de l'émotion où ils en étoient, ils jetèrent des flammes par les narines et par la bouche, avec des yeux enflammés.

Le roi de Perse fut dans une frayeur inexprimable à ce spectacle, auquel il ne s'attendoit pas, et dont il ignoroit la cause. La reine Gulnare qui se douta de ce qui en étoit, et qui avoit compris l'intention de ses parens, ne fit que leur marquer en se levant de sa place, qu'elle alloit revenir. Elle passa au cabinet, où elle rassura le roi par sa présence. « Sire, lui dit-elle, je ne doute pas que votre majesté ne soit con-

tente du témoignage que je viens de rendre des grandes obligations dont je lui suis redevable. Il n'a tenu qu'à moi de m'abandonner à leurs désirs, et de retourner avec eux dans nos états; mais je ne suis pas capable d'une ingratitude dont je me condamnerois la première. — Ah, ma reine! s'écria le roi de Perse, ne parlez pas des obligations que vous m'avez; vous ne m'en avez aucune. Je vous en ai moi-même de si grandes, que jamais je ne pourrai vous en témoigner assez de reconnoissance. Je n'avois pas cru que vous m'aimassiez au point que je vois que vous m'aimez : vous venez de me le faire connoître de la manière la plus éclatante. — Eh! sire, reprit la reine Gulnare, pouvois-je en faire moins que ce que je viens de faire? Je n'en fais pas encore assez après tous les honneurs que j'ai reçus, après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée, après tant de marques d'amour auxquelles il n'est pas possible que je sois insensible! Mais, sire, ajouta la reine Gulnare, laissons là ce discours pour vous assurer de l'amitié sincère dont la reine ma mère et le roi mon frère vous honorent. Ils meurent de l'envie de vous voir et de vous en assurer eux-mêmes. J'ai même pensé me faire une affaire avec eux, en voulant leur donner la collation avant de leur procurer cet honneur. Je supplie donc votre ma-

jesté de vouloir bien entrer et de les honorer de votre présence. »

« Madame, repartit le roi de Perse, j'aurai un grand plaisir à saluer des personnes qui vous appartiennent de si près; mais ces flammes, que j'ai vues sortir de leurs narines et de leur bouche me donnent de la frayeur. — Sire, répliqua la reine en riant, ces flammes ne doivent pas faire la moindre peine à votre majesté : elles ne signifient autre chose que leur répugnance à manger de ses biens dans son palais, qu'elle ne les honore de sa présence, et ne mange avec eux. »

Le roi de Perse, rassuré par ces paroles, se leva de sa place et entra dans la chambre avec la reine Gulnare; et la reine Gulnare le présenta à la reine sa mère, au roi son frère et à ses parentes, qui se prosternèrent aussitôt la face contre terre. Le roi de Perse courut aussitôt à eux, les obligea de se relever, et les embrassa l'un après l'autre. Après qu'ils se furent tous assis, le roi Saleh prit la parole : « Sire, dit-il au roi de Perse, nous ne pouvons assez témoigner notre joie à votre majesté de ce que la reine Gulnare ma sœur, dans sa disgrâce, a eu le bonheur de se trouver sous la protection d'un monarque si puissant. Nous pouvons l'assurer qu'elle n'est pas indigne du haut rang où il

lui a fait l'honneur de l'élever. Nous avons toujours eu une si grande amitié et tant de tendresse pour elle, que nous n'avons pu nous résoudre à l'accorder à aucun des puissans princes de la mer, qui nous l'avoient demandée en mariage avant même qu'elle fût en âge. Le ciel vous la réserve, sire, et nous ne pouvons mieux le remercier de la faveur qu'il lui a faite, qu'en lui demandant d'accorder à votre majesté la grâce de vivre de longues années avec elle, avec toute sorte de prospérités et de satisfactions. »

« Il falloit bien, reprit le roi de Perse, que le ciel me l'eût réservée comme vous le remarquez. En effet, la passion ardente dont je l'aime me fait connoître que je n'avois jamais rien aimé avant de l'avoir vue. Je ne puis assez témoigner de reconnoissance à la reine sa mère, ni à vous, prince, ni à toute votre parenté, de la générosité avec laquelle vous consentez à me recevoir dans une alliance qui m'est si glorieuse. » En achevant ces paroles, il les invita à se mettre à table, et il s'y mit aussi avec la reine Gulnare. La collation achevée, le roi de Perse s'entretint avec eux bien avant dans la nuit; et lorsqu'il fut temps de se retirer, il les conduisit lui-même chacun à l'appartement qu'il leur avoit fait préparer.

Le roi de Perse régala ses illustres hôtes par

des fêtes continuelles, dans lesquelles il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faire paroître sa grandeur et sa magnificence; et insensiblement il les engagea à demeurer à la cour jusqu'aux couches de la reine. Dès qu'elle en sentit les approches, il donna ordre à ce que rien ne lui manquât de toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin dans cette conjoncture. Enfin, elle mit au monde un fils, avec une grande joie de la reine sa mère, qui l'accoucha, et qui alla présenter l'enfant au roi dès qu'il fut dans ses premiers langes, qui étoient magnifiques.

Le roi de Perse reçut ce présent avec une joie qu'il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer. Comme le visage du petit prince son fils étoit plein et éclatant de beauté, il ne crut pas pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de Beder <sup>1</sup>. En actions de grâces au ciel, il assigna de grandes aumônes aux pauvres; il fit sortir les prisonniers hors des prisons; il donna la liberté à tous ses esclaves de l'un et de l'autre sexe; il fit distribuer de grosses sommes aux ministres et aux dévots de sa religion. Il fit aussi de grandes largesses à sa cour et au peuple, et l'on publia, par son ordre, des réjouissances de plusieurs jours par toute la ville.

<sup>1</sup> Pleine lune, en arabe.

Après que la reine Gulnare fut relevée de ses couches, un jour que le roi de Perse, la reine Gulnare, la reine sa mère, le roi Saleh son frère, et les princesses leurs parentes, s'entretenoient ensemble dans la chambre de la reine, la nourrice y entra avec le petit prince Beder qu'elle portoit entre ses bras. Le roi Saleh se leva aussitôt de sa place, courut au petit prince, et après l'avoir pris d'entre les bras de la nourrice dans les siens, il se mit à le baiser et à le caresser avec de grandes démonstrations de tendresse. Il fit plusieurs tours par la chambre en jouant, en le tenant en l'air entre ses mains; et tout d'un coup, dans le transport de sa joie, il s'élança par une fenêtre qui étoit ouverte, et se plongea dans la mer avec le prince.

Le roi de Perse, qui ne s'attendoit pas à ce spectacle, poussa des cris épouvantables, dans la croyance qu'il ne reverroit plus le prince son cher fils, ou s'il avoit à le revoir, qu'il ne le reverroit que noyé. Peu s'en fallut qu'il ne rendît l'âme au milieu de son affliction, de sa douleur et de ses pleurs. « Sire, lui dit la reine Gulnare d'un visage et d'un ton propres à le rassurer lui-même, que votre majesté ne craigne rien. Le petit prince est mon fils comme il est le vôtre, et je ne l'aime pas moins que vous ne l'aimez : vous voyez cependant que je n'en suis pas alar-

mée ; je ne le dois pas être aussi. En effet, il ne court aucun risque, et vous verrez bientôt reparaître le roi son oncle, qui le rapportera sain et sauf. Quoiqu'il soit né de votre sang, par l'endroit néanmoins par lequel il m'appartient, il ne laisse pas d'avoir le même avantage que nous, de pouvoir vivre également dans la mer et sur la terre. » La reine sa mère et les princesses ses parentes lui confirmèrent la même chose ; mais leurs discours ne firent pas un grand effet pour le guérir de sa frayeur : il ne lui fut pas possible d'en revenir tout le temps que le prince Beder ne parut plus à ses yeux.

La mer enfin se troubla, et l'on revit bientôt le roi Saleh qui s'en éleva avec le petit prince entre les bras, et qui, en se soutenant en l'air, rentra par la même fenêtre par laquelle il étoit sorti. Le roi de Perse fut ravi, et dans une grande admiration de revoir le prince Beder aussi tranquille que quand il avoit cessé de le voir. Le roi Saleh lui demanda : « Sire, votre majesté n'a-t-elle pas eu une grande peur, quand elle m'a vu plonger dans la mer avec le prince mon neveu ? — Ah, prince ! reprit le roi de Perse, je ne puis vous l'exprimer ! Je l'ai cru perdu dès ce moment, et vous m'avez redonné la vie en me le rapportant. — Sire, repartit le roi Saleh, je m'en étois douté ; mais il n'y avoit pas le moin-

dre sujet de crainte. Avant de me plonger, j'avois prononcé sur lui les paroles mystérieuses qui étoient gravées sur le sceau du grand roi Salomon, fils de David. Nous pratiquons la même chose à l'égard de tous les enfans qui nous naissent dans les régions du fond de la mer ; et en vertu de ces paroles, ils reçoivent le même privilège que nous avons par-dessus les hommes qui demeurent sur la terre. Par ce que votre majesté vient de voir, elle peut juger de l'avantage que le prince Beder a acquis par sa naissance du côté de la reine Gulnare ma sœur. Tant qu'il vivra, et toutes les fois qu'il le voudra, il lui sera libre de se plonger dans la mer, et de parcourir les vastes empires qu'elle renferme dans son sein. »

Après ces paroles, le roi Saleh qui avoit déjà remis le petit prince Beder entre les bras de sa nourrice, ouvrit une caisse qu'il étoit allé prendre dans son palais dans le peu de temps qu'il avoit disparu, et qu'il avoit apportée remplie de trois cents diamans gros comme des œufs de pigeon, d'un pareil nombre de rubis d'une grosseur extraordinaire, d'autant de verges d'émeraudes de la longueur d'un demi-pied, et de trente filets ou colliers de perles, chacun de dix. « Sire, dit-il au roi de Perse en lui faisant présent de cette caisse, lorsque nous avons été appelés par la

reine ma sœur, nous ignorions en quel endroit de la terre elle étoit, et qu'elle eût l'honneur d'être l'épouse d'un si grand monarque : c'est ce qui a fait que nous sommes arrivés les mains vides. Comme nous ne pouvons témoigner notre reconnoissance à votre majesté, nous la supplions d'en agréer cette foible marque en considération des faveurs singulières qu'il lui a plu de lui faire, auxquelles nous ne prenons pas moins de part qu'elle-même. »

On ne peut exprimer quelle fut la surprise du roi de Perse, quand il vit tant de richesses renfermées dans un si petit espace. « Hé quoi! prince, s'écria-t-il, appelez-vous une foible marque de votre reconnoissance, lorsque vous ne me devez rien, un présent d'un prix inestimable? Je vous déclare encore une fois que vous ne m'êtes redevables de rien, ni la reine votre mère, ni vous. Je m'estime trop heureux du consentement que vous avez donné à l'alliance que j'ai contractée avec vous. Madame, dit-il à la reine Gulnare en se tournant de son côté, le roi votre frère me met dans une confusion dont je ne puis revenir; et je le supplerois de trouver bon que je refuse son présent, si je ne craignois qu'il ne s'en offensât : priez-le d'agréer que je me dispense de l'accepter. »

« Sire, repartit le roi Saleh, je ne suis pas sur-

pris que votre majesté trouve le présent extraordinaire : je sais qu'on n'est pas accoutumé sur la terre à voir des pierreries de cette qualité, et en si grand nombre tout à la fois. Mais si elle savoit que je sais où sont les mines d'où on les tire, et qu'il est en ma disposition d'en faire un trésor plus riche que tout ce qu'il y en a dans les trésors des rois de la terre, elle s'étonneroit que nous ayons pris la hardiesse de lui faire un présent de si peu de chose. Aussi nous vous supplions de ne le pas regarder par cet endroit, mais par l'amitié sincère qui nous oblige de vous l'offrir, et de ne nous pas donner la mortification de ne pas le recevoir de même. » Des manières si honnêtes obligèrent le roi de Perse à l'accepter, et il lui en fit de grands remerciemens, de même qu'à la reine sa mère.

Quelques jours après, le roi Saleh témoigna au roi de Perse que la reine sa mère, les princesses ses parentes, et lui, n'auroient pas un plus grand plaisir que de passer toute leur vie à sa cour ; mais comme il y avoit long-temps qu'ils étoient absens de leur royaume, et que leur présence y étoit nécessaire, ils le prioient de trouver bon qu'ils prissent congé de lui et de la reine Gulnare. Le roi de Perse leur marqua qu'il étoit bien fâché de ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de leur rendre la même civilité, en allant

eur rendre visite dans leurs états. « Mais comme je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'oublierez pas la reine Gulnare, et que vous la viendrez voir de temps en temps, j'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir plus d'une fois. »

Il y eut beaucoup de larmes répandues de part et d'autre dans leur séparation. Le roi Saleh se sépara le premier ; mais la reine sa mère et les princesses furent obligées, pour le suivre, de s'arracher en quelque manière aux embrassements de la reine Gulnare, qui ne pouvoit se résoudre à les laisser partir. Dès que cette troupe royale eut disparu, le roi de Perse ne put s'empêcher de dire à la reine Gulnare : « Madame, j'eusse regardé comme un homme qui eût voulu abuser de ma crédulité, celui qui eût entrepris de me faire passer pour véritables les merveilles dont j'ai été témoin, depuis le moment où votre illustre famille a honoré mon palais de sa présence. Mais je ne puis démentir mes yeux : je m'en souviendrai toute ma vie ; et je ne cesserai de bénir le ciel de ce qu'il vous a adressée à moi préférablement à tout autre prince. »

Le petit prince Beder fut nourri et élevé dans le palais, sous les yeux du roi et de la reine de Perse, qui le virent croître et augmenter en beauté avec une grande satisfaction. Il leur en donna beaucoup plus à mesure qu'il avança en âge,

par son enjouement continuel, par ses manières agréables en tout ce qu'il faisoit, et par les marques de la justesse et de la vivacité de son esprit en tout ce qu'il disoit; et cette satisfaction leur étoit d'autant plus sensible, que le roi Saleh son oncle, la reine sa grand'mère, et les princesses ses cousines, venoient souvent en prendre leur part. On n'eut point de peine à lui apprendre à lire et à écrire, et on lui enseigna avec la même facilité toutes les sciences qui convenoient à un prince de son rang.

Quand le prince de Perse eut atteint l'âge de quinze ans, il s'acquittoit déjà de tous ses exercices avec infiniment plus d'adresse et de bonne grâce que ses maîtres. Avec cela il étoit d'une sagesse et d'une prudence admirables. Le roi de Perse qui avoit reconnu en lui, presque dès sa naissance, ces vertus si nécessaires à un monarque, qui l'avoit vu s'y fortifier jusqu'alors, et qui d'ailleurs s'apercevoit tous les jours des grandes infirmités de la vieillesse, ne voulut pas attendre que sa mort lui donnât lieu de le mettre en possession du royaume. Il n'eut pas de peine à faire consentir son conseil à ce qu'il souhaitoit là-dessus; et les peuples apprirent sa résolution avec d'autant plus de joie, que le prince Beder étoit digne de les commander. En effet, comme il y avoit long-temps qu'il paroissoit en

public, ils avoient eu tout le loisir de remarquer qu'il n'avoit pas cet air dédaigneux, fier et rebutant, si familier à la plupart des autres princes, qui regardent tout ce qui est au-dessous d'eux avec une hauteur et un mépris insupportables. Ils savoient au contraire qu'il regardoit tout le monde avec une bonté qui invitoit à s'approcher de lui; qu'il écoutoit favorablement ceux qui avoient à lui parler, qu'il leur répondoit avec une bienveillance qui lui étoit particulière, et qu'il ne refusoit rien à personne, pour peu que ce qu'on lui demandoit fût juste.

Le jour de la cérémonie fut arrêté; et ce jour-là, au milieu de son conseil qui étoit plus nombreux qu'à l'ordinaire, le roi de Perse, qui d'abord s'étoit assis sur son trône, en descendit, ôta sa couronne de dessus sa tête, la mit sur celle du prince Beder; et après l'avoir aidé à monter à sa place, il lui baisa la main pour marque qu'il lui remettoit toute son autorité et tout son pouvoir; après quoi il se mit au-dessous de lui, au rang des vizirs et des émirs.

Aussitôt les vizirs, les émirs, et tous les officiers principaux vinrent se jeter aux pieds du nouveau roi, et lui prêtèrent le serment de fidélité chacun dans son rang. Le grand-vizir fit ensuite le rapport de plusieurs affaires importantes, sur lesquelles il prononça avec une sagesse qui

fit l'admiration de tout le conseil. Il déposa ensuite plusieurs gouverneurs convaincus de malversation, et en mit d'autres à leur place, avec un discernement si juste et si équitable, qu'il s'attira les acclamations de tout le monde, d'autant plus honorables, que la flatterie n'y avoit aucune part. Il sortit ensuite du conseil; et, accompagné du roi son père, il alla à l'appartement de la reine Gulnare. La reine ne le vit pas plus tôt avec la couronne sur la tête, qu'elle courut à lui et l'embrassa avec beaucoup de tendresse, en lui souhaitant un règne de longue durée.

La première année de son règne, le roi Beder s'acquitta de toutes les fonctions royales avec une grande assiduité. Sur toutes choses il prit un grand soin de s'instruire de l'état des affaires, et de tout ce qui pouvoit contribuer à la félicité de ses sujets. L'année suivante, après qu'il eut laissé l'administration des affaires à son conseil, sous le bon plaisir de l'ancien roi, son père, il sortit de la capitale sous prétexte de prendre le divertissement de la chasse; mais c'étoit pour parcourir toutes les provinces du royaume, afin d'y corriger les abus, d'établir le bon ordre et la discipline partout, et d'ôter aux princes ses voisins malintentionnés l'envie de rien entreprendre contre la sûreté et la tran-

quillité de ses états , en se faisant voir sur les frontières.

Il ne fallut pas moins de temps qu'une année entière à ce jeune roi pour exécuter un dessein si digne de lui. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit de retour, lorsque le roi son père tomba malade si dangereusement , que d'abord il connut lui-même qu'il n'en relèveroit pas. Il attendit le dernier moment de sa vie avec une grande tranquillité ; et l'unique soin qu'il eut, fut de recommander aux ministres et aux seigneurs de la cour du roi son fils , de persister dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée ; et il n'y en eut pas un qui n'en renouvelât le serment avec autant de bonne volonté que la première fois. Il mourut enfin avec un regret très sensible du roi Beder et de la reine Gulnare, qui firent porter son corps dans un superbe mausolée avec une pompe proportionnée à sa dignité.

Après que les funérailles furent achevées, le roi Beder n'eut pas de peine à suivre la coutume de Perse, de pleurer les morts un mois entier, et de ne voir personne tout ce temps-là. Il eût pleuré son père toute sa vie, s'il eût écouté l'excès de son affliction , et s'il eût été permis à un grand roi de s'y abandonner tout entier. Dans cet intervalle, la reine, mère de la reine Gulnare, et le roi Saleh avec les princesses leurs parentes,

arrivèrent, et prirent une grande part à leur affliction avant de leur parler de se consoler.

Quand le mois fut écoulé, le roi ne put se dispenser de donner entrée à son grand-vizir et à tous les seigneurs de sa cour, qui le supplièrent de quitter l'habit de deuil, de se faire voir à ses sujets, et de reprendre le soin des affaires comme auparavant. Il témoigna d'abord une si grande répugnance à les écouter, que le grand-vizir fut obligé de prendre la parole et de lui dire : « Sire, il n'est pas besoin de représenter à votre majesté qu'il n'appartient qu'à des femmes de s'opiniâtrer à demeurer dans un deuil perpétuel. Nous ne doutons pas qu'elle n'en soit très persuadée, et que ce ne soit pas son intention de suivre leur exemple. Nos larmes ni les vôtres ne sont pas capables de redonner la vie au roi votre père, quand nous ne cesserions de pleurer toute notre vie. Il a subi la loi commune à tous les hommes, qui les soumet au tribut indispensable de la mort. Nous ne pouvons cependant dire absolument qu'il soit mort, puisque nous le revoions en votre sacrée personne. Il n'a pas douté lui-même en mourant qu'il ne dût revivre en vous : c'est à votre majesté à faire voir qu'il ne s'est pas trompé. »

Le roi Beder ne put résister à des instances si pressantes : il quitta l'habit de deuil dès ce mo-

ment; et après qu'il eut repris l'habillement et les ornemens royaux, il commença de pourvoir aux besoins de son royaume et de ses sujets, avec la même attention qu'avant la mort du roi son père. Il s'en acquitta avec une approbation universelle; et comme il étoit exact à maintenir l'observation des ordonnances de ses prédécesseurs, les peuples ne s'aperçurent pas qu'ils avoient changé de maître.

Le roi Saleh, qui étoit retourné dans ses états de la mer avec la reine sa mère et les princesses, dès qu'il eut vu que le roi Beder avoit repris le gouvernement, revint seul au bout d'un an, et le roi Beder et la reine Gulnare furent ravis de le revoir. Un soir, au sortir de table, après qu'on eut desservi et qu'on les eut laissés seuls, ils s'entretenrent de plusieurs choses.

Insensiblement le roi Saleh tomba sur les louanges du roi son neveu, et témoigna à la reine sa sœur combien il étoit satisfait de la sagesse avec laquelle il gouvernoit, qui lui avoit acquis une si grande réputation, non seulement auprès des rois ses voisins, mais même jusqu'aux royaumes les plus éloignés. Le roi Beder qui ne pouvoit entendre parler de sa personne si avantageusement, et ne vouloit pas aussi, par bienséance, imposer silence au roi son oncle, se tourna de l'autre côté et fit semblant de dormir,

en appuyant sa tête sur un coussin qui étoit derrière lui.

Des louanges qui ne regardoient que la conduite merveilleuse et l'esprit supérieur en toutes choses du roi Beder, le roi Saleh passa à celles du corps; et il en parla comme d'un prodige qui n'avoit rien de semblable sur la terre, ni dans tous les royaumes de dessous les eaux de la mer dont il eût connoissance. « Ma sœur, s'écria-t-il tout d'un coup, tel qu'il est fait, et tel que vous le voyez vous-même, je m'étonne que vous n'ayez pas encore songé à le marier. Si je ne me trompe, cependant, il est dans sa vingtième année; et à cet âge il n'est pas permis à un prince comme lui d'être sans femme. Je veux y penser moi-même, puisque vous n'y pensez pas, et lui donner pour épouse une princesse de nos royaumes qui soit digne de lui. »

« Mon frère, reprit la reine Gulnare, vous me faites souvenir d'une chose dont je vous avoue que je n'ai pas eu la moindre pensée jusqu'à présent. Comme il n'a pas encore témoigné qu'il eût aucun penchant pour le mariage, je n'y avois pas fait attention moi-même, et je suis bien aise que vous vous soyez avisé de m'en parler. Comme j'approuve fort de lui donner une de nos princesses, je vous prie de m'en donner quelqu'une, mais si belle et si accom-

plie, que le roi mon fils soit forcé de l'aimer. »

« J'en sais une, repartit le roi Saleh, en parlant bas; mais avant de vous dire qui elle est, je vous prie de voir si le roi mon neveu dort; je vous dirai pourquoi il est bon que nous prenions cette précaution. » La reine Gulnare se retourna; et comme elle vit Beder dans la situation où il étoit, elle ne douta nullement qu'il ne dormît profondément. Le roi Beder cependant, bien loin de dormir, redoubla son attention pour ne rien perdre de ce que le roi son oncle avoit à dire avec tant de secret. « Il n'est pas besoin que vous vous contraigniez, dit la reine au roi son frère, vous pouvez parler librement sans craindre d'être entendu. »

« Il n'est pas à propos, reprit le roi Saleh, que le roi mon neveu ait si tôt connoissance de ce que j'ai à vous dire. L'amour, comme vous le savez, se prend quelquefois par l'oreille, et il n'est pas nécessaire qu'il aime de cette manière celle que j'ai à vous nommer. En effet, je vois de grandes difficultés à surmonter, non pas du côté de la princesse, comme je l'espère, mais du côté du roi son père. Je n'ai qu'à vous nommer la princesse Giauhare <sup>1</sup> et le roi de Samandal. »

« Que dites-vous, mon frère! repartit la reine

<sup>1</sup> Giauhare, en arabe, signifie pierre précieuse.

Gulnare ; la princesse Giauhare n'est-elle pas encore mariée ? Je me souviens de l'avoir vue peu de temps avant que je me séparasse d'avec vous : elle avoit environ dix-huit mois, et dès lors elle étoit d'une beauté surprenante. Il faut qu'elle soit aujourd'hui la merveille du monde, si sa beauté a toujours augmenté depuis ce temps-là. Le peu d'âge qu'elle a plus que le roi mon fils, ne doit pas nous empêcher de faire nos efforts pour lui procurer un parti si avantageux. Il ne s'agit que de savoir les difficultés que vous y trouvez, et de les surmonter.

« Ma sœur, répliqua le roi Saleh, c'est que le roi de Samandal est d'une vanité si insupportable, qu'il se regarde au-dessus de tous les autres rois, et qu'il y a peu d'apparence de pouvoir entrer en traité avec lui sur cette alliance. J'irai moi-même néanmoins lui faire la demande de la princesse sa fille ; et s'il nous refuse, nous nous adresserons ailleurs où nous serons écoutés plus favorablement. C'est pour cela, comme vous le voyez, ajouta-t-il, qu'il est bon que le roi mon neveu ne sache rien de notre dessein, que nous ne soyons certains du consentement du roi de Samandal, de crainte que l'amour de la princesse Giauhare ne s'empare de son cœur, et que nous ne puissions réussir à la lui obtenir. » Ils s'entretenrent encore quelque temps sur le même sujet ;

et avant de se séparer, ils convinrent que le roi Saleh retourneroit incessamment dans son royaume, et feroit la demande de la princesse Giauhare au roi de Samandal pour le roi de Perse.

La reine Gulnare et le roi Saleh, qui croyoient que le roi Beder dormoit véritablement, l'éveillèrent quand ils voulurent se retirer; et le roi Beder réussit fort bien à faire semblant de se réveiller, comme s'il eût dormi d'un profond sommeil. Il étoit vrai cependant qu'il n'avoit pas perdu un mot de leur entretien, et que le portrait qu'ils avoient fait de la princesse Giauhare, avoit enflammé son cœur d'une passion qui lui étoit toute nouvelle. Il se forma de sa beauté une idée si avantageuse, que le désir de la posséder lui fit passer toute la nuit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de fermer l'œil un moment.

Le lendemain, le roi Saleh voulut prendre congé de la reine Gulnare et du roi son neveu. Le jeune roi de Perse qui savoit bien que le roi son oncle ne vouloit partir si tôt que pour aller travailler à son bonheur sans perdre de temps, ne laissa pas de changer de couleur à ce discours. Sa passion étoit déjà si forte, qu'elle ne lui permettoit pas de demeurer sans voir l'objet qui la causoit, aussi long-temps qu'il jugeoit qu'il en mettroit à traiter de son mariage. Il prit

la résolution de le prier de vouloir bien l'emmener avec lui; mais comme il ne vouloit pas que la reine sa mère en sût rien, afin d'avoir occasion de lui en parler en particulier, il l'engagea à demeurer encore ce jour-là pour être d'une partie de chasse avec lui le jour suivant, résolu de profiter de cette occasion pour lui déclarer son dessein.

La partie de chasse se fit, et le roi Beder se trouva seul plusieurs fois avec son oncle; mais il n'eut pas la hardiesse d'ouvrir la bouche pour lui dire un mot de ce qu'il avoit projeté. Au plus fort de la chasse, le roi Saleh s'étant séparé d'avec lui, et aucun de ses officiers ni de ses gens n'étant resté près de lui, il mit pied à terre près d'un ruisseau; et après qu'il eut attaché son cheval à un arbre, qui faisoit un très bel ombrage le long du ruisseau avec plusieurs autres qui le bordoient, il se coucha à demi sur le gazon et donna un libre cours à ses larmes, qui coulèrent en abondance, accompagnées de soupirs et de sanglots. Il demeura long-temps dans cet état, abîmé dans ses pensées, sans proférer une seule parole.

Le roi Saleh cependant, qui ne vit plus le roi son neveu, fut dans une grande peine de savoir où il étoit, et il ne trouvoit personne qui lui en donnât des nouvelles. Il se sépara d'avec les au-

tres chasseurs ; et en le cherchant , il l'aperçut de loin. Il avoit remarqué dès le jour précédent , et encore plus clairement le même jour , qu'il n'avoit pas son enjouement ordinaire , qu'il étoit rêveur contre sa coutume , et qu'il n'étoit pas prompt à répondre aux demandes qu'on lui faisoit ; ou s'il y répondoit , qu'il ne le faisoit pas à propos. Mais il n'avoit pas eu le moindre soupçon de la cause de ce changement. Dès qu'il le vit dans la situation où il étoit , il ne douta pas qu'il n'eût entendu l'entretien qu'il avoit eu avec la reine Gulnare , et qu'il ne fût amoureux. Il mit pied à terre assez loin de lui ; après qu'il eut attaché son cheval à un arbre , il prit un grand détour , et s'en approcha sans faire de bruit , si près qu'il lui entendit prononcer ces paroles :

« Aimable princesse du royaume de Samandal , s'écrioit-il , on ne m'a fait sans doute qu'une foible ébauche de votre incomparable beauté. Je vous tiens encore plus belle , préférablement à toutes les princesses du monde , que le soleil n'est beau préférablement à la lune , et à tous les astres ensemble. J'irois dès ce moment vous offrir mon cœur , si je savois où vous trouver ; il vous appartient , et jamais princesse ne le possédera que vous. »

Le roi Saleh n'en voulut pas entendre davantage ; il s'avança , et en se faisant voir au roi Be-

der : « A ce que je vois , mon neveu , lui dit-il , vous avez entendu ce que nous disions avant-hier de la princesse Giauhare , la reine votre mère et moi . Ce n'étoit pas notre intention , et nous avons cru que vous dormiez . — Mon cher oncle , reprit le roi Beder , je n'en ai pas perdu une parole , et j'en ai éprouvé l'effet que vous aviez prévu , et que vous n'avez pu éviter . Je vous avois retenu exprès , dans le dessein de vous parler de mon amour avant votre départ ; mais la honte de vous faire un aveu de ma foiblesse , si c'en est une d'aimer une princesse si digne d'être aimée , m'a fermé la bouche . Je vous supplie donc , par l'amitié que vous avez pour un prince qui a l'honneur d'être votre allié de si près , d'avoir pitié de moi , et de ne pas attendre à me procurer la vue de la divine Giauhare , que vous ayez obtenu le consentement du roi son père pour notre mariage , à moins que vous n'aimiez mieux que je meure d'amour pour elle avant de la voir . »

Ce discours du roi de Perse embarrassa fort le roi Saleh , qui lui représenta combien il étoit difficile qu'il lui donnât la satisfaction qu'il demandoit ; qu'il ne pouvoit le faire sans l'emmener avec lui ; et comme sa présence étoit nécessaire dans son royaume , que tout étoit à craindre s'il s'en absentoit , il le conjura de modérer sa pas-

sion jusqu'à ce qu'il eût mis les choses en état de pouvoir le contenter, en l'assurant qu'il y alloit employer toute la diligence possible, et qu'il viendrait lui en rendre compte dans peu de jours. Le roi de Perse n'écouta pas ces raisons : « Oncle cruel, repartit-il, je vois bien que vous ne m'aimez pas autant que je me l'étois persuadé, et que vous aimez mieux que je meure que de m'accorder la première prière que je vous ai faite de ma vie! »

« Je suis prêt à faire voir à votre majesté, répliqua le roi Saleh, qu'il n'y a rien que je ne veuille faire pour vous obliger; mais je ne puis vous emmener avec moi, que vous n'en ayez parlé à la reine votre mère. Que diroit-elle de vous et de moi? Je le veux bien si elle y consent, et je joindrai mes prières aux vôtres. — Vous n'ignorez pas, reprit le roi de Perse, que la reine ma mère ne voudra jamais que je l'abandonne, et cette excuse me fait mieux connoître la dureté que vous avez pour moi. Si vous m'aimez autant que vous voulez que je le croie, il faut que vous retourniez en votre royaume dès ce moment, et que vous m'emmeniez avec vous. »

Le roi Saleh, forcé de céder à la volonté du roi de Perse, tira une bague qu'il avoit au doigt, où étoient gravés les mêmes noms mystérieux

de Dieu, que sur le sceau de Salomon, qui avoient fait tant de prodiges par leur vertu. En la lui présentant : « Prenez cette bague, dit-il, mettez-la à votre doigt, et ne craignez ni les eaux de la mer, ni sa profondeur. » Le roi de Perse prit la bague; et quand il l'eut mise au doigt : « Faites comme moi, lui dit encore le roi Saleh. » Et en même temps ils s'élevèrent en l'air légèrement, en avançant vers la mer qui n'étoit pas éloignée, où ils se plongèrent.

Le roi marin ne mit pas beaucoup de temps à arriver à son palais avec le roi de Perse son neveu, qu'il mena d'abord à l'appartement de la reine, à qui il le présenta. Le roi de Perse baisa la main de la reine sa grand'mère, et la reine l'embrassa avec une grande démonstration de joie. « Je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé, lui dit-elle, je vois que vous vous portez bien, et j'en suis ravie; mais je vous prie de m'en apprendre de celles de la reine Gulnare votre mère et ma fille. » Le roi de Perse se garda bien de lui dire qu'il étoit parti sans prendre congé d'elle; il l'assura au contraire qu'il l'avoit laissée en parfaite santé, et qu'elle l'avoit chargé de lui faire ses complimens. La reine lui présenta ensuite les princesses; et pendant qu'elle lui donna lieu de s'entretenir avec elles, elle entra dans un cabinet avec le roi Saleh, qui lui

apprit l'amour du roi de Perse pour la princesse Giauhare, sur le seul récit de sa beauté, et contre son intention ; qu'il l'avoit amené sans avoir pu s'en défendre, et qu'il alloit aviser aux moyens de la lui procurer en mariage.

Quoique le roi Saleh, à proprement parler, fût innocent de la passion du roi de Perse, la reine néanmoins lui sut fort mauvais gré d'avoir parlé de la princesse Giauhare devant lui avec si peu de précaution. « Votre imprudence n'est point pardonnable, lui dit-elle : espérez-vous que le roi de Samandal, dont le caractère vous est si connu, aura plus de considération pour vous que pour tant d'autres rois à qui il a refusé sa fille avec un mépris si éclatant ? Voulez-vous qu'il vous renvoie avec la même confusion ? »

« Madame, reprit le roi Saleh, je vous ai déjà marqué que c'est contre mon intention que le roi mon neveu a entendu ce que j'ai raconté de la beauté de la princesse Giauhare à la princesse ma sœur. La faute est faite, et nous devons songer qu'il l'aime très passionnément, et qu'il mourra d'affliction et de douleur si nous ne la lui obtenons, en quelque manière que ce soit. Je ne dois y rien oublier, puisque c'est moi, quoique innocemment, qui ai fait le mal, et j'emploierai tout ce qui est en mon pouvoir pour y apporter le remède. J'espère, madame, que vous approuve-

rez ma résolution d'aller trouver moi-même le roi de Samandal, avec un riche présent de pierres, et lui demander la princesse sa fille pour le roi de Perse votre petit-fils. J'ai quelque confiance qu'il ne me refusera pas, et qu'il agréera de s'allier avec un des plus puissans monarques de la terre. »

« Il eût été à souhaiter, reprit la reine, que nous n'eussions pas été dans la nécessité de faire cette demande, dont il n'est pas sûr que nous ayons un succès aussi heureux que nous le souhaiterions ; mais comme il s'agit du repos et de la satisfaction du roi mon petit-fils, j'y donne mon consentement. Sur toutes choses, puisque vous connoissez l'humeur du roi de Samandal, prenez garde, je vous en supplie, de lui parler avec tous les égards qui lui sont dus, et d'une manière si obligeante qu'il ne s'en offense pas. »

La reine prépara le présent elle-même, et le composa de diamans, de rubis, d'émeraudes et de files de perles, et les mit dans une cassette fort riche et fort propre. Le lendemain, le roi Saleh prit congé d'elle et du roi de Perse, et partit avec une troupe choisie et peu nombreuse de ses officiers et de ses gens. Il arriva bientôt au royaume, à la capitale et au palais du roi de Samandal ; et le roi de Samandal ne différa pas de lui donner audience, dès qu'il eut appris son

arrivée. Il se leva de son trône dès qu'il le vit paroître; et le roi Saleh, qui voulut bien oublier ce qu'il étoit pour quelques momens, se prosterna à ses pieds, en lui souhaitant l'accomplissement de tout ce qu'il pouvoit désirer. Le roi de Samandal se baissa aussitôt pour le faire relever; et après qu'il lui eut fait prendre place auprès de lui, il lui dit qu'il étoit le bien venu, et lui demanda s'il y avoit quelque chose qu'il pût faire pour son service.

« Sire, répondit le roi Saleh, quand je n'aurois pas d'autres motifs que celui de rendre mes respects à un prince des plus puissans qu'il y ait au monde, et si distingué par sa sagesse et par sa valeur, je ne marquerois que foiblement à votre majesté combien je l'honore. Si elle pouvoit pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, elle connoîtroit la grande vénération dont il est rempli pour elle, et le désir ardent que j'ai de lui donner des témoignages de mon attachement. » En disant ces paroles, il prit la cassette des mains d'un de ses gens, l'ouvrit, et, en la lui présentant, il le supplia de vouloir bien l'agréer.

« Prince, reprit le roi de Samandal, vous ne faites pas un présent aussi considérable, que vous n'avez une demande proportionnée à me faire. Si c'est quelque chose qui dépende de mon pouvoir, je me ferai un très grand plaisir de vous

l'accorder. Parlez, et dites-moi librement en quoi je puis vous obliger. »

« Il est vrai, sire, repartit le roi Saleh, que j'ai une grâce à demander à votre majesté, et je me garderois bien de la lui demander, s'il n'étoit en son pouvoir de me la faire. La chose dépend d'elle si absolument, que je la demanderois en vain à tout autre. Je la lui demande donc avec toutes les instances possibles, et je la supplie de ne me la pas refuser. — Si cela est ainsi, répliqua le roi de Samandal, vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'est, et vous verrez de quelle manière je sais obliger quand je le puis. »

« Sire, lui dit alors le roi Saleh, après la confiance que votre majesté veut bien que je prenne sur sa bonne volonté, je ne dissimulerai pas davantage que je viens la supplier de nous honorer de son alliance, par le mariage de la princesse Giauhare, son honorable fille, et de fortifier par là la bonne intelligence qui unit les deux royaumes depuis si long-temps. »

A ce discours, le roi de Samandal fit de grands éclats de rire, en se laissant aller à la renverse sur le coussin où il avoit le dos appuyé, et d'une manière injurieuse au roi Saleh : « Roi Saleh, lui dit-il d'un air de mépris, je m'étois imaginé que vous étiez un prince d'un bon sens, sage et avisé; et votre discours au contraire me fait con-



noître combien je me suis trompé. Dites-moi, je vous prie, où étoit votre esprit quand vous vous êtes formé une chimère aussi grande que celle dont vous venez de me parler? Avez-vous bien pu concevoir seulement la pensée d'aspirer au mariage d'une princesse, fille d'un roi aussi grand et aussi puissant que je le suis? Vous deviez mieux considérer auparavant la grande distance qu'il y a de vous à moi, et ne pas venir perdre en un moment l'estime que je faisais de votre personne. »

Le roi Saleh fut extrêmement offensé d'une réponse si outrageante, et il eut bien de la peine à retenir son juste ressentiment. « Que Dieu, sire, reprit-il avec toute la modération possible, récompense votre majesté comme elle le mérite; elle voudra bien que j'aie l'honneur de lui dire que je ne demande pas la princesse sa fille en mariage pour moi. Quand cela seroit, bien loin que votre majesté dût s'en offenser, ou la princesse elle-même, je croirois faire beaucoup d'honneur à l'un et à l'autre. Votre majesté sait bien que je suis un des rois de la mer, comme elle; que les rois mes prédécesseurs ne cèdent en rien par leur ancienneté à aucune des autres familles royales, et que le royaume que je tiens d'eux n'est pas moins florissant ni moins puissant que de leur temps. Si elle ne m'eût pas in-

terrompu, elle eût bientôt compris que la grâce que je lui demande ne me regarde pas, mais le jeune roi de Perse, mon neveu, dont la puissance et la grandeur, non plus que les qualités personnelles, ne doivent pas lui être inconnues. Tout le monde reconnoît que la princesse Giauhare est la plus belle personne qu'il y ait sous les cieux ; mais il n'est pas moins vrai que le jeune roi de Perse est le prince le mieux fait et le plus accompli qu'il y ait sur la terre et dans tous les royaumes de la mer ; les avis ne sont point partagés là-dessus. Ainsi, comme la grâce que je demande ne peut tourner qu'à une grande gloire pour elle et pour la princesse Giauhare, elle ne doit pas douter que le consentement qu'elle donnera à une alliance si proportionnée ne soit suivi d'une approbation universelle. La princesse est digne du roi de Perse, et le roi de Perse n'est pas moins digne d'elle. Il n'y a ni roi ni prince au monde qui puisse le lui disputer.»

Le roi de Samandal n'eût pas donné le loisir au roi Saleh de lui parler si long-temps, si l'emportement où il le mit lui en eût laissé la liberté. Il fut encore du temps sans prendre la parole, après qu'il eut cessé, tant il étoit hors de lui-même. Il éclata enfin par des injures atroces et indignes d'un grand roi. « Chien, s'écria-t-il, tu oses me tenir ce discours et proférer seulement

le nom de ma fille devant moi ! Penses-tu que le fils de ta sœur Gulnare puisse entrer en comparaison avec ma fille ? Qui es-tu, toi ? Qui étoit ton père ? Qui est ta sœur, et qui est ton neveu ? Son père n'étoit-il pas un chien, et fils de chien comme toi ? Qu'on arrête l'insolent, et qu'on lui coupe le cou. »

Les officiers, en petit nombre, qui étoient autour du roi de Samandal se mirent aussitôt en devoir d'obéir ; mais comme le roi Saleh étoit dans la force de son âge, léger et dispos, il s'échappa avant qu'ils eussent tiré le sabre, et il gagna la porte du palais, où il trouva mille hommes de ses parens et de sa maison, bien armés et bien équipés, qui ne faisoient que d'arriver. La reine sa mère avoit fait réflexion sur le peu de monde qu'il avoit pris avec lui ; et comme elle avoit pressenti la mauvaise réception que le roi de Samandal pouvoit lui faire, elle les avoit envoyés, et priés de faire grande diligence. Ceux de ses parens qui se trouvèrent à la tête se surent bon gré d'être arrivés si à propos, quand ils le virent venir avec ses gens qui le suivoient dans un grand désordre, et qu'on le poursuivoit. « Sire, s'écrièrent-ils, au moment qu'il les joignoit, de quoi s'agit-il ? Nous voici prêts à vous venger : vous n'avez qu'à commander. »

Le roi Saleh leur raconta la chose en peu de

mots, se mit à la tête d'une grosse troupe, pendant que les autres restèrent à la porte dont ils se saisirent, et retourna sur ses pas. Comme le peu d'officiers et de gardes qui l'avoient poursuivi s'étoient dissipés, il rentra dans l'appartement du roi de Samandal, qui fut d'abord abandonné des autres, et arrêté en même temps. Le roi Saleh laissa du monde suffisamment auprès de lui pour s'assurer de sa personne, et il alla d'appartement en appartement, en cherchant celui de la princesse Giauhare. Mais au premier bruit, cette princesse s'étoit élancée à la surface de la mer, avec les femmes qui s'étoient trouvées auprès d'elle, et s'étoit sauvée dans une isle déserte.

Comme ces choses se passoient au palais du roi de Samandal, des gens du roi Saleh qui avoient pris la fuite dès les premières menaces de ce roi, mirent la reine sa mère dans une grande alarme en lui annonçant le danger où ils l'avoient laissé. Le jeune roi Beder, qui étoit présent à leur arrivée, en fut d'autant plus alarmé, qu'il se regarda comme la première cause de tout le mal qui en pouvoit arriver. Il ne se sentit pas assez de courage pour soutenir la présence de la reine sa grand'mère, après le danger où étoit le roi Saleh à son occasion. Pendant qu'il la vit occupée à donner les ordres qu'elle

jugea nécessaires dans cette conjoncture , il s'élança du fond de la mer ; et comme il ne savoit quel chemin prendre pour retourner au royaume de Perse , il se sauva dans la même isle où la princesse Giauhare s'étoit sauvée.

Comme ce prince étoit hors de lui-même , il alla s'asseoir au pied d'un grand arbre qui étoit environné de plusieurs autres. Dans le temps qu'il reprenoit ses esprits , il entendit que l'on parloit : il prêta aussitôt l'oreille ; mais comme il étoit un peu trop éloigné pour rien comprendre de ce que l'on disoit , il se leva ; et en s'avançant , sans faire de bruit , du côté d'où venoit le son des paroles , il aperçut entre des feuillages une beauté dont il fut ébloui. « Sans doute , dit-il en lui-même en s'arrêtant , et en la considérant avec admiration , que c'est la princesse Giauhare , que la frayeur a peut-être obligée d'abandonner le palais du roi son père ; si ce n'est pas elle , elle ne mérite pas moins que je l'aime de toute mon âme. » Il ne s'arrêta pas davantage , il se fit voir ; et en s'approchant de la princesse avec une profonde révérence : « Madame , lui dit-il , je ne puis assez remercier le ciel de la faveur qu'il me fait aujourd'hui d'offrir à mes yeux ce qu'il voit de plus beau. Il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que l'occasion de vous faire offre de mes très humbles

services. Je vous supplie, madame, de l'accepter : une personne comme vous ne se trouve pas dans cette solitude sans avoir besoin de secours. »

« Il est vrai, seigneur, reprit la princesse Giauhare d'un air fort triste, qu'il est très extraordinaire à une dame de mon rang de se trouver dans l'état où je suis. Je suis princesse, fille du roi de Samandal, et je m'appelle Giauhare. J'étois tranquillement dans son palais dans mon appartement, lorsque tout à coup j'ai entendu un bruit effroyable. On est venu m'annoncer aussitôt que le roi Saleh, je ne sais pour quel sujet, avoit forcé le palais, et s'étoit saisi du roi mon père, après avoir fait main-basse sur tous ceux de sa garde qui lui avoient fait résistance. Je n'ai eu que le temps de me sauver et de chercher ici un asile contre sa violence. »

Au discours de la princesse, le roi Beder eut de la confusion d'avoir abandonné la reine sa grand'mère si brusquement, sans attendre l'éclaircissement de la nouvelle qu'on lui avoit apportée. Mais il fut ravi que le roi son oncle se fût rendu maître de la personne du roi de Samandal ; il ne douta pas en effet que le roi de Samandal ne lui accordât la princesse pour avoir sa liberté. « Adorable princesse, reprit-il, votre douleur est très juste, mais il est aisé de la faire cesser avec la captivité du roi votre père.

Vous en tomberez d'accord lorsque vous saurez que je m'appelle Beder, que je suis roi de Perse, et que le roi Saleh est mon oncle. Je puis bien vous assurer qu'il n'a aucun dessein de s'emparer des états du roi votre père. Il n'a d'autre but que d'obtenir que j'aie l'honneur et le bonheur d'être son gendre, en vous recevant de sa main pour épouse. Je vous avois déjà abandonné mon cœur sur le seul récit de votre beauté et de vos charmes. Loin de m'en repentir, je vous supplie de le recevoir, et d'être persuadée qu'il ne brûlera jamais que pour vous. J'ose espérer que vous ne le refuserez pas, et que vous considérerez qu'un roi qui est sorti de ses états uniquement pour venir vous l'offrir, mérite de la reconnaissance. Souffrez donc, belle princesse, que j'aie l'honneur d'aller vous présenter à mon oncle. Le roi votre père n'aura pas sitôt donné son consentement à notre mariage, qu'il le laissera maître de ses états comme auparavant.»

La déclaration du roi Beder ne produisit pas l'effet qu'il en avoit attendu. La princesse ne l'avoit pas plus tôt aperçu, qu'à sa bonne mine, à son air, et à la bonne grâce avec laquelle il l'avoit abordée, elle l'avoit regardé comme une personne qui ne lui eût pas déplu. Mais dès qu'elle eut appris par lui-même qu'il étoit la cause du mauvais traitement qu'on venoit de

faire au roi son père, de la douleur qu'elle en avoit, de la frayeur qu'elle en avoit eue elle-même par rapport à sa propre personne, et de la nécessité où elle avoit été réduite de prendre la fuite, elle le regarda comme un ennemi avec qui elle ne devoit pas avoir de commerce. D'ailleurs, quelque disposition qu'elle eût à consentir elle-même au mariage qu'il désiroit, comme elle jugea qu'une des raisons que le roi son père pouvoit avoir de rejeter cette alliance, c'étoit que le roi Beder étoit né d'un roi de la terre, elle étoit résolue de se soumettre entièrement à sa volonté sur cet article. Elle ne voulut pas néanmoins témoigner rien de son ressentiment; elle imagina seulement un moyen de se délivrer adroitement des mains du roi Beder; et en faisant semblant de le voir avec plaisir : « Seigneur, reprit-elle avec toute l'honnêteté possible, vous êtes donc fils de la reine Gulnare, si célèbre par sa beauté singulière? J'en ai bien de la joie; je suis ravie de voir en vous un prince si digne d'elle. Le roi mon père a grand tort de s'opposer si fortement à nous unir ensemble. Il ne vous aura pas plus tôt vu, qu'il n'hésitera pas à nous rendre heureux l'un et l'autre. » En disant ces paroles, elle lui présenta la main pour marque d'amitié.

Le roi Beder crut qu'il étoit au comble de

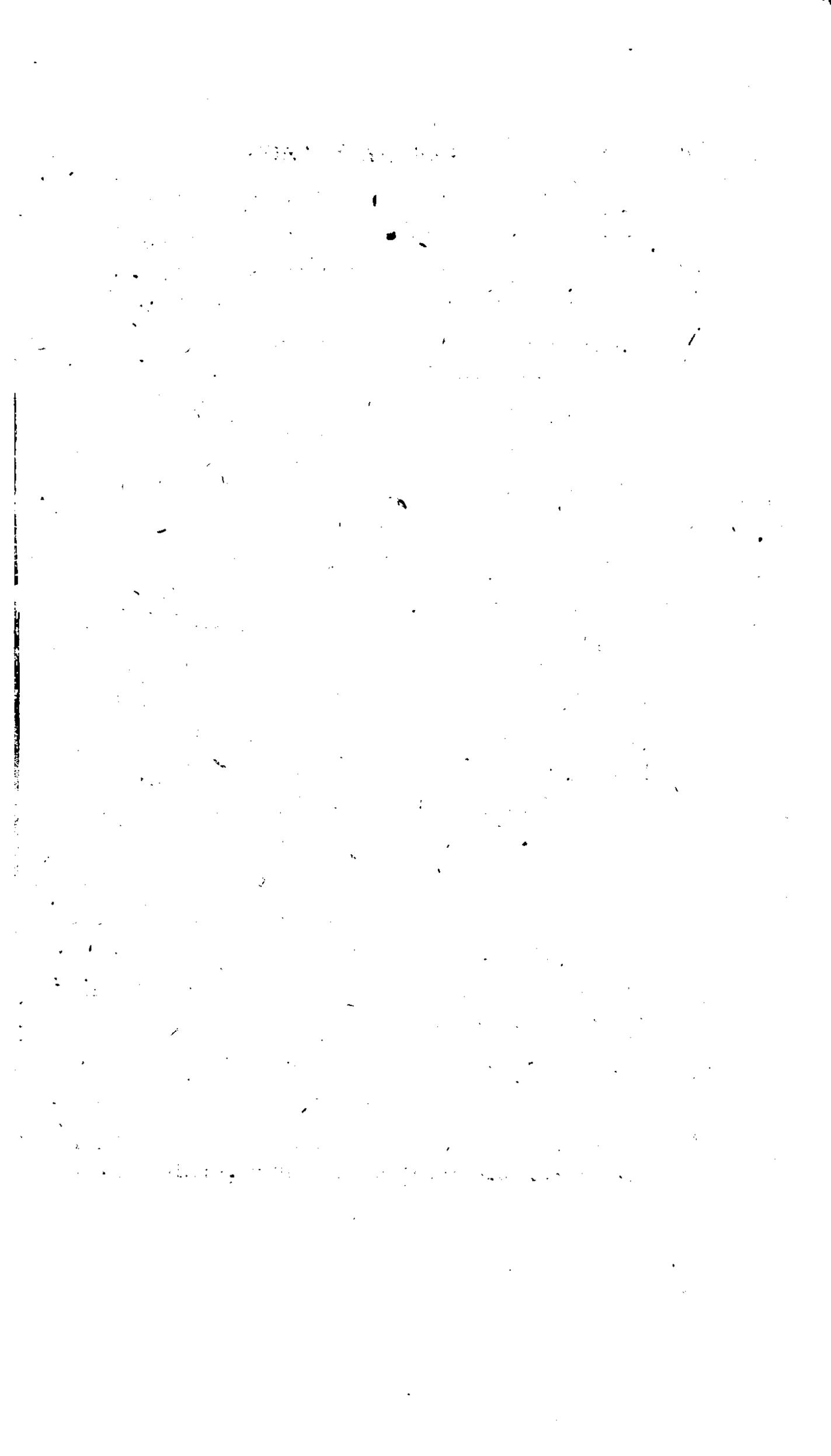


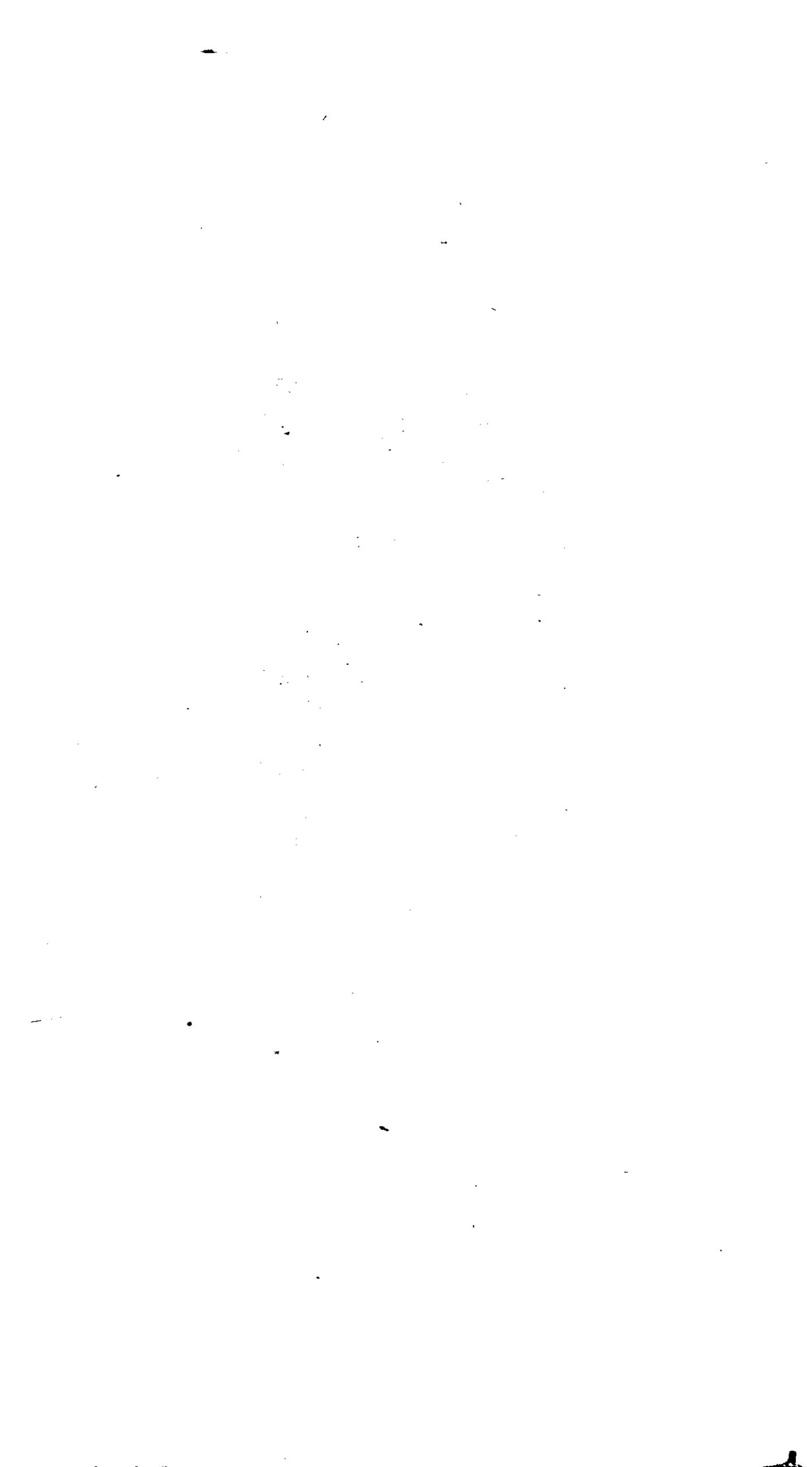


*R. Wallall Del. A. Amst.*

*J. H. Robinson sculp.*

*t 3. p. 12.*





son bonheur; il avança la main, et prenant celle de la princesse, il se baissa pour la baiser par respect. La princesse ne lui en donna pas le temps.

« Téméraire, lui dit-elle en le repoussant et  
« en lui crachant au visage faute d'eau, quitte  
« cette forme d'homme, et prends celle d'un oi-  
« seau blanc, avec le bec et les pieds rouges. »

Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, le roi Beder fut changé en oiseau de cette forme, avec autant de mortification que d'étonnement. « Prenez-le, dit-elle aussitôt à une de ses femmes, et portez-le dans l'isle Sèche. » Cette isle n'étoit qu'un rocher affreux où il n'y avoit pas une goutte d'eau.

La femme prit l'oiseau; et en exécutant l'ordre de la princesse Giauhare, elle eut compassion de la destinée du roi Beder. « Ce seroit dommage, dit-elle en elle-même, qu'un prince si digne de vivre, mourût de faim et de soif. La princesse, si bonne et si douce, se repentira peut-être elle-même d'un ordre si cruel, quand elle sera revenue de sa grande colère; il vaut mieux que je le porte dans un lieu où il puisse mourir de sa belle mort. » Elle le porta dans une isle bien peuplée et elle le laissa dans une campagne très agréable, plantée de toutes sortes d'arbres fruitiers, et arrosée de plusieurs ruisseaux.

Revenons au roi Saleh. Après qu'il eut cherché lui-même la princesse Giauhare, et qu'il l'eut fait chercher par tout le palais sans la trouver, il fit enfermer le roi de Samandal dans son propre palais, sous bonne garde; et quand il eut donné les ordres nécessaires pour le gouvernement du royaume en son absence, il vint rendre compte à la reine sa mère de l'action qu'il venoit de faire. Il demanda où étoit le roi son neveu en arrivant, et il apprit avec une grande surprise et beaucoup de chagrin, qu'il avoit disparu. « On est venu nous apprendre, lui dit la reine, le grand danger où vous étiez au palais du roi de Samandal; et pendant que je donnois des ordres pour vous envoyer d'autres secours ou pour vous venger, il a disparu. Il faut qu'il ait été épouvanté d'apprendre que vous étiez en danger, et qu'il n'ait pas cru qu'il fût en sûreté avec nous. »

Cette nouvelle affligea extrêmement le roi Saleh, qui se repentit alors de la trop grande facilité qu'il avoit eue de condescendre au désir du roi Beder sans en parler auparavant à la reine Gulnare. Il envoya après lui de tous les côtés; mais quelques diligences qu'il pût faire, on ne lui en apporta aucune nouvelle; et au lieu de la joie qu'il s'étoit déjà faite d'avoir si fort avancé un mariage qu'il regardoit comme

son ouvrage, la douleur qu'il eut de cet incident, auquel il ne s'attendoit pas, en fut plus mortifiante. En attendant qu'il apprît de ses nouvelles, bonnes ou mauvaises, il laissa son royaume sous l'administration de la reine, et alla gouverner celui du roi de Samandal, qu'il continua de faire garder avec beaucoup de vigilance, quoique avec tous les égards dus à son caractère.

Le même jour que le roi Saleh étoit parti pour retourner au royaume de Samandal, la reine Gulnare, mère du roi Beder, arriva chez la reine sa mère. Cette princesse ne s'étoit pas étonnée de n'avoir pas vu revenir le roi son fils le jour de son départ. Elle s'étoit imaginé que l'ardeur de la chasse, comme cela lui étoit arrivé quelquefois, l'avoit emporté plus loin qu'il ne se l'étoit proposé. Mais quand elle vit qu'il n'étoit pas revenu le lendemain ni le jour d'après, elle en fut dans une alarme dont il étoit aisé de juger par la tendresse qu'elle avoit pour lui. Cette alarme fut beaucoup plus grande, quand elle eut appris des officiers qui l'avoient accompagné, et qui avoient été obligés de revenir après l'avoir cherché long-temps, lui et le roi Saleh son oncle sans les avoir trouvés, qu'il falloit qu'il leur fût arrivé quelque chose de fâcheux, ou qu'ils fussent ensemble en quel-

que endroit qu'ils ne pouvoient deviner; qu'ils avoient bien trouvé leurs chevaux, mais que pour leurs personnes ils n'en avoient eu aucune nouvelle, quelques diligences qu'ils eussent faites pour en apprendre. Sur ce rapport elle avoit pris le parti de dissimuler et de cacher son affliction, et elle les avoit chargés de retourner sur leurs pas et de faire encore leurs diligences. Pendant ce temps-là elle avoit pris son parti; et sans rien dire à personne, et après avoir dit à ses femmes qu'elle vouloit être seule, elle s'étoit plongée dans la mer pour s'éclaircir sur le soupçon qu'elle avoit que le roi Saleh pouvoit avoir emmené le roi de Perse avec lui.

Cette grande reine eût été reçue par la reine sa mère avec un grand plaisir, si, dès qu'elle l'eut aperçue, elle ne se fût doutée du sujet qui l'avoit amenée. « Ma fille, lui dit-elle, ce n'est pas pour me voir que vous venez ici, je m'en aperçois bien. Vous venez me demander des nouvelles du roi votre fils, et celles que j'ai à vous en donner ne sont capables que d'augmenter votre affliction, aussi-bien que la mienne. J'avois eu une grande joie de le voir arriver avec le roi son oncle; mais je n'eus pas plus tôt appris qu'il étoit parti sans vous en avoir parlé, que je pris part à la peine que vous en souffririez. » Elle lui

fit ensuite le récit du zèle avec lequel le roi Saleh étoit allé faire lui-même la demande de la princesse Giauhare , et de ce qui en étoit arrivé , jusqu'au moment où le roi Beder avoit disparu. « J'ai envoyé du monde après lui, ajouta-t-elle; et le roi mon fils, qui ne fait que de partir pour aller gouverner le royaume de Samandal, a fait aussi ses diligences de son côté : c'a été sans succès jusqu'à présent; mais il faut espérer que nous le reverrons lorsque nous ne l'attendrons pas. »

La désolée Gulnare ne se paya pas d'abord de cette espérance ; elle regarda le roi son cher fils comme perdu, et elle pleura amèrement, en mettant toute la faute sur le roi son frère. La reine sa mère lui fit considérer la nécessité qu'il y avoit qu'elle fit des efforts pour ne pas succomber à sa douleur. « Il est vrai, lui dit-elle, que le roi votre frère ne devoit pas vous parler de ce mariage avec si peu de précaution, ni consentir jamais à emmener le roi mon petit-fils, sans vous en avertir auparavant. Mais comme il n'y a pas de certitude que le roi de Perse ait péri, vous ne devez rien négliger pour lui conserver son royaume. Ne perdez donc pas de temps, retournez à votre capitale : votre présence y est nécessaire; et il ne vous sera pas difficile de tenir toutes choses dans l'état paisible où elles sont,

en faisant publier que le roi de Perse a été bien aise de venir nous voir. »

Il ne falloit pas moins qu'une raison aussi forte que celle-là pour obliger la reine Gulnare de s'y rendre. Elle prit congé de la reine sa mère, et elle fut de retour au palais de la capitale de Perse avant qu'on se fût aperçu qu'elle s'en étoit absentée. Elle dépêcha aussitôt des gens pour rappeler les officiers qu'elle avoit renvoyés à la quête du roi son fils, et leur annoncer qu'elle savoit où il étoit, et qu'on le reverroit bientôt. Elle en fit aussi répandre le bruit par toute la ville, et elle gouverna toutes choses de concert avec le premier ministre et le conseil, avec la même tranquillité que si le roi Beder eût été présent.

Pour revenir au roi Beder, que la femme de la princesse Gianhare avoit porté et laissé dans l'isle, comme nous l'avons dit, ce monarque fut dans un grand étonnement quand il se vit seul et sous la forme d'un oiseau. Il s'estima d'autant plus malheureux dans cet état, qu'il ne savoit où il étoit, ni en quelle partie du monde le royaume de Perse étoit situé. Quand il l'eût su, et qu'il eût assez connu la force de ses ailes pour hasarder à traverser tant de mers, et à s'y rendre, qu'eût-il gagné autre chose que de se trouver dans la même peine et dans la

même difficulté où il étoit, d'être connu non pas pour roi de Perse, mais même pour un homme? Il fut contraint de demeurer où il étoit, de vivre de la même nourriture que les oiseaux de son espèce, et de passer la nuit sur un arbre.

Au bout de quelques jours, un paysan fort adroit à prendre des oiseaux aux filets, arriva à l'endroit où il étoit, et eut une grande joie quand il eut aperçu un si bel oiseau, d'une espèce qui lui étoit inconnue, quoiqu'il y eût de longues années qu'il chassoit aux filets. Il employa toute l'adresse dont il étoit capable, et il prit si bien ses mesures qu'il prit l'oiseau. Ravi d'une si bonne capture, qui, selon l'estime qu'il en fit, devoit lui valoir plus que beaucoup d'autres oiseaux ensemble de ceux qu'il prenoit ordinairement, à cause de la rareté, il le mit dans une cage et le porta à la ville. Dès qu'il fut arrivé au marché, un bourgeois l'arrêta, et lui demanda combien il vouloit vendre l'oiseau.

Au lieu de répondre à cette demande, le paysan demanda au bourgeois, à son tour, ce qu'il en prétendoit faire quand il l'auroit acheté. « Bon homme, reprit le bourgeois, que veux-tu que j'en fasse, si je ne le fais rôtir pour le manger? — Sur ce pied-là, repartit le paysan, vous croiriez l'avoir bien acheté si vous m'en aviez donné la moindre pièce d'argent. Je l'estime bien

davantage : et ce ne seroit pas pour vous , quand vous m'en donneriez une pièce d'or. Je suis bien vieux , mais depuis que je me connois je n'en ai pas encore vu un pareil. Je vais en faire un présent au roi : il en connoîtra mieux le prix que vous. »

Au lieu de s'arrêter au marché , le paysan alla au palais , où il s'arrêta devant l'appartement du roi. Le roi étoit près d'une fenêtre d'où il voyoit tout ce qui se passoit dans la place. Comme il eut aperçu le bel oiseau , il envoya un officier des eunuques avec ordre de le lui acheter. L'officier vint au paysan , et lui demanda combien il vouloit le vendre. « Si c'est pour sa majesté , reprit le paysan , je la supplie d'agréer que je lui en fasse un présent , et je vous prie de le lui porter. » L'officier porta l'oiseau au roi , et le roi le trouva si singulier , qu'il chargea l'officier de porter dix pièces d'or au paysan , qui se retira très content ; après quoi il mit l'oiseau dans une cage magnifique , et lui donna du grain et de l'eau dans des vases précieux.

Le roi , qui étoit prêt à monter à cheval pour aller à la chasse , et qui n'avoit pas eu le temps de bien voir l'oiseau , se le fit apporter dès qu'il fut de retour. L'officier apporta la cage ; et afin de le mieux considérer , le roi l'ouvrit lui-même , et prit l'oiseau sur sa main. En le regardant avec

une grande admiration, il demanda à l'officier s'il l'avoit vu manger. « Sire, reprit l'officier, votre majesté peut voir que le vase de sa mangeaille est encore plein, et je n'ai pas remarqué qu'il y ait touché. » Le roi dit qu'il falloit lui en donner de plusieurs sortes, afin qu'il choisît celle qui lui conviendrait.

Comme on avoit déjà mis la table, on servit dans le temps que le roi prescrivit cet ordre. Dès qu'on eut posé les plats, l'oiseau battit des ailes, s'échappa de la main du roi, vola sur la table, où il se mit à becqueter sur le pain et sur les viandes, tantôt dans un plat et tantôt dans un autre. Le roi en fut si surpris, qu'il envoya l'officier des eunuques avertir la reine de venir voir cette merveille. L'officier raconta la chose à la reine en peu de mots, et la reine vint aussitôt. Mais dès qu'elle eut vu l'oiseau, elle se couvrit le visage de son voile, et voulut se retirer. Le roi étonné de cette action, d'autant plus qu'il n'y avoit que des eunuques dans la chambre, et des femmes qui l'avoient suivie, lui demanda la raison qu'elle avoit d'en user ainsi.

« Sire, répondit la reine, votre majesté n'en sera pas étonnée, quand elle aura appris que cet oiseau n'est pas un oiseau comme elle se l' imagine, et que c'est un homme. — Madame, reprit le roi plus étonné qu'auparavant, vous

voulez vous moquer de moi sans doute ; vous ne me persuaderez pas qu'un oiseau soit un homme. — Sire, Dieu me garde de me moquer de votre majesté. Rien n'est plus vrai que ce que j'ai l'honneur de lui dire, et je l'assure que c'est le roi de Perse, qui se nomme Beder, fils de la célèbre Gulnare, princesse d'un des plus grands royaumes de la mer, neveu de Saleh, roi de ce royaume, et petit-fils de la reine Farasche, mère de Gulnare et de Saleh ; et c'est la princesse Giauhare, fille du roi de Samandal, qui l'a ainsi métamorphosé. » Afin que le roi n'en pût pas douter, elle lui raconta comment et pourquoi la princesse Giauhare s'étoit ainsi vengée du mauvais traitement que le roi Saleh avoit fait au roi de Samandal son père.

Le roi eut d'autant moins de peine à ajouter foi à tout ce que la reine lui raconta de cette histoire, qu'il savoit qu'elle étoit une magicienne des plus habiles qu'il y eût jamais eu au monde, et que comme elle n'ignoroit rien de tout ce qui s'y passoit, il étoit d'abord informé par son moyen des mauvais desseins des rois ses voisins contre lui, et les prévenoit. Il eut compassion du roi de Perse, et il pria la reine avec instance de rompre l'enchantement qui le retenoit sous cette forme.

La reine y consentit avec beaucoup de plaisir :

« Sire, dit-elle au roi, que votre majesté prenne la peine d'entrer dans son cabinet avec l'oiseau, je lui ferai voir en peu de momens un roi digne de la considération qu'elle a pour lui. » L'oiseau, qui avoit cessé de manger pour être attentif à l'entretien du roi et de la reine, ne donna pas au roi la peine de le prendre; il passa le premier dans le cabinet, et la reine y entra bientôt après avec un vase plein d'eau à la main. Elle prononça sur le vase des paroles inconnues au roi, jusqu'à ce que l'eau commençât à bouillonner; elle en prit aussitôt dans la main, et en la jetant sur l'oiseau :

« Par la vertu des paroles saintes et mystérieuses que je viens de prononcer, dit-elle, et au nom du créateur du ciel et de la terre, qui ressuscite les morts et maintient l'univers dans son état, quitte cette forme d'oiseau, et reprends celle que tu as reçue de ton créateur. »

La reine avoit à peine achevé ces paroles, qu'au lieu de l'oiseau, le roi vit paroître un jeune prince de belle taille, dont le bel air et la bonne mine le charmèrent. Le roi Beder se prosterna d'abord, et rendit grâces à Dieu de celle qu'il venoit de lui faire. Il prit la main du roi en se relevant, et la baisa, pour lui marquer sa parfaite reconnoissance; mais le roi l'embrassa avec bien de la joie, et lui témoigna combien il avoit

de satisfaction de le voir. Il voulut aussi remercier la reine ; mais elle étoit déjà retirée à son appartement. Le roi le fit mettre à table avec lui, et après le repas , il le pria de lui raconter comment la princesse Giauhare avoit eu l'inhumanité de transformer en oiseau un prince aussi aimable qu'il l'étoit, et le roi de Perse le satisfit d'abord. Quand il eut achevé, le roi, indigné du procédé de la princesse, ne put s'empêcher de la blâmer. « Il étoit louable à la princesse de Samandal, reprit-il, de n'être pas insensible au traitement qu'on avoit fait au roi son père ; mais qu'elle ait poussé la vengeance à un si grand excès contre un prince qui ne devoit pas en être accusé, c'est de quoi elle ne se justifiera jamais auprès de personne. Mais laissons ce discours, et dites-moi en quoi je puis vous obliger davantage. »

« Sire, repartit le roi Beder, l'obligation que j'ai à votre majesté est si grande, que je devrois demeurer toute ma vie auprès d'elle pour lui en témoigner ma reconnoissance ; mais puisqu'elle ne met pas de bornes à sa générosité, je la supplie de vouloir bien m'accorder un de ses vaisseaux pour me remener en Perse, où je crains que mon absence, qui n'est déjà que trop longue, n'ait causé du désordre, et même que la reine ma mère, à qui j'ai caché mon départ, ne

soit morte de douleur, dans l'incertitude où elle doit avoir été de ma vie ou de ma mort.»

Le roi lui accorda ce qu'il demandoit de la meilleure grâce du monde ; et sans différer, il donna l'ordre pour l'équipement d'un vaisseau le plus fort et le meilleur voilier qu'il eût dans sa flotte nombreuse. Le vaisseau fut bientôt fourni de tous ses agrès, de matelots, de soldats, de provisions et de munitions nécessaires ; et dès que le vent fut favorable, le roi Beder s'y embarqua, après avoir pris congé du roi, et l'avoir remercié de tous les bienfaits dont il lui étoit redevable.

Le vaisseau mit à la voile avec le vent en poupe, qui le fit avancer considérablement dans sa route dix jours sans discontinuer ; le onzième jour, il devint un peu contraire ; il augmenta, et enfin il fut si violent, qu'il causa une tempête furieuse. Le vaisseau ne s'écarta pas seulement de sa route, il fut encore si fortement agité, que tous ses mâts se rompirent, et que, porté au gré du vent, il donna sur une sèche, et s'y brisa.

La plus grande partie de l'équipage fut submergée d'abord ; les uns se fièrent à la force de leurs bras pour se sauver à la nage, et les autres se prirent à quelque pièce de bois, ou à une planche. Beder fut des derniers ; et, emporté tantôt par les courans, et tantôt par les vagues,

dans une grande incertitude de sa destinée, il s'aperçut enfin qu'il étoit près de terre, et peu loin d'une ville de grande apparence. Il profita de ce qui lui restoit de force pour y aborder, et il arriva enfin si près du rivage, où la mer étoit tranquille, qu'il toucha le fond. Il abandonna aussitôt la pièce de bois qui lui avoit été d'un si grand secours. Mais en s'avançant dans l'eau pour gagner la grève, il fut fort surpris de voir accourir de toutes parts des chevaux, des chameaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des vaches, des taureaux, et d'autres animaux qui bordèrent le rivage, et se mirent en état de l'empêcher d'y mettre le pied. Il eut toutes les peines du monde à vaincre leur obstination et à se faire passage. Quand il en fut venu à bout, il se mit à l'abri de quelques rochers, jusqu'à ce qu'il eût un peu repris haleine, et qu'il eût séché son habit au soleil.

Lorsque ce prince voulut s'avancer pour entrer dans la ville, il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux, comme s'ils eussent voulu le détourner de son dessein, et lui faire comprendre qu'il y avoit du danger pour lui.

Le roi Beder entra dans la ville, et il y vit plusieurs rues belles et spacieuses, mais avec un grand étonnement de ce qu'il ne rencontroit

personne. Cette grande solitude lui fit considérer que ce n'étoit pas sans sujet que tant d'animaux avoient fait tout ce qui étoit en leur pouvoir pour l'obliger de s'en éloigner plutôt que d'entrer. En avançant néanmoins, il remarqua plusieurs boutiques ouvertes, qui lui firent connoître que la ville n'étoit pas aussi dépeuplée qu'il se l'étoit imaginé. Il s'approcha d'une de ces boutiques où il y avoit plusieurs sortes de fruits exposés en vente d'une manière fort propre, et salua un vieillard qui y étoit assis.

Le vieillard, qui étoit occupé à quelque chose, leva la tête; et comme il vit un jeune homme qui marquoit quelque chose de grand, il lui demanda d'un air qui témoignoit beaucoup de surprise, d'où il venoit, et quelle occasion l'avoit amené. Le roi Beder le satisfit en peu de mots, et le vieillard lui demanda encore s'il n'avoit rencontré personne en son chemin. « Vous êtes le premier que j'aie vu, repartit le roi, et je ne puis comprendre qu'une ville si belle et de tant d'apparence soit déserte comme elle l'est. — Entrez, ne demeurez pas davantage à la porte, répliqua le vieillard; peut-être vous en arriveroit-il quelque mal. Je satisferai votre curiosité à loisir, et je vous dirai la raison pourquoi il est bon que vous preniez cette précaution. »

Le roi Beder ne se le fit pas dire deux fois, il

entra et s'assit près du vieillard ; mais comme le vieillard avoit compris par le récit de sa disgrâce que le prince avoit besoin de nourriture , il lui présenta d'abord de quoi reprendre des forces ; et quoique le roi Beder l'eût prié de lui expliquer pourquoi il avoit pris la précaution de le faire entrer, il ne voulut néanmoins lui rien dire qu'il n'eût achevé de manger. C'est qu'il craignoit que les choses fâcheuses qu'il avoit à lui dire ne l'empêchassent de manger tranquillement. En effet, quand il vit qu'il ne mangeoit plus : « Vous devez bien remercier Dieu, lui dit-il, de ce que vous êtes venu jusque chez moi sans aucun accident. — Eh ! pour quel sujet ? reprit le roi Beder alarmé et effrayé. — Il faut que vous sachiez, repartit le vieillard, que cette ville s'appelle la ville des Enchantemens, et qu'elle est gouvernée, non par un roi, mais par une reine ; et cette reine, qui est la plus belle personne de son sexe dont on ait jamais entendu parler, est aussi magicienne, mais la plus insigne et la plus dangereuse que l'on puisse connoître. Vous en serez convaincu quand vous saurez que tous ces chevaux, ces mulets et ces autres animaux que vous avez vus, sont autant d'hommes comme vous et comme moi, qu'elle a ainsi métamorphosés par son art diabolique. Autant de jeunes gens bien faits comme vous

qui entrent dans la ville, elle a des gens apostés qui les arrêtent, et qui, de gré ou de force, les conduisent devant elle. Elle les reçoit avec un accueil des plus obligeans; elle les caresse, elle les régale, elle les loge magnifiquement, et elle leur donne tant de facilités pour leur persuader qu'elle les aime, qu'elle n'a pas de peine à y réussir; mais elle ne les laisse pas jouir longtemps de leur bonheur prétendu; il n'y en a pas un qu'elle ne métamorphose en quelque animal ou en quelque oiseau au bout de quarante jours, selon qu'elle le juge à propos. Vous m'avez parlé de tous ces animaux qui se sont présentés pour vous empêcher d'aborder à terre et d'entrer dans la ville; c'est que ne pouvant vous faire comprendre d'une autre manière le danger auquel vous vous exposiez, ils faisoient ce qui étoit en leur pouvoir pour vous en détourner. »

Ce discours affligea très sensiblement le jeune roi de Perse. « Hélas! s'écria-t-il, à quelle extrémité suis-je réduit par ma mauvaise destinée! Je suis à peine délivré d'un enchantement dont j'ai encore horreur, que je me vois exposé à quelque autre plus terrible. » Cela lui donna lieu de raconter son histoire au vieillard plus au long, de lui parler de sa naissance, de sa qualité, de sa passion pour la princesse de Samandal, et de la

cruauté qu'elle avoit eue de le changer en oiseau, au moment qu'il venoit de la voir et de lui faire la déclaration de son amour.

Quand ce prince eut achevé par le récit du bonheur qu'il avoit eu de trouver une reine qui avoit rompu cet enchantement, et par des témoignages de la peur qu'il avoit de retomber dans un plus grand malheur, le vieillard qui voulut le rassurer : « Quoique ce que je vous ai dit de la reine magicienne et de sa méchanceté, lui dit-il, soit véritable, cela ne doit pas néanmoins vous donner la grande inquiétude où je vois que vous en êtes. Je suis aimé de toute la ville, je ne suis pas même inconnu à la reine, et je puis dire qu'elle a beaucoup de considération pour moi. Ainsi c'est un grand bonheur pour vous que votre bonne fortune vous ait adressé à moi plutôt qu'à un autre. Vous êtes en sûreté dans ma maison, où je vous conseille de demeurer si vous l'agréez ainsi. Pourvu que vous ne vous en écartiez pas, je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien qui puisse vous donner sujet de vous plaindre de ma mauvaise foi. De la sorte, il n'est pas besoin que vous vous contraigniez en quoi que ce soit. »

Le roi Beder remercia le vieillard de l'hospitalité qu'il exerçoit envers lui, et de la protection qu'il lui donnoit avec tant de bonne

volonté. Il s'assit à l'entrée de la boutique; et il n'y parut pas plus tôt, que sa jeunesse et sa bonne mine attirèrent les yeux de tous les passans. Plusieurs s'arrêtèrent même, et firent compliment au vieillard sur ce qu'il avoit acquis un esclave si bien fait, comme ils se l'imaginoient; et ils en paroisoient d'autant plus surpris, qu'ils ne pouvoient comprendre qu'un si beau jeune homme eût échappé à la diligence de la reine. « Ne croyez pas que ce soit un esclave, leur disoit le vieillard; vous savez que je ne suis ni assez riche, ni d'une condition assez élevée pour en avoir de cette beauté. C'est mon neveu, fils d'un frère que j'avois, qui est mort; et comme je n'ai pas d'enfans, je l'ai fait venir pour me tenir compagnie. » Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction qu'il devoit avoir de son arrivée; mais en même temps ils ne purent s'empêcher de lui témoigner la crainte qu'ils avoient que la reine ne le lui enlevât. « Vous la connoissez, lui disoient-ils, et vous ne devez pas ignorer le danger auquel vous vous êtes exposé, après tous les exemples que vous en avez. Quelle douleur seroit la vôtre, si elle lui faisoit le même traitement qu'à tant d'autres que nous savons! »

« Je vous suis bien obligé, reprenoit le vieillard, de la bonne amitié que vous me témoignez, et de la part que vous prenez à mes intérêts, et

je vous en remercie avec toute la reconnoissance possible. Mais je me garderai bien de penser même que la reine voulût me faire le moindre déplaisir, après toutes les bontés qu'elle ne cesse d'avoir pour moi. Au cas qu'elle en apprenne quelque chose, et qu'elle m'en parle, j'espère qu'elle ne songera pas seulement à lui, dès que je lui aurai marqué qu'il est mon neveu. »

Le vieillard étoit ravi d'entendre les louanges qu'on donnoit au jeune roi de Perse ; il y prenoit part comme si véritablement il eût été son propre fils, et il conçut pour lui une amitié qui augmenta à mesure que le séjour qu'il fit chez lui lui donna lieu de le mieux connoître. Il y avoit environ un mois qu'ils vivoient ensemble, lorsqu'un jour le roi Beder étant assis à l'entrée de la boutique à son ordinaire, la reine Labe, c'est ainsi que s'appeloit la reine magicienne, vint à passer devant la maison du vieillard avec grande pompe. Le roi Beder n'eut pas plus tôt aperçu la tête des gardes qui marchaient devant elle, qu'il se leva, rentra dans la boutique, et demanda au vieillard son hôte ce que cela signifioit. « C'est la reine qui va passer, reprit-il ; mais demeurez et ne craignez rien. »

Les gardes de la reine Labe, habillés d'un habit uniforme, couleur pourpre, montés et équipés avantageusement, passèrent en quatre

files , le sabre haut , au nombre de mille ; et il n'y eut pas un officier qui ne saluât le vieillard en passant devant sa boutique. Ils furent suivis d'un pareil nombre d'eunuques, habillés de brocart et mieux montés, dont les officiers lui firent le même honneur. Après eux, autant de jeunes demoiselles, presque toutes également belles, richement habillées et ornées de pierreries, venoient à pied d'un pas grave, avec la demi-pique à la main ; et la reine Labe paroissoit au milieu d'elles sur un cheval tout brillant de diamans, avec une selle d'or et une housse d'un prix inestimable. Les jeunes demoiselles saluèrent aussi le vieillard à mesure qu'elles passoient ; et la reine, frappée de la bonne mine du roi Beder, s'arrêta devant la boutique. « Abdallah, lui dit-elle, c'est ainsi qu'il s'appeloit, dites-moi, je vous prie, est-ce à vous cet esclave si bien fait et si charmant ? Y a-t-il long-temps que vous avez fait cette acquisition ? »

Avant de répondre à la reine, Abdallah se prosterna contre terre, et en se relevant : « Madame, lui dit-il, c'est mon neveu, fils d'un frère que j'avois, qui est mort il n'y a pas long-temps. Comme je n'ai pas d'enfans, je le regarde comme mon fils, et je l'ai fait venir pour ma consolation, et pour recueillir après ma mort le peu de bien que je laisserai. »

La reine Labe, qui n'avoit encore vu personne de comparable au roi Beder, et qui venoit de concevoir une forte passion pour lui, songea sur ce discours à faire en sorte que le vieillard le lui abandonnât. « Bon père, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien me faire l'amitié de m'en faire un présent? Ne me refusez pas, je vous en prie. Je jure par le feu et par la lumière, que je le ferai si grand et si puissant, que jamais particulier au monde n'aura fait une si haute fortune. Quand j'aurois le dessein de faire du mal à tout le genre humain, il sera le seul à qui je me garderai bien d'en faire. J'ai confiance que vous m'accorderez ce que je vous demande; et je fonde cette confiance plus encore sur l'amitié que je sais que vous avez pour moi, que sur l'estime que je fais et que j'ai toujours faite de votre personne. »

« Madame, reprit le bon Abdallah, je suis infiniment obligé à votre majesté de toutes les bontés qu'elle a pour moi, et de l'honneur qu'elle veut faire à mon neveu. Il n'est pas digne d'approcher d'une si grande reine : je supplie votre majesté de trouver bon qu'il s'en dispense. »

« Abdallah, répliqua la reine, je m'étois flattée que vous m'aimiez davantage; et je n'eusse jamais cru que vous dussiez me donner une

marque si évidente du peu d'état que vous faites de mes prières. Mais je jure encore une fois par le feu et par la lumière, et même par ce qu'il y a de plus sacré dans ma religion, que je ne passerai pas outre; que je n'aie vaincu votre opiniâtreté. Je comprends fort bien ce qui vous fait de la peine; mais je vous promets que vous n'aurez pas le moindre sujet de vous repentir de m'avoir obligée si sensiblement. »

Le vieillard Abdallah eut une mortification inexprimable, par rapport à lui et par rapport au roi Beder, d'être forcé de céder à la volonté de la reine : « Madame, reprit-il, je ne veux pas que votre majesté ait lieu d'avoir si mauvaise opinion du respect que j'ai pour elle, ni de mon zèle pour contribuer à tout ce qui peut lui faire plaisir. J'ai une confiance entière dans sa parole, et je ne doute pas qu'elle ne me la tienne. Je la supplie seulement de différer à faire un si grand honneur à mon neveu jusqu'au premier jour qu'elle repassera. — Ce sera donc demain, » repartit la reine. Et en disant ces paroles, elle baissa la tête pour lui marquer l'obligation qu'elle lui avoit, et reprit le chemin de son palais.

Quand la reine Labe eut achevé de passer avec toute la pompe qui l'accompagnait : « Mon fils, dit le bon Abdallah au roi Beder, qu'il s'étoit

accoutumé d'appeler ainsi, afin de ne le pas faire connoître en parlant de lui en public, je n'ai pu, comme vous l'avez vu vous-même, refuser à la reine ce qu'elle m'a demandé avec la vivacité dont vous avez été témoin, afin de ne lui pas donner lieu d'en venir à quelque violence d'éclat ou secrète, en employant son art magique, et de vous faire, autant par dépit contre vous que contre moi, un traitement plus cruel et plus signalé qu'à tous ceux dont elle a pu disposer jusqu'à présent, comme je vous en ai déjà entretenu. J'ai quelque raison de croire qu'elle en usera bien, comme elle me l'a promis, par la considération toute particulière qu'elle a pour moi. Vous l'avez pu remarquer vous-même par celle de toute sa cour, et par les honneurs qui m'ont été rendus. Elle seroit bien maudite du ciel, si elle me trompoit; mais elle ne me tromperoit pas impunément, et je saurois bien m'en venger. »

Ces assurances, qui paroisoient fort incertaines, ne firent pas un grand effet sur l'esprit du roi Beder. « Après tout ce que vous m'avez raconté des méchancetés de cette reine, reprit-il, je ne vous dissimule pas combien je redoute de m'approcher d'elle. Je mépriserois peut-être tout ce que vous m'en avez pu dire, et je me laisserois éblouir par l'éclat de la grandeur

qui l'environne, si je ne savois déjà par expérience ce que c'est que d'être à la discrétion d'une magicienne. L'état où je me suis trouvé par l'enchantement de la princesse Giauhare, et dont il semble que je n'ai été délivré que pour rentrer presque aussitôt dans un autre, me la fait regarder avec horreur. » Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage, et firent connoître avec quelle répugnance il se voyoit dans la nécessité fatale d'être livré à la reine Labe.

« Mon fils, repartit le vieillard Abdallah, ne vous affligez pas : j'avoue qu'on ne peut pas faire un grand fondement sur les promesses, et même sur les sermens d'une reine si pernicieuse. Je veux bien que vous sachiez que tout son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à moi. Elle ne l'ignore pas ; et c'est pour cela, préférablement à toute chose, qu'elle a tant d'égards pour moi. Je saurai bien l'empêcher de vous faire le moindre mal, quand elle seroit assez perfide pour oser entreprendre de vous en faire. Vous pouvez vous fier à moi ; et pourvu que vous suiviez exactement les avis que je vous donnerai avant que je vous abandonne à elle, je vous suis garant qu'elle n'aura pas plus de puissance sur vous que sur moi. »

La reine magicienne ne manqua pas de passer le lendemain devant la boutique du vieillard

Abdallah, avec la même pompe que le jour d'au-paravant, et le vieillard l'attendoit avec un grand respect. « Bon père, lui dit-elle en s'arrêtant, vous devez juger de l'impatience où je suis d'avoir votre neveu auprès de moi; par mon exactitude à venir vous faire souvenir de vous acquitter de votre promesse. Je sais que vous êtes homme de parole, et je ne veux pas croire que vous ayez changé de sentiment. »

Abdallah, qui s'étoit prosterné dès qu'il avoit vu que la reine s'approchoit, se releva quand elle eut cessé de parler; et comme il ne vouloit pas que personne entendît ce qu'il avoit à lui dire, il s'avança avec respect jusqu'à la tête de son cheval, et en lui parlant bas : « Puissante reine, dit-il, je suis persuadé que votre majesté ne prend pas en mauvaise part la difficulté que je fis de lui confier mon neveu dès hier : elle doit avoir compris elle-même le motif que j'en ai eu. Je veux bien le lui abandonner aujourd'hui; mais je la supplie d'avoir pour agréable de mettre en oubli tous les secrets de cette science merveilleuse qu'elle possède au souverain degré. Je regarde mon neveu comme mon propre fils; et votre majesté me mettroit au désespoir, si elle en usoit d'une autre manière qu'elle a eu la bonté de me le promettre. »

« Je vous le promets encore, repartit la reine,

et je vous répète, par le même serment qu'hier, que vous et lui aurez tout sujet de vous louer de moi. Je vois bien que je ne vous suis pas encore assez connue, ajouta-t-elle, vous ne m'avez vue jusqu'à présent que le visage couvert; mais comme je trouve votre neveu digne de mon amitié, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la sienne. » En disant ces paroles, elle laissa voir au roi Beder, qui s'étoit approché avec Abdallah, une beauté incomparable; mais le roi Beder en fut peu touché. « En effet, ce n'est pas assez d'être belle, dit-il en lui-même, il faut que les actions soient aussi régulières que la beauté est accomplie. »

Dans le temps que le roi Beder faisoit ces réflexions les yeux attachés sur la reine Labe, le vieillard Abdallah se tourna de son côté; et en le prenant par la main, il le lui présenta : « Le voilà, madame, lui dit-il; je supplie votre majesté encore une fois de se souvenir qu'il est mon neveu, et de permettre qu'il vienne me voir quelquefois. » La reine le lui promit; et pour lui marquer sa reconnoissance, elle lui fit donner un sac de mille pièces d'or qu'elle avoit fait apporter. Il s'excusa d'abord de le recevoir; mais elle voulut absolument qu'il l'acceptât, et il ne put s'en dispenser. Elle avoit fait amener un cheval aussi richement harna-

ché que le sien pour le roi de Perse. On le lui présenta ; et pendant qu'il mettoit le pied à l'étrier : « J'oublois, dit la reine à Abdallah, de vous demander comment s'appelle votre neveu. » Comme il lui répondit qu'il se nommoit Beder : « On s'est mépris, reprit-elle, on devoit plutôt le nommer Schems. <sup>1</sup> »

Dès que le roi Beder fut monté à cheval, il voulut prendre son rang derrière la reine ; mais elle le fit avancer à sa gauche, et voulut qu'il marchât à côté d'elle. Elle regarda Abdallah, et après avoir fait une inclination, elle reprit sa marche.

Au lieu de remarquer sur le visage du peuple une certaine satisfaction accompagnée de respect à la vue de sa souveraine, le roi Beder s'aperçut au contraire qu'on la regardoit avec mépris, et même que plusieurs faisoient mille imprécations contre elle. « La magicienne, disoient quelques uns, a trouvé un nouveau sujet d'exercer sa méchanceté. Le ciel ne délivrera-t-il jamais le monde de sa tyrannie ? — Pauvre étranger, s'écrioient d'autres, tu es bien trompé, si tu crois que ton bonheur durera long-temps : c'est pour rendre ta chute plus assommante qu'on t'élève si haut ! » Ces discours lui firent connoître que le vieillard Abdallah lui

<sup>1</sup> Soleil.

avoit dépeint la reine Labe telle qu'elle étoit en effet ; mais comme il ne dépendoit plus de lui de se retirer du danger où il étoit, il s'abandonna à la Providence, et à ce qu'il plairoit au ciel de décider de son sort.

La reine magicienne arriva à son palais ; et quand elle eut mis pied à terre, elle se fit donner la main par le roi Beder, et entra avec lui, accompagnée de ses femmes et des officiers de ses eunuques. Elle lui fit voir elle-même tous les appartemens, où il n'y avoit qu'or massif, pierres, et que meubles d'une magnificence singulière. Quand elle l'eut mené dans son cabinet, elle s'avança avec lui sur un balcon, d'où elle lui fit remarquer un jardin d'une beauté enchantée. Le roi Beder louoit tout ce qu'il voyoit avec beaucoup d'esprit, de manière néanmoins qu'elle ne pouvoit se douter qu'il fût autre chose que le neveu du vieillard Abdallah. Ils s'entretenrent de plusieurs choses indifférentes, jusqu'à ce qu'on vint avertir la reine que l'on avoit servi.

La reine et le roi Beder se levèrent, et allèrent se mettre à table. La table étoit d'or massif, et les plats de la même matière. Ils mangèrent, et ils ne burent presque pas jusqu'au dessert ; mais alors la reine se fit emplir sa coupe d'or d'excellent vin ; et après qu'elle eut bu à la santé du

roi Beder, elle la fit remplir sans la quitter, et la lui présenta. Le roi Beder la reçut avec beaucoup de respect; et par une inclination de tête fort bas, il lui marqua qu'il buvoit réciproquement à sa santé.

Dans le même temps dix femmes de la reine Labe entrèrent avec des instrumens, dont elles firent un agréable concert avec leurs voix, pendant qu'ils continuèrent de boire bien avant dans la nuit. A force de boire, enfin ils s'échauffèrent si fort l'un et l'autre, qu'insensiblement le roi Beder oublia que la reine étoit magicienne, et qu'il ne la regarda plus que comme la plus belle reine qu'il y eût au monde. Dès que la reine se fut aperçue qu'elle l'avoit amené au point qu'elle souhaitoit, elle fit signe aux eunuques et à ses femmes de se retirer. Ils obéirent, et le roi Beder et elle couchèrent ensemble.

Le lendemain, la reine et le roi Beder allèrent au bain dès qu'ils furent levés; et au sortir du bain, les femmes qui y avoient servi le roi, lui présentèrent du linge blanc et un habit des plus magnifiques. La reine, qui avoit pris aussi un autre habit plus magnifique que celui du jour d'auparavant, vint le prendre, et ils allèrent ensemble à son appartement. On leur servit un bon repas; après quoi ils passèrent la journée agréablement à la promenade dans le

jardin , et à plusieurs sortes de divertissemens.

La reine Labe traita et régala le roi Beder de cette manière pendant quarante jours, comme elle avoit coutume d'en user envers tous ses amans. La nuit du quarantième lorsqu'ils étoient couchés , comme elle croyoit que le roi Beder dormoit, elle se leva sans faire de bruit ; mais le roi Beder qui étoit éveillé, et qui s'aperçut qu'elle avoit quelque dessein , fit semblant de dormir, et fut attentif à ses actions. Lorsqu'elle fut levée, elle ouvrit une cassette , d'où elle tira une boîte pleine d'une certaine poudre jaune. Elle prit de cette poudre , et en fit une traînée au travers de la chambre. Aussitôt cette traînée se changea en un ruisseau d'une eau très claire, au grand étonnement du roi Beder. Il en trembla de frayeur ; et il se contraignit davantage à faire semblant de dormir, pour ne pas faire connoître à la magicienne qu'il fût éveillé.

La reine Labe puisa de l'eau du ruisseau dans un vase , et en versa dans un bassin où il y avoit de la farine , dont elle fit une pâte qu'elle pétrit fort long-temps ; elle y mit enfin de certaines drogues qu'elle prit en différentes boîtes, et elle en fit un gâteau qu'elle mit dans une tourtière couverte. Comme avant toute chose elle avoit allumé un grand feu , elle tira de la braise, mit la tourtière dessus, et pendant que le gâteau

cuisoit, elle remit les vases et les boîtes dont elle s'étoit servie en leur lieu; et à de certaines paroles qu'elle prononça, le ruisseau qui couloit au milieu de la chambre disparut. Quand le gâteau fut cuit, elle l'ôta de dessus la braise et le porta dans un cabinet; après quoi elle revint coucher avec le roi Beder, qui sut si bien dissimuler, qu'elle n'eut pas le moindre soupçon qu'il eût rien vu de tout ce qu'elle venoit de faire.

Le roi Beder, à qui les plaisirs et les divertissemens avoient fait oublier le bon vieillard Abdallah, son hôte, depuis qu'il l'avoit quitté, se souvint de lui, et crut qu'il avoit besoin de son conseil, après ce qu'il avoit vu faire à la reine Labe pendant la nuit. Dès qu'il fut levé, il témoigna à la reine le désir qu'il avoit de l'aller voir, et la supplia de vouloir bien le lui permettre. « Hé quoi! mon cher Beder, reprit la reine, vous ennuyez-vous déjà, je ne dis pas de demeurer dans un palais si superbe, et où vous devez trouver tant d'agrémens, mais de la compagnie d'une reine qui vous aime si passionnément, et qui vous en donne tant de marques? »

« Grande reine, reprit le roi Beder, comment pourrois-je m'ennuyer de tant de grâces et de tant de faveurs dont votre majesté a la bonté de me combler? Bien loin de cela, madame, je demande cette permission plutôt pour rendre

compte à mon oncle des obligations infinies que j'ai à votre majesté, que pour lui faire connoître que je ne l'oublie pas. Je ne désavoue pas néanmoins que c'est en partie pour cette raison : comme je sais qu'il m'aime avec tendresse, et qu'il y a quarante jours qu'il ne m'a vu, je ne veux pas lui donner lieu de penser que je ne réponde pas à ses sentimens pour moi, en demeurant plus long-temps sans le voir. — Allez, repartit la reine, je le veux bien ; mais vous ne serez pas long-temps à revenir, si vous vous souvenez que je ne puis vivre sans vous. » Elle lui fit donner un cheval richement harnaché, et il partit.

Le vieillard Abdallah fut ravi de revoir le roi Beder : sans avoir égard à sa qualité, il l'embrassa tendrement, et le roi Beder l'embrassa de même, afin que personne ne doutât qu'il ne fût son neveu. Quand ils se furent assis : « Hé bien, demanda Abdallah au roi, comment vous êtes-vous trouvé, et comment vous trouvez-vous encore avec cette infidèle, cette magicienne ? »

« Jusqu'à présent, reprit le roi Beder, je puis dire qu'elle a eu pour moi toutes sortes d'égards imaginables, et qu'elle a eu toute la considération et tout l'empressement possible pour mieux me persuader qu'elle m'aime parfaitement. Mais j'ai remarqué une chose cette nuit qui me donne

un juste sujet de soupçonner que tout ce qu'elle a fait n'est que dissimulation. Dans le temps qu'elle croyoit que je dormois profondément, quoique je fusse éveillé, je m'aperçus qu'elle s'éloigna de moi avec beaucoup de précaution, et qu'elle se leva. Cette précaution fit qu'au lieu de me rendormir, je m'attachai à l'observer, en feignant cependant que je dormois toujours.» En continuant son discours, il lui raconta comment et avec quelles circonstances il lui avoit vu faire le gâteau; et en achevant : « Jusqu'alors, ajouta-t-il, j'avoue que je vous avois presque oublié, avec tous les avis que vous m'aviez donnés de ses méchancetés; mais cette action me fait craindre qu'elle ne tienne ni les paroles qu'elle vous a données, ni ses sermens si solennels. J'ai songé à vous aussitôt; et je m'estime heureux de ce qu'elle m'a permis de vous venir voir avec plus de facilité que je ne m'y étois attendu. »

« Vous ne vous êtes pas trompé, repartit le vieillard Abdallah avec un souris qui marquoit qu'il n'avoit pas cru lui-même qu'elle dût en user autrement; rien n'est capable d'obliger la perfide à se corriger. Mais ne craignez rien, je sais le moyen de faire en sorte que le mal qu'elle veut vous faire retombe sur elle. Vous êtes entré dans le soupçon fort à propos, et

vous ne pouviez mieux faire que de recourir à moi. Comme elle ne garde pas ses amans plus de quarante jours, et qu'au lieu de les renvoyer honnêtement elle en fait autant d'animaux dont elle remplit ses forêts, ses parcs et la campagne, je pris dès hier les mesures pour empêcher qu'elle ne vous fasse le même traitement. Il y a trop long-temps que la terre porte ce monstre : il faut qu'elle soit traitée elle-même comme elle le mérite. »

En achevant ces paroles, Abdallah mit deux gâteaux entre les mains du roi Beder, et lui dit de les garder pour en faire l'usage qu'il alloit entendre. « Vous m'avez dit, continua-t-il, que la magicienne a fait un gâteau cette nuit : c'est pour vous en faire manger, n'en doutez pas ; mais gardez-vous d'en goûter. Ne laissez pas cependant d'en prendre quand elle vous en présentera, et au lieu d'en mettre à la bouche, faites en sorte de manger, à la place, d'un des deux que je viens de vous donner, sans qu'elle s'en aperçoive. Dès qu'elle aura cru que vous en aurez avalé du sien, elle ne manquera pas d'entreprendre de vous métamorphoser en quelque animal. Elle n'y réussira pas, et elle tournera la chose en plaisanterie, comme si elle n'eût voulu le faire que pour rire, et vous faire un peu de peur, pendant qu'elle en aura un

dépit mortel dans l'âme, et qu'elle s'imaginera avoir manqué en quelque chose dans la composition de son gâteau. Pour ce qui est de l'autre gâteau, vous lui en ferez présent, et vous la presserez d'en manger. Elle en mangera, quand ce ne seroit que pour vous faire voir qu'elle ne se méfie pas de vous, après le sujet qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura mangé, prenez un peu d'eau dans le creux de la main, et en la lui jetant au visage, dites-lui :

« Quitte cette forme, et prends celle de tel ou  
« tel animal qu'il vous plaira. »

« Venez avec l'animal; je vous dirai ce qu'il  
faudra que vous fassiez. »

Le roi Beder marqua au vieillard Abdallah, en des termes les plus expressifs, combien il lui étoit obligé de l'intérêt qu'il prenoit à empêcher qu'une magicienne si dangereuse n'eût le pouvoir d'exercer sa méchanceté contre lui; et après qu'il se fut encore entretenu quelque temps avec lui, il le quitta et retourna au palais. En arrivant, il apprit que la magicienne l'attendoit dans le jardin avec grande impatience. Il alla la chercher, et la reine Labe ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'elle vint à lui avec grand empressement. « Cher Beder, lui dit-elle, on a grande raison de dire que rien ne fait mieux connoître la force et l'excès de l'amour que l'éloignement

de l'objet que l'on aime. Je n'ai pas eu de repos depuis que je vous ai perdu de vue, et il me semble qu'il y a des années que je ne vous ai vu. Pour peu que vous eussiez différé, je me préparois à vous aller chercher moi-même. »

« Madame, reprit le roi Beder, je puis assurer votre majesté que je n'ai pas eu moins d'impatience de me rendre auprès d'elle; mais je n'ai pu refuser quelques momens d'entretien à un oncle qui m'aime, et qui ne m'avoit pas vu depuis si long-temps. Il vouloit me retenir; mais je me suis arraché à sa tendresse pour venir où l'amour m'appeloit; et de la collation qu'il m'avoit préparée, je me suis contenté d'un gâteau que je vous ai apporté. » Le roi Beder, qui avoit enveloppé l'un des deux gâteaux dans un mouchoir fort propre, le développa, et en le lui présentant : « Le voilà, madame, ajouta-t-il; je vous supplie de l'agréer. »

« Je l'accepte de bon cœur, repartit la reine en le prenant, et j'en mangerai avec plaisir pour l'amour de vous et de votre oncle mon bon ami; mais auparavant je veux que pour l'amour de moi vous mangiez de celui-ci, que j'ai fait pendant votre absence. — Belle reine, lui dit le roi Beder en le recevant avec respect, des mains comme celles de votre majesté ne peuvent rien faire que d'excellent; et elle me fait une faveur

dont je ne puis assez lui témoigner ma reconnaissance. »

Le roi Beder substitua adroitement à la place du gâteau de la reine, l'autre que le vieillard Abdallah lui avoit donné, et il en rompit un morceau qu'il porta à la bouche. « Ah, reine! s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai jamais rien goûté de plus exquis! » Comme ils étoient près d'un jet d'eau, la magicienne qui vit qu'il avoit avalé le morceau, et qu'il en alloit manger un autre, puisa de l'eau du bassin dans le creux de sa main, et en la lui jetant au visage :

« Malheureux, lui dit-elle, quitte cette figure  
« d'homme, et prends celle d'un vilain cheval  
« borgne et boiteux. »

Ces paroles ne firent pas d'effet, et la magicienne fut extrêmement étonnée de voir le roi Beder dans le même état, et donner seulement une marque de grande frayeur. La rougeur lui en monta au visage; et comme elle vit qu'elle avoit manqué son coup : « Cher Beder, lui dit-elle, ce n'est rien, remettez-vous, je n'ai pas voulu vous faire de mal, je l'ai fait seulement pour voir ce que vous en diriez. Vous pouvez juger que je serois la plus misérable et la plus exécration de toutes les femmes, si je commettois une action si noire, je ne dis pas seulement après les sermens que j'ai faits, mais même

après les marques d'amour que je vous ai données. »

« Puissante reine, repartit le roi Beder, quelque persuadé que je sois que votre majesté ne l'a fait que pour se divertir, je n'ai pu néanmoins me garantir de la surprise. Quel moyen aussi de s'empêcher de n'avoir pas au moins quelque émotion à des paroles capables de faire un changement si étrange ? Mais, madame, laissons là ce discours, et puisque j'ai mangé de votre gâteau, faites-moi la grâce de goûter du mien. »

La reine Labe, qui ne pouvoit mieux se justifier qu'en donnant cette marque de confiance au roi de Perse, rompit un morceau de gâteau et le mangea. Dès qu'elle l'eut avalé, elle parut toute troublée et elle demeura comme immobile. Le roi Beder ne perdit pas de temps ; il prit de l'eau du même bassin, et en la lui jetant au visage :

« Abominable magicienne, s'écria-t-il, sors de cette figure, et change-toi en cavale. »

Au même moment la reine Labe fut changée en une très belle cavale ; et sa confusion fut si grande de se voir ainsi métamorphosée, qu'elle répandit des larmes en abondance. Elle baissa la tête jusqu'aux pieds du roi Beder, comme pour le toucher de compassion. Mais quand il

eût voulu se laisser fléchir, il n'étoit pas en son pouvoir de réparer le mal qu'il lui avoit fait. Il mena la cavale à l'écurie du palais, où il la mit entre les mains d'un palefrenier pour la brider; mais de toutes les brides que le palefrenier présenta à la cavale, pas une ne se trouva propre. Il fit seller et brider deux chevaux, un pour lui et l'autre pour le palefrenier, et il se fit suivre par le palefrenier jusque chez le vieillard Abdallah avec la cavale à la main.

Abdallah, qui aperçut de loin le roi Beder et la cavale, ne douta pas que le roi Beder n'eût fait ce qu'il lui avoit recommandé. « Maudite magicienne, dit-il aussitôt en lui-même avec joie, le ciel enfin t'a châtiée comme tu le méritois. » Le roi Beder mit pied à terre en arrivant, et entra dans la boutique d'Abdallah, qu'il embrassa en le remerciant de tous les services qu'il lui avoit rendus. Il lui raconta de quelle manière le tout s'étoit passé, et lui marqua qu'il n'avoit pas trouvé de bride propre pour la cavale. Abdallah qui en avoit une à tout cheval, en brida la cavale lui-même; et dès que le roi Beder eut renvoyé le palefrenier avec les deux chevaux: « Sire, lui dit-il, vous n'avez pas besoin de vous arrêter davantage en cette ville, montez la cavale, et retournez en votre royaume. La seule chose que j'ai à vous recommander, c'est qu'au

cas que vous veniez à vous défaire de la cavale, de vous bien garder de la livrer avec la bride. » Le roi Beder lui promit qu'il s'en souviendrait ; et après qu'il lui eut dit adieu, il partit.

Le jeune roi de Perse ne fut pas plus tôt hors de la ville, qu'il ne se sentit pas de joie d'être délivré d'un si grand danger, et d'avoir à sa disposition la magicienne, qu'il avoit eu un si grand sujet de redouter. Trois jours après son départ il arriva à une grande ville. Comme il étoit dans le faubourg, il fut rencontré par un vieillard de quelque considération qui alloit à pied à une maison de plaisance qu'il avoit. « Seigneur, lui dit le vieillard en s'arrêtant, oserois-je vous demander de quel côté vous venez ? » Il s'arrêta aussitôt pour le satisfaire ; et comme le vieillard lui faisoit plusieurs questions, une vieille survint qui s'arrêta pareillement, et se mit à pleurer en regardant la cavale avec de grands soupirs.

Le roi Beder et le vieillard interrompirent leur entretien, pour regarder la vieille, et le roi Beder lui demanda quel sujet elle avoit de pleurer. « Seigneur, reprit-elle, c'est que votre cavale ressemble si parfaitement à une que mon fils avoit, et que je regrette encore pour l'amour de lui, que je croirois que c'est là même si elle n'étoit morte. Vendez-la-moi, je vous en supplie, je vous la paierai ce qu'elle vaut, et avec cela,

je vous en aurai une très grande obligation. »

« Bonne mère, repartit le roi Beder, je suis fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez ; ma cavale n'est pas à vendre. — Ah, seigneur ! insista la vieille, ne me refusez pas, je vous en conjure au nom de Dieu ! Nous mourrions de déplaisir, mon fils et moi, si vous ne nous accordiez pas cette grâce. — Bonne mère, répliqua le roi Beder, je vous l'accorderois très volontiers, si je m'étois déterminé à me défaire d'une si bonne cavale ; mais quand cela seroit, je ne crois pas que vous en voulussiez donner mille pièces d'or ; car en ce cas-là je ne l'estimerois pas moins. — Pourquoi ne les donnerois-je pas ? repartit la vieille. Vous n'avez qu'à donner votre consentement à la vente, je vais vous les compter. »

Le roi Beder qui voyoit que la vieille étoit habillée assez pauvrement, ne put s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une si grosse somme. Pour éprouver si elle tiendrait le marché : « Donnez-moi l'argent, lui dit-il, la cavale est à vous. » Aussitôt la vieille détacha une bourse qu'elle avoit autour de sa ceinture, et en la lui présentant : « Prenez la peine de descendre, lui dit-elle, que nous comptions si la somme y est ; au cas qu'elle n'y soit pas, j'aurai bientôt trouvé le reste, ma maison n'est pas loin. »

L'étonnement du roi Beder fut extrême, quand il vit la bourse : « Bonne mère, reprit-il, ne voyez-vous pas que ce que je vous en ai dit n'est que pour rire; je vous répète que ma cavale n'est pas à vendre. »

Le vieillard, qui avoit été témoin de tout cet entretien, prit alors la parole : « Mon fils, dit-il au roi Beder, il faut que vous sachiez une chose que je vois bien que vous ignorez, c'est qu'il n'est pas permis en cette ville de mentir en aucune manière sous peine de mort. Ainsi vous ne pouvez vous dispenser de prendre l'argent de cette bonne femme, et de lui livrer votre cavale, puisqu'elle vous en donne la somme que vous avez demandée. Vous ferez mieux de faire la chose sans bruit, que de vous exposer au malheur qui pourroit vous en arriver. »

Le roi Beder, bien affligé de s'être engagé dans cette méchante affaire avec tant d'inconsidération, mit pied à terre avec un grand regret. La vieille fut prompte à se saisir de la bride et à débrider la cavale, et encore plus à prendre dans la main de l'eau d'un ruisseau qui couloit au milieu de la rue, et de la jeter sur la cavale, en prononçant ces paroles :

« Ma fille, quittez cette forme étrangère, et  
« reprenez la vôtre. »

Le changement se fit en un moment; et le roi

Beder, qui s'évanouit dès qu'il vit paroître la reine Labe devant lui, fût tombé par terre, si le vieillard ne l'eût retenu.

La vieille, qui étoit mère de la reine Labe, et qui l'avoit instruite de tous les secrets de la magie, n'eut pas plus tôt embrassé sa fille, pour lui témoigner sa joie, qu'en un instant elle fit paroître par un sifflement un génie hideux, d'une figure et d'une grandeur gigantesque. Le génie prit aussitôt le roi Beder sur une épaule, embrassa la vieille et la reine magicienne de l'autre, et les transporta en peu de momens au palais de la reine Labe, dans la ville des Enchantemens.

La reine magicienne, en furie, fit de grands reproches au roi Beder, dès qu'elle fut de retour dans son palais : « Ingrat, lui dit-elle, c'est donc ainsi que ton indigne oncle et toi vous m'avez donné des marques de reconnoissance, après tout ce que j'ai fait pour vous : je vous ferai sentir à l'un et à l'autre ce que vous méritez. » Elle ne lui en dit pas davantage ; mais elle prit de l'eau, et en la lui jetant au visage :

« Sors de cette figure, dit-elle, et prends celle  
« d'un vilain hibou. »

Ces paroles furent suivies de l'effet ; et aussitôt elle commanda à une de ses femmes d'enfermer le hibou dans une cage, et de ne lui donner ni à boire ni à manger.

La femme emporta la cage, et sans avoir égard à l'ordre de la reine Labe, elle y mit de la mangeaille et de l'eau; et cependant comme elle étoit amie du vieillard Abdallah, elle envoya l'avertir secrètement de quelle manière la reine venoit de traiter son neveu, et de son dessein de les faire périr l'un et l'autre, afin qu'il donnât ordre à l'en empêcher, et qu'il songeât à sa propre conservation.

Abdallah vit bien qu'il n'y avoit pas de ménagement à prendre avec la reine Labe. Il ne fit que siffler d'une certaine manière; et aussitôt un grand génie à quatre ailes se fit voir devant lui, et lui demanda pour quel sujet il l'avoit appelé.

« L'Éclair, lui dit-il (c'est ainsi que s'appeloit  
« ce génie), il s'agit de conserver la vie du roi  
« Beder, fils de la reine Gulnare. Va au palais de  
« la magicienne, et transporte incessamment à  
« la capitale de Perse la femme pleine de com-  
« passion à qui elle a donné la cage en garde,  
« afin qu'elle informe la reine Gulnare du dan-  
« ger où est le roi son fils, et du besoin qu'il a  
« de son secours; prends garde de ne la pas  
« épouvanter en te présentant devant elle, et  
« dis-lui bien de ma part ce qu'elle doit faire. »

L'Éclair disparut, et passa en un instant au palais de la magicienne. Il instruisit la femme,

il l'enleva dans l'air, et la transporta à la capitale de Perse, où il la posa sur le toit en terrasse qui répondoit à l'appartement de la reine Gulnare. La femme descendit par l'escalier qui y conduisoit, et elle trouva la reine Gulnare et la reine Farasche sa mère, qui s'entretenoient du triste sujet de leur affliction commune. Elle leur fit une profonde révérence; et par le récit qu'elle leur fit, elles connurent le besoin que le roi Beder avoit d'être secouru promptement.

A cette nouvelle, la reine Gulnare fut dans un transport de joie, qu'elle marqua en se levant de sa place et en embrassant l'obligeante femme, pour lui témoigner combien elle lui étoit obligée du service qu'elle venoit de lui rendre. Elle sortit aussitôt, et commanda qu'on fit jouer les trompettes, les timbales et les tambours du palais, pour annoncer à toute la ville que le roi de Perse arriveroit bientôt. Elle revint, et elle trouva le roi Saleh son frère, que la reine Farasche avoit déjà fait venir par une certaine fumigation. « Mon frère, lui dit-elle, le roi votre neveu, mon cher fils, est dans la ville des Enchantemens, sous la puissance de la reine Labe. C'est à vous, c'est à moi, d'aller le délivrer; il n'y a pas de temps à perdre. »

Le roi Saleh assembla une puissante armée des troupes de ses états marins, qui s'éleva bien-

tôt de la mer. Il appela même à son secours les génies ses alliés, qui parurent avec une autre armée plus nombreuse que la sienne. Quand les deux armées furent jointes, il se mit à la tête avec la reine Farasche, la reine Gulnare et les princesses, qui voulurent avoir part à l'action. Ils s'élevèrent dans l'air, et ils fondirent bientôt sur le palais et sur la ville des Enchantemens, où la reine magicienne, sa mère, et tous les adorateurs du Feu furent détruits en un clin d'œil.

La reine Gulnare s'étoit fait suivre par la femme de la reine Labe, qui étoit venue lui annoncer la nouvelle de l'enchantement et de l'emprisonnement du roi son fils; et elle lui avoit recommandé de n'avoir pas d'autre soin dans la mêlée, que d'aller prendre la cage et de la lui apporter. Cet ordre fut exécuté comme elle l'avoit souhaité. Elle tira le hibou dehors; et en jetant sur lui de l'eau qu'elle se fit apporter :

« Mon cher fils, dit-elle, quittez cette figure « étrangère, et prenez celle d'homme, qui est la « vôtre. »

Dans le moment la reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou : elle vit le roi Beder son fils; elle l'embrassa aussitôt avec un excès de joie. Ce qu'elle n'étoit pas en état de dire par ses paroles, dans le transport où elle étoit, ses larmes y suppléèrent d'une manière qui l'exprimoit avec

beaucoup de force. Elle ne pouvoit se résoudre à le quitter, et il fallut que la reine Farasche le lui arrachât à son tour. Après elle, il fut embrassé de même par le roi son oncle, et par les princesses ses parentes.

Le premier soin de la reine Gulnare fut de faire chercher le vieillard Abdallah, à qui elle étoit obligée du recouvrement du roi de Perse. Dès qu'on le lui eut amené : « L'obligation que je vous ai, lui dit-elle, est si grande, qu'il n'y a rien que je ne sois prête à faire pour vous en marquer ma reconnoissance; faites connoître vous-même en quoi je le puis : vous serez satisfait. » Grande reine, reprit-il, si la dame que je vous ai envoyée veut bien consentir à la foi de mariage que je lui offre, et que le roi de Perse veuille bien me souffrir à sa cour, je consacre de bon cœur le reste de mes jours à son service. » La reine Gulnare se tourna aussitôt du côté de la dame, qui étoit présente, et comme la dame fit connoître par une honnête pudeur qu'elle n'avoit pas de répugnance pour ce mariage, elle leur fit prendre la main l'un à l'autre, et le roi de Perse et elle prirent le soin de leur fortune.

Ce mariage donna lieu au roi de Perse de prendre la parole en l'adressant à la reine sa mère : « Madame, dit-il en souriant, je suis ravi du mariage que vous venez de faire; il en reste

un auquel vous devriez bien songer. » La reine Gulnare ne comprit pas d'abord de quel mariage il entendoit parler; elle y pensa un moment, et dès qu'elle l'eut compris : « C'est du vôtre dont vous voulez parler, reprit-elle; j'y consens très volontiers. » Elle regarda aussitôt les sujets marins du roi son frère, et les génies qui étoient présens : « Partez, dit-elle, et parcourez tous les palais de la mer et de la terre, et venez nous donner avis de la princesse la plus belle et la plus digne du roi mon fils, que vous aurez remarquée. »

« Madame, repartit le roi Beder, il est inutile de prendre toute cette peine. Vous n'ignorez pas sans doute que j'ai donné mon cœur à la princesse de Samandal sur le simple récit de sa beauté : je l'ai vue, et je ne me suis pas repenti du présent que je lui ai fait. En effet, il ne peut pas y avoir ni sur la terre, ni sous les ondes, une princesse qu'on puisse lui comparer. Il est vrai que sur la déclaration que je lui ai faite, elle m'a traité d'une manière qui eût pu éteindre la flamme de tout autre amant moins embrasé que moi de son amour; mais elle est excusable, et elle ne pouvoit me traiter moins rigoureusement, après l'emprisonnement du roi son père, dont je ne laissois pas d'être la cause, quoique innocent. Peut-être que le roi de Samandal aura changé de

sentiment, et qu'elle n'aura plus de répugnance à m'aimer et à me donner sa foi dès qu'il y aura consenti. »

« Mon fils, répliqua la reine Gulnare, s'il n'y a que la princesse Giauhare au monde capable de vous rendre heureux, ce n'est pas mon intention de m'opposer à votre union, s'il est possible qu'elle se fasse. Le roi votre oncle n'a qu'à faire venir le roi de Samandal, et nous aurons bientôt appris s'il est toujours aussi peu traitable qu'il l'a été. »

Quelque étroitement que le roi de Samandal eût été gardé jusqu'alors depuis sa captivité, par les ordres du roi Saleh, il avoit toujours été traité néanmoins avec beaucoup d'égards, et il s'étoit apprivoisé avec les officiers qui le gardoient. Le roi Saleh se fit apporter un réchaud avec du feu, et il y jeta une certaine composition en prononçant des paroles mystérieuses. Dès que la fumée commença à s'élever, le palais s'ébranla, et l'on vit bientôt paroître le roi de Samandal avec les officiers du roi Saleh qui l'accompagnoient. Le roi de Perse se jeta aussitôt à ses pieds, et en demeurant le genou en terre : « Sire, dit-il, ce n'est plus le roi Saleh qui demande à votre majesté l'honneur de son alliance pour le roi de Perse ; c'est le roi de Perse lui-même qui la supplie de lui faire cette grâce. Je ne puis me per-

suader qu'elle veuille être la cause de la mort d'un roi qui ne peut plus vivre, s'il ne vit avec l'aimable princesse Giauhare. »

Le roi de Samandal ne souffrit pas plus longtemps que le roi de Perse demeurât à ses pieds. Il l'embrassa, et en l'obligeant de se relever : « Sire, repartit-il, je serois bien fâché d'avoir contribué en rien à la mort d'un monarque si digne de vivre. S'il est vrai qu'une vie si précieuse ne puisse se conserver sans la possession de ma fille, vivez, sire, elle est à vous. Elle a toujours été très soumise à ma volonté; je ne crois pas qu'elle s'y oppose. » En achevant ces paroles, il chargea un de ses officiers, que le roi Saleh avoit bien voulu qu'il eût auprès de lui, d'aller chercher la princesse Giauhare, et de l'amener incessamment.

La princesse Giauhare étoit toujours restée où le roi de Perse l'avoit rencontrée. L'officier l'y trouva, et on le vit bientôt de retour avec elle et avec ses femmes. Le roi de Samandal embrassa la princesse : « Ma fille, lui dit-il, je vous ai donné un époux : c'est le roi de Perse que voilà, le monarque le plus accompli qu'il y ait aujourd'hui dans tout l'univers. La préférence qu'il vous a donnée par-dessus toutes les autres princesses, nous oblige, vous et moi, de lui en marquer notre reconnoissance. »

« Sire, reprit la princesse Giauhare, votre majesté sait bien que je n'ai jamais manqué à la déférence que je devois à tout ce qu'elle a exigé de mon obéissance. Je suis encore prête à obéir ; et j'espère que le roi de Perse voudra bien oublier le mauvais traitement que je lui ai fait : je le crois assez équitable pour ne l'imputer qu'à la nécessité de mon devoir. »

Les noces furent célébrées dans le palais de la ville des Enchantemens, avec une solennité d'autant plus grande, que tous les amans de la reine magicienne, qui avoient repris leur première forme au moment qu'elle avoit cessé de vivre, et qui en étoient venus faire leurs remerciemens au roi de Perse, à la reine Gulnare et au roi Saleh, y assistèrent. Ils étoient tous fils de rois, ou d'une qualité très distinguée.

Le roi Saleh enfin conduisit le roi de Samandal dans son royaume, et le remit en possession de ses états. Le roi de Perse, au comble de ses désirs, partit et retourna à la capitale de Perse avec la reine Gulnare, la reine Farasche et les princesses ; et la reine Farasche et les princesses y demeurèrent jusqu'à ce que le roi Saleh vint les prendre et les ramenât en son royaume sous les flots de la mer.

---



---

# TABLE

## DU TROISIÈME VOLUME.

---

|                                                                                                                                  |             |              |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|--------------|
| CCXCIX <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                    | <i>Page</i> | 1            |
| CC <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                        |             | 6            |
| CCI <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                       |             | 11           |
| CCII <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                      |             | 16           |
| CCIII <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                     |             | 21           |
| CCIV <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                      |             | 25           |
| CCV <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                       |             | 32           |
| CCVI <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                      |             | 39           |
| CCVII <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                     |             | 45           |
| CCVIII <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                    |             | 51           |
| CCIX <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                      |             | 58           |
| CCX <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                       |             | 65           |
| CCXI <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                      |             | 74           |
| Histoire des amours de Camaralzaman , prince de<br>l'isle des Enfans de Khaledan , et de Badoure ,<br>princesse de la Chine..... |             | <i>ibid.</i> |
| CCXII <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                     |             | 81           |
| CCXIII <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                    |             | 85           |
| CCXIV <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                     |             | 94           |
| CCXV <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                      |             | 102          |
| CCXVI <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                     |             | 110          |
| CCXVII <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                    |             | 118          |
| CCXVIII <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                   |             | 126          |
| CCXIX <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                     |             | 134          |
| CCXX <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                      |             | 142          |
| CCXXI <sup>e</sup> NUIT.....                                                                                                     |             | 150          |

504 TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

|                                                                                               |                 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------|
| CCXXII <sup>e</sup> NUIT. ....                                                                | <i>Page</i> 157 |
| CCXXIII <sup>e</sup> NUIT. ....                                                               | 164             |
| CCXXIV <sup>e</sup> NUIT. ....                                                                | 173             |
| CCXXV <sup>e</sup> NUIT. ....                                                                 | 182             |
| CCXXVI <sup>e</sup> NUIT. ....                                                                | 191             |
| CCXXVII <sup>e</sup> NUIT. ....                                                               | 199             |
| CCXXVIII <sup>e</sup> NUIT. ....                                                              | 209             |
| CCXXIX <sup>e</sup> NUIT. ....                                                                | 217             |
| CCXXX <sup>e</sup> NUIT. ....                                                                 | 225             |
| CCXXXI <sup>e</sup> NUIT. ....                                                                | 234             |
| CCXXXII <sup>e</sup> NUIT. ....                                                               | 244             |
| CCXXXIII <sup>e</sup> NUIT. ....                                                              | 251             |
| CCXXXIV <sup>e</sup> NUIT. ....                                                               | 259             |
| CCXXXV <sup>e</sup> NUIT. ....                                                                | 267             |
| CCXXXVI <sup>e</sup> NUIT. ....                                                               | 274             |
| Histoire de Noureddin et de la belle Persane. ....                                            | 285             |
| Histoire de Beder, prince de Perse, et de Giauhare,<br>princesse du royaume de Samandal. .... | 381             |

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.